





10311

Palat. L.V. 70¹¹



Œ U V R E S

COMPLETTES

D E P O P E.

T O M E I V.



549611
Œ U V R E S

C O M P L E T T E S

D'ALEXANDRE POPE,

TRADUITES EN FRANÇOIS.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée, augmentée du Texte Anglois mis
à côté des meilleures Pièces, & ornée
de belles Gravures.*

TOME QUATRIEME.

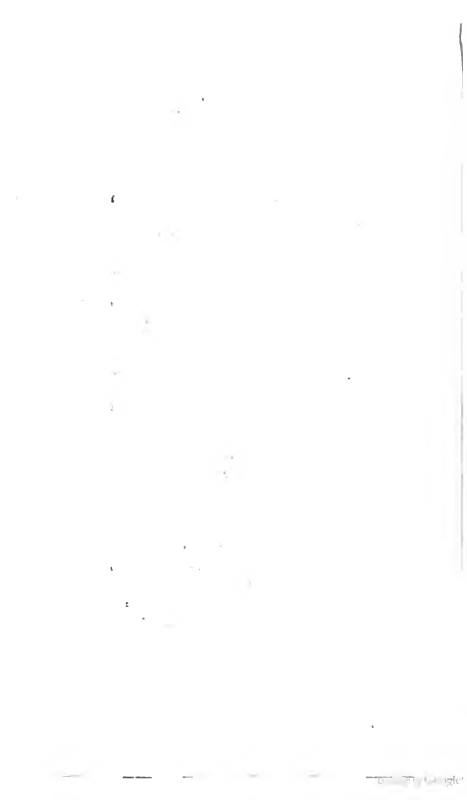


A P A R I S,

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St.-Jacques,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X X I X.







ŒUVRES DE POPE.

ÉPITRES MORALES.

ÉPITRE PREMIÈRE.

Au Chevalier RICHARD TEMPLE, Lord Vicomte
GOBHAM.

De la connoissance & du caractère des Hommes.

OUI, Mylord, vous faites peu de cas d'un homme, qui, noyé dans ses livres, invektive le genre-humain du fond de son cabinet ; quoiqu'il répète assez bien sa leçon en public, qu'il puisse débiter des maximes, ou avoir raison par hasard. Vous ne tenez pas pour Philosophe cet oiseau jaseur & stupidement grave, qui, de sa cage,

Tome IV.

A

insulte aux Passans , quoiqu'il rencontre souvent assez juste dans les épithètes qu'il leur prodigue (1).

Tous les extrêmes ont leurs inconvéniens ; on peut trop étudier les hommes ainsi que les livres. On s'attache à ses observations , parce qu'on en est l'auteur ; & l'amour-propre se déclare pour elles de préférence. Quelque sages que soient les idées d'un Écrivain , leur intérêt diminue parce qu'elles sont d'un autre. On forme des maximes sur ses notions , & ses notions sur des conjectures.

Dans les plantes , chaque semence , ou chaque feuille , a quelque singularité distinctive ; c'est quelque fibre imperceptible , quelque veine variée. L'Homme seul ne sera-t-il point examiné en détail ? Y auroit-il moins de différentes sortes d'esprit , qu'il n'y a de sortes de mouffes (2) ?

Convenez d'abord que chaque individu ne dif-

(1) L'Auteur fronde ici les fameuses Maximes de M. de la Rochefoucault , qu'il regarde comme une satyre continue de la Nature humaine , laquelle satyre tient , selon lui , des injures du perroquet.

(2) Pope reproche aux Moralistes de n'avoir pas poussé leurs découvertes aussi loin que les Naturalistes ; & il prend pour exemple la plus chétive des plantes , la mouffe : on a observé qu'il y en avoit plus de trois cents sortes différentes.

fère pas moins de lui-même ; ajoutez d'ailleurs les combats éternels de la nature & de la coutume , de la raison & des passions , toutes les nuances disparates , en un mot , que l'opinion jette sur son existence mortelle.

Qui peut sonder l'abîme du cœur , ou marquer ses écueils , discerner les tourbillons rapides , & les reflux de l'esprit humain ? Livrez-vous à toutes les spéculations possibles sur le principe de nos actions (1) ; vous me montrerez des raisonnemens , & non pas l'homme. Vous cherchez ce principe ; & sur le point de le saisir , il a déjà changé. C'est ainsi que l'Anatomiste , voulant découvrir dans un animal l'organe de la vie , le perd de vue au moment qu'il croit le tenir (2).

(1) Le Philosophe peut imaginer une hypothèse vraisemblable , qui rende raison des apparences ; & cependant cette hypothèse fera bien éloignée de la vérité & de la nature des choses.

(2) Cette comparaison est très-belle : pour faire voir combien il est difficile de découvrir les opérations du cœur dans un *sens moral* , Pope indique une chose plus difficile encore ; savoir , la découverte des actions du cœur dans un *sens naturel* ; car le siège de la vie animale étant dans le cœur , nos efforts pour y trouver la trace du principe de la vie , doivent l'en chasser nécessairement.

De plus , les yeux ne diffèrent pas moins que les objets apperçus : nous donnons à tout un vernis de notre fond. La passion change la couleur de l'objet considéré : les rayons de l'imagination grossissent , multiplient , resserrent , renversent , donnent mille teintes différentes. D'ailleurs le cours rapide de la vie ne se prête point à l'observation ; il se précipite & ne laisse guères de traces. En vain tenteroit-on de réfléchir de sang-froid , si la plupart de nos connoissances doivent être arrachées pour ainsi dire : on n'a pas le tems de méditer. Souvent dans le flux & le reflux des passions , le ressort qui nous fait agir nous échappe : fatigués & non décidés , nous cédon's au dernier mouvement ; un autre se présente , & il reste également maître du champ de bataille. Ainsi que la dernière image de cet amas confus d'idées qui roulent dans l'esprit , lorsque les sens se reposent , & que l'imagination se joue dans le sommeil , devient , sans que la mémoire puisse se rappeler , le fond du rêve dont on s'occupe ; il est peut-être de même quelque ressort également obscur à notre intelligence , qui est la cause des actions de l'Homme.

Il y a des caractères , il est vrai , qui sont ouverts , & que tout le monde pénètre : d'autres sont

fi réservés, qu'ils n'échappent à personne ; car les ténèbres ne frappent pas moins l'organe que la lumière. Ainsi le gracieux Chandos se fait aimer au premier coup-d'œil ; ainsi les enfans même détestent Shylock, quoique son âme se cache tant qu'elle peut pour échapper aux indiscrets.

Quand le généreux Manley se fâche contre la moitié du genre-humain, personne n'ignore que c'est vertu ; car il regarde la plupart des hommes comme des lâches. Quand Umbra prostitue ses hommages à tout l'univers, on sait que c'est vice ; elle brigue l'éloge du vulgaire. Que la flatterie se donne carrière, on la déteste même dans une Reine, tandis qu'une autre nous enchantera par ses quintes.

Mais on trouve rarement de ces caractères ingénus & décidés. Malgré toute la force du penchant, les variations de l'âme sont rapides ; tantôt elle se perd dans un abîme de contrariétés ; tantôt l'affectation la bouleverse. Un sot est plattement fourbe par système : dans l'homme adroit la vérité même est un mensonge. Le sage nous donne le change par des faiblesses qu'on ne soupçonneroit jamais : le fou se cache dans ses inconséquences.

Voyez le même homme brillant de santé, ou surpris d'un accès de goutte ; seul, ou en compa-

gnie; élevé aux honneurs, ou simple citoyen; prévenant le jour dans son cabinet, & passant la nuit à une table de jeu; forcené à la chasse d'un renard (1), & sage dans les séances du Parlement; ivre avec le peuple dont il brigue le suffrage (2), & poli dans un bal; ami sincère à la campagne, & faux à la Cour.

Catius est toujours grave, & moralise toujours: selon lui, tout homme qui souffre un frippon, est bien près de l'être. Au reste, lorsqu'il s'agit d'un dîner, c'est autre chose; car il préfère, n'en doutez pas, la piece de gibier d'un Scélérat aux racines d'un Saint.

Qui ne loueroit le mérite éminent de Patrio (3)? Avoir le cœur pur, les mains innocentes, un génie supérieur; connoître & balancer les intérêts des Princes, sauver enfin l'Europe sans trahir l'Angleterre; éloge fort indifférent pour lui. Sa gloire est de bien jouer le piquet, de se distin-

(1) La chasse du renard est la folie des Anglois; elle est très-violente.

(2) Voilà un tableau naturel des mœurs Angloises. Il est de la politique de se concilier l'affection du peuple, si l'on aspire à une place au Parlement; & l'on s'enivre avec lui pour obtenir son suffrage.

(3) Le Lord G—n.

guer aux courses de Newmarket (1), & de bien combiner les chances d'un pari.

Pourquoi Othon devient-il un guerrier, & Cromwel un farceur ? Pourquoi un monarque parjure (2) révere-t-il un Saint de plomb ; & un Prince (3) Esprit-fort tremble-t-il à l'apparition d'une comète ? Pourquoi un Dévot (4) conserve-t-il le trône, tandis qu'un génie (5) le résigne ? Pourquoi une femme, un enfant, ou un radoteur gouvernent-ils l'Europe, tandis que son plus sage Monarque est séquestré comme un fou ? Voilà de grandes questions : que Montagne, ou Charron plus sage que lui, les débrouille.

Apprenez que Dieu & la (6) Nature sont seuls.

(1) Lieu fameux par les courses de chevaux.

(2) Louis XL qui portoit des médailles de plomb sur son chapeau.

(3) Le Régent, Philippe d'Orléans, qui croyoit aux rêveries de l'Astrologie.

(4) Philippe V, Roi d'Espagne, qui quitta le trône par dévotion, & y remonta par complaisance pour la Reine.

(5) Amedée II, Roi de Sardaigne, qui ayant abdiqué, essaya inutilement de retirer sa parole, & fut confiné dans une prison jusqu'à sa mort.

(6) L'Auteur n'entend point par *Nature* ce substitut imaginaire de la Divinité, qu'on appelle *Nature plastique*, mais les *Loix morales* que Dieu a établies.

toujours les mêmes. Vouloir juger de l'homme, c'est tirer contre un oiseau de passage, qui, au moment qu'on l'apperçoit, dispaçoit, ou dans la Lune peut-être, ou sous terre.

Envain le Sage revient sur les événemens, en cherche la raison dans leurs apparences, s'efforce d'en découvrir le motif, & prétend faire voir que l'ouvrage du hazard étoit un plan formé. Voyez ! s'écrie-t-il, que la fortune change, ou qu'une Maîtresse fronce le sourcil, les uns se plongent dans les affaires; d'autres s'enterrent dans l'ombre d'un cloître: pour soulager l'ame d'un poids qui l'accable, celui-ci quitte le diadème; celui-là trouble un empire; c'est un sang brûlé qui entraîne Charles-Quint dans un Monastere, & Philippe II au combat (1).

L'homme ne se montre pas toujours par ses actions: tel fait un acte de bonté sans être bon pour cela; peut-être que la prospérité dilate son cœur;

(1) Charles V étoit un Prince actif, & Philippe son fils, un Politique froid, grave & raffiné, qui ne faisoit la guerre, que lorsqu'il ne pouvoit réussir par stratagème, & aimoit mieux troubler l'Europe du fond de son cabinet, que de payer de sa personne. L'un & l'autre agirent contre leur caractère, le premier en se jettant dans la retraite, & le second en livrant la bataille de Saint-Quentin.

peut-être le vent d'Est a-t-il changé (1). Celui-ci cherche la retraite sans être humble : l'orgueil dirige ses pas , & lui commande avec empire de s'éloigner des Grands. Tel autre combat avec intrépidité sans être brave ; il craint de mourir sans éclat dans son lit peut-être autant que le plus vil esclave. De ce que ce Philosophe raisonne avec sagesse , n'en concluez point qu'il soit sage ; sa gloire est de bien raisonner , & non de bien faire.

Mais je suppose , puisqu'on le veut , que rien ne décele plus évidemment l'homme que ses actions. Choisissez les plus frappantes , & conciliez le tout : voilà donc certains traits éclatans , par lesquels vous appréciez le caractère ; & tant d'autres en bien plus grand nombre , qui sont ensevelis dans les ténèbres , vous les comptez pour rien. Que faire d'ailleurs de ceux qui se croisent & se contredisent ? Faut-il les supprimer , ou les nommer à tort politiques ? Pour l'honneur du système , & soutenir leur caractère , un héros grossier & plein de franchise deviendra-t-il un fourbe adroit ? Hélas ! sa tête a changé ; voilà tout le mystère : peut-être étoit-il malade ou amoureux ; peut-être n'avoit-il point dîné.

(1) On observe que le vent d'Est principalement est fatal aux Anglois , & leur donne des vapeurs noires.

Vous demandez pourquoi César abandonna l'Angleterre (1) ? il vous eût peut-être dit à l'oreille qu'il avoit été battu : pourquoi ce grand Capitaine hazarda l'empire du monde pour une Maîtresse (2) ? il auroit peut-être avoué qu'il étoit ivre. Mais, sages Historiens, c'est votre métier de prouver les talens supérieurs de César par sa retraite d'Angleterre , & de découvrir un excès d'héroïsme dans sa passion pour la Reine d'Egypte.

C'est dans les premiers rangs que l'on cherche les grands caractères. Un Saint en sandales est doublement saint sous une mitre. Un Magistrat est juste ; un Chancelier est plus juste encore. Un Ecclésiastique est savant ; un Evêque est tout ce qu'il vous plaira. Un Ministre est sage ; mais un Roi est bien plus sage , bien plus habile , & tout ce que vous voudrez. Les vertus des Cours sont , comme les diamans du plus haut prix , parce qu'elles naissent dans un sol , où l'influence des astres peut à peine pénétrer. Dans les classes subalternes , les vertus sont analogues ; ce sont de simples beautés qui plaisent ; à la Cour , ce sont des prodiges.

(1) César écrivit ses *Commentaires* à l'imitation des Généraux Grecs ; mais peut-être n'a-t-il pas dit tout.

(2) Après la bataille de Pharsale , son amour pour Cléopâtre pensa lui faire perdre le fruit de sa victoire.

Quoique le même soleil , répandant ses rayons sur tout l'univers , brille dans le coloris de la rose , & étincelle dans le rubis , les hommes , moins sensibles aux charmes de la douceur & de l'agrément , qu'à la surprise qu'excitent les efforts de sa puissance , estiment moins le lustre satiné de la fleur , que l'éclat éblouissant du diamant.

C'est l'éducation qui forme les ames vulgaires : l'arbre fuit l'inclination qu'il a reçue étant jeune. Votre fils aîné est un hobereau fier & grossier ; le second , marchand (1), est doucereux & grand menteur ; le troisième , militaire , est franc , hardi & intrépide ; le quatrième , procureur , est un frippon complet. S'il est homme d'Eglise , il veut dominer ; Quaker , il est rusé ; Presbytérien , il est farouche ; Esprit-fort , il est tout dans l'espace d'une heure.

Interrogez les hommes. Scotto vous dira que le commerce fleurit , & que tout va bien : mais qu'on lui retire ce soir sa pension , il s'écriera que l'Europe , ou tout au moins l'Angleterre , est perdue. Pourquoi cet Esprit-fort , si enjoué & si bril-

(1) » La seule gloire d'un Marchand , dit Hobbes , est de
» s'enrichir excessivement par la sagesse de vendre &
» d'acheter ».

lant dissertateur , tombe-t-il lourdement dans un silence stupide ? C'est qu'il a vu un Dieu, ou un spectre ; c'est peut-être qu'un Ministre l'a mal reçu (1).

Est-ce par le naturel que l'on jugera des hommes ? l'habitude l'efface, l'intérêt le détruit, la politique l'écrase. Par les actions ? elles sont flottantes & incertaines : par les passions ? on les pallie : par les opinions ? on peut encore moins les saisir. Trouvez, s'il est possible, le point où l'ame est inaltérable. Les mœurs changent avec la fortune ; les caractères selon les climats ; les sentimens avec les livres, & les principes avec le tems.

Cherchez donc dans l'homme sa passion dominante. Par elle seule , l'inconstant se fixe , le fourbe se fait connoître, le fou est conséquent , & l'homme double est sincère : en cela seul , princes, prêtres & femmes , tous enfin se laissent discerner. Ce cahos une fois débrouillé , tout le reste se développe ; la perspective s'éclaircit ; & Wharton se montre. Wharton , le mépris & le

(1) Ces Phénomènes ont dû le frapper d'autant plus , qu'il s'y attendoit moins. Le Poëte rappelle l'opinion des Anciens qui s'imaginoient que la présence subite d'un Dieu faisoit perdre la parole au profane témoin de cette apparition ; & il suppose que l'aspect d'un *Dieu de Cour* irrité a rendu muet un de ses Adorateurs.

prodige de notre âge , n'aspire qu'à être loué ; il a tout ce qu'il faut pour emporter l'estime des Sages ; mais il aime mieux mourir , que de n'être pas admiré des foux & des femmes. Quoique le Sénat l'écoute avec transport quand il parle , il n'est pas content s'il ne brille encore dans les cercles par des faillies : avec tant de talens , ne se distinguera-t-il pas par des singularités ? Ce sera un Cicéron , & puis un Rochester (1) : ensuite pénitent , il adorera son Dieu avec le même esprit qui l'échauffoit dans la débauche. Il suffit que tout ce qui l'environne , Prêtre ou Courtisane , l'admire. Ainsi orné de tous les dons de l'art & de la nature , il ne lui manque qu'un cœur honnête ; se faisant tout à tous , il réunit tous les vices ; d'autant plus méprisable , qu'il craint davantage le mépris , il ne desire que l'estime générale ; & son plan de vie la lui refuse constamment. Des bienfaits continuels n'ont pu lui faire un ami ; & son éloquence plus qu'humaine n'a jamais persuadé personne. C'est un fou qui a plus d'esprit (2) que la moitié du genre

(1) Mylord Wilmot, Comte de Rochester , du tems de Charles II , célèbre par son esprit & ses poésies libertines.

(2) La folie , jointe à beaucoup d'esprit , produit ce qu'on appelle l'absurdité , qui consiste à se livrer à des idées & des goûts bizarres avec un air d'importance.

humain : trop fougueux pour penser , trop subtil pour agir , tyran d'une femme que son cœur aime , rebelle à son Roi qu'il chérit , il meurt , vil rebut de tous les Etats & de toutes les Religions ; & ce qu'il y a de pis , il meurt scélérat sans être grand. Pourquoi Wharton foula-t-il ainsi aux pieds toutes les Loix ? C'étoit de peur que des lâches ne le traitassent de sot. La Nature , une fois bien connue , il n'y a plus rien de merveilleux (1) : les comètes sont régulières ; & Wharton s'explique.

Dans cette recherche néanmoins , le plus habile peut se tromper , s'il met au premier rang une passion qui n'est qu'accessoire & secondaire. Lorsque Catilina s'enrichissoit par ses rapines ; lorsque César corrompoit une illustre Romaine (2) , l'avarice de l'un , la débauche de l'autre , n'étoient pas leur principal objet , mais seulement des moyens : l'ambition , voilà leur vice (3). Ce même César ,

(1) Il y a là une analogie admirable : car de même que le mouvement d'une comète paroît irrégulier à cause de la force excessive qui lui fait parcourir une orbite prodigieusement excentrique ; ainsi la violence de la passion dominante emporte ceux qu'elle agite loin de l'objet qui la met en mouvement.

(2) Servilie , sœur de Caton & mère de Brutus.

(3) L'orgueil , la vanité & l'ambition sont des vices qui ont tant d'analogie , qu'il est très-ordinaire de les confon-

né dans le siècle de Scipion, eût ainsi que lui aspiré à la gloire par la chasteté. Lucullus, lorsqu'on admiroit la frugalité, eût mangé des navets dans la ferme de Sabine. C'est envain qu'en spectateur curieux on observe le travail de l'Architecte, si l'on prend l'échafaudage pour l'édifice.

C'est dans l'exercice de la passion dominante, que l'homme emploie véritablement toute sa force : il redouble de vigueur, ainsi que dans les accès d'une fièvre brûlante, quoique ces accès mêmes le détruisent (1). Le tems, dont la main indulgente adoucit tout, n'adoucit point cette passion; elle s'attache à nous, & se trouve encore dans le dernier soupir. Constans dans nos folies & dans nos crimes, la nature, fidelle en ce point, finit comme elle a commencé.

De vieux Politiques spéculent sans cesse sur la

dre. Il est à propos d'observer à ce sujet, que César, Caton & Cicéron ont été asservis à une seule de ces passions à l'exclusion des deux autres. César avoit de l'ambition sans vanité, ni orgueil; Caton avoit de l'orgueil sans ambition, ni vanité; & Cicéron avoit de la vanité sans orgueil ni ambition.

(1) Cette comparaison est belle: les exemples des efforts de la passion dominante, rapportés dans la suite, convenant à des gens qui ont hâté leur mort, en se livrant trop à son impulsion.

prudence des siècles passés, & font jusqu'au dernier moment de nouvelles bévues : aussi foibles que laborieux , ils perdent à chaque pas la mesure avec autant de gravité, que (1) Lanesbrow, ce sage personnage qui dançoit avec la goutte.

Voyez ce Vieillard décrépît, à qui ses crimes ont donné une race honteuse & sans nom ; chassé peut-être de sa maison , ou rudement coudoyé par son fils, qu'il maudit , il se traîne encore sur ses genoux chancelans jusqu'au galetas d'une prostituée ; & il ne voit point de moineau qu'il ne lui porte envie.

C'est le ventre d'un saumon , Helluo , qui devoit terminer ton destin. On appelle le Médecin , qui déclare qu'il est trop tard. Miséricorde , grand Dieu ! s'écrie Helluo : quoi , plus d'espoir ? Hélas ! qu'on m'apporte donc la hure.

La ménagère Crone , environnée de Prêtres en prières , tâche encore d'épargner le bout du cierge béni : pour cela , elle retient son haleine , souffle ; & ce souffle est son dernier soupir.

(1) Le Lord Lanesbrow avoit une telle passion pour la danse , que l'âge & la goutte même ne purent l'en guérir. A la mort du Prince de Danemark , époux de la Reine Anne , il demanda audience à cette Reine , & lui conseilla de danser pour bannir le chagrin.

Quoi ,

Quoi, un suaire de flanelle ! grand Dieu (1) ! il y auroit de quoi faire damner un Saint , s'écrie la pauvre Narcissa , sur le point de mourir ! Non , je veux qu'une belle perse enveloppe mes membres glacés , & que mon visage livide soit orné d'une dentelle de Malines : faut-il faire peur aux gens quand on est mort ? Betty , mets-moi un peu de rouge.

Ce fade Courtisan , qui , depuis quarante ans , s'honore du titre de très-humble serviteur du genre-humain , dit encore à l'agonie , lorsqu'il peut à peine remuer les levres : Si ... là où je vais Monsieur , je pouvois vous servir.

Je donne , dit le vieillard Euclis en soupirant , je donne mes terres & mes fiefs à mon fils Edouard. *Et votre argent , Monsieur ?* Mon argent , Monsieur ? quoi , tout ? ah ! puisqu'il le faut , (& il pleure) je le donne à Paul. *Et votre Château , Monsieur ?*

(1) Ce que l'Auteur met dans la bouche de la belle Narcissa , folle de la parure jusqu'après la mort , est fondé sur ce que la Législation Angloise , fort attentive à favoriser les manufactures de laine , ordonne que les Morts soient ensevelis dans de la flanelle. Au reste , le fait est vrai , ainsi que les autres traits de cette piece , quoique Pope ne nomme pas positivement ses originaux : on attribue celui-ci à M^{lle}. Odfield , fameuse actrice de Londres.

Tome IV.

B

Arrêtez : mon château ? non , cela ne se peut pas.... & il expire.

Pour vous , brave Cobham , vous sentirez jusqu'au dernier soupir la force de votre passion dominante ; vous direz alors , comme dans tout le cours de votre vie : O ciel ! sauve ma patrie.



ÉPITRE II.

A UNE DAME.

Du Caractère des Femmes.

RIEN de plus vrai que cette faillie qui vous est une fois échappée, *Que la plupart des femmes n'ont aucun caractère* (1). C'est un sujet trop tendre pour conserver une impression durable : elles sont brunes, blondes ou belles ; c'est par-là qu'on les distingue le mieux.

Quelle foule de portraits pour représenter une même nymphe (2) ? tous portraits fidèles, & tous différens l'un de l'autre. Ici c'est la Comtesse d'Arcadie revêtue d'hermine & d'orgueil. Là,

(1) Le Poëte, pour peindre la variété du caractère des femmes, en compare la diversité à celle des caractères qu'emprunte la Peinture, & l'inconstance à celle des nuages.

(2) Plusieurs Dames ont affecté de se faire peindre sous quelqu'une ou même sous plusieurs de ces formes. Cependant la politesse de l'Auteur envers le beau-sexe l'a engagé à n'employer que des noms feints ; au-lieu qu'en traçant les caractères des hommes, il s'est servi fréquemment de noms réels.

c'est Pastorella assise sur le bord d'un ruisseau. Plus loin, c'est Fannia qui lorgne son benêt de mari ; & tantôt , c'est Léda nue avec un cygne. Qu'une Belle , ainsi que la Magdelaine , les yeux élevés vers le ciel , les Cheveux épars , jette des cris lamentables & touchans ; ou que pareille à l'aimable Cécile , entourée d'Anges badins & ornée de palmes , elle fasse briller un doux fouris & résonner une harpe divine ; quelques caractères en un mot qu'elle emprunte , soit qu'elle les profane ou qu'elle les sanctifie , si sa manie devient romanesque , je dois la peindre.

Peignons donc , préparons la toile & les couleurs. Empruntons les nuances variées de l'Iris ; & tâchons de surprendre Cynthie dans les airs. Choisissons un nuage des plus solides ; & avant qu'il se dissipe , saisissons , s'il se peut , avant qu'elle change , la Cynthie du moment.

Ruffa , dont les vives œillades attirent tous les petits-maitres , ces feux folets , ces météores du Parc (1) , s'affortit avec Ruffa qui étudie Locke , précisément comme les diamans de Sapho figurent avec sa malpropreté ; ou comme la même Sapho ,

(1) Le Parc de Saint-James dont il est ici question , est à Londres ce que les Thuilleries sont à Paris.

dégoûtante à sa toilette , avec la Sapho ambrée , qui court à un bal. C'est ainsi que les insectes du matin qui naissent de la pourriture , brillent , bourdonnent , & infectent tout au Soleil couchant.

Que Silia est douce ! Elle a peur d'offenser ; elle défend les personnes trop fragiles ; elle est l'amie de celles qui sont foibles. Caliste lui persuade que sa conduite est régulière ; & le bon Simplicius lui demande son avis. Soudain elle entre en colère ; elle est furieuse. Je vous entends ; mais épargnez votre censure , & désabusez-vous : Silia ne boit point. Ne voyez-vous pas un petit bouton qu'elle a sur le nez ? La patience de la bonne Silia ne peut tenir contre ce désastre.

Papilia se marie à son amant ; & elle soupire pour l'ombre des bocages. — *Qu'un Parc est charmant !* — Le mari officieux en achette un ; mais bientôt il entend sa Belle s'écrier baignée de pleurs , — *O bocages odieux !*

Les Dames ressemblent à ces tulipes dont les couleurs sont si variées. Nous devons à leur changement la moitié de leurs charmes. La beauté de leurs taches enchante l'Admirateur délicat. C'est ainsi que Calipso a allarmé tous nos cœurs ; elle inspiroit du respect sans avoir de vertu ; elle plaisoit sans beauté. Un charme bizarre & séducteur

animoit ses discours & ses regards ; moins spirituelle que grimacière , elle avoit encore plus d'esprit que de sagesse. Ayant d'ailleurs des graces , mais singulieres , & des faillies qui l'étoient encore plus , elle n'étoit pas précisément laide , ni folle ; & cependant elle n'étoit jamais plus sûre d'exciter une passion , que lorsqu'elle effleuroit les sottises dont nous sommes révoltés.

Le naturel de Narcissa est passablement doux : elle auroit quelque répugnance à commettre un meurtre pour se faire un cosmétique (1). On fait même que sa rigueur n'a pas toujours résisté aux prières des Amans , & qu'une fois elle a payé un Marchand afin de l'étonner. Elle a fait , équipée en Chrétienne , des aumônes au tems de Pâques (2) ; & par pur caprice elle a enrichi une pauvre veuve. Pourquoi donc affecte-t-elle de mépriser tout ce qui porte un caractère de bonté , puisque ce n'est que par-là qu'elle peut être supportable ? Pourquoi fronder tous les hommes , & vouloir ce-

(1) C'est le nom que l'on donne à des eaux ou à des pom-mades qui servent à embellir le visage : on raconte des histoires étranges & prodigieusement cruelles sur la maniere de les composer.

(2) Il lui falloit , pour être charitable , un habit modeste & une fête solennelle.

pendant prétendre à leurs éloges ? Folle dans ses plaisirs , & esclave de la réputation ; tantôt enfoncée dans des lectures édifiantes , & tantôt en partie avec Milord-Duc , ou avec Chartres ; alternativement en proie aux remords de sa conscience , ou au feu de ses passions , l'Athéisme & la Religion regnent chez elle tour-à-tour ; vraie Payenne dans ses goûts , & dans le fond de l'ame bonne Chrétienne en dépit d'elle-même.

Voyez Philomédée enivrée de sa grandeur , aussi fière qu'une Duchesse , & plus vaine qu'une Courtisane ; se piquant de continence avec son mari ; & libertine avec tout le reste de l'Univers ; maîtresse féconde & épouse stérile. Qu'importe ? c'est son corps qui est coupable ; son ame philosophe est pure : voilà les principes qu'elle affiche aujourd'hui ; demain elle pêchera avec des Poètes , uniquement parce qu'elle aime l'esprit. Quel est l'homme qui n'a pas enflammé son cœur ou sa tête ?

Tel qu'Helluo , cet arbitre de l'élégance , qui critiquoit vos vins , & analysoit malignement la bonne chère , tandis qu'il daignoit manger chez lui un simple pouding , telle Philomédée , endoctrinant tout le genre humain sur la théorie des belles passions , s'arrête brusquement & couronne un fat imbécille.

Flavia est un Bel-esprit. Elle a trop de bon sens pour avoir de la Religion. Boire à la satisfaction de nos besoins & de nos desirs , c'est sa manière. Elle attend, non de Dieu, mais de son étoile, le grand, le suprême bonheur de jouir de cette vie (1). Dans un autre moment elle ne souhaite que la mort, ce doux opiat de l'ame ; le poignard de Lucrece, ou la coupe de Rosamonde. D'où procède ce dérangement d'esprit ? D'un amant trop léger, ou d'un époux trop tendre. Subtile insensée ! par trop de raffinement, elle se prive de l'agrément des plaisirs ; par trop d'esprit, elle trouble son repos ; par trop de vivacité, elle se ferme les voies de l'instruction ; par trop de réflexion, elle bannit toutes les pen-

(1) On a observé que bien des gens, qui ne croyoient pas en Dieu, ont cru à l'Astrologie judiciaire ; & c'est sur-tout dans des Politiques ambitieux, que ce trait d'extravagance s'est manifesté. La cause de ce phénomène est apparemment, qu'ayant fréquemment occasion de se convaincre que les événemens souvent ne répondent point à leur attente, ils sentent que les affaires les plus importantes sont dirigées par une puissance supérieure. S'ils reconnoissoient Dieu & sa providence, ils introduiroient des devoirs moraux, dont ils veulent se passer : ainsi ils n'ont d'autre ressource que le Destin.

fées trop vulgaires ; elle se fait un chagrin de tout ce qui pourroit inspirer de la joie ; & elle ne meurt , que parce qu'elle est enragée de vivre.

Détournez la vue de dessus le Bel-esprit, pour jeter les yeux sur la Compagne de Timon. L'Arcadie ne produit point d'animal ni plus débonnaire ni plus rétif. Voyez-vous celle-ci qui avoue ses fautes, mais qui ne s'en corrige jamais ? Elle croit que tous les devoirs sont remplis, lorsqu'on est honnête femme & amie fidelle. Regardez celle-là qui partage toute sa vie entre l'édification & le scandale, toujours en oraison, ou toujours en fureur. L'une rit au nom de l'Enfer ; mais ainsi que Milady, elle s'écrie : *Quel charme, si ce vilain endroit n'existe pas* (1) ! L'autre est dans une vicissitude continuelle de gaieté & de pleurs ; le jour elle se livre sans réserve aux excès de la table ; & elle se prépare à la nuit par une dose d'opium : c'est ainsi qu'elle tue ces deux grands ennemis du beau-sexe, le tems & la réflexion. Une femme & un sot sont deux choses bien difficiles à définir ; on est moins embarrassé de ce qu'ils pensent , que de ce qu'ils ne pensent point.

(1) La même qui se pare d'un air d'incrédulité pour être à la mode, est disposée à croire par frayeur.

Mais que dire de l'ame de l'illustre Atoffa ? Elle n'est presque jamais elle-même ; c'est tout le sexe alternativement. Tout le tissu de sa vie n'a été qu'une guerre éternelle ; elle est toujours aux prises avec ses sentimens ou avec ceux des autres. Elle brille à crayonner les lâches & les fous : or tous ceux qu'elle timpanise & qu'elle hait , sont dans ce cas. Il ne s'offre aucune réflexion à cette bonne tête , qu'elle ne l'efface aussi-tôt. Voilà soixante ans qu'elle fait son métier dans le monde , où elle n'a jamais connu d'autre passion que la fureur ; elle a manqué le plaisir ; mais elle a trouvé & publié l'histoire des scandales. Qui rompt avec elle , se damne visiblement ; mais il faut encore plus de hardiesse pour en faire une amie. Dans son cœur , tout sentiment est une rage : son affection , comme sa haine , est une tempête. Si l'amour lui arrache une foiblesse , elle abhorre l'Amant ; elle maudit les Grands , déteste ses égaux , & écrase ses inférieurs. Qu'on l'offense , elle ne fait pas pardonner : obligez-la , elle vous hait tant que vous respirez ; mais à votre mort , elle vous dressera des autels : le monument s'élève , & tombe ensuite dans la poussière. Hier au soir , son mari étoit tout ce qu'il y avoit d'illustre & de meilleur dans le monde : aujourd'hui , c'est un

frippon ; & son testament n'est qu'une duperie. Phénomène inexplicable ! échouant dans ses vues par le choix des moyens , perdant son crédit par son courage , ses amis par sa chaleur , ses partisans , par ses richesses ; inquiète sans aucune disgrâce ; ennuyée d'elle-même , quoique très-présumptueuse , Atoffa , dont le Ciel irrité a rempli tous les vœux , & qui , avec tous ses enfans , n'en a point , manque d'un héritier. Sa fortune va enrichir des inconnus , ou se perdre au gré du hasard dans la foule des misérables.

Il ne faut pas , pour tracer ces portraits , une main assurée , ni des traits bien exacts. On ne peut les saisir que par quelques touches vagues , quelques lumières réfléchies , quelques coups échappés. Des couleurs simples & égales ne peuvent suffire ; qui pourroit avec du noir & du blanc peindre un Caméléon (1) ?

(1) Cette comparaison est admirable ; car outre qu'elle représente cette variété continuelle de changemens dans les caractères des femmes , elle indique aussi quelque chose de fixe , savoir , la passion dominante , qui est plus uniforme dans le beau-sexe que dans les hommes. Or , les Naturalistes ont observé , que le Caméléon a deux couleurs qui lui sont propres , & que la proximité accidentelle de quelque autre couleur n'efface jamais entièrement.

Cependant Cloé naquit parfaite : la Nature n'a pas fait de méprise à son égard ; mais elle a eu une distraction. Cloé a tout ce qu'il faut pour plaire , tous les talens de l'esprit : que lui manque-t-il donc ? un cœur. Elle parle & agit comme elle doit ; mais jamais elle n'éprouve un sentiment noble & généreux. La vertu lui paroît trop pénible ; & elle s'en tient aux décences. Elle est si froide , si raisonnable , qu'elle ne s'embarasse ni d'aimer , ni d'être aimée. Lorsque son Amant soupire entre ses bras , elle peut alors compter les magots de sa cheminée ; & quand elle voit son ami en proie au désespoir , elle est en état d'observer la supériorité d'une étoffe des Indes sur un drap d'Angleterre. Que le Ciel la préserve d'accorder une faveur ou de faire une dette ! elle nie tout : non , peut-être elle l'oublie. Votre secret est en sûreté avec elle ; mais vous ne saurez pas les siens. Elle n'a jamais noirci le caractère d'aucun de ses Amans ; mais elle se soucie fort peu qu'ils se pendent. Cloé voudroit-elle savoir si vous êtes mort ou vivant ? elle ordonneroit à son laquais de le lui faire accroire. Cloé est prudente. Mais voulez-vous aussi être sage à votre tour ? Ne vous désespérez pas quand Cloé mourra.

Eh bien , d'accord , voici un portrait que le

Ciel a bien dessiné ; c'est un caractère qui sera constamment le même , sans jamais se démentir. Votre Reine n'est pas moins remarquable par sa vérité & sa bonté , que par sa Couronne ; & tout le monde le dit : les Poètes entassent les vertus , comme les Peintres entassent les diamans ; ils montrent leur zèle & cachent leur mal-adresse. Fort bien. . . ; mais vous , Artistes , qui savez peindre ou écrire , votre grand plaisir est de crayonner des nudités. Cette draperie est trop brillante , trop chargée : on ne voit pas quelles graces , quelles beautés elle cache. C'est à des modèles d'un ordre plus humble , que nous devons les traits les plus exacts de l'ame & du corps. S'il n'y a pas moyen de dépouiller Queensberry , prenons une servante pour faire notre Hélène. Il n'est pas facile de tracer , d'après un Lord ou un Evêque , l'ami de son Dieu ou de son Roi. Hélas ! je copie (& sans cela mon tableau seroit manqué) l'honnête Mahomet (1) ou le simple Prêtre Hale (2).

(1) Pope dit dans une Note , que ce Mahomet étoit domestique du Roi George I ; il l'avoit pris au siège de Bude ; & on le croyoit fils d'un Bacha.

(2) Etienne Hale n'étoit pas moins recommandable par ses vertus & sa rare charité , que par les découvertes utiles dont il a enrichi le Public , en qualité de Philosophe profond.

Les hommes se montrent quelquefois dans des postes publics ; mais on ne voit les femmes que dans une vie privée. Nos talens plus hardis se développent au grand jour ; leus vertus ne se découvrent jamais avec plus d'éclat que dans l'ombre. Instruites dès l'enfance dans l'art de la dissimulation , elles se cachent lorsqu'elles sont en public ; & qui peut alors distinguer la honte ou la fierté , la foiblesse ou la délicatesse ? Tout est si délié & si imperceptible dans les femmes , que , chacune de leurs qualités peut se prendre pour un vice ou pour une vertu (3).

On trouve dans l'homme une grande variété de passions dominantes. Deux passions partagent entr'elles presque tout l'empire du sexe , empire certain qu'il subit tôt ou tard ; c'est l'amour du plaisir , ou la fureur de dominer.

La première est un don de la nature ; & puisqu'on ne lui enseigne qu'à plaire , le plaisir doit-il être regardé comme un vice ? La seconde naît de l'expérience : opprimées par les hommes , les

(3) Les quatre qualités que notre Auteur indique , ont chacune en particulier quelque chose de bon ; mais comme l'éducation que reçoivent les femmes , joint à toutes plus ou moins d'artifices , on est à peu près le maître de les ranger dans la classe des vices , ou dans celle des vertus.

femmes ne cherchent le plaisir, que pour conserver leur empire.

Parmi les hommes quelques-uns se font des occupations ; quelques autres s'adonnent aux plaisirs : il y en a qui aiment le repos ; il y en a d'autres qui se plaisent dans le tumulte des affaires publiques (1). Mais toute femme a le cœur libertin ; toute femme voudroit être Reine à vie.

Cependant, observez quel est le destin de ce sexe de Reines. Avoir de la puissance est tout leur objet ; mais la beauté en est le seul moyen. Dans leur jeunesse elles s'attachent aux conquêtes avec une fureur si peu mesurée , qu'à peine se réservent-elles quelque chose pour un âge plus avancé. Elles courent après tout plaisir , après toute gloire étrangère , ne s'imaginant point qu'il y ait aucun plaisir, aucun bonheur domestique. Une retraite faite à tems est le triomphe de la

(1) » Quelques hommes , dit Pope dans une note , s'appliquent aux affaires ; les autres se livrent aux plaisirs ; » mais chaque femme feroit volontiers du *plaisir* son unique *occupation* ». Or, comme c'est-là le caractère particulier de celui qui a le cœur *libertin* , il ne faut point attacher à ce mot un sens plus odieux, que n'en porte l'idée de se faire du plaisir une occupation sérieuse.

sagesse; mais c'est une science aussi difficile pour les Belles que pour les Grands. Une beauté, ainsi qu'un Tyran, devenue vieille & sans amis, déteste cependant le repos, & craint la solitude. Usée, à charge au public, sa présence fatigue; & à sa mort, elle n'emportera aucun regret.

Les femmes poursuivent le plaisir, comme des enfans poursuivent un oiseau : toujours hors de leur atteinte, jamais hors de leur vue. C'est un jouet qu'elles n'attrappent jamais qu'elles ne le gâtent; l'objet de leur avidité lorsqu'il fuit, & celui de leurs regrets lorsqu'il est perdu. Enfin il est de la prudence des femmes surannées, de prétendre à des folies que la jeunesse peut à peine excuser : ayant honte d'avouer les plaisirs qu'elles ont fait goûter, & se trouvant réduites à feindre ces mêmes plaisirs, lorsqu'elles ne peuvent plus les donner. Semblables à de vieilles Sorcieres, rongées de dépit, qui tiennent leur sabbat, moins par l'attrait du plaisir, que par l'envie de faire du mal, elles passent leurs nuits prétendues délicieuses dans l'amertume, dévorées d'un chagrin qui se nourrit de l'idée même des plaisirs. En proie à une imagination déréglée, le fantôme de leur beauté fréquente encore les lieux où leur honneur s'est perdu.

De

De quelle récompense enfin le monde paye-t-il celles qui ont vieilli à son service ? Une gaieté folle dans la jeunesse, des cartes dans un âge avancé ; inutilement belles , inutilement artificieuses , jeunes sans amans , vieilles sans amis , elles brûlent pour un fat , & n'enchaînent qu'un sot ; ridicules pendant leur vie , & oubliées à leur mort.

Ha ! ma chere amie , laissez aux femmes vaines l'envie qu'elles ont d'éblouir. Que de toucher le cœur & d'élever l'esprit soit votre partage. Le charme de ces talens s'accroîtra , tandis que ces folles qui assiègent le Cours , se pavannent sans fruit , se font mépriser , & n'obtiennent pas même un regard. C'est ainsi qu'après que les rayons éclatans du Soleil ont fatigué la vue , la lumière plus tempérée de la Lune s'élève avec douceur , & brille avec la sérénité d'une vierge modeste , tandis que l'Astre éblouissant du jour décline sans être observé.

Heureuse celle dont le caractère égal & l'humeur toujours sereine rendent le jour qui suit , aussi agréable que celui qui précède ; qui peut convenir des charmes d'une sœur , & dont les oreilles ne sont point blessées par les soupirs qui s'adressent à sa fille ; qui ne répond point , que le premier mouvement d'un époux ne soit passé ;

Tome IV.

C

qui peut le gouverner sans le faire paroître ; qui charme par sa complaisance , regne par sa soumission , & n'est cependant jamais plus satisfaite que lorsqu'elle obéit ; qui ne se soucie ni d'un fat , ni de la mauvaise chance d'un billet , ni de perdre Codille ; qui est sans bile , sans vapeurs , au-dessus même des craintes d'une petite-vérole , & maîtresse d'elle-même lorsque sa porcelaine se casse !

Malgré tout cela , croyez-moi , la meilleure femme , ainsi que la plus méchante , n'est qu'un assemblage de contradictions (1). Lorsque le Ciel veut polir , autant qu'il est possible , son dernier , son meilleur ouvrage , il ne fait en le créant que former un homme plus doux. Il choisit dans chaque sexe , ce qu'il faut pour la perfection de sa favorite ; l'amour des femmes pour le plaisir , celui des hommes pour le repos : il joint par une exception à toutes les règles générales , le goût

(1) Le portrait d'une femme estimable , avec la meilleure espèce de qualités contraires , est purement le fruit de l'imagination du Poëte. Aussi indique-t-il plusieurs particularités , qui se trouvent rarement ensemble , comme relatives à cette Dame si parfaite , de peur qu'on ne crut qu'il avoit voulu peindre quelque personne de sa connoissance.

qu'elles ont pour les folies, & le mépris que nous avons pour les fots ; il unit la discrétion à la franchise, l'art à la vérité, le courage à la douceur, la modestie à la fierté, & des principes fixes à une imagination pétulante: il fait un mélange de tout ce qui en résulte, c'est.... c'est vous, Madame.

Ce n'est même que cette disparité de caractères, qui peut faire la réputation d'une femme. Où ce mélange ne se trouve point, une Beauté vit méprisée ; une Reine meurt sans obtenir des regrets. Phébus, j'ai oublié en quelle année, promit ce Phénomène à l'heure que vos beaux yeux s'ouvrirent pour la première fois sur cet hémisphère. Phébus, qui veilloit sur ce premier moment, y présida par son influence. Ne se prêtant point entièrement à tous les desirs de vos bons pères, plus discret qu'eux, il ne leur accorda que la moitié de leurs prières (1) : il vous donna la

(1) Notre Auteur termine cette Epître par une belle leçon de Morale, qui est, que toutes les extravagances des Caractères vicieux qu'il a décrits, sont fort augmentées par une mauvaise éducation, & que les meilleurs Caractères sont mieux garantis par un bon naturel, que par la prudence des Pères.

beauté; mais il vous refusa l'argent avec lequel
votre sexe s'achete un tyran. Ce Dieu généreux,
qui traîne l'or & l'esprit, & qui fait mûrir le bon
sens ainsi que les minéraux, garda l'or pour les
Duchesses; & le monde apprendra par mes Vers,
qu'il vous donna le jugement, une humeur en-
jouée, & un Poëte.



ÉPITRE III.

A ALLEN LORD BATHRUST.

Sur l'emploi des Richesses.

QUI osera décider, lorsque les Docteurs ne s'accordent point, & que les plus habiles Casuistes doutent ainsi que vous & moi ? Vous pensez comme Jupiter le dit à Momus, que l'Homme est le jouet perpétuel des Cieux, & que l'or ne lui fût donné, que pour le bercer dans sa folie (1); une moitié du Genre-humain travaillant à l'accumuler, & l'autre à le dissiper.

Mais pour moi qui ai des idées plus relevées de notre espèce, (& sûrement en ce point je suis d'accord avec les Cieux) je pense que la Na-

(1) Dès les premiers tems on a trouvé à redire aux voies de la Providence. Mais comme alors chaque vice, aussi bien que chaque vertu, avoit son patron parmi les Dieux; Momus s'est trouvé à la tête des anciens *Esprits-Forts*. Les Mythologistes ont fait de lui le fils du *Sommeil* & de la *Nuit*, & par conséquent demi-frere de la *Stupidité*. L'usage fréquent qu'ont fait de Momus les *Satyriques Grecs*, l'a rendu à la fin *Bel-Esprit*; & c'est sous cette face qu'il faut ici l'envisager.

ture (1), ainsi qu'elle le devoit, cacha à dessein ce bienfait dangereux ; mais qu'ayant été vaincue par les travaux de l'Homme, ce fils & rival du Soleil fit briller l'éclat de ses rayons ; & le Ciel attentif jetta alors sur la terre deux sortes d'hommes différens, les uns pour dissiper l'or, les autres pour l'enterrer de nouveau.

Ainsi, après avoir long-tems disputé, nous trouvons, comme il arrive souvent aux Docteurs, que nos opinions reviennent au même, avouant l'un & l'autre de bonne-foi, qu'au fond les richesses ne sont point une grace céleste, un don des Elus ; qu'elles se distribuent également au fort, au fou, à l'orgueilleux, au méchant, à Ward (2),

(1) Par le mot de *Nature* le Poëte n'entend point l'Auteur de la Nature, mais la Nature, simple instrument de la Providence.

(2) Jean Ward, Membre du Parlement, fut accusé par la Duchesse de Buckingham d'avoir forgé un Acte. En ayant été convaincu, il fut chassé du Parlement & mis au Pilon le 17 Mars 1727. Il a essuyé d'autres procès pour ses friponneries, dont le détail seroit trop long. Dans le tems qu'il étoit en prison, il s'amusoit à empoisonner des chiens & des chats, & à les voir expirer dans des tourmens plus ou moins lents, suivant la nature des poisons. Lorsqu'il fut mis au Pilon, il avoit plus de quatre millions six cens mille

à Waters (1), à Chartreſs (2), & ,

livres de bien ; & nonobſtant ſes revers , il poſſédoit encore à ſa mort plus de deux millions.

(1) Pierre Waters , Procureur fameux , de beaucoup de mérite , à l'évaluer par ſes richèſſes , ſemblable en ce point , comme en pluſieurs autres , à Ward & à Chartreſs.

(2) François Chartreſs , homme d'un caractère infame , & flétri par tous les vices : il mourut en Ecoſſe en 1731 , à l'âge de 62 ans. La populace arracha preſque ſon corps du cercueil , & jetta des chiens morts avec lui dans ſa ſoſſe. Le Docteur Arbuthnot l'a honoré de cette Epitaphe :

» Ci-git , & continue à pourrir le cadavre de François
 » Chartreſs , qui , avec une conſtance inflexible , s'obſtina
 » en dépit de ſon âge & de ſes infirmités , à commet-
 » tre juſqu'à la mort tous les vices de la nature humaine ,
 » excepté la prodigalité & l'hypocriſie : ſon avarice inſa-
 » tiable le ſauva de ce premier , & ſon impudence ſans
 » égale du ſecond. Il ne fut pas moins étonnant par la cor-
 » ruption uniforme & conſtante de ſes mœurs , qu'heureux
 » à accumuler de l'or ; car ſans métier ou profeſſion , ſans
 » avoir le dépôt du tréſor public , ſans vendre des ſervices ,
 » il acquit , ou plutôt il ſe créa la fortune d'un Miniſtre.
 » C'étoit le ſeul homme de ſon tems qui venoit à bout
 » de tromper , ſans prendre le maſque de l'honneur ; de
 » ſoutenir ſa baſſeſſe primitive , quoiqu'il eut dix mille li-
 » vres ſterlings de rente , & de mériter impunément tous
 » les jours le gibet. O Paſſant indigné , ne croit pas que
 » ſa vie fut inutile au monde : la Providence ſit réuſſir ſes

si l'on peut le dire , même au Diable (1).

L'or officieux supplée aux besoins de la nature; c'est ainsi que nous mangeons le pain , fruit des sueurs d'un autre ; mais que l'on observe avec quelle inégalité il y supplée. Quels excès ne faisons-nous point , tandis que celui qui sème le bled meurt de faim ? Que je me défie de ces expressions , *les besoins de la vie !* On les étend jusqu'au luxe , jusqu'à la débauche. J'avoue que l'or est utile ; il fournit tout ce qui est nécessaire à la vie ; mais également terrible , c'est lui qui gage le noir assassin. Il peut favoriser le Commerce , & étendre la Société ; mais il est l'amorce du Pirate , l'écueil de l'ami. Il sert à lever des Troupes pour la défense de l'Etat ; mais il corrompt un Parlement & trahit une Nation.

C'est en vain que des héros combattent , que

» vices exécrables pour faire voir aux siècles à venir , par
» cet éclatant exemple , combien l'opulence excessive est
» vile aux yeux de Dieu , puisqu'il l'a accordée au plus
» lâche & au plus méchant des hommes ».

(1) Par allusion au sentiment vulgaire , que toutes les mines de métal & tous les trésors souterrains sont confiés à la garde du Démon : idée qui semble avoir tiré son origine de la fable de Plutus , Dieu des Richesses.

des citoyens zélés prennent feu , si l'or qui passe secrètement de frippon en frippon , ruine tous leurs efforts (1).

Il est vrai qu'une fois , sous le manteau d'un *Patriote* , la guinée tombant d'un sac qui s'étoit crevé , parla ; & que retentissant de degré en degré sur un escalier dérobé , elle dit aux Courtisans qui l'entendirent : *le vieux Caton est un aussi grand frippon que vous* (2). O quel bonheur d'avoir une monnoie de papier ! Le crédit prête des ailes à la corruption pour voler avec plus de vitesse. L'or réduit sous un si petit volume , peut venir à bout des choses les plus difficiles. Il ren-

(1) L'expression est heureuse. Elle donne l'image d'une place investie , où les approches se font par des communications qui se soutiennent l'une l'autre. Il en est de même des liaisons qui unissent entr'eux des Coquins , qu'un Ingénieur d'État a engagés à son service.

(2) C'est un fait arrivé , sous le regne de Guillaume III , à un fameux *Patriote* , ainsi nommé par opposition aux Partisans de la Cour & du Ministre. En sortant du cabinet du Roi , où Sa Majesté l'avoit agréablement entretenu , & se retirant par un escalier dérobé , un sac de guinées qu'il avoit reçu , creva , & découvrit ce qu'il avoit été faire , & ce que personne ne soupçonnoit.

verfe de puiffans Etats , fait venir ou renvoye des Rois. Une feule feuille peut faire paffer la mer à des armées..... Semblable à celle des Sibylles , elle difperfe ça & là , fuivant l'impulfion du vent , notre fortune & nos destinées : dans l'occafion , elle vend un Roi ou achete une Reine (1).

O ! que l'instrument de la corruption , plus volumineux , ne peut-il aujourd'hui , ainfi qu'autrefois , en rendre l'infamie vifible & la prévenir ?

Rome , la France pourroient-elles faire échouer nos deffeins avec leurs vins ou leurs liqueurs ? Elles pourroient tout au plus corrompre quelques Hoberaux , & enivrer les Baillifs de dix milles à la ronde. Un Miniftre affoupi fe réveillerait-il à l'offre de mille jarres d'huile d'Efpagne , de quelques gros balots de drap d'Angleterre qui bloqueroient fa porte , de cent bœufs qui mugiroient à fon lever ?

(1) Du tems de notre Auteur , quelques Princes ont joué le rôle dont il s'agit. Le Traité de partage a difpofé de l'Efpagne ; la France , voulant donner un Roi à l'Angleterre , l'a fait partir pour l'Ecoffe & l'en a rappelé ; le Roi Stanislas a été envoyé en Pologne , & en eft revenu ; le Duc d'Anjou a été envoyé en Efpagne , & Don Carlos en Italie.

L'avarice misérable auroit un tourment de plus ; & la profusion ne pourroit pas dissiper tout en nature. On pourroit rencontrer le Chevalier Morgan , guindé à cheval au-dessus de son fromage , & Worldly criant du charbon (1) par les rues : Worldly , qu'à sa perruque étrange & à son air égaré , on prendroit pour quelque boutiquier ruiné. Si toute la richesse de Colepeper (2) eût con-

(1) Vers le tems que cette Epître fut composée , quelques riches avares , propriétaires des Mines de Charbon , conspirèrent ensemble pour le soutenir à un prix extravagant ; ce qui réduisit les pauvres dans la plus grande misère & les eût fait périr , si l'un d'eux n'eût trahi ses associés , en vendant tout son Charbon , & rompu par-là leur complot. Parmi ces hommes vils , il y en avoit un qui avoit plus de deux cens mille livres de rente , & un autre plus de deux cens cinquante mille. Cette explication suffit pour donner la clef de ce passage , & indique assez celle de la ligne qui précède.

(2) M. Guillaume Colepeper , Chevalier-Baronnet d'une ancienne famille , né avec un grand bien , mais dépourvu de toutes les autres qualités d'un Gentilhomme , après s'être ruiné au jeu , passé son tems à voir jouer , & à être présent à la ruine des autres , il aima mieux mendier & subsister d'emprunts , que d'embrasser quelque profession honorable , ayant refusé un poste qu'on lui avoit offert dans les Troupes.

fisté dans ses moissons & ses troupeaux, eût-il pu lui-même la livrer aux vautours, & la dissiper si follement ? Mylord veut jouer : conduira-t-on au Café de White (1) un taureau qui rue d'un côté, donne des coups de corne de l'autre ? Les prix, ainsi qu'aux anciens Jeux, seront-ils quelques beaux courriers, quelques vases précieux, quelques Beautés coquettes ? Si Uxorio fait raffe de tout, ramenera-t-il chez lui une demi-douzaine de filles galantes, & mettra-t-il sa femme en pleurs ? Ou l'élégant Adonis, si beau & si ambré, conduira-t-il à Saint-James (2) un troupeau de pourceaux ? O les plattes idées ! C'est de quoi décourager toute industrie, & ruiner le grand & le dernier commerce de la Nation, le Quadrille.

Puisqu'il faut donc vivre avec ce monde & passer avec lui, prenons-le tel qu'il est, l'or & l'alliage.

Examinons d'abord ce que les richesses nous

(1) Fameux Café de Londres, près de la Cour, où se rassemble la première Noblesse, & où l'on joue.

(2) Nom du Palais du Roi d'Angleterre, où quelques Seigneurs, Officiers de la Maison du Roi, ont des appartemens.

donnent ; du feu , des habits , à manger. Quoi de plus ? à manger , des habits , du feu. Est-ce trop peu ? Que voudriez-vous de plus que de vivre ? (1) Hélas ! C'est encore plus qu'elles ne peuvent donner à Turner (2) ; c'est plus que ne trouva l'infortuné Wharton (3) à son réveil , après que toute ses visions furent passées. Peuvent-

(1) C'est-à-dire , que l'opulence la plus insolente peut bien varier les dépenses de ceux qui voudroient plus que de vivre ; mais qu'après tout elle ne donne que ces trois choses diversifiées de mille manieres différentes.

(2) Turner avoit près de sept millions , dont une partie étoit dans les fonds publics de l'État. Il mit bas son équipage , lorsque l'intérêt fut réduit de cinq à quatre pour cent. Ayant perdu environ seize cens mille livres qu'il avoit placées à *La charitable Corporation* , afin d'en tirer un intérêt plus considérable , il en fut si touché , que depuis il ne sortit plus de sa chambre ; & l'on croit qu'il n'auroit point survécu à ce revers , si ce n'étoit qu'il attendoit chaque jour la dévolution d'un bien considérable dont il étoit l'héritier ; outre que par cette maniere de vivre , il évitoit la dépense , & épargnoit celle d'avoir des habits.

(3) Le Duc de Warton , né avec les plus grandes qualités , mais qui étant perverties par le malheureux usage qu'il en fit , dégénérèrent en vices & en folies. Voyez son caractère dans l'Épître précédente.

elles donner des héritiers à Hopkins (1) qui se meurt? de la vigueur à Chartreux? Peuvent-elles rendre à Crook (2) un nez & des oreilles? Les pierreries de la pâle Hippia (3) peuvent-elles

(1) Hopkins étoit si fameux par sa rapacité, qu'il en acquit le surnom de *Vautour*. Son mérite bien calculé, & le seul qu'il ait jamais eu, montoit à sa mort à près de sept millions, dont il n'avoit jamais rien donné à personne vivante, & dont il disposa à sa mort, de manière qu'on n'en pût jouir qu'après deux générations. Sur les remontrances qu'on lui en fit, il témoigna la plus grande joie, ravi de ce qu'il faudroit pour le moins autant de tems pour dépenser son bien, qu'il en avoit mis à l'acquérir. Mais la Cour de la Chancellerie annulla son testament, & donna la jouissance de son bien à l'héritier le plus proche, suivant la Loi.

(2) Japhet Crook fut condamné à perdre ces parties; pour avoir forgé en son nom les titres d'une terre, sur lesquels il emprunta plusieurs milliers de livres sterling. Dans le même tems il étoit poursuivi pour s'être approprié un bien considérable, dont il avoit privé l'héritier naturel par un testament frauduleux. Par ces moyens & d'autres semblables, il avoit acquis, au prix seulement de son nez & de ses oreilles, de grands biens, dont il a joui paisiblement en prison, jusqu'à sa mort, & qu'il a laissés à son Exécuteur testamentaire.

(3) Les noms d'Hippia, de Fulvie, de Narsès, d'Harpax & de Shylock, sont des noms supposés; mais les caractères

lui donner des couleurs? Les palpitations intérieures que ressent Fulvie, font-elles soulagées par la boucle de diamans qui attache sa ceinture? Tous ces valets galonnés, ô vieux Narsès! qui fuivent tes pas, guérissent-ils ton sang impur? Les richesses pourroient donner à Harpax même le bonheur d'avoir un Ami, si Harpax moins prudent pouvoit se résoudre à quelque dépense; elles pourroient procurer au misérable Shylock quelque habile Médecin qui lui sauveroit la vie en dépit de sa femme. Mais il y a des milliers de gens qui meurent sans l'un & sans l'autre; ils meurent & font des legs à une Communauté ou à un Chat (1). Le Ciel, à la vérité, accorde à quelques-uns (2) le destin plus heureux d'enrichir un bâtard un ou fils qu'ils haïssent.

font réels. On conçoit assez que ces traits, peut-être peu intéressans pour nous, doivent avoir un autre effet à l'égard de ceux qui connoissent les originaux.

(1) Une fameuse Duchesse de Richemond laissa par son testament plusieurs legs considérables & des rentes pour ses Chats.

(2) On peut abuser des bénédictions du Ciel de deux manières opposées, en en faisant un fol usage, ou bien aucun usage du tout. Enrichir un bâtard, c'est perpétuer sa pro-

Vous croyez peut-être que les pauvres doivent avoir leur part de toutes ces richesses. Bond maudit les pauvres, & les hait cordialement. Le grave Gilbert à pour maxime, que tout indigent est un coquin ou un sot « Dieu, dit Blunt les yeux » élevés vers le Ciel, ne fauroit aimer le misérable » qu'il fait mourir de faim ; & il refuse pieusement de l'assister ». Mais un bon Evêque, plus indulgent, croit que Dieu veille sur eux, & les laisse aux soins de la Providence (1).

pre honte ; & c'est s'exposer à la moquerie du Public, que d'enrichir un fils qu'on hait. D'un autre côté, à quoi sert un superflu qu'on préfère au doux plaisir d'assister des misérables ?

(1) La plupart des Personnes nommées dans ce Paragraphe étoient Directeurs de la *charitable Corporation*. C'étoit une espèce de Lombard ou de Mont de Piété, qui fut établi en 1730, pour prêter de l'argent aux Pauvres sur gages, & qui, peu de tems après son établissement, fit une banqueroute scandaleuse, par les friponneries de quelques-uns de ceux qui en avoient la direction. Il y eut un si grand nombre de personnes qui en furent ruinées, que le Parlement en prit connoissance ; & trois des Directeurs de cette Corporation furent honteusement chassés de la Chambre des Communes, dont ils étoient Membres. Les discours que M. Pope leur fait tenir : *Que Dieu hait les Pauvres ; Que tout*
Cependant ,

Cependant, pour rendre justice à tous ces Riches misérables, ils sont aussi ennemis d'eux-mêmes qu'ils le sont des autres. Condamnés aux Mines, l'esclave qui tire l'or de la terre, & celui qui le cache, éprouvent un même sort. La charité, dites-vous, doit faire croire que qui agit ainsi, est entraîné par des motifs puissans, quoiqu'inconnus : il prévoit, sans doute, quelque guerre, la peste ou la famine, en conséquence de quelque révélation qui vous est cachée ainsi qu'à moi. Pourquoi Shylock s'épargne-t-il un repas ? N'en cherchons point la cause. Shylock croit qu'un pain coûtera cinquante livres sterling. Pourquoi dans l'année du Sud des Directeurs frippons trompent-ils le Public ? C'est pour se nourrir de venaison, lorsqu'elle se vend à un prix exorbitant (1). Demandez-vous pourquoi Phryné

homme qui est dans le besoin est un coquin ou un sot, &c. étoient les apophtegmes réels de quelques-uns de ces Personnages. M. Pope n'a fait qu'indiquer le nom du dernier ; & je l'ai déguisé dans la Traduction ; l'Original lui donne l'épithète de *Révérend*, qui se donne en Angleterre à tous les Ecclésiastiques, parce que l'homme qui y est désigné, & qui est aujourd'hui honoré du titre de *Chevalier*, a été autrefois dans les Ordres.

(1) L'année du Sud est en Angleterre ce qu'est en France
Tome IV. D

emporte tout dans les enchères ? Elle prévoit qu'on va imposer sur tout une taxe générale (1). Pourquoi Sapho accumule-t-elle des sommes immenses ? Hélas ! elle craint qu'un homme ne coûte des millions.

Le sage Walter (2), voyant la profonde vénération que tout le monde a pour l'argent, espère que cette Nation pourra être à vendre. » O glorieuse ambition ! continue Walter ; accu-

l'époque du Mississipi. On y vit la même scène de crimes, de luxe, de folies & de misère. Les Directeurs de la Compagnie du Sud en furent les premiers auteurs. Leur dépense eut aussi peu de bornes que leur avidité ; & dans cette année fameuse une hanche de Daim, que les Anglois appellent venaison, & qui est un plat recherché parmi eux, se vendoit communément depuis trois louis jusqu'à cinq.

(1) Vers l'an 1733 bien des gens s'imaginèrent qu'il y avoit un pareil projet sur le tapis. En ce cas, la Phryné de notre Auteur se seroit trouvée à portée d'en avoir quelque information.

(2) Walter, fameux Procureur, habile dans sa profession, très-respecté par toute la Noblesse, entièrement exempt de luxe & d'ostentation ; homme extrêmement riche, mais dont les richesses ne parurent jamais, & dont la libéralité ne se fit jamais ressentir, excepté à son fils, auquel il acheta une charge lucrative, en ne lui abandonnant néanmoins qu'une partie du revenu ; ce qu'il lui en falloit pour subvenir au nécessaire.

» mule des trésors ; & fois en Angleterre ce
» que fut autrefois le fameux Didius à Rome (1).

La Couronne de Pologne , vénale au moins
deux fois dans un siècle , fait souhaiter au mo-
deste Fage , seulement trois millions sterling.
Marie , dans ses nobles rêveries , envisage des
objets plus grands , des Royaumes héréditaires
& des Mondes d'or. Génies de même trempe ,
l'avarice unit leur sort ; un sort commun les en-
sevelit dans les Mines des Asturies (2).

O Blunt couvert d'opprobre (3) , pourquoi
es-tu l'objet de la haine de ta patrie ? Quelque

(1) Didius , Jurisconsulte Romain , si riche , qu'il acheta
l'Empire , lorsqu'il fut mis en vente à la mort de Pertinax.

(2) Des deux Personnes dont il est fait ici mention , le
premier , homme de qualité , est appelé par son nom ;
l'autre , également femme de qualité , n'est désignée que
par son nom de Baptême. Ils auroient pu l'un & l'autre ,
dans le tems du Mississipi , réaliser au-delà de sept
millions ; mais ils n'en voulurent rien faire ; l'un , en vue
d'acquérir le Royaume de Pologne ; & l'autre , par quel-
que autre vue chimérique de la même espèce. Depuis ils
se retirèrent en Espagne , où ils cherchoient des Mines d'or
dans les Montagnes des Asturies.

(3) Le Chevalier Jean Blunt , originairement Homme
d'affaire , ou espèce de Notaire , fut le premier projecteur

Magicien lui avoit révélé nos destins dans ces termes : « Enfin la corruption , telle qu'un débordement général retenu longtems par des Ministres attentifs , inondera tout. L'avarice gagnant peu à peu , s'étendra comme un brouillard qui s'élève de la fange d'un marais , & qui obscurcit enfin le Soleil (1). Le Courtisan & le

du Système du Sud ou du Mississipi Anglois. Il devint un des Directeurs de la Compagnie de ce nom , & l'homme qui en gouvernoit presque toutes les affaires. Il fut aussi un de ceux , qui , après la catastrophe de ce Système , furent punis le plus sévèrement par le Parlement. C'étoit un homme extrêmement religieux dans sa conduite , & qui se piquoit d'une grande foi. S'il crut réellement la prédiction qui est énoncée ici , c'est ce qui n'est pas certain ; mais c'étoit-là constamment son jargon , dans ses déclamations contre la corruption & le luxe du siècle , la partialité des Parlemens , & les misères de l'esprit de parti. Il étoit éloquent , particulièrement contre l'avarice des Nobles & des Grands , dont peu de personnes pouvoient avoir eu plus de connoissance que lui ; le siècle où il a vécu , & la place qu'il avoit occupée , l'ayant mis à portée d'en voir d'illustres & de misérables exemples. Il est mort l'an 1732.

(1) La comparaison est admirable , & signifie que l'avarice est d'une basse origine , & qu'après avoir été nourrie parmi des usuriers & de vils agioteurs , elle a été longtems in-

» Patriote donneront également dans l'Agiot ; les
» Dames partageront les profits avec leurs valets ;
» le Juge vendra ses arrêts ; l'Evêque dupera le
» Public ; & le Duc, devenu frippon , pipera des
» cartes pour un écu. Voyez l'Angleterre en-
» gouée des appas du gain fardide , & la France
» vengée des victoires d'Anne & d'Edouard (1).
L'éclat brillant de la Cour , le Luxe des Sei-
gneurs , les richesses de la Cité (2) , n'étoient
point , fameux Blunt , ce qui animoit ton zèle :
c'étoit un objet plus digne de la vertu. Honteux
de voir le Sénat dégénérer , les Patriotes tou-
jours divisés , & voulant mettre fin à la rage des
partis , il les auroit achetés tous pour donner la
paix à sa patrie.

Folie que tout cela , s'écrie un grave Philo-
sophe ! mais qui peut , mon Ami , avoir raison.

connue à des personnes d'une illustre naissance ; mais qu'à
présent , dans la plénitude des tems , elle leve la tête , &
couvre de son ombre tout ce qu'il y a de plus brillant
dans le monde : le Soleil & les autres astres désignent ,
dans le style Oriental , les Grands & les Nobles de la terre.

(1) Les Victoires de la Reine Anne , sous la conduite
du Duc de Marlborough , & celles d'Edouard III.

(2) On appelle la Cité , la partie de la Ville de Lon-
dres où sont rassemblés tous les Négocians & les Marchands.

dans ses fureurs ? La passion dominante , quelle qu'elle soit , triomphe de la raison. La chimère la plus étrange dont l'imagination soit capable , est moins insensée que cette passion si elle étoit sans objet ; car quelque extravagant que puisse être son motif , il seroit encore plus absurde d'agir sans aucun but. Ecoutez donc cette vérité : « C'est » le Ciel qui donne toutes les passions , & qui » par-là dirige les hommes vers les fins différen- » tes qu'il ordonne. Dans la Nature, les extrêmes » produisent des fins égales ; & dans l'Homme » ils concourent à un bien général ». Voulons-nous savoir d'où vient que l'un accumule & que l'autre prodigue ? Ainsi le veut cette Puissance suprême qui ordonne le flux de la mer , qui concilie les extrêmes de la sécheresse & de la pluie , pour faire observer un cours égal aux tems des semences & des moissons ; qui établit les fondemens de la vie sur la mort , ceux de la durée sur le changement , & qui trace aux sphères célestes les orbites qu'elles doivent décrire.

Des richesses cachées , ainsi que des insectes , n'attendent que des ailes pour s'envoler dans leur faison. Le pâle Mammon , qui sèche au milieu de ses trésors , n'est qu'un économe avare qui

thésaurise pour les pauvres. C'est cette année un réservoir destiné à retenir, à resserrer les eaux; l'année qui fuit, c'est une source qu'un héritier prodigue fait couler sans mesure pour désaltérer le peuple : hommes & chiens s'y abreuveront jusqu'à ce qu'ils en crèvent (1).

Le vieux Cotta déshonora par son avarice sa fortune & sa naissance ; & cependant le vieux Cotta ne manquoit ni d'esprit ni de mérite. Sa cuisine , où l'on avoit oublié l'usage barbare de la broche , le disputoit en froideur avec les grottes de son jardin. Sa cour remplie de jeunes orties , & ses fossés couverts de cresson , fournis-

(1) Ces comparaisons sont très-justes , pourvu qu'on les restreigne aux hommes réunis en corps de société ; car quoique dans cet état la folie d'amasser sordidement , & celle de tout jeter , puissent se servir de correctif l'une à l'autre , cependant dans l'état de nature chacun de ces excès seroit pernicieux ; parce que dans cet état , la quantité de biens naturels n'ayant pas été augmentée par l'art , ne souffriroit point , sans danger de disette pour tout le corps , une économie excessive , ou une excessive profusion. Voilà pourquoi la Providence a sagement réglé que dans cet état il n'y eût pas de besoins fantastiques , pour prévenir la tentation de donner , soit dans l'avarice , soit dans la prodigalité.

foient sa table de soupes & de salade qui ne lui coûtoient rien. Si Cotta vivoit de légumes, ce n'étoit, au reste, que ce qu'avoient fait avant lui les Bramines, les Philosophes, & les Saints. Fêter le riche, c'eût été une dépense de prodigue; & il se feroit bien gardé de soustraire le pauvre au soin de la Providence. Son vieux Château ressembloit à une Chartreuse solitaire; le silence régnoit au-dehors, le jeûne au-dedans: ni danses, ni tambourins n'en faisoient retentir les lambris; & la cloche qui sonne le diné, n'invita jamais personne à s'y trouver. Ses vassaux regardoient en soupirant des tours que la fumée n'obscurcissoit jamais; & faisant violence à leurs haquenées, ils prenoient une autre route. Le voyageur égaré dans la forêt pendant la nuit, maudissoit l'avare qui épargnoit sa lumière, & qui refusoit l'entrée de sa maison. Un chien décharné qui aboyoit à la porte, effrayoit le mendiant qu'il auroit voulu dévorer.

Il n'en fut point ainsi de son fils: il remarqua la bévue de son père; il crut que pour faire du bien il falloit prendre le contrepied du mal (1).

(1) Le Poète ne parle ici que de la connoissance acquise par l'expérience. Or, il y a tant d'exemples malheureux de mauvaise conduite, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour voir

Il ne faut pas beaucoup de connoissances pour juger de ce qu'on doit éviter; mais il n'est point aisé de savoir au juste ce qu'il faut faire. Le fils de Cotta sacrifie des hécatombes entiers, & fait couler des flots de vin. Le noble Campagnard & le Curé, dont l'estomac large & profond brave les excès, y viennent remplir leur vaste capacité. Cette profusion toutefois n'est pas l'effet d'un motif léger; ses bœufs périssent pour la cause de sa patrie. Les noms de George & de Liberté couronnent chaque razade; & c'est son zèle pour cette illustre Maison, qui l'épuise & le ruine (1).

ce qu'il faut éviter; mais des exemples à imiter s'offrent rarement à nos yeux. D'ailleurs, les fautes de la folie sont éclatantes; au lieu que les fruits de la prudence sont, ou invisibles, ou difficiles à appercevoir.

(1) C'est une peinture des mœurs d'Angleterre, & surtout de ce qui se passe dans les Provinces, lorsqu'on y fait les élections des Membres du Parlement. On fait rôtir des bœufs entiers pour la Populace; & on lui distribue du vin, & plus communément de la bière forte; & en chaque endroit, suivant les principes & les inclinations qui y dominant, on boit à la santé de l'Église, du Roi, de la Liberté, du Commerce, de la Marine, &c; (avec cette circonstance, que les *Tories* mettent toujours l'Église avant le Roi).

Bientôt les bois semblent s'éloigner de son Château, qui n'offre plus qu'un aspect aride & sans ornement ; les Divinités qui y président en gémissent ; mais n'importe, c'est pour la marine. Il dissipe ensuite ses laines pour habiller notre vaillante soldatesque ; c'est par amour du bien public, qu'il vend enfin ses terres. Ce n'est point assez, il veut mettre le comble aux espérances de la Nation ; il se rend à la ville, & à la tête de la Milice pacifique de Londres ; il brûle l'effigie du Pape (1). Seroit-il possible que l'Angleterre ne récompensât pas ses travaux, elle qui enrichit ses généreux serviteurs de ses propres dépouilles ? Il sollicite, il représente à la Cour le mérite de ses services ; c'est en vain : il fait banqueroute ; & son ingrate patrie l'abandonne à la sévérité des Loix.

(1) Un Etranger seroit tenté de croire que cette description est exagérée ; elle est cependant exactement vraie. L'Effigie du Pape a été souvent brûlée à Londres, ainsi que celle du Prétendant ; & pour donner au Lecteur une idée du génie de la Populace Angloise, lorsqu'on apprit à Londres la prise de Boccachica, parmi les réjouissances extravagantes que l'on y fit, on fit à Dom Blas de Lesso, Amiral des Gallions, l'honneur de brûler son Effigie. On

O Bathurst, que les richesses n'ont point encore corrompu, enseigne-nous à les apprécier à leur juste valeur, à en jouir avec art, & à les répandre avec vertu (1) ; à ne point les rechercher avec bassesse, ni avec ambition ; à ne les point dissiper dans l'oïveté ; à proportionner notre dépense à notre fortune ; à joindre l'économie à la magnificence, la charité à l'éclat, la fanté à l'abondance ; apprends-nous le rare secret de marcher d'un pas sûr entre ces deux extrêmes, la folie d'une bonté trop facile & la bassesse d'un amour-propre trop intéressé.

Que l'on administre, dites-vous, avec choix à l'indigence & au mérite des secours généreux, c'est imiter les foins du Ciel, & s'en rendre en quelque façon l'émule. Celui dont la mesure comblée par la fortune reflue sur le genre-

doit, ce me semble, pardonner cette folie à un Peuple qui a brûlé plusieurs fois celle de son premier Ministre.

(1) C'est de conserver ce qu'on a acquis, dans le dessein de jouir d'une partie, conformément à ce que notre état & notre condition peuvent permettre, ce que le Poëte appelle *l'art de jouir* ; & de distribuer le reste à des objets, dont le mérite ou les besoins ont été bien pesés ; ce qui est réellement répandre avec vertu.

humain , corrige les fautes de cette Déesse & justifie ses faveurs. Les richesses entassées sont des richesses mortes ; ce n'est qu'en les répandant qu'on leur donne la vie : semblables en cela à des poisons , qui employés avec une discrétion sage deviennent des sources de santé ; ou pareilles à l'ambre-gris , qui en masse exhale un odeur désagréable , & qui épars devient un encens digne des Dieux.

Fort bien : mais le malheureux qui se repose sur les gens de qualité , meurt de faim ; & le fourbe qui les trompe , mange avec eux. Un Seigneur ne sauroit goûter de plaisir dans un repas , sans un Musicien , un Flatteur , ou un Bouffon. L'homme d'esprit ou de mérite n'est point admis à ses festins , qu'il ne soit étayé par un Joueur , un Mercure , ou un Comédien. Quel est le Grand qui se pique de suivre vos traces ou celles d'Oxford (1) , de secourir les malheureux ,

(1) Edouard Harley , Comte d'Oxford , fils de Robert Harley , qui avoit été créé Comte d'Oxford & de Mortimer par la Reine Anne. Ce Seigneur est mort au mois de Juin 1741 , regretté de tous les Gens de Lettres , dont plusieurs ont éprouvé ses bienfaits. La Bibliothèque qu'il laissa est une des plus curieuses de l'Europe , sur-tout pour

ou de prêter une main propice aux victimes de l'infortune ? Quelque part que brille un tel homme , ô Fortune , étale tous tes ornemens sur la scène qui l'environne ! Que les Anges le conservent dans une heureuse médiocrité (1). C'est-là que la bienfaisance des Anglois éclatera , & que l'honneur de la Nation se soutiendra encore un peu , avant qu'il déserte notre patrie.

Mais pourquoi nos éloges ne feront-ils consacrés qu'à des Grands ? Eprise du simple honnête-homme , Muse , élève tes actions ; & chante l'Homme de Rofs (2). La Wye porte avec com-

l'Histoire moderne. Elle renferme un grand nombre de Manuscrits curieux & de Pièces originales, qui ne se trouvent nulle part ailleurs.

(1) Les Anciens semblent avoir été tellement convaincus qu'il n'y avoit de bonheur que dans la médiocrité, qu'ils ont donné à chaque homme deux Anges Gardiens (auxquels notre Auteur fait ici allusion), comme si, faute d'en avoir un à chaque côté, il n'eut guères été possible de rester dans un état qui tient un juste milieu entre deux situations bien dangereuses, savoir, la pauvreté & les richesses.

(2) Rofs est un petit Bourg de la Province d'Héreford, situé sur la Wye, rivière qui se jette dans la Saverne.

plaisance à travers ses sinuosités l'écho de ses vertus; & la rapide Saverne le fait retentir avec bruit. Qui couvre la cime de ces montagnes d'épais feuillages? Qui fait couler des sources de ce rocher aride? Elles n'élancent point vers le Ciel d'inutiles colonnes d'eau; elles ne se perdent point avec faste par de superbes cascades; mais elles roulent sans art au travers des plaines leurs eaux limpides, principe de santé pour les malades, de soulagement & de plaisir pour les bergers. Qui a fait paver le chemin qui traverse cette vallée, planter ces rangs d'arbres qui lui donnent de l'ombrage? Qui a fait élever ces bancs pour le repos du voyageur? Qui a fait construire ce clocher dont la flèche se perd dans les nues? Tout, jusqu'à l'enfant qui ne fait encore que bégayer, répond que c'est l'Homme de Ross. Jetez le yeux sur la place du marché cou-

Le nom de l'honnête-homme dont M. Pope fait l'éloge, & qui fit, avec un bien peu considérable, tout ce qu'il en rapporte, étoit presque perdu & oublié, en partie à cause du surnom qu'on lui avoit donné par excellence, de L'HOMME DE ROSS; & en partie, parce qu'il fut enterré sans que l'on mit sur son tombeau aucune inscription. Il s'appelloit Jean Kyrle; il est mort en 1724, âgé de 90 ans.

verte de pauvres; l'Homme de Rofs leur distribue le pain de la semaine. C'est lui qui soutient une maison de charité : on n'y découvre aucun faste ; la simplicité & la propreté en font tout l'ornement. Voyez à la porte le vieillard & l'indigent, le visage riant & l'ame contente. Les filles qu'il a dotées, les orphelins qu'il a mis en apprentissage, le jeune-homme qui laboure & le vieillard qui se repose, le comblent de bénédictions. Y a-t-il quelque malade ? l'Homme de Rofs se hâte de le secourir ; il en prend soin , prescrit le régime , compose & donne les remèdes. Y a-t-il quelque démêlé ? Que l'on passe seulement le seuil de sa porte ; les Cours Judiciaires n'ont plus rien à faire, & toute contestation cesse. Les Empiriques au désespoir s'enfuyent en le maudissant ; & les vils Procureurs ne sont plus qu'une race inutile.

O ! qui ne s'écrie à ce récit : « trois fois » heureux l'Homme, à qui ses facultés permet-
» tent ce que tout le monde voudroit, mais
» ne sauroit faire ! De quelles sommes donc dis-
» posent ces mains si généreuses ? Quelle mine
» soutient cette charité sans bornes » ? Sans dettes toutes taxes payées, sans femme & sans enfans , cet Homme possède cinq cens guinées de

rente. Que la grandeur rougisse ! Que le faux éclat des Cours orgueilleuses disparaisse ! Petits astres, dérobez à la vue vos rayons ternis (1).

» Eh quoi ? Cet Homme n'a aucun monument, » point d'inscription ? sa famille, sa figure, son » nom sont presque inconnus » ? Celui qui élève un Temple à Dieu & non à la Renommée, ne fera jamais graver son nom sur le marbre. Allez l'apprendre dans les annales de la vie & de la mort, où commence & finit l'histoire du Riche & du Pauvre (2). Il lui suffit que la vertu ait rempli l'espace des deux termes, & qu'elle ait prouvé avoir vécu en répondant aux fins de son existence. A la mort de Hopkins (3), mille flambeaux brûlent aux funérailles d'un misérable, qui pendant sa vie épargnoit un bout de chandelle (4). Près de

(1) Le but de cette exclamation n'est pas de faire honte à la grandeur, de ce qu'elle se laisse vaincre en fait de vertu, car il n'est pas question ici d'un pareil différend ; mais de ce qu'elle est obligée de se reconnoître vaincue en ce qu'elle faisoit son fort, c'est-à-dire, la splendeur & la magnificence.

(2) Les registres de la Paroisse.

(3) Voyez la note (1), page 46.

(4) Cette description est inimitable. Cet Hopkins, qui
l'Autel

l'Autel du Dieu vivant , s'élève sa vile effigie qui dément ses traits en lui faisant étendre la main. Une perruque volumineuse que Gorgone ne défavoueroit pas , forme sur le marbre de Paros des boucles inaltérables (1). N'admirez-vous point le bonheur que les richesses peuvent répandre sur la vie , & les consolations qu'elles donnent à la mort.

Dans la plus mauvaise chambre de la plus mauvaise hôtellerie , à demi-tapissée d'une natte en lambeaux , dont le plancher est de gachis , & les murailles de boue & de fumier ; qui n'a pour tout meuble qu'un grabat auquel pendent le St. George & la Jarretiere ; dont les rideaux attachés avec un mauvais cordon ne furent jamais destinés à être tirés , & où le rouge & le jaune

avoit été la rapacité même , se trouva placé dans l'endroit de l'Eglise qui inspire naturellement le plus de respect , & par un trait d'impudence sans égale étend la main , comme pour marquer sa disposition à faire des actes de générosité.

(1) M. Pope tourne ici en ridicule le goût de faire des bustes avec de grandes perruques. Paros est une des Cyclades , située dans la Mer Egée , & d'où vient le plus beau marbre blanc.

Tome IV.

E

combattant en malpropreté, ne permettent pas d'en décider la couleur ; sur un mauvais matelas où il y eut autrefois de la laine , à présent rembourré de paille , gît le grand Villiers (1).

(1) George Villers ou Villiers, Duc de Buckingham, fils du Duc de même nom qui fut assassiné à Portsmouth. Le caractère qu'en donne M. Pope, répond à celui qu'en a donné Dryden, sous le nom de *Zimri*, dans une Pièce intitulée, *Abfalon & Achitopel*. « Homme si varié, qu'il étoit » moins un seul homme, qu'un abrégé compliqué de tout » le Genre-Humain : opiniâtre dans ses opinions, & d' » nant toujours dans le travers : étant tout par saillies, » mais ne se soutenant en rien : dans l'espace d'un mois, » Chymiste, Musicien, Homme d'État & Bouffon ; puis » se livrant tout aux Femmes, à la Peinture, à la Poésie, » à mille extravagances qui s'évanouissoient par la ré- » flexion : heureux dans ses folies, qui lui fournissoient à » toute heure de nouveaux souhaits à former, de nou- » veaux plaisirs à goûter. Louer ou railler étoit le passe- » tems de sa vie & toujours dans les extrêmes ; preuve » de son jugement : Si complaisant, ou si emporté, que » tout homme étoit avec lui un Ange ou un Diable. » Personne ne posséda mieux l'art de dissiper des richesses » immenses, prodiguant des récompenses à tout, hormis » au mérite. Ruiné par des Sots qu'il ne reconnut que trop » tard, s'en faisant un jeu, & le faisant leur dupe. Enfin » s'étant banni de la Cour par ses plaisanteries, il voulut

Hélas ! Qu'il est différent de ce Villiers, l'ame & la vie du plaisir , de l'enjouement & de la volupté , si galant & si agréable dans la superbe alcove de Cliveden (1) , le séjour de la tendre Shrewsbury & de l'amour (2) ; non moins gai ni moins plaissant dans le Conseil , au milieu d'un cercle de politiques finges & bouffons , &

« rétablir son crédit en formant des partis dans l'État ;
» mais il n'en put jamais devenir le chef.... Sans autre
» ressource qu'une volonté impuissante , il ne renonça
» point aux factions ; mais les factions l'abandonnèrent ».

Ce Seigneur , plus fameux encore par ses vices que par ses infortunes , qui avoit joui de près de cinq cens mille livres de rente , & possédé plusieurs des premières Charges du Royaume , mourut en 1687 dans une auberge de la Province d'York , réduit à un état misérable. Il avoit été pendant quelque tems le favori de Charles II , Prince qui avoit lui-même beaucoup d'esprit , de gaieté , & qui aimoit trop les bons mots & les plaisirs.

(1) Cliveden est une maison charmante , située sur les bords de la Tamise , & que possédoit le Duc de Buckingham.

(2) La Comtesse de Shrewsbury , femme très-belle & encore plus galante , qui eut plus d'une intrigue. Le Comte son mari se battit en duel avec le Duc de Buckingham ; & l'on a prétendu que pendant le combat , la Comtesse de Shrewsbury , déguisée en Page , tenoit les chevaux du Duc.

de leur Roi badin (1). De cet amas de Beaux Esprits qui l'obsédoient, il ne lui en reste aucun pour le flatter; & il n'a pas même, ce qui l'intéressoit encore davantage, un seul Fou dont il puisse se moquer(2). Là, ce Seigneur, autrefois maître de richesses immenses, meurt vainqueur de sa santé, de son bien, de l'affection de ses amis, & de sa réputation (3).

Le prudent & avare Cuttler (4) prévît le

(1) Voyez la fin de la note (1), page 66.

(2) Le plaisir de voir des fous pour s'en moquer, est dans le fond un trait de flatterie pour soi-même; & cette flatterie nous plaît plus qu'aucune autre, à cause qu'elle est de notre façon.

(3) Le mot de vainqueur indique les difficultés qu'il a été obligé de surmonter, avant que de pouvoir se défaire de tout ce que les autres hommes recherchent avec le plus d'empressement. Et véritablement son histoire atteste qu'il avoit quelques bonnes qualités, qui dans plus d'une occasion suspendirent le cours de ses victoires.

(4) Le Chevalier Cuttler, homme très-riche & encore plus avare. Il voyageoit ordinairement à cheval, & seul, afin d'épargner. Le soir, en arrivant à l'auberge, il prétextoit d'être malade afin de ne point souper. Il ordonnoit au valet d'écurie d'apporter dans sa chambre ses boîtes remplies de paille, faisoit bassiner son lit, demandoit une bouteille d'eau & s'alloit coucher. Lorsque la servante

fort de Villiers. « Mylord, lui dit-il, croyant » lui donner un excellent avis, vivez comme » moi. Vivre comme vous, Chevalier Cuttler? » j'en ferai toujours le maître, répondit Villiers, » quand je n'aurai plus rien ». Et la réponse valoit bien l'avis. Décide, raison : lequel est le pire, d'être dans le besoin la bourse bien garnie, ou la bourse vuide (1) ! On doit avouer, Cuttler, que ta vie fut plus méprisable : reviens, & dis-nous si ta mort fut plus heureuse ? Cuttler vit ses Fermiers faire banqueroute, & ses maisons tomber en ruine ; car il ne pouvoit pas relever un mur. Il vit sa fille unique passer dans des mains étrangères ; c'étoit encore le besoin ; il ne pouvoit payer une dot. Quelques cheveux gris couronnoient son crâne res-

s'étoit retirée, il se relevoit ; & avec la paille de ses bottes & la chandelle qu'on lui avoit laissée, il faisoit un petit feu où il grilloit un harang qu'il tiroit de sa poche : il étoit muni d'un morceau de pain ; & de la sorte il se régaloit à bon marché, avec sa bouteille d'eau.

(1) Il est très-facile à la raison, que notre Auteur consulte, de résoudre ce problème : car il est possible que celui qui est dans le besoin la bourse vuide obtienne quelque secours, au lieu qu'il n'y a aucune possibilité pareille pour le besoin qui a la bourse garnie.

pectable ; ce fut le besoin qui les lui fit vendre pour deux guinées. Pourquoi à l'heure de la mort , se refuse-t-il un cordial , bannit-il le Médecin , & chasse-t-il son Ami ? C'étoit par besoin , parce qu'il manquoit de ce qu'il avoit ; car quelque extravagant que ce besoin vous paroisse , combien de personnes l'éprouvent ? Cuttler , à la mort , s'écrie sur les richesses comme Brutus sur la vertu : hélas ! vous n'êtes qu'un vain nom (1).

Voilà les récompenses que ce Monde donne à l'Avare & au Dissipateur , qui sont eux-mêmes leur propre fléau. Y auroit-il moins de justice dans l'autre Monde ? Leur mérite y seroit-il sans rétribution ? Entrerai-je , Mylord , dans la discussion de ce point épineux , ou vous réciterai-je un conte ? Soit , un conte : le voici.

A Londres , près de l'endroit où une vaste colonne (2) , semblable à un fier champion ,

(1) *Brutus* , du moins en fait de morale , étoit un vrai Stoïcien , comme son oncle. Tout le monde sait qu'on a accusé les Philosophes d'avoir fait consister la vertu dans une certaine apathie. Or , une pareille vertu , & des richesses dont on ne fait aucun usage , ne sont sûrement qu'un vain nom.

(2) Cette colonne est un monument élevé dans la

menaçant les Cieux, leve la tête & ment, vivoit un bon Bourgeois d'une assez bonne réputation, un Honnête-homme : Balam étoit son nom, vraiment religieux, ponctuel, frugal, & ainsi du reste. Il auroit sur sa parole trouvé plus d'argent qu'il n'avoit de bien. Chaque jour de la semaine, un seul plat, mais solide, couvroit sa table ; & il fêtoit le Dimanche par l'addition d'un *Pudding* (1). Il alloit exactement à l'Eglise & à la Bourse. Ses gains étoient certains, ses libéralités rares ; cependant il donnoit par fois quelques *fardins* (2) aux pauvres.

ville de Londres en mémoire de l'incendie de 1666, qui consuma 13200 maisons. Le feu prit dans la boutique d'un Epicier. Une inscription qui est sur cette colonne, en accuse les Catholiques. Le Roi Jacques II fit effacer cette inscription ; mais elle a été rétablie depuis. Pope, qui étoit un zélé Catholique, donne, comme de raison, un démenti à la colonne.

(1) Le Pudding est un plat de la cuisine Angloise : ce n'est point exagérer, que de dire qu'il y en a plus de cinquante sortes différentes. Il est fait communément d'œufs, de farine ou de pain, de lait, de moëlle de bœuf, avec des raisins secs d'Espagne, ou de petits raisins de Corinthe, qui viennent cependant moins de la Ville de ce nom, que de l'île de Zante qui appartient aux Vénitiens.

(2) Le terme de *Fardin*, ce me semble, n'est point.

Le Diable piqué de voir un si saint Homme , brûloit de le tenter , ainsi qu'il fit autrefois le bon Job. Mais le Diable est devenu plus habile qu'il n'étoit : lorsqu'il tente les Hommes , ce n'est plus par la pauvreté , c'est en les enrichissant.

Des ouragans excités par le Prince des Airs , font écumer la vague , & ensevelissent le Père de Balam dans les abîmes de l'Océan. La mer de Cornouaille (1) enflée de nouveau , mugit ; & par un heureux naufrage , fait échouer deux riches navires sur le rivage de ses terres.

inconnu dans notre langue : & , si je ne me trompe , c'est un vieux mot que les François ont autrefois adopté des Anglois. Il est originairement Saxon , & signifie un quart , le fardin étant la quatrième partie d'un denier sterling , ce qui fait cinq à six deniers monnoye de France.

(1) M. Pope a placé la scène de ces naufrages , en Cornouaille , non-seulement parce que cette côte est fameuse pour les naufrages , mais parce que les Habitans le sont encore plus à cause de leur inhumanité envers ceux à qui ce malheur arrive. Si un Navire échoue sur la côte à basse mer , ils sont capables d'y faire des trous , pour l'empêcher de se remettre à flot ; ils le pillent ; & quelquefois ils massacrent les gens de l'équipage. Le Parlement d'Angleterre n'a pas encore pu supprimer entièrement cette honteuse barbarie.

C'est à-présent le Chevalier Balam : il prend les airs du beau monde ; il se délecte à boire sa bouteille (1), & lâche son bon mot. *Vivez en Homme de votre rang*, fut bientôt le mot favori de Miladi ; & d'abord deux puissans Puddings exhalent sur sa table une fumée exquise (2).

Tandis qu'un Indien presque nud étoit profondément endormi, un honnête Facteur lui dérobe

(1) La dépense du vin est regardée en Angleterre comme une dépense de luxe ; elle l'étoit encore plus autrefois. C'est ce qui ne paroitra point extraordinaire à ceux qui ayant voyagé en ce pays en connoissent le prix. Le vin dur & grossier de Porto, le moins cher de tous, se vend environ quarante-cinq sous la bouteille ; celui de Bourdeaux se vend près de six francs ; le Bourgogne & le Champagne sont encore plus chers.

(2) Le Poëte avoit observé ci-dessus, que quand ceux qui donnent dans un luxe relatif uniquement à eux-mêmes, ont acquis plus de biens qu'ils n'en savent employer, ils essayent de faire plus que vivre, au lieu d'en donner quelque portion à ceux qui sont moins que vivre. Ici il représente le ridicule d'un homme qui n'a pas encore appris l'art de déguiser la pauvreté de l'opulence par les raffinemens du luxe. Il débute par faire charger sa table de deux puissans Puddings. Voyez la note (1) de la page 71.

un diamant. Il le met en gage chez le Chevalier; le Chevalier avoit de l'esprit; il garde le diamant, & dupe le frippon. Il s'élève quelque scrupule dans son ame; mais il le fait taire, & calme tous ces petits remords. « Au-lieu de quatre sous que je donnois aux pauvres, dit-il, j'en donnerai six; au-lieu de n'aller à l'Eglise qu'une fois, j'irai deux: également régulier dans le reste, puis-je avoir quelque vice à me reprocher? »

Le Diable vit que le tems étoit arrivé: il fait jouer tous ses ressorts. Les *Actions* & les *Souscriptions* naissent de toutes parts (1); & enfin il

(1) C'est une allusion aux affaires de l'année 1720. Les *Actions* & les *Souscriptions* de la Compagnie du Sud montèrent à un prix extravagant: & dans le même tems il se forma un nombre prodigieux de différentes Compagnies, sous des prétextes & pour des projets plus chimériques les uns que les autres. Chaque intéressé souscrivait une certaine somme, c'est-à-dire, qu'il s'engageoit de la payer; & ces sommes ainsi souscrites formoient le fond de la Compagnie, qui, suivant ses besoins, devoit faire un appel sur les Propriétaires des *Souscriptions*, de tant pour cent, au prorata de leurs *Capitaux*. Ces premières *Souscriptions* ne s'accordèrent que par intrigue & par faveur, y en ayant eu peu que l'on n'ait pu céder ou reven-

étale toute sa puissance & verse dans les coffres de Balam une pluie abondante de cent pour cent. Il y plonge le Chevalier ; il s'empare de lui , le fait *Directeur*, & s'assure tout-à-fait de son ame.

Contemplez à présent le Chevalier Balam , il a les sentimens nobles ; il attribue ce qu'il a gagné à ses talens & à son mérite. Ce qu'il appelloit autrefois une bénédiction , est à-présent un effet de son esprit : les bienfaits de la Providence sont désormais un coup heureux. Les choses changent de nom avec les mœurs (1). Le

dre avec un bénéfice de cent pour cent , & au-delà. Les Directeurs en avoient la principale disposition ; ce qui les mettoit en état d'acquérir des richesses immenses.

(1) C'est un admirable tableau de la vie humaine. Tous ceux qui entrent dans le monde , à l'exception de quelques Fats-nés , sont modestes , & regardent comme marques de bienveillance les graces de leurs Supérieurs ; mais s'il arrive que ces graces aillent en augmentant , alors , au lieu de devenir plus reconnoissans envers nos Bienfaiteurs , nous n'augmentons qu'en bonne opinion de nous-mêmes ; & le retour constant de ces sortes de faveurs ne nous les fait plus envisager comme des supplémens à nos besoins , ou comme le prix de nos services , mais comme des hommages dus à notre mérite.

Dimanche le voit passer toute la matinée à son bureau : il va rarement à l'Eglise ; il est trop affairé : mais il y envoie régulièrement sa femme & sa famille. Enfin , ainsi le Diable l'ordonne , sa bonne vieille femme attrape un rhume aux Fêtes de Noël , & meurt.

Une Nymphé de qualité admire notre Chevalier ; il en fait sa femme. Il va ramper à la Cour , devient homme poli & du grand Monde. Il quitte les stupides Habitans de la *Cité* ; & pour plaire à sa Belle , il va respirer du côté de *Saint-James* (1) l'air du cocuage & du bon ton. D'abord il achète un brevet d'Officier pour son fils , qui s'enivre , court les mauvais lieux , se bat & est tué en duél. Sa fille épouse un brillant Vicomte : peu propre pour ce rang , ses galanteries lui font perdre sa réputation & sa santé. Le Chevalier parvient à être Membre du Parlement ; on voit en lui un nouveau pensionnaire (2). Miladi joue ; & son malheur est si grand , que pour réparer sa fortune il se laisse corrompre par la France , & en reçoit un pré-

(1) Voyez les notes (1) & (2) pages 20 & 53.

(2) Il y a dans l'original *Saint Etienne acquiert en lui*

sent. Il est accusé de trahison ; Coningsby harangue (1) ; la Cour l'abandonne & l'oublie ; & Messire Balam est pendu. Femme, fils & fille t'appartiennent, Satan ; & son bien, qui lui étoit encore plus cher, est dévolu à la Couronne (2). Le Roi & le Diable partagent la prise ; & le malheureux Balam maudit Dieu , & meurt (3).

un nouveau pensionnaire , à l'imitation de ce passage de Juvénal :

— *Atque unum civem donare Sybilla.*

L'endroit où s'assemble la Chambre des Communes , étoit autrefois une Chapelle dédiée à St. Etienne.

(1) Mylord Coningsby , créé Pair d'Angleterre , qui avoit été Membre de la Chambre des Communes , lorsqu'il n'étoit encore que Pair d'Irlande. Il parloit avec beaucoup de facilité ; mais il prostitua lui-même ses talens, par l'usage trop fréquent qu'il en fit , en parlant sur presque tous les sujets qui étoient offerts à la considération de la Chambre.

(2) Quoique ce trait paroisse satyrique , il est certain néanmoins que les Loix , en vertu desquelles les biens d'un homme qui se rend coupable de Haute-Trahison sont dévolus à la Couronne , ont été reçues dans tous les Gouvernemens Monarchiques , & sont très-douces en Angleterre.

(3) Allusion au conseil que la femme de *Job* lui donna, suivant quelques Interpretes.

ÉPIQUE IV.

A RICHARD, Comte de BURLINGTON.

Sur le vain & le faux emploi des Richesses.

IL est étonnant que l'Avare s'épuise, pour accumuler des richesses dont il ne peut jamais jouir ; mais l'est-il moins, que le Prodigue dissipe son bien pour acquérir des choses dont il ne peut jamais goûter le mérite ? Ce n'est pas pour lui qu'il voit, qu'il entend, qu'il mange : il faut que des Artistes lui choisissent ses tableaux, sa musique, les plats de sa table. Il achète des Dessins & des Estampes pour Topham, des Statues des Dieux de terre, & des médailles pour Pembroke, d'anciens manuscrits de Moines pour le seul Hearne, des livres pour Mead, & des Papillons pour Hans Sloane (1). Croyez-vous

(1) Les différentes personnes dont Pope fait ici mention, se sont toutes distinguées dans quelque branche des Arts, des Sciences ou de la Littérature.

M. Topham, particulier Anglois, avoit un recueil d'Estampes fort curieux, & fort bien choisi.

de bonne-foi, que toutes ces choses soient pour lui? Hélas ! aussi peu que sa belle femme, ou que sa Maîtresse qui est encore plus jolie (1).

Pourquoi Virro a-t-il fait peindre , bâtir & planter ? Uniquement pour montrer combien il a peu de goût en tout genre. Qui a engagé le Chevalier Visto à dissiper les richesses qu'il avoit si mal acquises ? Quelque Démon lui a soufflé de se donner pour Homme de goût. C'est une vanité que le Ciel départit aux Sots opulens ; &

Feu Mylord Pembroke étoit savant antiquaire ; homme d'ailleurs qui avoit toutes les qualités convenables à son état, & qui a été universellement estimé.

M. Hérne , de l'Université d'Oxford, a publié plusieurs anciens Manuscrits sur l'Histoire Ecclésiastique & Civile de sa Patrie.

M. Mead & M. Hans Sloane, Médecins fameux , dont l'un avoit une très-belle Bibliothèque, & l'autre le plus beau Cabinet de Curiosités Naturelles qu'il y eût en Europe : tous deux hommes savans , & remplis d'humanité. Le dernier a été Président de la Société Royale de Londres.

(1) Il paroît, par la manière dont l'Auteur met ensemble ces deux échantillons de fausse magnificence , qu'à proprement parler , l'objet réel du goût moderne n'est ni une femme ni une maitresse, mais simplement la beauté, & quiconque en est pourvue, soit femme ou maitresse, il n'importe guères. Notre Poëte semble juger la dernière

pour les punir, il n'a pas besoin d'employer d'autre fléau que Ripley avec sa règle (1). Le destin qui veut s'égayer, ordonne à Bubo de bâtir; & pour châtier son sot orgueil, Ripley est le guide qu'il lui envoie. Un fat n'a jamais atteint la vraie magnificence; c'est une leçon qui se renouvelle sans cesse; & il n'y a pas d'année qu'il ne la confirme à ses dépens.

Vous nous faites voir que Rome savoit être magnifique sans profusion, & qu'il fut un tems où l'Architecture réunissoit la pompe & l'utilité (2).

la plus digne de cette qualité, puisqu'il lui en donne la meilleure part : Satyre ingénieuse des mœurs de notre tems.

(1) Ce Ripley étoit un Charpentier employé par un premier Ministre, qui lui conféra le nom d'Architecte sans lui en donner l'habileté.

(2) Cette Épitre a paru pour la première fois en 1731, vers le tems que Mylord Burlington publioit les Dessins d'Inigo Jones, & les Antiquités de Rome par Palladio. Le premier est le plus grand Architecte qu'ayent eu les Anglois. On voit à Londres plusieurs de ses Ouvrages, qui sont admirés de tous les Connoisseurs, & entr'autres la face de l'Hôtel de Sommerfet du côté de la Tamise. Palladio est un des plus fameux Architectes que l'Italie ait produits depuis le renouvellement des Sciences & des Beaux-Arts.

Cependant

Cependant , Mylord , vos règles si justes & si nobles remplissent la moitié de l'Angleterre d'imitateurs : ils prennent au hazard quelques-uns de vos dessins ; & aucune beauté ne leur tombe sous la main qu'ils ne la défigurent par quelque impertinence. Ils décorent une méchante Eglise de vieux ornemens de Théâtre , & métamorphosent des arcs de triomphe en portes de jardin (1) ; ils bouleversent tous vos ornemens , les affichant à tort & à travers sur quelque vieille mafure plâtrée , allongée de deux bouts de muraille , & adossée à quatre pilastres qui sont entrecoupées de bossages rustiques ; ils s'imaginent alors avoir élevé un frontispice parfait ; ils font gronder les vents à travers une longue file d'arcades , & sont fiers de s'enrhumer par une porte à la Vénitienne ; convaincus qu'ils ont bien suivi la manière de Palladio (2) ,

(1) Cette extravagance semble tirer son origine de ce que d'ignorans Architectes ont voulu faire paroître leur goût en imitant ce qui se pratiquoit autrefois à la porte des anciens Jardins de Rome. Mais ils ne considéroient pas que c'étoit des Jardins publics , donnés au Peuple par quelque Grand homme après un triomphe. Des arcs de triomphe convenoient à de pareils Jardins.

(2) Voyez la Note précédente.

Tome IV.

F

& que s'ils se morfondent, c'est conformément aux règles de l'Art.

Vous avez souvent touché à vos nobles Confreres, une vérité que plusieurs d'entr'eux payent bien chér. Il y a quelque chose de plus essentiel que la dépense, quelque chose qui précède le gout ; c'est le bon-sens, pur don du Ciel, qui n'est point une science, & qui seul les vaut toutes ; c'est une lumière que l'on doit trouver en soi-même: *Inigo Jones* (1) & le *Nôtre* (2) qui l'eurent, ne pouvoient la communiquer à personne.

Que l'on bâtitse, ou que l'on plante des parcs & des jardins, quelque dessein que l'on veuille tracer, soit que l'on forme des colonades ou que l'on élève des arcades, que l'on fasse des terrasses ou que l'on pratique des grottes, on ne doit jamais oublier la Nature. Il faut la traiter comme une Belle modeste ; en couvrir la nudité sans la surcharger d'ornemens (3) ; &

(1) Voyez la Note (2), page 80.

(2) M. le Nôtre vivoit du tems de Louis XIV. Il a tracé le plan des plus beaux Jardins qu'il y ait en France.

(3) Car quand la curiosité n'est point excitée par quelque charme entrevu, ou simplement désiré, la Nature

n'en point découvrir toutes les graces ; car la moitié de l'habileté consiste à savoir les cacher avec décence. Celui-là seul atteint au comble de l'art, qui fait mélanger agréablement, surprendre, varier, unir avec goût toutes les extrémités & les dérober à la vue.

Consultez en tout la disposition ou le Génie du lieu. C'est lui qui vous dira, s'il faut élever ou précipiter les eaux, se prêter à une cime audacieuse qui menace les Cieux, ou disposer un théâtre dans la circonférence d'un vallon ; donner dans le champêtre, éclaircir un bosquet, unir les bocages, varier les ombres, prolonger ou couper une allée : il faut qu'il paroisse peindre à mesure que vous plantez, dessiner à mesure que vous travaillez.

Que le bon-sens, l'ame de tous les Arts, soit la base de votre ouvrage. On verra un tout se former d'un assemblage de parties qui se correspondront mutuellement : des beautés se placeront d'elles-mêmes ; elles naîtront du sein des difficultés, & emprunteront du relief de la

perd les attraits qui lui sont propres, c'est-à-dire, ceux d'une beauté modeste, & produit un dégoût approchant de celui qu'on sent pour une prostituée.

bizarrierie du hafard. La Nature fecondera vos travaux ; le tems fera croître un ouvrage qui excitera l'admiration , qui fera peut-être un autre Stow (1).

Faute de gout , ta gloire s'éclipse , ô superbe Versailles (2) ! & les terraffes de Néron déferrent leurs enceintes (3). De vaffes parterres , le

(1) C'eft le nom d'une maifon de campagne qui appartient à Mylord Cobham. Elle eft fituée dans la Province de Buckingham. On y voit les plus beaux Jardins qu'il y ait en Angleterre.

(2) N'eft-ce point l'extrême magnificence qui a infpiré à plufieurs perfonnes du dégoût pour les Jardins de Versailles ? Ils ont toujours paru très-bien deflinés & très-variés. Peut-être bien que les beautés y font trop multipliées ; ce qui en effet peut fatiguer. On fait auffi quelques objections contre la fituation. D'ailleurs , plus il y a de beautés , plus l'efprit de critique eft excité à trouver des défauts ; mais ceux qui ne goûtent pas ces Jardins , ne peuvent pas au moins leur refufer leur admiration.

(3) Il y a beaucoup d'énergie dans cette expreffion. Si le Poëte avoit dit que les enceintes abandonnent les terraffes , il auroit donné l'idée d'une deftruction , caufée uniquement par le tems ; ce qui n'étoit nullement l'intention de notre Auteur. Son but eft fimple , que les productions d'un faux goût font fujettes à être ruinées , non-feulement par de méchans hommes , mais auffi par ceux qui méritent le

fruit de mille travaux , s'éleveront pour ne point durer. Un Cobham viendra & les noyera dans un lac (1). Après s'être ouvert une grande vue sur la plaine , on regrettera l'abri que l'on s'est ôté, ou la montagne que l'on a applanie (2). En fait d'ornement même mettez tout à sa place.

Observez les ouvrages de Villario , le fruit de dix années de soins & de dépenses. Ses quinconces commencent à donner de l'ombrage , les espaliers se garnissent , les arbres couvrent la plaine , toutes les parties s'unissent ; & la force de l'ombre le dispute à celle de la lumière. Des lits de fleurs frappés par les rayons du jour , présentent un tableau varié qui surprend

titre de bons. Dans le premier de ces cas , les terrasses de Néron désertent leurs enceintes ; ce qui marque du dessein & de la violence dans leur subversion.

(1) Le Poëte fait allusion à un étang que Mylord Cobham a pratiqué à Stow. Voyez la Note (1), à la page précédente.

(2) Un riche Négociant , qui avoit une Maison de campagne dans la Province d'Hertford , dépensa près de quarante mille écus pour applanir une montagne , & pratiquer une vue sur une plaine nue , simple & unie. Il exposa par-là sa maison & ses parterres au vent de Nord , & il se priva en même temps d'un bois qui couvroit cette montagne , & qui faisoit un très-bel ornement.

par sa beauré & par son éclat. Des ruisseaux d'une onde argentine, semblables au Méandre, serpentent dans les jardins avec un doux murmure. Jouissez de toutes ces beautés ; car Vilario ne le peut plus : ennuyé du spectacle que présentent les parterres & les fontaines, Vilario trouve enfin qu'il aime mieux un champ.

Avec quel plaisir Sabinus ne s'égaroit-il point dans sa pépinière de jeunes arbres ? là, assis à leur ombre naissante, il sembloit rendre hommage aux bourgeons prêts à éclore, & il contemploit avec ravissement les branches qui s'efforçoient de s'unir les unes aux autres. Son fils, qui croit avoir un goût exquis, ennemi des Dryades des bosquets de son Père, aime une vue découverte, un gazon d'une étendue sans bornes, un parterre de fleurs divisé en mille compartimens & entouré de toute la triste famille des Ifs. Les jeunes arbres, changés ignominieusement en manches à balais, nettoient les allées auxquelles ils étoient destinés à donner de l'ombrage.

Allons passer un jour à la campagne de Timon (1). Que d'argent perdu, s'écrie tout le

(1) Le Poëte comprend dans une description générale tous les principes du mauvais goût. Il a rassemblé un grand

monde ! Quelle magnificence ! quelle grandeur ! quel prodige ! Mais le gracieux & l'agrément n'y furent jamais connus. Les idées de Timon sur la grandeur , rappellent à l'esprit toutes celles du *Brobdiagnag* (1). En conséquence , son édifice est une ville , son étang un océan , son parterre une vaste prairie. Qui peut s'empêcher de rire , lorsqu'il en apperçoit le maître , semblable à un chérif insecte qu'un zéphir fait frissonner ? Quel monstrueux assemblage de petitesse ? On croiroit que sa maison est une carrière qui n'offre que des masses informes. A l'entrée on apperçoit deux amours qui pissent ; derrière est un lac qui redouble la rigueur du vent du Nord. On passe ensuite dans les jardins ; on s'attend à admirer : mais de quelque côté que l'on regarde , on en apperçoit les murs ; on n'y voit ni ces heureux défordres , ni ces beautés champêtres quoiqu'artificielles , qui embarrassent agréablement la vue ;

nombre d'exemples différens pour n'en former qu'un tableau , enforte que le caractère de Timon ne désigne personne en particulier ; mais chaque trait a son original , & quelquefois plus d'un.

(1) Voyez les Voyages de Gulliver : *Brobdiagnag* est le nom que l'Auteur donne à la Nation des Géans.

mais chaque allée a sa sœur ; chaque bocage se replie vers un bocage semblable ; & une moitié du plan en retrace exactement l'autre moitié (1). L'œil souffre à voir la Nature renversée ; des arbres taillés en statues , & des statues aussi mal dessinées que des arbres : là , une cascade qui n'a jamais jailli , & ici un pavillon d'Été isolé des ombrages : Amphitrite se joue au milieu d'un berceau de myrthe ; & des Gladiateurs combattent ou meurent au milieu des fleurs : un cheval marin languit & s'afflige de n'avoir pas une goutte d'eau ; & les oiseaux font leur nid dans l'urne poudreuse du Nil.

Mylord paroît : quel air de Majesté ! Il est enivré du plaisir de se faire voir. Doucement ; — passez votre approche ; pas encore. — Il faut d'abord effuyer toute la chaleur d'une terrasse brûlante , franchir dix talus escarpés ; enfin , harassé & tout en sueur , vous avez l'avantage de rencontrer Mylord à la porte de son cabinet.

Son cabinet ! De quels Auteurs est-il rempli ?

(1) C'est exactement la même chose que les deux Puddings du Bourgeois dans la fable précédente , à un peu plus de magnificence près. Mais l'un & l'autre de ces traits de folie ont leur source dans le même principe de faux goût.

Mylord est curieux en livres & non pas en Auteurs. Il vous en fait parcourir tous les dos , chacun avec la date de sa publication. C'est Aldus qui a imprimé ceux-ci (1) , & du Seuil qui a relié ceux-là (2). Admirez ces Livres de velin ou ces Livres de bois magnifiquement décorés : pour l'usage que Mylord en fait , ces derniers sont aussi bons que les autres. C'est envain que l'on y chercheroit Locke ou Milton : on ne trouve dans cette bibliothèque aucun Livre moderne.

Le son d'une cloche d'argent avertit d'aller à la Chapelle , assister à la pompe orgueilleuse des prières. Une musique légère & baroque élève l'ame jusqu'aux Cieux par une sainte sarabande. On est dévotement émerveillé des peintures du plafond , où se trouvent les Saints de Verrio & de Laguerre (3) , qui couchés nonchalamment sur

(1) Fameux Imprimeur de Venise , qui vivoit sur la fin du quinzisième siècle & au commencement du seizième. Il étoit savant ; & ses éditions sont fort recherchées à cause de leur beauté & de leur exactitude.

(2) Du Seuil étoit le Relieur de Paris le plus fameux & le plus habile.

(3) Antonio Verrio a peint plusieurs plafonds à Windsor , à Hamptoncourt , &c. & l'on voit des Peintures de Laguerre à Bleinheim , château du feu Duc de Marlbo-

des nuages dorés , offrent à la vue une image complete du Paradis. Un large carreau invite au sommeil , de même qu'un Prédicateur bénin , qui ne fait jamais mention du mot d'Enfer devant une compagnie si polie (1).

Entendez-vous le carillon des pendules ? C'est l'heure du dîner. On entre dans un fallon spacieux , pavé de marbres rares , que cent Domestiques foulent aux pieds. Des Serpens représentés d'après Nature embellissent un riche bufet , & des Tritons vomissent l'eau pour laver (2). Est-ce une sale à manger ? Non , c'est un Temple : ce n'est point un dîner ; c'est une Hécatombe , un sacrifice solennel fait avec pompe , avec apparat (3). On y boit , on y mange par mesure

rouge , & en plusieurs autres endroits. Les Peintures de l'un & de l'autre sont au dessous du médiocre.

(1) C'est un fait réel. Un digne Ecclésiastique prêchant devant la Cour d'Angleterre , menaça les pécheurs de subir les châtimens les plus sévères , *dans un endroit qu'il croyoit indécent de nommer devant une assemblée si polie.*

(2) C'est encore une mauvaise imitation de divers Ouvrages des Anciens , parmi lesquels le Serpent étoit un objet mystérieux & sacré.

(3) Par allusion aux cent domestiques dont l'Auteur venoit de parler.

& par tems. Chaque service est enlevé avec tant de promptitude, qu'on jureroit que le cruel Médecin de Sancho Pança y préside avec sa baguette redoutable. Dans les entr'actes, depuis la soupe jusqu'au vin de liqueur, les verres régulièrement présentés, font retentir les soucoupes; & l'on termine enfin la fête par la santé du Roi (1). Mourant de faim au milieu de cette abondance, éprouvant en grande cérémonie le sort de Tantale, servi avec complaisance de tout ce que je n'aime point, bien régalé, fort caressé, & encore plus fatigué, je prends congé de Mylord, las de sa politesse orgueilleuse; & je pars en protestant que de ma vie je ne passai un jour si défagréablement.

Ce sont ces folies cependant qui habillent le pauvre, qui donnent du travail à l'Ouvrier, & du pain à ses enfans (2). Ce que la dureté de cœur auroit refusé, une vanité charitable l'ac-

(1) C'est un usage commun en Angleterre que de finir le diner par la santé du Roi.

(2) Cette réflexion sert à justifier les voies de la Providence, lorsqu'elle donne les richesses à des hommes qui en font un pareil usage.

corde (1). La postérité verra l'or des moissons briller dans ces jardins, défigurer & ensevelir ces plans que l'orgueil avoit formés ; & Cérès d'un visage riant rentrer en possession de son domaine (2).

A qui donc appartient-il de cultiver ou d'embellir un terrain ? A celui qui plante ainsi que Bathurst (3), qui bâtit ainsi que Boyle (4). C'est l'utilité seule qui sanctifie la dépense ; & c'est du bon-sens que la magnificence doit emprunter son éclat.

Que celui qui jouit en paix de l'héritage de ses Pères , dont les voisins voient avec plaisir

(1) Le mauvais goût engage à plus de dépenses , & employe plus de personnes que le bon goût. Ceci revient à ce que l'Auteur a dit dans l'Épître précédente. Voyez aussi *l'Essai sur l'homme* : » C'est Dieu qui contre » mine chaque folie , chaque caprice , &c.

(2) Ce n'est pas une abondante récolte qui couvre ces jardins ; c'est la Nature elle-même qui rentre en possession de son domaine , & qui rit des vains efforts d'une fausse magnificence qui vouloit l'en bannir pour jamais.

(3) Voyez le caractère de Mylord Bathurst dans l'Épître précédente.

(4) C'est le nom de famille de Mylord Burlington , à qui cette Épître est adressée.

l'aggrandissement , dont le Fermier gai , content , bénit le travail de son année , plus redevable encore à son Seigneur qu'au fol de la terre ; que celui qui n'a point honte de nourrir dans son parc la génisse qui donne du lait , & le cheval qui mérite sa nourriture ; dont les forêts naissantes ne servant ni à la pompe ni à l'ostentation , préparent à la postérité des matériaux pour ses édifices & ses navires ; que celui-là , dis - je , forme des plantations qui s'étendent de plaines en plaines , qu'il couvre d'abord le pays d'arbres , & ensuite , s'il le veut , qu'il bâtit une ville.

Et vous , Mylord , continuez ; faites des Arts qui penchent vers leur chute , l'objet de vos soins ; faites paroître à nos yeux de nouveaux prodiges ; & réparez les anciens ; rétablissez , rendez à eux-mêmes Jones & Palladio (1) ; & soyez aujourd'hui ce que Vitruve fut autrefois (2) ; jusqu'à ce qu'enfin , les Rois puissent dans vos idées , glorieux d'accomplir des plans

(1) Voyez la Note (2) page 80.

(2) Vitruve Pollion vivoit sous le regne de l'Empereur Auguste. Il composa un excellent Traité d'Architecture , divisé en dix Livres qu'il dédia à cet Empereur. M. Claude Perrault , de l'Académie des Sciences , en a fait une traduction qui est très-estimée.

dessinés par de pareilles mains ; qu'ils ordonnent aux portes de s'ouvrir , aux chemins publics de s'étendre ; & qu'ils fassent élever des Temples plus dignes de l'Etre suprême (1) : ordonnez ; des ponts hardis contiendront la vague impétueuse ; des môles s'avanceront dans la mer , en rompront les flots menaçans ; la mer elle-même , docile à ses Souverains , se renfermera dans ses bornes ; & les rivières soumises couleront au travers des plaines. Paix , source de bonheur , ce sont-là les fruits glorieux que l'Angleterre attend de toi ; nobles travaux , ouvrages dignes des Empereurs & des Rois !

(1) Dans le tems que cette Epître a été écrite (en 1731) quelques-unes des nouvelles Eglises qui avoient été bâties à Londres étoient prêtes à tomber , soit que les fondemens portassent sur un mauvais terrain , ou que la fabrique en eût été mal faite par la connivence des Entrepreneurs & des Inspecteurs ; le débordement de la Tamise à Dagenham en Essex , avoit produit beaucoup de mal ; on avoit rejeté la proposition de bâtir un Pont à Westminster ; plusieurs des grands-chemins étoient impraticables ; ceux sur lesquels on avoit établi des barrières avec des Péages , quoiqu'on y levât de grandes sommes , étoient réparés d'une manière honteuse & qui paroissoit indiquer de la malversation ; & cependant on avoit joui de la paix depuis plus de quinze ans sans interruption.

ÉPITRE V (1).

A M. ADDISSON,

Sur son Traité des Médailles.

C O N S I D È R E les vastes débris de tant de siècles ! Rome semble ensevelie sous ses ruines , & n'offre aux yeux que des voûtes chancelantes & des Temples renversés. Les tombeaux mêmes ont disparu avec les morts qu'ils renfermoient ; & les chefs-d'œuvres de l'art , formés des dépouilles de tant de Nations subjuguées , sont détruits & confondus avec les cendres des Esclaves & des Martyrs. De vastes Théâtres ont comblé les fleuves dont ils ornoient les bords , & se trouvent changés en bois solitaires ; ces Temples , que les Dieux , auxquels ils avoient été consacrés , regardoient avec admiration & fierté (2) , & ces Statues ,

(1) Cette Epître fut composée l'an 1715 , dans le tems que l'Auteur s'attendoit à voir paroître les Dialogues de M. Addisson sur les Médailles. Mais cet illustre Ecrivain ayant été fait Secrétaire-d'Etat , son Ouvrage ne fut publié que l'an 1720.

(2) Ces Dieux étoient les Tyrans de Rome , auxquels

presque aussi animées que les hommes qu'elles représentoient , ont éprouvé la puissance efficace & insensible du tems , ou bien ont péri par l'aveugle ignorance des Barbares , par le zèle , plus aveugle encore , de la superstition , ou par le feu dévorant des Goths. Peut-être que quelqu'un de ces Monumens vénérables a été garanti des flammes par les monceaux de ruines dont il étoit comme enveloppé : un nom à demi-effacé s'y lit encore ; & à force de sagacité , les Savans , après de longues disputes , donnent à Titus ce qui appartient à Vespasien , & le consacrent à l'immortalité (1). L'ambition soupire à la vue de tant de colonnes brisées & de tant de bustes réduits en poudre ; des colosses , dont l'ombre s'étendoit depuis un rivage jusqu'à l'autre , ont disparu ; & le Théâtre

l'Empire avoit consacré des Temples. L'action d'admirer , qui leur est attribuée ici , marque dans l'idée d'Horace leur ignorance & leur misère :

*Nil admirari prope res est una , Numici ,
Solaque quæ possit facere & servare beatum.*

L'admiration dont il s'agit , emporte notre ignorance des autres choses ; & l'orgueil , notre ignorance de nous-mêmes.

(1) Pour représenter le mauvais goût de la plupart des Antiquaires.

même

même de leurs ruines ne se trouve plus. Conquise de leur peu de durée, elle renferme ses vastes projets dans une enceinte plus bornée, & renferme en une seule Médaille le souvenir éternel de plusieurs conquêtes. La triste Judée y pleure à l'ombre de son palmier; & ces fleuves orgueilleux, le Nil ou le Rhin, y coulent aux pieds de leurs Vainqueurs. Une foible ligne y trace le cours de l'Euphrate; & au-dessus paroissent les Aigles Romaines qui planent sur un champ d'or.

Fidèles dépositaires des objets & des noms qui leur ont été confiés, les Médailles rassemblent sous nos yeux, dans un petit espace, tout ce que la Nature a de plus merveilleux ou de plus grand, des Dieux, des Rois, des Héros, de vieux Philosophes, & de jeunes Beautés. Le pâle Antiquaire examine une Médaille à l'aide du microscope (1); il en révère l'inscription; & il en adore la rouille. Rouille sacrée, de quelque cou-

(1) Les Microscopes sont proprement destinés à découvrir les merveilles de la Nature, qui échappent à nos yeux par leur extrême petitesse: cet usage a quelque chose de plus sensé, que celui de les employer à découvrir les défauts des Médailles contrefaites.

leur que tu te pares, tu es l'heureuse production de deux mille années (1) !

Celui-ci met en œuvre toute son habileté pour acquérir un Pescennius. L'autre est extasié à la seule idée de se voir possesseur d'un Cécrops. Le pauvre Vadius, plongé dans une mélancolie aussi profonde que sa science même, ne goûte aucun plaisir depuis que son bouclier a été écuré (2); & Curion, sur le point d'épouser sa Maitresse, ne songe plus à elle, & soupire pour un Othon.

Ces faux Savans déshonorent un art, dont il n'appartient qu'à toi de faire sentir toute l'excellence. La gloire de Rome sort de tes mains avec un nouvel éclat : tu offres à nos regards les Dieux & les Héros de cette Capitale du Monde; & ses lauriers flétris refleurissent. N'en rougis pas; ce genre d'études n'est pas indigne de ton attention; & ceux qu'Apollon inspire ne l'ont jamais dédaigné (3). La Poésie & la Sculpture ont droit aux

(1) Il y a dans l'original : *soit que la couleur bleue, ou la couleur verte, rendent cette rouille chère à ses yeux. La rouille bleuâtre s'attache aux Médailles d'argent, & celle d'une couleur verte, aux Médailles de cuivre.*

(2) Voyez son histoire, & celle de son bouclier, dans les Mémoires de Scriblerus.

(3) Quelques Auteurs, après s'être élevés par la beauté

mêmes honneurs ; & ces arts s'entr'aident toujours comme deux amis.

Quand la Grande-Bretagne , jalouse de sa propre gloire , égalera-t-elle les merveilles de la Grèce & de Rome ? Quand verra-t-elle ses triomphes gravés sur des Médailles immortelles , & des Royaumes subjugués couvrir l'or qui en conservera le souvenir ? Ici paroîtront les services respectés d'un vrai Citoyen ; là , un guerrier vainqueur marquera de la fierté jusques sur l'airain ; la postérité verra avec plaisir que Bacon & Newton avoient le même air , & qu'ils ressembloient l'un & l'autre à Platon ; elle contempera , à l'aide des Médailles , Virgile d'un côté , & Addison de l'autre. Alors l'illustre Craggs (ton ami , & que j'ose nommer le mien) brillera comme un autre Pollion ; il aura ce visage riant & ouvert que tu lui connois ; & la postérité la plus reculée lira autour de sa Médaille cette inscription : « Homme d'État , & » cependant ami de la vérité ; sincère , d'une

de leur génie à des postes distingués , ont eu l'impertinence de mépriser ces mêmes talens auxquels ils avoient l'obligation de leur fortune. Ce sont des enfans méchans & ingrats , qui mordent leur nourrice immédiatement après qu'elle leur a donné le sein.

» fidélité à toute épreuve , & inviolablement at-
» taché aux loix de l'honneur. Jamais il ne man-
» qua à sa parole , & ne servit aucun intérêt par-
» ticulier ; il n'obtint point de titre , & ne perdit
» jamais un seul ami. Il s'est ennobli lui-même ,
» approuvé de tous , loué , pleuré , & honoré
» par ces mêmes Muses , dont le commerce fait
» un des plus doux agrémens de sa vie , sans
» qu'aucun Poëte jaloux en ait troublé la tran-
» quillité (1).

(1) Il faut se souvenir que ce Poëme a été com-
posé avant l'impression des Dialogues de M. Addison
sur les Médailles , dans lesquels cet Auteur blâme avec
une extrême franchise l'excessive longueur des légendes.
« Le premier défaut , dit-il , des légendes modernes , est
» leur prolixité ; souvent , une des faces de la Médaille
» en est entièrement couverte. Cicéron même est moins
» diffus. . . Mais quand les inscriptions ne passeroient pas
» de justes bornes , pourquoi faut-il qu'elles soient en vers ?
» Qui s'est jamais avisé d'employer la rime dans le titre
» d'un Ouvrage sérieux ? Dialogue III.

Fin des Épîtres Morales.



MENTOR MODERNE.

NUMÉRO IV.

Le 17 Mars 1713.

QUOIQUE ces trois mots, *C'est la Coutume*, servent d'excuse à une infinité de choses mauvaises par elles-mêmes, il en est cependant quelques-unes, dont les effets sont si dangereux, qu'un homme de quelque sens refusera d'admettre à leur égard une pareille apologie. Je ne saurois m'empêcher de mettre au nombre de ces dernières, l'usage établi des *Dédicaces*; usage d'autant plus pernicieux, qu'il est pratiqué par des Gens de Lettres, à qui l'étude auroit dû inspirer des sentimens plus nobles & plus généreux. Par cette prostitution de louanges, on en impose, non-seulement au gros du Genre-Humain, qui juge du caractère des Hommes par les idées que lui en donnent les Savans; mais on éteint aussi, au

moins en partie , dans ceux qui ont véritablement du mérite , ce desir de la réputation , si propre à porter à des actions généreuses , quand ils voient les mêmes éloges prodigués indifféremment à la grandeur & au mérite. C'est ce qui fait que les Auteurs de ces sortes de Pièces , quelque fondée que soit leur admiration pour les Mécènes , se trouvent réduits à se servir d'expressions usées , & par cela même déjà suspectes de flatterie. La vérité même , quand un heureux hasard la transplante dans un séjour aussi étranger pour elle qu'une Dédicace , ressemble à un honnête-homme déguisé en frippon , & qu'on doit naturellement prendre pour ce qu'il paroît. Quoique le mérite du Héros de la Pièce soit incontestable , il ne faut pas conclure de ce qu'il possède d'éminentes qualités , qu'un autre ait acquis pour cela le droit de lui donner d'impertinentes louanges. C'est précisément le contraire de ce que faisoient les anciens Romains , quand ils payoient de l'honneur du Triomphe les services rendus par leurs Généraux. Pour modérer l'orgueil qu'une distinction si éclatante pouvoit leur inspirer , ils les faisoient tourner en ridicule par des gens postés sur leur passage , & gagés expressément pour cela ; & chez nous il y a des gens , qui , de leur propre mou-

vement, flattent des Personnages illustres , & prennent à tâche de les rendre aussi vains qu'il leur est possible. Supposons que l'Écrivain ne soit point une ame basse & mercenaire , je ne vois pas que son Mécène lui ait plus d'obligation de l'avoir peint dans une Dédicace , qu'il n'en a au Barbouilleur qui a fait son portrait pour servir d'enseigne à la boutique d'un Marchand ; à moins qu'il ne soit plus pardonnable de toucher à la partie la plus sacrée de lui-même , je veux dire à son caractère , que d'oser barbouiller les traits de son visage. Il me semble que rien ne me pourroit justifier, en tenant une pareille conduite , que la permission accordée par le Mécène , de le représenter du mieux qu'il me seroit possible ; au lieu que la plupart des Auteurs agissent comme ce Peintre de Taverne , qui , incapable de saisir aucune ressemblance , faisoit des portraits à tout hasard , & puis alloit chercher les originaux de ces merveilleuses Pièces , dans l'intention de vendre à chacun d'eux sa véritable effigie. Pour exprimer ma pensée sur ce sujet en deux mots , je dis que de donner à un homme , par quelque motif d'intérêt , plus de louanges qu'on ne croit qu'il en mérite , c'est un action de frippon ; & que de faire la chose sans intérêt , c'est une action de fou.

Quiconque a réussi dans une pareille entreprise , doit , de toute nécessité , se regarder lui-même comme un coquin , & son patron comme un sot de l'avoir cru.

Je me suis quelquefois diverti à considérer les *Épîtres Dédicatoires* sous un point de vue peu ordinaire. En observant les qualités que nos *Écrivains* jugent devoir être agréables aux autres , on peut deviner quelles sont celles qui leur plaisent le plus à eux-mêmes , & par conséquent ce qu'ils peuvent valoir. Ceux qui n'ont pas cette réflexion présente à l'esprit , ne sauroient lire une *Dédicace* sans s'étonner qu'on ait le front de dire de pareilles choses aux personnages que l'on veut louer. J'ai vu un *Héros* , qui étoit la douceur même , complimenté sur la noble fierté qui brilloit sur son visage après une victoire ; & un *Homme* de qualité d'une vanité insupportable , applaudi sur sa condescendance envers ses *Inférieurs*. J'en aurois été dans une surprise inconcevable , si je n'avois pas connu les Auteurs. Celui qui avoit fait le premier compliment , étoit un *Cavalier* passablement suffisant , dont la démarche plus gaie & plus orgueilleuse qu'à l'ordinaire , annonçoit quelque *Ouvrage* de sa façon qu'il venoit de publier. Pour l'autre , il étoit si humble , qu'il ne se faisoit au-

cune peine de s'enivrer toutes les nuits avec les Garçons Imprimeurs , quand ils travailloient à mettre au jour ses Ouvrages.

C'est une chose remarquable que les femmes, dans ces sortes de Dédicaces , portent les choses, comme en toute autre occasion , plus loin que les Hommes. Comme la beauté est la distinction dont elles se piquent le plus , elles en parlent dans un style plus élevé que nous. Elles adorent de la même manière dont elles veulent être adorées. C'est ainsi qu'une Dame, qui a composé un fameux Roman , demande à un jeune Seigneur la permission de lui rendre ses adorations à genoux. Je n'ai garde de blâmer l'expression, comme péchant contre les loix de la Grammaire & du bon-sens, dès que je considère que les adorations rendues dans cette attitude, sont le vrai hommage auquel une Dame s'attend. Quand le Sexe flatte, cela signifie qu'il souhaite d'être flatté.

Une Epître Dédicatoire sur laquelle j'ai par hasard jetté les yeux ce matin , a produit toutes ces réflexions. Il est bon que le Lecteur soit instruit d'un goût que j'ai , qui est de respecter tous les restes des vieux Livres , en quelque lieu que je les trouve , & sous quelque forme qu'ils se présentent. Cet amour pour les Belles-

Lettres m'a valu des découvertes admirables, jusques dans la doublure des boîtes à Chapeau. Ces Edifices de Carton, ornés de fragmens de Littérature, font pour moi des objets aussi vénérables, que peuvent l'être, pour un Antiquaire, d'anciennes mazures, dont les murs portent encore des Inscriptions qu'on chercheroit envain ailleurs. Ce matin, pendant qu'une des Demoiselles Lizard examinoit avec attention les rubans & les dentelles qu'elle avoit dans une boîte, je n'étois pas moins attentif à examiner la boîte même. Elle étoit doublée de quelques Scènes d'une Tragédie composée, (comme le Titre qui subsistoit encore en partie, le faisoit voir) par une femme Auteur. Ce qu'il y avoit de plus lisible, étoit la Dédicace, grace à la grandeur du caractère : elle avoit moins souffert que le reste de certains ornemens Gothiques de fleurs & de feuillages, sous lesquels les Architectes de ces boîtes ont l'envieuse malice d'enfevelir les Ouvrages des Savans. Je vais communiquer cette Pièce au Lecteur, précisément telle qu'il m'a été possible de la lire....

« Quoique ce soit une espèce de profanation
» d'approcher de Votre Grandeur avec une of-
» frande aussi méprisable, cependant quand je

» me rappelle avec quelle satisfaction le Ciel
» acceptoit les prémices des fruits dans le pre-
» mier & le plus pur âge de la Religion , où
» elles étoient honorées par des fêtes solennel-
» les , & consacrées à l'autel par l'ordre exprès
» de Dieu. . . . Fondée sur cette considération ,
» comme sur une preuve de la grandeur de
» mon zèle , je dédie. . . . Il est impossible de vous
» voir sans vous adorer ; cependant , éblouis &
» portés au respect par la gloire qui vous envi-
» ronne , les hommes sentent un pouvoir sacré
» qui épure leurs flammes , & les rend sembla-
» bles à celles dont nous devons brûler pour la
» Divinité. . . . Le Temple est digne de la Divi-
» nité qui y habite. Nous voyons en votre Gran-
» deur ce que la Femme étoit avant sa chute , &
» jusqu'à quel point elle approchoit de la pureté
» de la perfection des Anges. Nous t'adorons
» & te bénissons , Ouvrage glorieux ».

Cette période , & plusieurs autres , qui entrent
dans cette pieuse Dédicace , ne pouvoient que
convaincre la Duchesse qui en étoit l'objet , de la
vérité de la déclaration par laquelle la femme
Auteur termine cette Epître Dédicatoire , sa-
voir , qu'elle est sa très-humble servante avec
la plus fervente dévotion. Je pense , au reste , que

c'est-là le modèle d'un style nouveau , dont les Critiques n'ont point parlé encore , & qui est tellement au-dessus du sublime ordinaire , qu'on peut l'appeller céleste : ainsi le style céleste consiste proprement à appliquer à quelque Mortel ou Mortelle d'une naissance distinguée , les louanges qui jusqu'ici ont été consacrées à la Divinité.

Comme j'ai naturellement beaucoup d'émulation , je voudrois bien , à l'exemple de la Dame qui a enrichi la République des Lettres d'une Pièce aussi rare , être l'inventeur d'une nouvelle sorte de Dédicace très-différente de la sienne & de toutes les autres , en ce qu'il n'y auroit pas un mot , qui ne représentât exactement les sentimens de l'Auteur. Elles figureroient bien à la tête de quelque Livre que ce soit , en vers ou en prose , déjà publié ou à publier de nouveau. Voici quel en pourroit être le tour.

L'AUTEUR A LUI-MÊME.

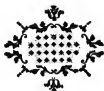
Mon très-honoré Monsieur ,

Je suis convaincu , après un mûr examen , que cet Ouvrage vous appartient à plus juste titre qu'à tout autre. C'est vous seul qui m'avez

engagé à le publier ; & l'indulgence que vous avez marquée pour tout ce qui est de ma façon , m'assure que personne n'est plus porté que vous , à prendre ce Livre sous votre protection , & à le défendre avec chaleur. D'ailleurs , qui en pourroit aussi aisément démêler les beautés , sans compter qu'il y a des passages dont le sens est intelligible pour tout autre que pour vous ? Soyez persuadé aussi , Monsieur , que mon amitié , mon estime , & mon respect pour vous , vont au-delà de tout ce que je puis dire , & que je surpasse à cet égard quelque homme que ce soit au monde.

Pour ce qui est des défauts que tels ou tels s'imaginent appercevoir en vous , je puis vous déclarer en conscience ne les avoir jamais remarqués ; & je ne doute pas que ces gens ne soient animés contre vous de cet esprit de malice & d'envie , que ne manque jamais de s'attirer un mérite aussi éclatant , que le vôtre a toujours paru à mes yeux. On me blâmera peut-être d'offenser votre modestie , en vous disant ces choses d'une manière si publique ; mais je puis vous assurer que c'est ainsi que j'ai mille fois pensé de vous en moi-même. S'il m'étoit permis de suivre les mouvemens de mon cœur , avec quel

plaisir ne travaillerois-je point à votre Panégyrique ? Mais comme , après tout , la modestie est une vertu respectable , je finirai en vous protestant que je ne souhaite rien avec plus d'ardeur , que de vous connoître plus intimement que je n'ai eu le bonheur de faire jusqu'ici. C'est alors que je pourrois me flatter d'être en état de vous rendre quelque service réel. En attendant cet avantage , je continuerai d'être plus qu'homme au monde , mon très-cher Monsieur, votre affectionné Ami , & le plus grand de vos Admirateurs.



NUMÉRO XI.

*Jeudi , 24 Mars.**Huc propius me ,**Dum doceo insanire omnes vos ordine adire.**HOR. L. II, Sat. III, 80.*

AU MENTOR MODERNE.

MONSIEUR,

« COMME vous faites profession d'encourager
« tous ceux qui contribuent, en quelque ma-
« nière que ce soit , au Bien-public, je me flatte
« d'avoir un droit incontestable à votre protec-
« tion. Je me donne le titre de Médecin des
« Foux, sans être pour cela de la classe de ceux
« qui ont pour but de guérir les frénésies. Au
« contraire, ma principale occupation est de
« procurer à ceux qui veulent bien avoir re-
« cours à mon ministère, une charmante extra-
« vagance. Tous les Philosophes étant d'accord
« que le Bonheur & le Malheur consistent prin-
« cipalement dans l'imagination, rien n'est plus
« nécessaire au Genre-Humain en général, que
« ce délire agréable, qui rend chaque individu

» content de lui-même , & lui persuade que tous
» les autres sont pareillement contents de lui.

» Je me suis livré entièrement à l'étude de
» cet Art , depuis plusieurs années , non seu-
» lement dans ma Patrie , mais aussi dans la
» plupart des Cours de l'Europe ; & je l'ai ré-
» duit à une méthode si sûre & si aisée , qu'il
» réussit également sur les personnes de tout
» sexe , de tout âge , & de tout tempérament.
» C'est principalement par le secours de mon
» *Obsequium Catholicon* , ou grand Elixir anodin ,
» que j'ai le bonheur de faire de si merveilleuses
» cures. Cet Elixir a l'odeur du monde la plus
» agréable. Il plaît également à tous les sens ,
» & opère doucement : on peut le prendre à
» toute heure du jour sans garder la chambre ;
» & il produit son effet dans un Bal ou à la Co-
» médie , tout aussi bien que dans la chambre
» du Malade. Il relève les Esprits les plus humi-
» liés , & ôte tout ce qu'il y a de mortifiant dans
» la connoissance de soi-même. Une seule prise
» de cet Elixir merveilleux se fait sentir dans
» toutes les parties du Sytème Animal , tant
» pour jamais la source de la défiance , égaye
» le cerveau , & dissipe si bien cette sombre
» tristesse , fruit trop ordinaire de la réflexion ,
» que

» que les Patiens , convaincus de la supériorité
» de leurs talens , éprouvent la satisfaction la
» plus parfaite & la plus pure.

» Quelque profondément que puisse être
» enraciné le mal qu'attaque mon remède ,
» j'ose en promettre la guérison. J'entreprends
» même de guérir des personnes qui , après avoir
» été troublées depuis plusieurs années par des
» réflexions inquiètes , sont parvenues enfin à se
» former une Philosophie mélancolique & habi-
» tuelle. Ceux qui ont été mordus par la satire ,
» trouveront dans mon Elixir un antidote in-
» faillible contre les restes du venin que des cures
» palliatives ont laissés en eux. C'est encore
» un préservatif excellent contre la malignité des
» brochures , la pointe envenimée des Epigram-
» mes , & la mortification que causent des Vau-
» devilles. J'en ai fait l'expérience sur plusieurs
» personnes de l'un & de l'autre sexe , dans la
» saison des bains de Tunbridge & de Bath.

» Je pourrais inférer ici , comme autant
» de nouvelles preuves de l'excellence de mon
» remède , un grand nombre de certificats ,
» qui m'ont été donnés par plusieurs Favoris &
» Confesseurs des premières Têtes couronnées
» de l'Europe ; mais je me contenterai d'indiquer

Tome IV.

H

» quelques-unes des belles opérations , dont je
» fais venu à bout par mon Grand Restaurant
» Universel durant le premier mois de mon séjour
» dans cette Ville.

» *Cures faites pendant le mois de Février 1713.*

» *George Hemifliche*, Ecuyer, Poëte, & Membre
» d'une fameuse Société de Beaux-Esprits ,
» fut attaqué d'un violent accès d'hypocondrie ,
» par la vue d'un parterre vuide à la troisième représentation
» d'une de ses pièces. Le bruit des
» sifflets l'avoit déjà tellement effrayé aux deux
» premières représentations , que la seule prononciation
» d'une S lui paroissoit insupportable.
» Je démêlai d'abord la cause de son indisposition , & par une dose de mon *Obsequium*
» paré *secundum artem* , je le rétablis dans son
» état naturel de folie. Il est vrai que j'ajoutai
» à mon remède quelques grains de certaines
» drogues appelées mauvais goût de la Ville ,
» caractère envieux des Critiques , déclamation
» impertinente des Acteurs , &c. Il est à présent
» si radicalement guéri , qu'il a promis de donner
» une autre Pièce au Théâtre , l'Hiver prochain.

» Une Prude de profession , qui m'a demandé
» en grace de ne la pas nommer , choquée dans

» une compagnie par une phrase équivoque dont
» personne qu'elle, n'avoit compris le sens peu
» honnête, eût sur le champ un frisson de modestie. Je lui donnai d'abord mon Spécifique,
» qui, accompagné d'un éloge adroit de la rare
» vertu de la Dame, la plongea aussi-tôt dans
» une agréable rêverie sur le mérite de sa pudeur. La fermentation de son sang se calma;
» & devenue tout-à-coup charitable, elle regarda
» avec un air de bonté le Cavalier qui, par un
» mot équivoque, avoit si fort allarmé sa chasteté.

» *Hilaria*, Maîtresse coquette, ayant été sévèrement reprimandée par une vieille Fille,
» se trouvoit réduite à prendre un air grave en
» compagnie, & à n'oser faire aucun usage de
» son éventail. En un mot, elle tomba dans
» une si profonde mélancolie, que deux ou trois
» fois étant à l'Eglise, elle pensa avoir un accès
» de dévotion. Je lui prescrivis une dose honnête
» de libertés innocentes, & de baisers de rencontre; & pour rendre le remède plus efficace
» par un peu d'exercice, je lui ordonnai celui
» des yeux & de l'éventail. La recette eut tout
» le succès possible : la Malade retrouva d'abord
» ses souris fins, & jeta des regards agaçans à
» la ronde : pendant deux Dimanches consécutifs.

» tifs , on ne l'a pas vue une seule fois à l'Eglise
» dans une posture attentive ; c'est ce que les
» Marguilliers font près d'attester par serment.

» *André le Tapageur* , Etudiant en Droit , ne
» faisoit plus l'impertinent , & portoit , par le
» conseil d'un vieux Jurisconsulte , un chapeau
» beaucoup moins guerrier qu'à l'ordinaire. Son
» mal empira au point qu'il se rendit un jour à
» l'Audience pour entendre un Plaidoyer. Au-
» reste , bien loin de chercher querelle à quel-
» qu'un , il avoit même renoncé à l'esprit de
» contradiction. En lui versant dans l'oreille
» quelques gouttes de mon Elixir vivifiant , je
» l'ai fait sortir d'abord de sa léthargie , & lui
» ai rendu ensuite toute son insolence naturelle.

» Je passerai sous silence un nombre prodigieux
» de cures étonnantes que j'ai faites depuis une
» vingtaine de jours , me bornant à exhorter tou-
» tes les personnes , de quelque âge , com-
» plexion ou qualité quelles puissent être , de se
» servir le plutôt possible de mon Huile intel-
» lectuelle. C'est par l'oreille que ce remède
» doit être pris : il cause dans tous les sens un
» trouble agréable , qui charme , non-seulement
» le Malade , mais aussi tous ceux qui ont la
» moindre relation avec lui. Outre sa vertu in-

» croyable , mon Huile intellectuelle a cette
» merveilleuse propriété , qu'elle opère avec
» d'autant plus de force , qu'elle est donnée par
» une personne stupide , ou qui a du moins l'art
» de paroître telle. Il est absolument nécessaire
» que les Dames se fassent distiller dans l'oreille
» une bonne quantité de ce Spécifique , avant
» de monter en carosse pour faire des visites.
» Mais je ne songe pas , Monsieur , que c'est
» pêcher contre l'intérêt public , comme disoit
» Horace , que de vous faire perdre la moindre
» partie de votre tems. Accordez-moi seulement
» la permission de vous faire présent de quelques
» drachmes de mon Huile , quoique j'aie lieu de
» craindre qu'elle ne produise aucun effet sur
» vous. Aussi ne prétens-je pas acheter votre
» faveur : votre amour pour le Genre-Humain ,
» & votre générosité , suffisent pour m'assurer
» votre protection ; & je ne doute pas que vous
» ne recommandiez à tout le monde les efforts
» utiles de celui qui se dit ,

MONSIEUR ,

Votre très-obéissant , très-fidèle , très-dévoué ,
& très-humble Serviteur & Admirateur ,

GNATHO.

H 3

NB. » J'enseigne les secrets de mon Art à
» un prix raisonnable aux Ecoliers des Univer-
» sités qui souhaitent d'apprendre à composer
» des Dédicaces. J'offre aussi mon secours aux
» jeunes Amans , & à tous ceux qui visent à
» quelque grand mariage : d'ailleurs, ils ne me
» payeront que le jour de leurs nôces. J'instruis
» ceux qui ont quelque talent pour flatter eux-
» mêmes.

» Je suis le premier Inventeur des Miroirs
» de poche ».



NUMÉRO XL.

*Lundi, 27 Avril, 1713.**Continuation des Feuilles précédentes, concernant
les PASTORALES.*

Compulerantque greges Corydon & Thyrsis in unum :
Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.

VIRG. *Ecl. VII.* 1—70.

I. J'AVOIS résolu de ne plus fatiguer mes Lecteurs de quelque autre Discours sur l'Eglogue ; mais ayant appris qu'on accuse de partialité le silence que j'ai gardé au sujet d'un Auteur, dont les Eglogues ont été publiées dans un même volume avec celles de M. Philips, je veux réparer cette omission. Si j'en use avec la liberté qui doit être permise à un Critique, c'est que je connois le caractère de cet Auteur, qui prend tout le soin possible de ses Ouvrages avant qu'ils soient publics, & qui après cela ne s'en embarrasse plus du tout.

2. J'ai établi comme première règle de la Poësie Pastorale, qu'elle doit nous donner une image du Siècle d'or, & peindre des mœurs

embellies par un air d'innocence & de douceur. En considérant les choses sous ce point de vue , il paroîtra que Virgile n'a fait que deux Pastorales qui puissent porter ce nom : la première & la neuvième doivent être rejetées , à cause qu'elle peignent les ravages des armées , & l'oppression des innocens. La Passion criminelle de Corydon pour Alexis , ne nous permet pas d'admettre la seconde ; l'esprit de discorde & de haine qui règne dans la troisième , ne convient nullement à la tranquillité de la vie champêtre : la huitième indique des moyens illégitimes d'appeller des enchantemens à son secours pour se faire aimer , & introduit un Berger qui veut se tuer lui-même , en se précipitant du haut d'un rocher ; pour ce qui est de la quatrième , de la sixième & de la dixième , Heinſius, Saumaise, Rapin (1), & en général tous les Critiques , n'ont pas même songé à les défendre. Ces mêmes Savans observent, que de toutes les Idylles de Théocrite , il n'y en a qu'onze qu'on doive reconnoître pour des Eglogues : encore la plupart pourroient être exclues à juste titre

(1) Vid. Rapin , de Carm. Part. III.

pour quelqu'une des raisons qui viennent d'être alléguées. Deforte qu'en affirmant dans un Discours précédent, que les Eglogues de Virgile, prises en gros, sont plutôt des Pièces choisies que des Pastorales, j'aurois été en droit d'en dire autant des Idylles de Théocrite. Aucun Critique n'en a assigné jusqu'ici la véritable cause; savoir, que ces anciens Auteurs n'ont jamais prétendu donner toutes ces Pièces pour des Pastorales.

Or, M. Philips ayant donné ses Eglogues pour telles, il surpasse Théocrite & Virgile à cet égard.

3. La simplicité étant le caractère distinctif de la Pastorale, on a lieu de reprocher à Virgile la pureté de son style; il oublie qu'il fait parler des Payfans. Je me suis souvent étonné que, connoissant très-bien les Ecrits d'Ennius, il n'ait pas imité sa rusticité, & employé des mots Latins hors d'usage. Par exemple, n'auroit-il pas pu dire *quoi* au-lieu de *cui*; *quoijum*, au-lieu de *cujum*; *volt* pour *vult* &c? M. Philips a été plus habile, & n'a pas manqué d'embellir ses Pastorales de cette espèce d'agrément.

4. M. Pope a commis la même faute que Virgile. Ses Bergers n'ont rien moins que la simpli-

cité propre à la Campagne. Les noms de ses personnages sont empruntés de Théocrite & de Virgile. Il représente Daphnis, Alexis & Thyrsis, comme faisant leur séjour dans les Plaines Britanniques. Mais Philips, qui s'attache scrupuleusement aux convenances, a choisi des noms particuliers pour l'espèce des personnages qu'il introduit; & par cela même ils doivent être plus agréables à un Lecteur délicat : tels sont les noms de *Hobbinol*, de *Lobbin*, de *Cuddy*, & de *Colin Clout*.

5. Quoiqu'il paroisse facile de faire des Eglogues, en s'en tenant à cette simplicité que nous venons de décrire, il faut néanmoins, pour réussir dans ce genre d'une manière distinguée, avoir bien lu les Auteurs, tant Anciens que Modernes qui ont marché dans la même carrière. Philips nous a donné à cet égard des preuves frappantes de l'étude qu'il a faite de ses Prédécesseurs. On ne fauroit nier que son Rival Pope n'ait imité quelques vieilles réflexions assez passablement, si l'on considère qu'il n'a pas eu le bonheur de faire ses études dans une Université: mais il les a semées çà & là sans cet ordre & cette méthode qu'observe M. Philips, dont la troisième Eglogue tout entière est une preuve

du foin avec lequel il a étudié la cinquième Eglogue de Virgile , & avec combien de jugement il a donné un habit pastoral aux pensées de Virgile. Sa dispute de Colin Clout & du Rossignol fait voir, d'un autre côté, avec quelle exactitude il a su imiter Strada.

6. Quand j'ai dit que c'étoit une faute grossière de faire croître dans notre Pays des fruits & des fleurs qui n'y ont jamais été , je ne prétendois pas que cette observation dût s'étendre jusqu'aux Animaux ; car c'est avec un sens exquis que Philips, dans sa première Pastorale, a mis des Loups en Angleterre. Et je serois bien fâché qu'un Poëte se bornât servilement, comme Pope, à une saison particulière de l'année, à un certain tems du jour, & à une scène unique dans chaque Eglogue. Spencer n'est point tombé dans une pareille pédanterie, puisque dans sa Pastorale du mois de Novembre il fait mention des accens plaintifs du Rossignol : *La triste Philomèle*, dit-il, *trempe ses chants dans ses larmes*. Et M. Philips, par une création poétique, a dressé de plus belles couches de fleurs, que n'a jamais fait le plus habile Jardinier ; ses roses, ses chicorées, ses lys, & ses asphodèles, fleurissent dans la même saison.

7. Mais pour mieux apprécier le mérite de nos deux Auteurs contemporains , dont les Eglogues ont paru depuis peu , je me propose de filer un parallèle , en plaçant quelques-unes de leurs pensées particulières dans le même jour ; ce qui prouvera combien Philips est supérieur à son Concurrent. Avec quelle admirable simplicité celui-ci n'introduit-il pas deux Bergers , chantant tour-à-tour ?

Hobbinol. « Viens , Rosalinde , ô viens ! car
» fans toi quel charme peut avoir pour moi la
» Campagne ? Viens , Rosalinde , ô viens ! mes
» Vaches rousseâtres , mes Moutons blancs comme
» de la neige , ma Ferme , & tout ce que j'ai eût
» à toi ».

Lanq. « Viens , Rosalinde , ô viens ! il y a ici
» des berceaux où l'on est à l'ombre , une onde
» fraîche & des fleurs naissantes. Viens , Rosa-
» linde , restons toujours ici ; & passons-y dou-
» cement tout le tems de notre vie ».

Le Rival de Philips , en exprimant la même pensée , s'est jetté dans des écarts Poétiques.

Streph. « Au Printems j'aime nos Prairies, en
» Automne les Collines, au matin les Plaines,
» & à midi l'ombre des Forêts; mais pour Délie,
» je l'aime toujours: dès que je cesse de la voir,
» ni les Plaines le matin, ni l'ombre des Forêts
» à midi, n'ont plus d'agrémens pour moi ».

Daph. « Sylvie réunit les beautés de l'Automne
» & celles du mois de Mai: elle a l'éclat du
» Soleil & la fraîcheur de l'Aurore. Le Printems
» même déplaît, quand elle n'est point ici; mais
» dans quelque Saison qu'elle revienne, le Prin-
» tems revient avec elle ».

Dans le premier de nos Auteurs, deux Bergers
décrivent ainsi innocemment le manège de leurs
Maitresses:

Hobb. « Je passai l'autre jour près de Marion
» qui se baignoit: elle rougit; & après m'avoir
» regardé de côté, elle tâcha, mais en vain, de
» cacher son beau corps dans le crystal de l'onde ».

Lanq. « Me baignant un jour qu'il faisoit fort
» chaud, je trouvai Lydie qui lorgnoit entre les
» joncs. La folâtre se mit à rire, & parut vou-

» loir fuir avec vitesse ; cependant elle s'arrêta
» plus d'une fois ; & plus d'une fois elle tourna
» les yeux ».

L'autre Moderne (dont les Vers pourtant ne
laissent pas que d'avoir un air de Poësie) dit :

Stroph. « Ma charmante Délie me fait signe de
» la Plaine , puis se cache dans quelque endroit
» ombragé. Aussi-tôt je la cherche avec empref-
» sement de tous côtés ; elle voit mon embarras,
» & feint d'en rire ; son rire me découvre où
» elle est ».

Daph. « Sylvie traverse à pas précipités la verte
» Prairie ; elle court , mais de façon à pouvoir espé-
» rer d'être apperçue , & me regarde en passant.
» Que son coup d'œil est peu d'accord avec ses
» pieds !

Le goût favori de ceux qui composent des
Églogues , est de décrire les présens que s'entre-
font les Héros de leurs Pièces. Voici la descrip-
tion que Philips fait d'une houlette.

« Le bois en étoit d'ormeau ; on y lisoit , marqué

» en cloux de cuivre, le nom de celui qui l'avoit
» donnée, auffi bien que l'année & le mois; le
» fer en étoit d'un acier poli; & l'art du Sculp-
» teur en avoit richement chargé le manche d'or-
» nemens ».

Pope introduit Daphnis peignant une Coupe embellie de quatre bas-reliefs, qui repréſentoient différentes Saisons de l'Année; & comme il ne fauroit désigner par un ſeul mot les douze Signes Céleſtes, le Poëte lui met à la bouche une interrogation d'une naïveté admirable :

» Et comment s'appelle cette Bande où douze
» Signes ſe ſuivent dans un ſi bel ordre » ?

La ſimplicité du Berger, qui oublie ici le nom du Zodiaque, eſt une aſſez heureuſe imitation de Virgile. Philips auroit exprimé la même penſée, d'une manière plus ſimple :

« Qu'eſt-ce qui eſt là-haut qui environne le
» brillant Firmament, où douze Signes joyeux
» paroiffent rangés dans un ordre ſi convenable » ?

Si le Lecteur a la curioſité d'étendre ce parallèle

à d'autres exemples , il pourra comparer la première Pastorale de Philips à la seconde de son Contemporain. Il trouvera pareillement divers traits analogues dans la quatrième & dans la sixième du premier de ces Auteurs , comparées avec la quatrième & avec la première de l'autre.

Après avoir cité quelques endroits où l'on peut mettre ces deux Écrivains en opposition , il est juste d'alléguer ceux où Philips n'est absolument comparable qu'à lui-même. Admirons d'abord cette belle rusticité , dont je citerai seulement deux traits , choisis dans une centaine d'autres , qui n'ont jamais été cités.

« O malheureux jour ! O jour de malheur ! &
» que je suis malheureux de vivre pour voir ce
» jour ! »

La simplicité de la diction , le son mélancolique des mots , & le tour aisé de cette Chançon funèbre (comme notre Auteur l'appelle) , sont tout-à-fait remarquables.

Dans une autre Pastorale , un Berger gémit à peu près dans le même goût.

« Que je suis à plaindre ! Moi ! jour malheu-
» reux !

» reux ! malheureux Berger ! je devrois plutôt
» dire , pauvre innocent que je suis ! plus inno-
» cent que mes moutons , que je gardois autrefois
» dans les Plaines fleuries. »

Passons à ses Proverbes , qui sont un des arti-
cles dans lesquels il excelle : par exemple.

« Une pierre qui roule n'amasse point de mousse.

» Celui qui se couche tard , ne se leve pas de
» bonne heure.

» La prévoyance ne sert de rien à ceux que le
» malheur poursuit.

» Il ne faut rien craindre , quand on fait son
» devoir. »

Enfin , admirons l'élégance de son Dialecte ,
qui suffit seul pour démontrer qu'il est le fils aîné
de Spencer , & notre seul vrai Arcadien. Je con-
seillerois volontiers à tous ceux qui se mêlent d'é-
crire des Pastorales , de s'attacher uniquement à
bien parler le langage du lieu qui les a vu naître.
Spencer semble avoir été dans la même idée ,
puisqu'il plaça la Scène d'une de ses Églogues
dans la Principauté de Galles. Après tout ce que
je viens de dire , j'ose me flatter qu'on ne me

taxera pas d'injustice, de n'avoir pas mis M. Pope dans la classe des Auteurs qui ont fait des Églogues, puisqu'après tout nous en avons usé de même à l'égard de Moschus & de Bion; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse dire des Églogues de Pope, aussi bien que de quelques-unes des Églogues de Virgile, que, (suivant la notion que nous avons donnée de cette sorte de Poésie) elles ne sont rien moins que des Pastorales, mais quelque chose de meilleur.



NUMÉRO LXI.

21 Mai 1713.

Primumque à cæde ferarum

Incaluisse putem maculatum sanguine ferrum.

OVID.

JE regarde comme un principe très-conforme à la Raïson, que, toute proportion gardée, les hommes sont aussi responsables de l'abus qu'ils font de leur empire sur les Brutes, que du pouvoir tyrannique qu'ils exercent sur leurs semblables. Plus la dépendance, où les Animaux d'un ordre inférieur sont à notre égard, est absolue, & plus nous sommes obligés de les traiter sagement & avec bonté. Ce qui ajoute un nouveau degré de force à cet argument, c'est que les Brutes ne feroient recevoir, dans une autre Vie, aucune récompense qui les dédommage des traitemens injustes qui leur sont tombés en partage dans celle-ci.

Une chose qui mérite d'être observée, c'est que les Animaux qui pourroient nous nuire, évitent naturellement les Hommes, & ne nous attaquent jamais, à moins qu'ils n'y soient provoqués, ou

forés par la faim. L'Homme, au-contrainre, cherche & pourfuit jufqu'aux Animaux abfolument incapables de lui faire aucun mal, dans le deffein de les affaillir & de les détruire.

Montaigne remarque, comme une particularité qui ne fait guère honneur à la Nature humaine, que peu de gens prennent plaifir à voir des Animaux s'entre-eareffer ou jouer enfemble, & que la plupart des Hommes aiment à voir les Bêtes eombattre & s'entre-déchirer. Je fuis bien fâché que ce reproche tombe davantage fur notre Nation que fur aucune autre, & que les Étrangers, qui voyagent chez nous, remportent tous dans leur Païs l'opinion que nous fommes cruels envers les Animaux, & que nous nous faifons un jeu de les voir fouffrir. Nous ferions bien embarraffés de juftifier le droit que nous nous arrogeons d'ôter la vie à quelqu'Être vivant, uniquement pour nous divertir; eependant nous élevons nos enfans dans le principe que cela eft très-permis; & un des premiers plaifirs que nous leur permettons, eft la licence de tourmenter de pauvres Animaux. A peine commençons-nous à fentir ce que c'eft que la vie, que nous nous faifons un cruel amufement de l'ôter à d'autres Créatures. Cependant il me femble qu'il y auroit moyen de

tirer avantage du goût que les enfans ont pour les Insectes , par exemple , & pour les Oiseaux. Locke nous parle d'une Mere qui donnoit à ses Enfans autant d'Oiseaux qu'ils en vouloient , mais qui les récompensoit , ou les punissoit , suivant qu'ils traitoient bien ou mal ces pauvres Animaux (1). Elle formoit ainsi ses enfans à la bonté par un exercice continuel , & faisoit d'un de leurs jouets un moyen de les rendre meilleurs.

Je m' imagine aussi , qu'on pourroit profiter du préjugé généralement reçu , que de détruire des Hirondelles , ou des Martinets , est une chose qui porte malheur. Cette opinion tire apparemment son origine , de ce que ces Oiseaux font leurs nids sous nos toits ; de sorte que c'est , en quelque manière , violer les Loix de l'Hospitalité , que de les tuer. Pour ce qui est des *Rouges-gorges* , en particulier , je pense qu'ils doivent leur sûreté à l'ancienne Ballade des (2) *deux Enfans dans le Bois*. Quoi qu'il en soit , je ne fais si de pareilles notions ne pourroient pas être dirigées de façon à garantir

(1) Dans son *Traité de l'Éducation des Enfans*, p. 272 ; 273 , de la Traduction Françoisé, Édit. d'Amsterd. 1721.

(2) Voyez le *Speélateur* , Tom. VII , pag. 247.

une infinité de pauvres Animaux des effets de notre dureté.

Il y a certaines Bêtes qui, sans qu'on en puisse deviner la raison, sont traitées en ennemies du Genre-humain. Le Proverbe Anglois, qui donne neuf vies à un Chat, coûte la vie à neuf Chats entre dix : à peine y a-t-il un seul polisson dans nos rues, qui, à cet égard, n'ait renchéri sur un des travaux d'Hercule, si célèbre, pour avoir tué un Monstre dont les vies ne se réduisoient qu'au nombre de trois. Je ne déciderai pas si notre inexcusable animosité, contre cet utile domestique, n'est pas cause de la persécution générale qu'essuyent, de notre part, les Hiboux, qui sont une espèce de Chats emplumés; ou bien, si cet acharnement n'a pas sa source dans l'aversion peu raisonnable que notre siècle a conçue contre les physionomies graves. J'incline néanmoins davantage vers le premier de ces sentimens, ayant observé que l'unique motif de la destruction des *Grenouilles*, est qu'elles ressemblent à des Crapauds. Encore est-ce un bonheur, pour tous les Animaux persécutés, que la fantaisie de les manger ne nous ait pas pris jusqu'ici : car, pour peu que nos Compatriotes voulussent raffiner sur le *Cuisinier François*, il n'est pas concevable à quels

tourmens les Grenouilles, les Hiboux & les Chats se trouveroient exposés.

Devenus hommes, nous avons d'autres amusemens sanguinaires, & en particulier la Chasse. Je n'oserois me déclarer contre un plaisir, autorisé par la coutume de tant de siècles; mais on me permettra bien de dire que l'agitation de cet exercice, joint à l'exemple & au nombre prodigieux des Chasseurs, ne contribue pas peu à étouffer la voix de la compassion, qui doit naturellement se faire entendre en faveur de l'Animal poursuivi. Je n'avancerai pas, avec M. Fleury, que ce divertissement est un reste de Barbarie Gothique; mais je ne saurois m'empêcher de blâmer une coutume en usage parmi nous, & assez barbare, pour tirer son origine des Goths, ou même des Scythes: je veux parler de la politesse féroce, qui oblige nos Chasseurs de présenter le couteau à quelque Dame de qualité, qui se trouve présente à la mort du Cerf, & de la prier de vouloir bien couper la gorge à un Animal réduit aux abois, tremblant, & les yeux remplis de larmes.

*Questuque cruentus,
Atque imploranti similis.—*

Mais si nos plaisirs sont cruels, notre gour-

mandise est plus cruelle encore. Se peut-il un luxe plus inhumain, que de faire mourir des Porcs à coups de fouët, & de rôtir des Ecrevisses toutes vives? Ceux qui, comme s'exprime Sénèque, partagent leur vie entre les remords d'une conscience alarmée, & les dégoûts d'un palais blasé, trouvent la punition de leur sensualité dans les maladies qu'elle leur cause. Semblables aux autres Bêtes féroces, ils rencontrent des pièges dans leurs alimens. Y a-t-il un spectacle plus hideux, que celui qu'offrent les cuisines de nos Gens du bon ton? On ne voit que du sang; & l'on n'entend que les cris d'Animaux qui expirent dans les tourmens. C'est précisément l'image d'une caverne habitée par des Ogres, où l'on voit les membres encore palpitans de ceux qui viennent d'être immolés.

Plutarque qui, dans ses Ouvrages, nous donne plus de marques d'un bon naturel qu'aucun autre Auteur que je connoisse, cite un excellent mot de Caton sur ce sujet : « Ce n'est pas une chose » aisée, que de faire entendre raison à un ventre » qui n'a point d'oreilles. Cependant, ajoute-t-il, » si nous avons la mauvaise honte de ne pas oser » être humains, de peur de pécher contre la » Mode, que, du moins, notre cruauté ait des

» bornes , & qu'elle soit accompagnée de quel-
» que modération. Tuons des Animaux , puisque
» nous nous sommes accoutumés à faire dépendre
» notre vie de leur mort ; mais , en les tuant ,
» ayons quelque pitié de leur triste condition ;
» & ne nous donnons pas l'abominable plaisir
» de les laisser languir longtems. Songeons qu'il
» y a toujours une forte de dureté à détruire une
» Créature vivante ; adoucissons-là autant qu'il est
» possible. Si ce ne sont pas des hommes , ce sont
» du-moins des êtres qui ont du sentiment , & une
» espèce d'intelligence. »

Le même Auteur , parlant de l'extrême sévérité
de Caton-le-Censeur , ajoute : « Les hommes de-
» vroient s'estimer heureux , de ce que la sphère
» de l'Humanité s'étend plus loin que celle de la
» simple justice. Il suffit que nous soyons hom-
» mes , pour être tenus d'observer les loix de l'é-
» quité à l'égard de ceux de notre espèce : mais
» l'Humanité embrasse les Créatures vivantes de
» tout ordre. La charité qu'on exerce envers elles ,
» est comme l'épanchement d'un bon naturel , qui
» se répand sur tout ce qui est au-dessous de nous.
» Tout homme qui a le cœur bien fait , regardera
» comme une partie de son devoir , de prendre
» soin de ses Chiens & de ses Chevaux , non-

» seulement quand ils ne viennent que de naître ,
» & qu'il les ménage pour s'en servir dans la
» fuite ; mais aussi quand l'âge les a mis hors d'é-
» tat de lui être encore utiles. »

L'Histoire nous parle d'une Nation sage & po-
lie , qui refusa la place de Juge à un homme de
la première qualité , simplement parce qu'étant
enfant , il avoit pris plaisir à déchirer ou à tuer des
Oiseaux. Un autre Peuple chassa du Sénat un
Citoyen , qui avoit jetté contre terre un Oiseau
s'étoit réfugié dans son sein.

Tout le monde fait jusqu'où les Turcs portent
leur charité envers les Animaux. Je me souviens
d'un Auteur Arabe qui a composé un Traité ex-
près , pour montrer jusqu'où un homme , qui
passeroit sa vie dans un Désert , sans voir jamais
aucune créature humaine , pourroit s'avancer dans
la connoissance de la Philosophie & de la Vertu ,
uniquement par le secours de ses lumières natu-
relles. Une des premières choses qu'il lui fait ob-
server , est cette bienveillance universelle de la Na-
ture , en protégeant & en conservant ses créatures ;
d'où il infère que son Anachorete (qu'il suppose
doué d'un bon esprit & d'un bon cœur) se sentiroit
d'abord porté à subvenir aux besoins , & à soulager
les misères des Animaux dont il seroit environné.

Il y a quelques passages d'Ovide très-pathétiques, & qui reviennent admirablement à notre sujet.

*Quid meruistis, oves, placidum pecus, inque tegendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectur ?
Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
Præbetis, vitæque magis quam morte juvatis.
Quid meruere boves, animal sine fraude dolisque ;
Innocuum, simplex, natum tolerare labores ?
Inmemor est demum, nec frugum munere dignus,
Qui potuit, curvi dempto modo pondere aratri,
Ruricolam mactare suum—*

*Quam male consuevit, quam se parat ille cruori
Impius humano, vituli qui guttura cultro
Rumpit, & immotas præbet mugitibus aures ;
Aut qui vagitus similes puerilibus hædum
Edentem jugulare potest!—*

Peut-être que les gémissemens, qui, dans plusieurs especes d'Animaux, ont beaucoup de rapport avec les nôtres, ne sont tels que pour exciter notre pitié, & pour prévenir les cruautés que nous ne sommes que trop disposés à exercer sur des Êtres, qui sont l'ouvrage du Créateur aussi-bien que nous.

Il y a un passage dans l'Écriture, qui prouve bien clairement, que la conservation des Ani-

maux destitués de raison, trouva place parmi les motifs qui engagerent la Divinité à épargner Ninive. « N'épargnerois-je pas Ninive, cette » grande ville, où il y a plus de six-vingt mille » personnes..... & une si grande quantité de » bétail? » Et nous avons, dans le Livre du Deutéronome, un trait qui attache des bénédictions temporelles à l'observation du devoir dont il s'agit. « Si tu rencontres en ton chemin un nid d'Oi- » seaux, tu ne prendras pas la Mere avec les pe- » tits; mais tu laisseras aller la Mere, afin que tu » sois heureux, & que tes jours soient prolongés » sur la Terre. »

Il est incontestable que nous devons une certaine reconnoissance aux Animaux qui nous rendent quelque service : pour ceux qui sont mortels ou nuisibles à l'homme, nous avons le droit de les détruire ; enfin, quant à ceux qui ne font ni bien, ni mal, nous n'avons aucun droit de leur ôter une vie que leur Créateur & le nôtre leur a donnée.

La plupart des réflexions que nous venons de faire, ont servi de sujet à l'Apologue suivant, qui est du fameux Pilpay.

« Un homme, qui traversoit un bois, alla se » reposer dans un endroit d'où une Caravane

» venoit de partir, & où elle avoit laissé du feu ,
» dont quelques étincelles poussées par le vent ,
» enflammerent un buisson, où il y avoit une cou-
» leuvre. Ne sachant comment sortir , elle pria
» l'homme de lui sauver la vie. Le Voyageur ,
» touché de pitié , attacha un sac qu'il avoit au
» bout de sa lance , & la tendit à la couleuvre ,
» qui se jetta aussitôt dedans. Après avoir retiré
» le sac, il lui donna la liberté, en lui disant ,
» qu'elle pouvoit aller où elle voudroit , pourvu
» qu'elle ne nuisît plus aux hommes, après en
» avoir reçu un si grand service. Mais elle répon-
» dit : en rendant le mal pour le bien , je ne ferai
» que ce que vous faites tous les jours. L'homme
» nia que ceux de son espèce en usent ainsi.
» Hé bien ! repartit la couleuvre , interrogeons la
» vache que voila. L'homme y ayant consenti , il
» s'approche de la vache , à qui la couleuvre de-
» manda comment il faisoit reconnoître un bien-
» fait. Par son contraire , répondit-elle , selon la
» loi des Hommes ; & je fais cela par expérience.
» J'appartiens à un homme à qui je donne tous
» les ans un veau ; je fournis sa maison de lait ,
» de beurre & de fromage ; & à présent que je
» suis vieille , il m'a mis dans ce pré pour m'en-
» graisser , dans le dessein de me faire couper la

» gorge par un Boucher , à qui il m'a déjà vendué.
» Le Voyageur resta confondu ; mais ne voulant
» pas encore céder , il proposa de s'en remettre au
» jugement définitif de la première Bête qui se
» présenteroit. Ce fut le Renard , qui , ayant oui
» toutes les circonstances du procès , ne conce-
» voit pas que la couleuvre eût pu entrer dans un
» sac si étroit. Pour le convaincre , elle s'y glissa
» de nouveau. Là-dessus , le Renard dit à l'hom-
» me , qu'il avoit actuellement son ennemie en
» son pouvoir ; en disant ces mots , il serre le sac
» & la met en pièces. »



NUMÉRO XCI.

25 Juin 1713.

Inest sua gratia parvis.

VIRG.

A NESTOR IRONSIDE.

MONSIEUR,

« JE me souviens de vous avoir entendu dire,
» en parlant des gens d'une stature au-dessous de
» la médiocre, que souvent on ne prendroit pas
» garde à leur petitesse, si toutes leurs manières
» ne donnoient pas à connoître qu'ils sentent
» combien ils sont petits. La remarque qu'on a
» faite, qu'un homme n'est pas ridicule pour
» être ce qu'il est, mais par l'affectation d'être
» quelque chose de plus, est également vraie,
» soit qu'on l'applique au corps ou à l'ame.

» Vous ne ferez, j'espère, pas fâché d'ap-
» prendre, que nous avons formé une Cotterie,
» & que nous sommes liés par serment, d'oser être
» petits sous la moustache de ces colosses du Genre-
» Humain, de ces hyperboles de notre espèce,
» de ces Géans qui nous regardent du haut en bas.

» Le jour de notre établissement a été le 21
» Décembre, jour le plus court de l'année, &
» dont nous avons résolu de célébrer l'anniver-
» faire, en mangeant ensemble un plat de che-
» vrettes. La *Salie* du festin sera dans la *petite Place*,
» dans le voisinage de l'*Opéra des Marionnettes*,
» pour les Acteurs duquel nous sentons tous une
» tendresse fraternelle. La première fois que nous
» nous y trouvâmes en corps, une femme déjà
» sur le retour nous amena son fils, en disant
» qu'elle seroit bien aise qu'il fût élevé dans notre
» école, parce qu'il y avoit des enfans si sages.
» Bien loin que ce petit accident nous ait dé-
» couragés, nous avons invité à être des nôtres
» tous ceux dont la stature n'excède pas cinq
» pieds. Mais la plupart nous ont envoyé faire
» leurs excuses, sous prétexte qu'ils n'étoient
» point assez qualifiés pour devenir membres de
» notre Cotterie.

» L'un nous fit dire, qu'à la vérité il n'avoit
» pas actuellement cinq pieds, mais que son
» Cordonnier & son Perruquier combinés lui
» avoient promis trois pouces de plus.

» Un second allégua que malheureusement une
» de ses jambes étoit plus longue que l'autre; &
» que ceux qui avoient accusé son individu de
n'être

» n'être haut que de cinq pieds, l'avoient mesuré
» dans le tems qu'il s'appuyoit sur la plus courte
» de ses jambes, mais que monté sur l'autre
» jambe, il avoit pour le moins cinq pieds deux
» pouces & demi. Il y en a qui ont révoqué en
» doute l'exactitude de notre mesure; & d'autres,
» au lieu de venir, nous ont indiqué certaines
» personnes plus petites qu'eux. En un mot, la
» plûpart des Nains de cette Ville ont recomman-
» dé quelqu'une de leurs connoissances. Quelle
» honte que des gens atteints & convaincus par
» leur barbe d'être hommes faits, se rendent cou-
» pables d'autant de tricheries, qu'on en voit
» faire à des enfans ridiculement ambitieux, qu'on
» veut mesurer l'un contre l'autre ? Nous avons
» achevé depuis peu, d'arranger la Salle de notre
» Assemblée, & d'en proportionner les Meubles
» à notre taille. D'abord nous en avons fait ôter
» tous les Fauteuils, Chaises & Tables, qui
» avoient servi à des hommes ordinaires pendant
» plusieurs années.

» Les embarras que nous avons effuyés, dans
» le tems que nous en faisons usage, sont inex-
» primables. Tout le corps de notre Président
» étoit perdu dans son Fauteuil; & lorsqu'il éten-
» doit les bras de côté ou d'autre, il ressembloit

» (au grand détriment de sa Dignité) à un enfant
» qu'on renferme dans une machine roulante,
» pour qu'il apprenne à marcher. Ce Fauteuil,
» d'ailleurs étoit si large, qu'un mauvais Plai-
» sant en prit un jour occasion de soutenir, que,
» quoique le Président y fût, c'étoit toujours un
» *Siège vacant.*

» Notre table étoit si haute, qu'un homme
» entrant par hasard dans la Salle lorsque nous
» étions sur le point de souper, & voyant nos
» mentons presque colés sur nos assiettes, s'ima-
» gina que nous attendions une demi-douzaine de
» Barbiers pour nous faire raser.

» Il arriva une autre fois, qu'un Membre de
» notre Société s'avisa de médire de notre Prési-
» dent, qu'il crut absent, quoiqu'il ne fût qu'é-
» clipfé totalement par une grosse bouteille de
» vin de Florence.

» Ainsi nous avons changé tous les Meubles de
» notre Salle, en proportionnant le tout à notre
» taille. La porte est si basse, que tout homme
» qui excède cinq pieds, n'y pourroit passer sans se
» casser la tête. De cette manière, elle ne convient
» qu'à des gens qui ont la petiteffe requise pour
» être Membre de notre Corps.

Voici quelques Statuts de la Société.

I. « Si un Membre , quelque cathégorique qu'il
» foit d'ailleurs , tâche de s'élever au-dessus de lui-
» même , par la maniere de s'étendre ou de trouf-
» fer son chapeau ; si , dans une grande foule , il
» marche sur la pointe des pieds , pour paroître
» aussi grand qu'un autre , ou s'il met furtivement
» sous son coussin quelque chose qui le hausse , il
» sera condamné à ne porter , pendant tout un
» mois , que des souliers sans talons.

II. « Si quelqu'un de nous tire avantage de sa
» perruque , de son chapeau , ou de quelqu'autre
» partie de son ajustement , pour paroître plus
» grand ou plus gros qu'il n'est , il sera obligé de
» porter des talons rouges , & un plumet de la
» même couleur , afin que sa stature réelle soit
» limitée par des bornes remarquables , & qu'on
» puisse le trouver aisément entre ses souliers &
» son chapeau.

III. « Si un Frère achette , pour son propre
» usage , un cheval de main , haut de plus de qua-
» torze paumes & demie , ledit cheval sera vendu :
» on lui donnera à la place un petit Coureur
» Ecoffois ; & le surplus de l'argent sera employé
» à régaler la compagnie.

IV. » Si l'on viole les loix fondamentales de la
» Société, au point d'avoir des talons de plus
» d'un pouce & demi, le délinquant fera regardé
» comme coupable de crime de Lèze-petitesse;
» & on le chassera de la Cotterie sur le champ.
» N. B. Le Formulaire dont on se servira en ban-
» nissant un des membres, sera conçu en ces
» mots : *Sors d'entre nous ; & sois grand , si tu*
» *peux.*

» Le sentiment unanime de la Société est, que
» puisque de l'aveu de tout le monde, la Race
» humaine est diminuée en stature depuis la Créa-
» tion jusqu'à présent, l'intention de la Nature
» doit être que l'Homme soit petit ; & nous
» croyons que tout le Genre-humain baissera enfin
» jusqu'au point de la perfection, c'est-à-dire,
» deviendra de notre taille. »



NUMÉRO XCII.

26 Juin 1713.

Homunculi quanti sunt , cum recogito !

PLAUT. *Rud. Act. I. Sc. II. vers 66.*

MONSIEUR,

» VOUS êtes à présent au fait de la nature &
» du but de notre Etablissement : il ne me reste
» qu'à vous informer du caractère des membres
» de notre Cotterie , & des sujets de nos conver-
» sations.

» Les principaux personnages de la Compagnie
» sont un petit Poëte , un petit Conteur de fleu-
» rettes , un petit Politique , & un petit Héros.
» Le premier , qui s'appelle *Théodore Hémistiche* ,
» a été élu Président. Il mérite cette Dignité ,
» non-seulement parce qu'il est le plus petit de
» nous tous , mais principalement parce qu'il est
» assez charmé de sa stature pour s'habiller tou-
» jours de noir , afin de paroître encore plus petit.
» Son mérite va même jusqu'à se courber quand
» il marche dans les rues. On ne sauroit guère
» imaginer de figure plus grotesque. C'est un petit

K 3

» homme extrêmement vif, avec de grands bras,
» & de grandes jambes. Il ne refsemble pas mal à
» une Araignée; & on l'a pris de loin pour un
» petit Moulin à vent. Ce qui, d'ailleurs, lui a
» concilié notre estime, est son grand talent pour
» la Poësie; car il nous a promis de composer un
» grand Poëme en petits vers, pour célébrer les
» Héros de notre taille. Stace est son Auteur fa-
» voris, pour avoir dit de Tydée,

Major in exiguo regnabat corpore virtus.

» Il a même résolu de traduire toute la Thé-
» baïde, uniquement par tendresse pour ce petit
» Guerrier.

» M. *Thomas Dameret* est un beau petit Brun,
» & le Damoiseau le plus galant de son siècle.
» Il est extrêmement propre dans ses habits; &
» pour qu'ils soient du bon ton, il se sert du
» même Tailleur qui habille les Princes & les
» Héros de *Marionettes* du voisinage. La pétu-
» lance de son caractère le porte assez souvent à
» se donner pour homme à bonnes fortunes. L'au-
» tre soir, il s'excusa de ne pas rester à l'Assem-
» blée, à cause d'un rendez-vous qu'il avoit avec
» une Belle, & même avec une Belle de riche
» taille.

» Pour notre *Politique*, c'est un homme né
» grave, & qui se pique d'habileté. La gravité
» d'un homme de sa stature, comparée avec celle
» d'un homme ordinaire, est comme la gravité
» d'un Chat mise en parallèle avec celle d'un Lion.
» Il a pris l'habitude de s'apostropher lui-même
» quand il est seul; & un jour qu'il pensoit ne
» parler qu'à lui-même, on l'a entendu se com-
» parer à un petit Cabinet, qui renferme tous les
» secrets de l'Etat, & les projets les mieux con-
» certés des Princes.

» Son visage est pâle & décharné; ce qu'il
» faut attribuer à ses veilles, & aux efforts d'ima-
» gination qu'il fait pour le bien de l'Europe.
» C'est à cette même cause qu'il faut imputer son
» extrême petitesse; car il a ruiné sa propre consti-
» tution pour sauver celle de sa Patrie. Il est ce
» que Balzac appelle un *grand Distillateur des*
» *maximes de Tacite*. Quand il parle, il pèse cha-
» que parole, comme s'il craignoit de nous en-
» richir trop vite de ses sublimes observations; &
» l'on pourroit le comparer à un Alambic, qui
» donne goutte à goutte le peu qu'il contient.
» Le dernier, dont je ferai mention, est le *Che-*
» *valier Breteur*. Il se distingue sur-tout par la
» longueur de son épée, qui coupe sa figure par

» une ligne oblique en deux parties à peu près
» égales ; ce qui lui donne l'air d'une Mouche, qui,
» percée d'une épingle au travers du corps, ne
» laisse pas de marcher. Il appella un jour en duel
» un grand homme, qui lui avoit donné de sa
» manche dans les yeux. La chose qui flatte le
» plus son orgueil, c'est que, dans toutes ses cam-
» pagnes, jamais boulet de canon ne lui a fait
» baisser la tête. Je ne dois pas oublier une par-
» ticularité curieuse ; c'est qu'à l'âge de quatorze
» ans, il étoit tout aussi grand qu'aujourd'hui. S'il
» savoit que je vous révèle tout cela, il s'en fâche-
» roit peut-être ; car rien n'est plus colérique que
» les petits Héros.

» Voilà les Membres qui animent le plus nos
» conversations. Les accidens, heureux ou mal-
» heureux, que notre taille nous attire tous les
» jours, en forment la matière ; nous nous com-
» muniquons ces accidens, comme autant de su-
» jets de plaisanterie ou de consolation mutuelle.
» Notre Président fit l'autre jour une chute, parce
» qu'il ne pût tenir contre un violent coup de
» vent. Cette disgrâce lui donna occasion de nous
» dire, que la même chose étoit arrivée à un an-
» cien Poëte, qui étoit si léger, que pour éviter
» à l'avenir de pareilles chutes, il se *lestait* avec

» du plomb d'un côté, & ses ouvrages de l'autre.
» Notre Amoureux nous avoua hier, qu'il s'étoit
» guéri de la passion qu'il avoit eue pour une
» grande femme, en prenant trois matins de suite,
» avec son thé, *une dose de Roman Comique*,
» dont *Ragotin* est un des grands Héros.

» Notre Guerrier nous fait rarement part des
» aventures dont il ne s'est pas tiré à son hon-
» neur. Quant au Politique, qui est ennemi dé-
» claré du burlesque, il ne rit jamais. Son front
» austère ne se déride pas au récit de nos infor-
» tunes; & l'on peut juger par-là s'il est homme
» à nous instruire des siennes, & sur-tout à les
» placer dans un jour qui pourroit leur donner un
» air risible. S'il nous communique quelques ca-
» tastrophes de sa vie, ce n'est qu'en forme de
» plainte, & nous n'en rions jamais qu'en son
» absence.

» Nous avons un soin particulier de rassembler
» tous les traits d'Histoire, & tous les caractères
» d'Hommes illustres, qui sont propres à relever
» la gloire des petites figures humaines. M. le
» Breteur, qui a assez de lecture pour un homme
» de guerre, ne cesse de parler du petit David,
» qui vainquit le grand Goliath, & du petit Lu-
» xembourg, qui a rendu Louis XIV un *grand*

» Monarque : il n'a garde, sur-tout, d'oublier le
» petit Alexandre-le-Grand. Pour ce qui est d'Hé-
» misthe, il croit ne pouvoir assez célébrer l'é-
» quité d'Auguste, qui appelle Horace *lepidissimum*
» *homunculum*; & il témoigne une affection par-
» ticulière pour Voiture & pour Scarron, qui ont
» si bien décrit à la Postérité leur petite figure.
» Il décide hardiment contre un grand Littérateur,
» & contre tous ses Partisans, qu'Esope n'étoit ni
» plus grand ni plus joli qu'on le représente d'or-
» dinaire. Mais le Guerrier adopte hautement le
» système du Savant que je viens de citer, & sou-
» tient que la Guerre des Rats & des Grenouilles
» (Ouvrage attribué à Esope) est une satire fan-
» glante contre les petits Héros, & par cela même
» que ce ne peut être l'Ouvrage que de quelque
» Colosse impudent. Quant à notre Politique, il
» est tout fier d'un certain Roi d'Egypte, nommé
» Bocchor, qui, à ce que Diodore atteste, fut
» extrêmement petit, & surpassa néanmoins en
» prudence & en habileté tous ceux qui avoient
» vécu avant lui.

» Comme j'ai l'honneur d'être Secrétaire de
» notre Société, c'est mon devoir de recueillir
» tout ce qui se dit, & tout ce qui se fait de re-
» marquable dans notre Assemblée. C'est ce qui

» me met en état de vous communiquer les parti-
» cularités que vous venez de lire, & de vous
» donner encore dans la suite d'autres Mémoires.
» Je dois vous dire aussi que nous avons des Ef-
» pions dans tous les quartiers de la Ville, pour
» être informés de la conduite des Pygmées re-
» belles, qui refusent d'observer nos loix & nos
» statuts. Qu'ils prennent garde à eux. Les grands
» airs qu'ils pourront se donner dans leurs amours,
» ou dans leurs combats, afin de passer pour des
» hommes formels, viendront sûrement à notre
» connoissance; & nous ne manquerons pas d'en
» instruire le Public, dans le dessein de les punir
» & de les corriger.

» Notre Président m'a accordé le privilège
» exclusif d'exposer au mépris de toute la Ville
» les Nains intraitables, qu'une condition aisée
» garantit de la mortification d'être portés dans
» des boîtes de Foire en Foire. Il ne s'est ré-
» servé à lui-même, en qualité de Poète, que
» certains ridicules marqués & propres à aiguïser
» la pointe d'une Épigramme. Adieu, Monsieur,
» je vous salue au nom de toute la Société ».

DENYS LE PETIT, *Secrétaire.*

N U M É R O C L X X I I I .

29 Septembre 1713.

Nec fera conantem

Narcissum aut flexi tacuissém vimen Acanthi ,

Pallentesque hederas , & amantes littora Myrtos.

VIRG. Georg. IV. 123.

IL y a quelques jours que je priai un de mes meilleurs Amis de venir me voir à ma campagne. J'avoue pourtant , qu'en faisant cette invitation , je craignois qu'un endroit si peu orné ne fût guères propre à amuser un homme de goût , qui , en fait d'Architecture & de Jardins , avoit vu tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus beau ; mais je fus étrangement surpris de lui entendre dire , à plus d'une reprise , qu'il avoit trouvé dans ma petite retraite cette vraie beauté , qui lui avoit toujours paru manquer dans les plus fameuses Maisons de campagne d'Angleterre. Il m'exprima sa pensée , en citant ces vers , qui servent de début à une Épigramme de Martial :

*Baiana nostri villa , Bassæ , Fauſinæ**Non otiosis ordinata myrtetis ,*

*Viduaque platano , tonsilique buxeto ,
Ingrata lati spatia detinet campi ;
Sed rure vero , barbaroque latatur.*

Il y a dans l'aimable simplicité de la Nature sans ornemens, quelque chose qui verse dans l'ame une tranquillité plus douce , & une plus noble sensation de plaisir , que ne peuvent faire toutes les merveilles de l'art.

C'étoit-là le goût des Anciens dans leurs Jardins, comme il paroît par les descriptions qu'ils nous en donnent. Deux des plus beaux Génies du monde nous ont laissé chacun la description d'un Jardin. Or, comme ces grands Maîtres ont fait leurs tableaux à plaisir, il y a lieu de croire qu'ils ont rassemblé tout ce que leur sujet pouvoit avoir d'excellent en ce genre, quoique, pour le dire en passant, ils se soient bornés à la seule partie utile des Jardins, & qu'ils n'aient parlé que d'arbres fruitiers, de légumes, d'eaux, &c. Les Pièces que j'ai en vue, sont la description que Virgile fait, dans sa quatrième Georgique, du Jardin cultivé par le Vieillard de Coryce, & celle qu'Homère nous a donnée du Jardin d'Alcinoüs, au septième livre de l'Odyssée.

Le Chevalier Temple remarque que le Jardin

d'Homère a toutes les beautés possibles. Son étendue étoit de quatre arpens ; ce qui , dans ces tems de simplicité , formoit un terrain assez vaste , même pour un Jardin Royal. Enclos de toutes parts , pour la sûreté , il étoit attenant aux Portes du Palais , de sorte qu'on pouvoit s'y rendre commodément.

Le Poëte Grec fait ensuite mention des Arbres qu'on laissoit librement croître. La belle description des Fruits , qui ne manquoient jamais , & des Zéphirs , dont l'haleine se faisoit toujours sentir , n'est qu'une manière plus noble & plus poétique d'exprimer la succession continuelle d'un fruit après un autre , durant tout le cours de l'année.

La Vigne semble avoir été hors du Jardin , de même que les couches de Légumes , qu'Homère met au bout de l'Enclos , dans l'endroit que nous assignons ordinairement à nos Jardins potagers.

C'est une chose remarquable , que la manière dont les deux Fontaines étoient disposées. Elles avoient leur source dans l'Enclos , & , par le moyen de divers aqueducs , l'une apportoit de l'eau à toutes les parties du Jardin , tandis que l'autre passoit par dessous le Palais dans la Ville , pour le service du Public.

Que nos Jardins modernes ont peu de cette charmante simplicité ! Il semble que l'on s'attache à s'éloigner de la Nature , non-seulement en coupant la verdure de la manière la plus bisarre ; mais encore par l'entreprise extravagante de porter l'Art à un point , auquel il ne lui est pas possible d'atteindre : on donne dans la Sculpture ; & il faut , pour satisfaire notre goût grotesque , que les Arbres ressemblent à des Hommes ou à des Animaux.

*Hinc & nexilibus videas è frondibus hortos ;
Implexos latè muros , & mania circum
Porrigere , & latas è ramis surgere turres ;
Deflexam & myrtum in puppes , atque arca nostra ;
In buxisque undare fretum , atque è rore rudentes :
Parte alià frondere suis tentoria castris ;
Scutaque , spiculaque , & jaculantia citria vallos.*

J'ai eu plus d'une fois occasion d'observer que ceux qui ont le plus de génie , & qui sont le plus en état de tirer parti de l'Art , aiment & suivent toujours la Nature ; l'Art le plus parfait n'étant qu'une imitation imparfaite de la Nature , qui est l'unique modèle de toute beauté. Au contraire , les Esprits médiocres & les Sots , sont principalement enchantés des minuties de l'Art , &

s'imaginent qu'une chose est plus admirable , à proportion qu'elle est moins naturelle. Un Bourgeois n'est pas plutôt propriétaire de deux Ifs , qu'il forme le projet d'en faire des Géans , comme ceux de Guildhall. Je connois un Cuisinier du premier ordre , qui a embelli sa Campagne d'un dîner tel qu'on en sert à la cérémonie d'un Couronnement ; on y voit à un bout de la table le Champion , monté sur un Courfier verd , & à l'autre la Reine , parée d'une jeunesse éternelle. Par zèle pour tous mes Compatriotes , qui sont curieux de cette sorte de merveilles , j'ajouterai ici un catalogue de *sempervivum* , qui doivent être vendus dans peu , par un Jardinier de la Ville. Cet Homme s'est adressé à moi pour se faire connoître , & m'a représenté que pour distinguer les Jardins d'autour de Londres de ceux qu'on voit dans les Contrées barbares de la grossière Nature , on auroit besoin d'un Jardinier qui fût en même tems Sculpteur. C'est une idée heureuse , que les Anciens n'ont probablement jamais eue. Quoiqu'il en soit , voici sa liste :

Adam & Eve en Ifs. Adam est un peu endommagé par la chute de l'Arbre de la Science du bien & du mal , abattu par la grande tempête. Eve & le Serpent sont on ne pas mieux.

L'Arche

L'Arche de Noé en Houx ; les côtés sont en assez mauvais état faute d'eau.

La Tour de Babel ; elle n'est pas encore finie.

Saint George en Buis ; son bras n'est pas tout-à-fait assez long ; mais il pourra tuer le Dragon au mois d'Avril prochain.

Un Dragon verd , aussi en Buis , avec une queue de Lierre , qui rampe pour le présent.

N. B. Ces deux articles ne doivent point être vendus séparément.

Le Prince ÉDOUARD *le Noir* en Cyprés.

Un Ours de Laurier sauvage en fleurs , avec un Chasseur de Génévrier en bayes.

Une paire de Géans rabougris , à grand marché.

Une Reine ÉLISABETH en Tilleul , tirant un peu sur les pâles-couleurs ; mais à cela près croissant à merveille.

Une autre Reine ÉLISABETH en Myrthe , qui ne croît pas comme il faut pour avoir été trop près d'un Savinier.

Une vieille Fille-d'honneur en bois vermoulu.

Un magnifique Ben-Johnson en Laurier.

Plusieurs grands Poètes modernes , un peu gâtés ; le prix est d'un fol.

Un Cochon de Haie vive , devenu Porc-épic , pour avoir été laissé à la pluie pendant une semaine.

Tome IV.

L

Un Verrat de Lavande , avec de la Sauge , qui pousse dans son ventre.

Deux Vierges en Sapin ; elles sont prodigieusement avancées.

On taille aussi des Pièces de famille , Hommes , Femmes ou Enfans , si bien que tout Mari peut avoir l'effigie de sa Femme en Myrthe , & la sienne propre en Cornouillier.

« Ta Femme fera comme une vigne féconde , &
» tes Enfans comme des branches d'Olivier autour
» de ta table ».

Fin du Mentor Moderne.

ESSAI
SUR LA
SATYRE,
A LA MÉMOIRE DE POPE.

Par le Docteur BROWN.

ARGUMENT.

PARTIE I.

*D*U but & de l'effet de la Satyre. Amour de la gloire, & crainte du ridicule public. Cette passion, qui a été donnée à l'homme comme un aiguillon, qui l'excite à la vertu, est généralement pervertie. Telle est l'origine de nos folies, de nos vices & de nos misères. L'objet de la Satyre est de rectifier cette passion, de la réduire dans ses propres limites, & de la changer en un motif puissant qui inspire la sagesse & la vertu. De là il s'ensuit que la Satyre peut faire quelque impression sur ceux qui bravent les Loix divines & humaines. On répond à une objection.

PARTIE II.

Règles pour la conduite de la Satyre. La justice & la vérité sont sa principale & essentielle propriété.

Prudence nécessaire dans l'application du ridicule , qui ne doit pas chercher des vérités inconnues , mais affermir celles que l'on connoît. Les bons sujets de la Satyre sont les mœurs du tems présent. Obligation de ne se servir que d'expressions décentes. Différentes méthodes de châtier le vice & la folie. Variété de ton & de style qu'exige chacun de ces sujets. On peut faire l'éloge de la vertu dans la Satyre. Conseils au sujet des Panégyriques. Dignité de la vraie Satyre.

PARTIE III.

Histoire de la Satyre. Satyriques Romains , Lucilius , Horace , Perse , Juvénal , &c. Causes de la décadence de la Littérature , & particulièrement de la Satyre. Renaissance de la Satyre. Érasme , l'un de ses principaux Restaurateurs ; le Docteur Donne , &c. Abus de la Satyre en Angleterre , sous le règne du débauché Charles II. Époque de Dryden. Boileau , en France , a saisi le véritable objet de la Satyre , & Pope en Angleterre.





ESSAI SUR LA SATYRE.

PARTIE I.

LE fort l'a prononcé; la flèche part; & Pope est au nombre des morts. Il tombe sans murmure; il est supérieur au trait cruel qui, en l'immolant, percera jusqu'au cœur de la Nation: vous pleurez; mais la Bretagne, livrée à un sommeil profond, ne sent pas sa blessure. La Sottise triomphante voyoit avec transport la retraite du soleil; & impatiente de voir arriver la nuit, elle frappoit des ailes. Le Crime s'éveille à ce signal, rassemble la foule qui lui est dévouée, & compte déjà les triomphes qu'il se flatte d'obtenir sous le règne de la Stupidité. La fureur étincelle dans leurs yeux; & les serpens de l'Envie sifflent sur le tombeau du Poëte Anglois. Le Monstre vomit ses poisons, & essaie de flétrir les lauriers qui naissent sur ses cendres.

Mais toi , Warburton , dont l'œil pénétrant est en état de discerner toute la grandeur d'une ame honnête , tu as vu dans Pope toutes les vertus & toutes les graces réunies ; & tu as goûté de vraies délices dans son commerce. Tu as parcouru plus d'une fois ses Ecrits avec un zèle respectueux ; & tu as admiré les rares trésors qu'ils renferment. Tu montres la chaîne qui en forme le plan ; & tu jettes un nouvel éclat sur ses productions. Daigne cependant sourire aux efforts d'une Muse , qui voudroit bien suivre son modèle dans la carrière savante qu'il a fournie : elle voit le but où il faudroit atteindre ; mais la foiblesse de ses ailes ne lui permet pas de prendre un essor suffisant. Elle se contentera de présenter le caractère important de la Satyre , selon l'esprit de son grand Archétype , & d'indiquer ses loix : je croirai avoir rempli mon objet , si je puis engager les gens de mérite à concevoir le but généreux de la Satyre , & à la respecter.

Une flamme impétueuse brûle dans tous les cœurs ; c'est l'amour de la gloire ou la crainte de la honte. C'est une seule passion , malgré la variété de ses nuances. L'Enfant qui bégaye , & le Vieillard qui radote , la jeunesse & l'âge mûr , tout ressent ce feu qui s'excite dans l'ame dès notre

naissance. Le Sage soupire après des éloges ; & l'homme modeste ne fuit qu'afin que la gloire le pourfuive. Puissance irrésistible , elle commande à tous les hommes sans distinction ; elle amene l'humble Solitaire à ses pieds , & triomphe de sa résistance. Elle se trouve dans les villes & dans les déserts ; le sceptre & la houlette lui obéissent.

C'est ainsi que le Ciel indulgent conserve cette précieuse étincelle , pour engager les hommes à faire des actions dignes d'une gloire immortelle. Mais l'homme , cet Être vain , qui n'est sage que dans l'exercice de sa folie , rejette la manne qui descend d'en haut : il écoute avec transport la voix des passions ; & il peut s'amuser orgueilleusement avec un jouet. A chaque fois qu'une image trompeuse séduit sa vue , il quitte la réalité pour l'illusion. Il court ardemment après sa chimère ; & en cherchant la gloire , il se plonge dans l'abîme du vice , jusqu'à ce que follement ambitieux , & stérilement vain , il manque tous les éloges auxquels il aspirait.

Voilà comment l'impérieuse Nature se fait toujours obéir , & grave son ouvrage dans tous les cœurs. L'homme peut corrompre toutes les facultés qui prennent leur source dans la souveraine Nature ; mais il ne peut jamais les détruire. Les

passions furieuses opposent des efforts impuissans ; mais, semblables à un fleuve impétueux, elles sont arrêtées dans leur course ; elles se portent à de nouveaux excès, marchent dans des routes défendues, & font périr les vertus qu'elles dévoient auparavant.

Le plus grand ennemi de la vertu, le pire de tous les maux, est la mauvaise honte. Quelle foule abjecte ne voit-on pas ramper aux pieds de cette Idole ? Combien n'est-il pas d'ames viles, qui se laissent enchaîner par des folies qui ne sont pas les leurs ? Bassement timides, & lâches par la mode, nous cherchons dans les autres les vertus qui nous conviennent ; aveugles sur nos vrais intérêts, nous adoptons chaque vice étranger qu'on nous propose ; on imite la foiblesse, le caprice, le caractère frivole de ses Voisins. Chaque fou, qui est esclave de l'ambition, languit dans sa pompeuse misère ; le poids de son onéreuse grandeur l'accable ; & il renonceroit généreusement à cette vaine fumée qu'il poursuit ; mais la honte, le Démon cruel de la honte, l'épouvante par la crainte du ridicule, & lui dit à l'oreille : *Le monde vous traitera de fou.*

Voyez ce Malheureux, qui s'est élevé aux dépens de la Religion, & qui s'annonce hautement

pour impie ; il croit & tremble dans le tems même qu'il insulte au Ciel. Esprit fort par foiblesse, & hardi par crainte, il redoute les railleries des Sots : il marche intrépidement sur les traces de Spinosa ; poltron avec les hommes, il est brave contre Dieu.

La bonne-foi, l'équité, le Ciel même ne font plus d'impression sur le cœur de l'homme, quand il est vendu à la fausse ambition. Ainsi le sévère Caton, méconnoissant la vérité, devient la victime de ses fausses notions ; rien ne pouvoit soumettre sa vertu que son orgueil. Voilà pourquoi Lucrece, après un crime involontaire qui souilla son innocence, voulut périr pour cet honneur qu'elle prétendoit venger. C'est ainsi que la vertu tombe sous une foule de vœux & de desirs contraires, tandis que les passions, qui devroient la servir, se déclarent ses ennemies.

Delà le pouvoir de la Satyre. Son objet est de conjurer les déréglemens du cœur. Elle montre le sanctuaire de la vraie gloire ; & elle instruit l'ambitieux effréné dans l'art de la sagesse. Elle excite dans l'ame des vœux que la vertu approuve ; elle tire le bien du mal ; elle ôte à la tyrannie son masque imposant ; & ce monstre paroît sous ses vraies couleurs. Elle confond l'insolence de l'or-

gueil, punit les brigandages, & met la Couronne sur la tête de la vertu.

La Satyre ne vante pas ici un pouvoir imaginaire, quoiqu'elle se trouve souvent réduite à déplorer des maux qu'elle ne peut guérir. Les gens de bien la favorisent; & les méchans la craignent; les uns tâchent d'échapper à sa vue perçante; & les autres s'y présentent avec confiance. L'homme vain & méprisable obéit à sa voix redoutable; & tous les ennemis de la sagesse éprouvent le poids de sa puissance. Les Petits-Mâtres, les Pédans, quittent leur fol orgueil, dès qu'ils entendent ses murmures. L'extravagance, même la plus bruyante, devient tranquille, lorsqu'elle la voit paroître; & la Sottise étonnée cesse d'écrire. Telle que l'abeille, elle tire, avec encore plus d'art, du poison du vice une rosée salutaire. Toutes les institutions humaines sont foibles, lorsqu'il s'agit de calmer la fermentation du cœur: il échappe adroitement, & s'enveloppe dans un labyrinthe impénétrable; le torrent du vice l'emporte avec impétuosité. La Religion sacrée, qui prit naissance dans le Ciel, méprisée par le grand nombre, cherche un asyle dans le sein des Sages; la foule se moque insolemment de ceux qui marchent à sa suite; & la justice tonne en vain. Mais

la flèche de la Satyre peut percer l'ame la plus dure; elle endort la fureur d'une passion dominante; elle abat les remparts de l'orgueil, & frappe d'effroi le faux brave qui défioit le Ciel & la terre. Lorsque la corruption, couronnée par ses Partisans, insulte à la justice étendue à ses pieds, l'audacieuse Satyre ébranle le Tyran sur son trône, & vole au secours d'un Peuple opprimé : aussi puissante que la mort, elle renverse dans la poussière les Esclaves & les Sycophantes. Mais chez les fauteurs du vice, chez les ennemis de la Satyre, la vérité passe pour humeur, & tout juste reproche pour méchanceté.

A la bonne heure, qu'ils redoutent la voix de la censure; qu'ils tremblent lorsque la Satyre prend ses crayons, ce pinceau enchanté, qui, semblable à la lance d'Ituriel, découvre le pied fourchu & les longues oreilles de ceux qu'elle accuse; qui montre le vice & la folie sous leurs couleurs naturelles; qui fait voir qu'une Duchesse est quelquefois une prostituée, & un Petit-Maitre un singe; qui force le vil Calomniateur de quitter son masque, jusqu'à ce qu'on remarque que le crapaud est un Démon.

Quelle lâche maxime, de s'imaginer qu'un homme de bien doit toujours sourire ! C'est, sans

doute , pour mettre à couvert les Sots & les Méchans. L'éclat de la sagesse brille davantage lorsqu'elle fronce le sourcil , & lorsque le zèle de la vertu excite son mépris pour le vice. Lorsque l'équité condamne , c'est une barbarie d'épargner ; la Législation est indulgente lorsqu'elle fait pendre les frippons. Qui combat l'adversaire de la vertu , est ami de la vertu : que l'on juge du caractère de la Satyre par son objet ; elle ne punit que le crime ; & elle aime tous les hommes. La main généreuse d'Allen même fait moins de bien , que les reproches de la Satyre ; il sert le Genre-humain ; la Satyre châtie ceux qui l'affligent : c'est également remplir les vues du Ciel.

Le trait s'émouffe souvent contre des cœurs insensibles ; quoique l'exemple soit frappant , la punition est foible. Ceux qui la méritent le plus , en sont le moins affectés. Cibber faisoit parade de sa sottise , & Chartres de ses crimes. Quel mal y a-t-il donc de dévouer à l'ignominie les fous & les méchans qui ont perdu tout sentiment de honte ? La Satyre fait souvent l'office d'un fidèle Chirurgien ; son art est utile , quoique douloureux : hardie avec réserve , elle ne blesse que pour guérir , quoique l'insensé s'efforce de détourner l'instrument. La Satyre qui s'exerce avec impar-

rialité est toujours innocente ; sa vengeance est indulgente ; elle va jusqu'à ménager les ennemis de la vertu : que le coupable porte la peine du scandale ; le Sot & le Frippon sont leur propre Satyre.

P A R T I E I I.

Ayez donc une noble audace ; mais , pénétré de vos devoirs , unissez la justice au zèle. Ne briguez pas de vains applaudissemens dans ce siècle malheureux ; la critique d'un lâche est un éloge.

Proposez-vous un noble sujet ; & faites voir aux hommes que la vérité a encore un ami. C'est une ignoble ambition que celle d'écrire pour la réputation de bel-esprit ; c'est ainsi qu'un fat grimace pour montrer qu'il a de belles dents. Flétrir légèrement des travers qui ne sont pas bien décidés , ou fronder puérilement des défauts inconnus , c'est sottise : mais c'est un crime & une plus lâche sottise , que d'enfoncer le trait de la Satyre dans un cœur intègre , uniquement pour faire briller son art. Monstre détesté , vil Ecrivain ! tu es insensible à la voix de l'honneur ; tu répands tes poisons sur le caractère d'un homme de bien ! Barbare ravisseur , tu enlèves à l'inno-

cence une réputation qui lui est plus chère que la liberté, que la vie même ! Quel sera le prix de ton crime & de tant de bassesse ? Un opprobre éternel fera ta récompense. La vérité brave tes vains efforts ; elle réfléchira contre toi la flèche empestée dont tu perces la vertu ; & ce venin mortel passera dans ton cœur.

Pour seconde règle, le trait dangereux de la Satyre ne doit s'appliquer qu'avec discrétion : il faut l'œil d'un aigle pour diriger les ferres d'un aigle. Que la Satyre connoisse donc son véritable but, & qu'elle ne frappe jamais, qu'elle ne soit sûre de frapper un ennemi. Qu'on ne s'imagine pas follement avoir blessé un fou réel, parce que le ridicule fournit un bon mot. La vertu a souvent été sacrifiée, au lieu de la vraie victime que l'on devoit immoler. Voyez Artemise, qui monte sur le trône de la raison, & qui dans son héroïque indifférence abandonne à son esclave des honneurs qui ne lui appartiennent point ; le libertin insensé fait des commentaires sur son enjouement, & se donne carrière, tandis que le sot flatte sa folie. Perifflons la bonhomie de nos Ancêtres & leurs vieux principes ; ils rioient parce qu'ils voyoient un fou. Nous avons aujourd'hui une Logique plus sublime ; car nous voyons un fou parce que nous

rions. Pourquoi chercher avidement la vérité dans son antre obscur ? elle siège sur les joues épanouies d'un rieur ; méprisant un raisonneur attrabilaire , elle ne se trouve que chez le Petit-Maitre & l'Esprit-fort. Le nombre de ceux qui peuvent percer dans le dédale du raisonnement est fort court ; mais tout le monde peut entendre le langage des grimaces. Voilà pourquoi la main victorieuse du Ridicule fera des prodiges dans notre Patrie. Lié par la magie de son foible tissu , c'est en vain , illustre Warburton , que tu frémis d'être arrêté par de telles entraves ; c'est en vain que tu pénètres dans le labyrinthe de la vérité , & que tu prêtes à l'homme égaré le fil qui doit le conduire dans cette sombre nuit. La raison ne vantera plus son pouvoir divin ; l'efficace du ridicule ébranle ses fondemens ; une mauvaise plaisanterie renverfera son Temple sacré ; & un imbécile polisson triomphera de Berkley.

L'ordre est interverti : ayez la sagesse de vous en tenir aux bonnes règles ; & ne croyez pas que c'est au ridicule à développer la vérité , quoiqu'il jette sur tout un éclat éblouissant ; c'est ainsi que le prisme ne fait que tromper la justesse du coup d'œil , & donne à chaque objet toutes sortes de nuances. Le ridicule est comme un aventurier

entreprenant, quoiqu'aveugle ; il fait force de voiles & avance toujours ; il est sourd aux gémissemens de la vertu, qui fait naufrage dans la tempête. Prenez une autre méthode ; que la saine raison préside au gouvernail ; qu'elle vous mène selon le vent , & qu'elle calme la fureur des vagues : lorsque la raison a exposé son objet sous ses vraies couleurs , employez alors le badinage ; nous sommes au port.

Quoique l'on puisse évoquer tous les siècles , peignez néanmoins principalement le vôtre : faites contraster dans vos peintures les ombres de la folie avec l'éclat de la sagesse ; & jugez des mœurs présentes par les anciennes. Que les Héros de la Bretagne ressuscitent sous vos crayons ; & que notre ancienne gloire flétrisse nos vices modernes : remettez sous les yeux d'un siècle pervers, d'immortelles actions ; & que les enfans rougissent en voyant combien ils diffèrent de leurs pères. La probité & l'amour de la justice ne passoient pas encore pour folie , lorsque l'Esclave des Grands étoit noté comme une ame basse , lorsque l'Escroc n'osoit encore que mentir , ou piper les cartes : la débauche ne faisoit pas un titre d'honneur ; & la chasteté obtenoit plus d'égards que le libertinage ; le vice ne s'affichoit pas comme la
prérogative

prérogative de la liberté , & le zèle du bien public n'étoit pas fiffé publiquement.

Soyez hardi ; & cherchez l'expression propre ; que la vertueuse Satyre ne prenne pas le ton d'un Xantippe. Ne la défigurez pas par des ornemens indignes d'elle ; elle doit gronder ou sourire avec grace ; que sa gaieté ou sa colère ne passe pas les bornes d'une juste modération ; & qu'elle ne prêche pas la modestie avec le langage de l'indécence ; qu'elle blesse au vif , mais sans scandale ; qu'elle éclate ensuite dans toute sa beauté sous le voile transparent de l'ironie ; elle en frappera davantage. Louez en piquant ; célébrez la vertu de Clodius & la sagesse de l'infâme Bufa.

Ne jetez point sur la folie un œil d'indignation : qui employa jamais du canon pour écraser un insecte ? Ne tympanisez pas le vice ; c'est une entreprise absurde & frivole , que de prétendre arrêter un Tigre par une chaîne aussi foible. Il y a même plus ; quand vous vous contentez de rire à la vue du crime , le méchant triomphe ; c'est une espèce d'approbation. Il faut que la Satyre , pour remplir son objet , tonne contre le vice , & se joue de la folie.

Sachez ensuite prendre un ton conforme à
Tome IV. M

chaque fujet ; que la pensée & la diction soient assorties ; que votre effor soit proportionné à la carrière que vous avez à parcourir ; restez sur la terre , ou élancez-vous au Ciel , mais toujours à propos. Ainsi quand vous attaquez un travers à la mode , que votre expression soit claire & simple. Peignez , sans effort , le Grand ambitieux qui brille à conduire un char ; célébrez avec aisance les expéditions nocturnes de ces illustres Chefs , qui triomphent , avec une rare habileté , du malheureux Roi — *de pique*. Que la Satyre joue avec grace ces ridicules ; ôtez à la folie ses petits prétextes ; & que le seul bon sens venge le monde de tout genre d'affectation.

Mais lorsque la vertu trahie par ceux qui doivent la protéger , est renversée de son trône ; lorsqu'elle invoque le secours de la Satyre contre le crime , qui se cachoit autrefois dans les ténèbres , montrez un front sévère , & attaquez-le à la face du jour. Je vois l'Hymen indigné éteindre ses flambeaux sacrés , & la Chasteté disparaître en gémissant , tandis que l'infâme Adultère , échappé du Cocyte , lève insolemment la tête , & profane le nœud le plus saint : on vend à l'enchère l'intérêt public & la bonne-foi ; des âmes viles trahissent la liberté pour de l'or ; la corruption , en-

core plus cruelle que le destin, fappe les fondemens de l'État ; le vice & l'irréligion , armés d'impof-ture , font la guerre au Ciel. Il faut alors que la Satyre s'élève avec chaleur contre leurs attentats , & qu'elle éclate avec la fureur de l'indignation. Qu'elle vôle au fommet du Parnaffe , & prenne le noble effor de l'Épopée ; l'éclair & la foudre doi-vent épouvanter le crime ; que la tempête aug-mente , & venge la vertu d'un monde coupable.

Souvent la Satyre s'annonce avec plus de dou-keur & fourit aux amis de la vertu ; elle blesse à regret , & console avec complaisance ; elle loue avec transport le mérite , partout où elle le trouve. C'est principalement lorsque la vertu , les Lettres & les Arts penchent vers leur décadence , qu'elle aime à rendre justice aux Héros qui combattent le torrent. Quand le vrai génie peint d'un vif éclat les derniers jours de l'Angleterre , la Satyre cou-ronne fon triomphe ; elle voit avec raviffement l'éloquence Romaine dans la bouche de Murray , & l'impreffion qu'elle fait fur le cœur. Elle chante un York , qui s'est rendu célèbre avant l'âge ; qui accueille tout genre de mérite , & qui difcerne toutes les vertus , excepté les fiennes. Cam vante , avec un généreux emprefsement , les belles ames ; c'est la voix d'un vrai Sage , d'un judicieux Criti-

que , & d'un excellent Écrivain. La vertu & les arts éplorés trouvent un ami dans Widcombe ; les Muses rassemblent des fleurs pour le couronner.

Au reste , il faut marcher avec précaution dans cette route dangereuse , qui est hérissée de précipices. Que la vérité soit votre guide ; & méprisez les prévenances de l'ambition : si vous tombez alors , consolez-vous ; c'est une grande chute. La Poésie ne doit briller que de l'éclat de la vertu ; & l'Auteur a rempli sa tâche. Pourroit-on voir de sang froid une pierre commune montée en or ? Que le vrai mérite fasse donc l'ornement de vos Vers ; car c'est s'avilir , que de prostituer l'éloge à de faux Héros ; avec tout l'esprit & tout l'art possible , on ne fait par-là que se dévouer à l'opprobre.

Ne vous bornez pas simplement aux règles immédiates de la Satyre. Vous pouvez employer de nobles descriptions , dessiner quelquefois un paysage , & peindre les nuances d'une belle soirée ; prenez ensuite un essor plus sublime ; caractérisez les passions , & faites voir l'homme. Il n'est pas facile de sonder les replis & de pénétrer dans le Dédale obscur de l'ame. Que le vice & la vertu nous frappent tour-à-tour par le contraste de leurs couleurs ; évoquez un Wolfey ou un Cromwell ; puis faites paroître sur la scène

les mânes respectables d'un Chesterfield ou d'un Lonsdale ; que l'énergie & l'aménité varient successivement votre tableau ; que la lumière & les ombres s'y placent avec art ; & que le feu sacré du génie en anime toutes les parties.

P A R T I E I I I.

Tel a été le caractère de la Satyre dans tous les siècles ; elle fut toujours l'amie de la vérité , de la vertu & des hommes : cependant les poisons du vice avoient infecté l'univers avant sa naissance ; l'homme étoit coupable avant qu'elle élevât la voix. Les siècles vertueux entendirent les doux accens des Muses , jusqu'à ce que l'irruption du crime excita leur fureur. La vérité éprouva leur généreux ressentiment , & les pressa de la servir. On vit d'abord la Satyre s'armer contre les Grecs ; & Sparte éprouva la force de l'impétueux *Iambe* (1). Elle passa ensuite dans le Latium ; & le fougueux Lucilius lança contre le vice des traits enflammés (2). Il poursuivit , avec un courage

(1) *Archilocus proprio rabies armavit Iambo.*

HORACE.

(2) *Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit , rubet Auditor cui frigida mens est , &c.*

JUVEN.

M 3.

indompté , les ennemis de la vertu ; & les Coupables tremblèrent. L'élégant Horace s'arma bientôt après pour la même cause ; il quitta sa lyre pour fronder les méchans : mille traits acérés partirent de sa main ; & sa Satyre blessa d'autant plus vivement , qu'elle étoit plus polie. Son art , qu'il cachoit sous une feinte négligence , sembloit flatter les ennemis de la raison , & les frappoit en riant ; la flèche , qu'il décochoit en se jouant , pénétrait jusqu'au cœur.

Le majestueux Perse fut plus grave ; ses écrits renferment plus de sens que de mots : sa tranquillité philosophique bravoit un Tyran , le fléau de Rome , & châtoit la corruption avec une verge de fer.

Une éloquence ardente caractérise les Vers impétueux de Juvenal ; sublime , hardi & plein de bile , il effraya la Maîtresse du monde ; l'insolente grandeur fut flétrie comme elle le méritoit. C'est un torrent fougueux , qui mine & renverse le rocher orgueilleux , qui menaçoit le Ciel.

Mais que vois-je ? Le luxe asservit l'univers , & la désolation marche à sa suite. Tels qu'un déluge d'insectes , qui ravagent les fleurs , & ruinent l'espérance des moissons , des armées de Barbares portent partout la mort ; ils flétrissent les lauriers

de leur souffle empesté ; la nuit de la superstition couvre l'univers ; & ses malignes influences plongent le génie dans un profond sommeil : les Muses ne l'inspirent plus, & la Stupidité dort dans leurs sacrés bosquets. L'esprit, l'amour de la liberté deviennent des crimes ; & rien n'est si dangereux que d'avoir du bon sens.

Cependant les Sciences laissent enfin échapper un rayon, & ramènent la lumière. Que la Satyre se venge d'un ennemi vaincu, du tyran préjugé ; qu'elle prépare son arc pour le percer dans sa fuite. Le Ciel écoute mes vœux : l'immortel Erasme rompt l'enchantement ; & la Sottise tombe sous ses coups. C'est en vain que la canaille sacrée des Moines grimace, fulmine & débite son fade jargon ; la Stupidité quitte, en gémissant, son sceptre de plomb ; & la vérité triomphe de l'ignorance & de l'erreur.

Le Docteur Donne prit en main cette illustre cause. Il fut couronné par le génie, quoique ses vers ne fussent que de la prose. Dans un siècle de pointes & de pédans, il montra toute l'énergie d'un sens solide, & pensa en Romain.

La Satyre avoit à peine rallumé son flambeau, qu'à la honte de mon pays, les méchans commencèrent à se révolter ; & le faux bel-esprit déclara

la guerre à la raison. Il s'éleva alors une race abjecte & mercenaire, que la postérité ne se rappellera qu'avec mépris ; une troupe d'Ecrivailleurs qui compilèrent sans discernement. Leurs Ouvrages, vuides de pensées, n'offrent que du clinquant ; le génie, mutilé, pour ainsi dire, ne s'y trouve que par fragmens ; c'est une glace informe, qui, loin de réfléchir l'éclat de la Nature, ne fait que confondre la vue. Le Poëte à la mode auroit rougi d'exposer les maximes simples d'une juste Morale ; il n'eut d'autre ambition que celle de dire *les choses les plus étranges*. Il se distingua par des équivoques obscènes pour faire sourire son digne Protecteur ; des blasphèmes contre Dieu, ou la vertu, furent les jeux de sa Muse profane.

Malheureux Dryden ! qui peut voir sans douleur que tu réunis en toi les extrêmes, le comble du génie & de la bassesse ? Cette flamme, qui pouvoit monter jusqu'au Ciel, tombe dans l'égoût du vice : sa Muse, que la sagesse réclamoit, se prostitue lâchement à l'intérêt, & rampe aux pieds de la grandeur : ces fleurs, qui devoient orner la vertu, elle les prodigue à des femmes perdues, à des traîtres, à des tyrans : des talens supérieurs sont désavoués par l'honneur ; & la Renommée ne les annonce qu'en gémissant ; la

gloire , que son génie lui procura , devient le monument de sa honte.

La France fut plus heureuse. L'immortel Despréaux s'illustre avec la réserve d'un Sage. Le Génie de la Satyre l'instruit dans ses vraies maximes ; & le feu sacré , qu'il excita dans son sein , lui fit un nom que la Vertu chérit. Ses Vers sont dictés par les Muses & la raison : il prend son effor ; & le jugement le guide.

A la fin cependant le Génie de la Bretagne se réveille , & répand ses trésors sur son Isle favorite : il ceint le front de Pope d'une couronne immortelle , & concentre tous les talens des Poètes dans un seul. On retrouve dans ses divers Ecrits toute la force de l'éloquence Romaine , un aimable enjouement , une judicieuse énergie & un mâle enthousiasme : à son aspect , le crime & la sottise disparaissent , comme les spectres qui s'évanouissent à l'approche de la lumière. Il offre à nos yeux surpris une glace fidèle , où ses différens caractères , dessinés avec justesse & vérité , enchantent le Spectateur. Il y amène le vice enchaîné , qui voit sa laideur , & le condamne avec dépit ; au lieu que la Vertu y contemple modestement sa beauté céleste. Mais comment peindre l'ame du Poète ? Tous mes crayons ne la repré-

senteroient que foiblement. Qui peut développer l'éclat d'un astre , à moins qu'il ne trempe son pinceau dans ses rayons ? Qui chantera un Dieu , si le Dieu ne l'inspire ? Il faut la rapidité du feu pour atteindre à l'éclair. Ainsi , divin Pope , pour faire connoître ton génie , j'aurois besoin du tien. Tu peux seul te peindre. Toutes les Muses se sont disputé la gloire de t'inspirer : les Graces ont abandonné les bosquets d'Idalie pour marcher sur tes pas ; elles t'attendoient au berceau ; leurs leçons formèrent tes premiers accens ; & tu parlas leur langage dès ton enfance. Bientôt après l'auguste Sagesse se présenta à celui qui devoit célébrer ses saints préceptes : embrasé d'une flamme céleste , il écrasa cette troupe rampante & mercenaire , que la crainte fait obéir , ou que la coupable Grandeur peut corrompre. Le Poëte , qui ne vole que sur les ailes de l'imagination , s'arrête à chaque instant dans sa carrière , & s'amuse d'un jouët. Mais le sublime Pope s'élève avec la hardiesse du génie : il embrasse toute la création ; il cherche , en quelque sorte , de nouvelles découvertes & de nouveaux mondes ; & il rapporte sur la terre les trésors sacrés de la vertu ; il porte dans l'ame un sentiment délicieux , que tout le manège de l'esprit ne peut donner , & que le cœur reçoit

avec transport. L'esprit seul ne jette qu'une étincelle passagère, qui s'évanouit subitement aux yeux du Spectateur : quand il est excité par le souffle empoisonné du vice, c'est un météore funeste qui brille d'un éclat destructeur. Mais le génie, guidé par la lumière de la vérité, brûle d'un feu pur & constant comme la source du jour : ses rayons bienfaisans fécondent, échauffent & élèvent l'ame ; ils dissipent le sombre nuage des passions, & font fleurir toutes les vertus. Voilà ta gloire, illustre Pope : tes talens furent un don du Ciel ; la raison & l'harmonie se réunissent dans tes Vers immortels ; ton esprit, quoique sans égal, n'y brille qu'au second rang ; il se confond, il semble s'anéantir dans l'éclat supérieur de la vérité. L'amitié égara-t-elle jamais ta Muse ? ce seroit certainement l'excuse la plus plausible. L'amitié sacrée, qui inspira tes chants, seroit belle dans ses défauts ; & tu aurois noblement tort. La vérité même peut à peine condamner une pareille erreur ; c'est presque une vertu, lorsqu'elle prend sa source dans l'amitié.

Noms immortels, Poëtes divins, que la postérité citera toujours avec éloge, & que la vertu couronna de lauriers qui ne se flétriront jamais, dites-moi ; ma Muse simple & sans art pourra-

t-elle allumer son foible flambeau au feu de votre génie ? Ou si vous l'inspirez , cher Warburton , fera-t-elle en état de fournir une plus noble carrière , d'exposer les sources célestes du bonheur , d'effrayer la tyrannie & l'oppression , de chanter , en un mot , la gloire de mon pays ? Dans ce cas , descens , fainte Vérité , & préside à ses accens ; apprens-lui à marcher d'un pas égal , & à n'avoir d'autres amis , ni d'autres ennemis que les tiens ; que ton front sévère la contienne toujours dans les bornes de l'honneur & de la probité. Mais si perdant de vue la route que tu lui traces ; si , dans son orgueil insensé , elle s'engageoit dans l'obscur labyrinthe de l'esprit ; si elle étoit jamais tentée d'offrir un vil encens sur les autels de la corruption : uses de ton pouvoir ; & confonds cette odieuse entreprise ; anéantis le Profanateur ; & que le monde voie , avec effroi , que l'infamie est le partage du crime.

Fin de l'Essai sur la Satyre.



É P I T R E

A U

DOCTEUR ARBUTHNOT,

S E R V A N T

D E P R O L O G U E

A U X S A T Y R E S.

POPE. **J**EAN (1), ferme la porte ; ferme-la, mon Ami : attache le marteau ; & dis que je suis malade , que je suis mort. Les feux de la Canicule se font sentir ; & je pense que tous les foux des Petites-Maisons & du Parnasse sont échappés. Vois comme ils ont l'œil ardent. Ils tiennent des papiers dans chaque main, sont en délire , récitent des Vers , & courent çà & là comme des

(1) Jean Scarl, ancien & fidèle valet de Pope , qui s'est souvenu de lui dans son Testament.

maniaques. Où trouverai-je une retraite sûre, ou quelque ombrage assez épais pour me cacher ? Ils pénètrent dans ma grotte, après avoir forcé mes bosquets. Ils m'attaquent par terre & par eau, arrêtent ma voiture, & abordent ma berge. L'Eglise ne me sert point d'asyle contre leur fureur ; & leur importunité cruelle fait que le Dimanche même n'est pas un jour de repos pour moi. C'est précisément ce jour que quelque Poëte famélique choisit, pour quitter la retraite qui le met à couvert de la poursuite de ses créanciers (1), & m'assassiner justement à l'heure du dîner.

S'il y a un Prêtre qui ait rêvé en s'enivrant de bière, une femme qui ait le vin tendre & du goût pour la Poésie, un grand Seigneur qui ait la manie de rimer, un Clerc prédestiné à désespérer son Père, en écrivant des Stances, au lieu de mettre au net un contrat ; enfin, s'il y a quelque enragé qui, faute d'encre & de papier, employe du charbon pour tracer des Vers sur les parois de sa cellule, tous courent en foule à Twickenham, & me demandent humblement que je nourrisse leur folie & leur vanité. C'est à mes Ouvrages qu'Ar-

(1) Cet endroit s'appelle le *Mint*.

thur s'en prend de ce que son fils néglige l'étude des Loix (1), & le pauvre Cornus, voyant que sa femme l'abandonne pour courir après un Amant, maudit Pope, la Poésie & le Bel-esprit.

C'est donc parce que le Ciel continue à prolonger ma vie, que le Monde est inondé d'un déluge de mauvais Vers. N'y a-t-il aucune recette contre cette épidémie ? Dois-je périr par un effet de la fureur ou de l'amitié d'un Fou ? Alternative horrible ! je ne saurois y tenir : mes Ennemis écrivent, & mes Amis savent lire. Ils veulent que je dise mon sentiment sur leurs écrits, moi, dont le silence les offenserait, & qui ne puis me résoudre à mentir. Leur rire au nez, ce seroit manquer également de politesse & de bonté d'ame ; & il n'est point au pouvoir de mon visage de conserver un air de gravité. Je m'affieds donc d'un air honnête & affligé ; je lis avec un chagrin sincère, & de violens maux de tête (2) ; je donne enfin ce salutaire conseil à des oreilles peu disposées à l'écouter : *gardez votre pièce neuf ans*. Neuf ans, s'écrie ce Poëte, qui logeant au sixième étage

(1) Arthur Moore.

(2) Par allusion à cette incommodité dont il étoit extrêmement tourmenté.

dans Grubstreet, & endormi par le doux Zéphir qui traverse quelque vitre cassée, fait des Vers avant que d'être éveillé, & les donne, par déférence pour ses Amis, & pour la faim qui le dévore, d'abord à l'Imprimeur, pour avoir de quoi payer à tems le loyer de son galetas. « Vous » croyez donc, ajoute-t-il, que ma pièce a des » défauts? Prenez-là, Monsieur; je suis la docilité même; faites-y les changemens qu'il vous » plaira, & rendez-là digne de vous. »

Un autre, modeste à l'excès, ne demande que trois choses, mon amitié, un Prologue pour sa pièce, & dix livres sterling.

Pitholéon me fait dire : « Vous connoissez » Mylord Duc; j'ai besoin d'un Protecteur; de- » mandez-lui quelque place pour moi : Pitholéon a composé une Satyre contre moi, — « Oui, » mais voici une Lettre qui assure que, quand la » Satyre a été composée, l'Auteur ne vous con- » noissoit pas. Auriez-vous la hardiesse de le re- » fuser? Curl l'invite à dîner; & vous le verrez au » premier jour écrire un Journal, ou se faire » Prêtre. »

Que m'apportez-vous-là? Un gros paquet;
« — Monsieur, voici une Tragédie qu'un Etranger » vous présente. » Ce sont les prémices d'une
Musé

Muse qui n'a ni Père ni Mère ! Que faire ? Si je critique la Pièce , l'Auteur sera pis qu'enragé contre moi : si je l'approuve , il me dira , je vous prie de la recommander aux Comédiens. A ces mots , je rends graces au Ciel , qui n'a point permis que j'eusse quelque liaison avec les Histrions. Irrité de ce que la Troupe rejette sa Tragédie , il s'étonne d'une si étrange stupidité , & menace de faire imprimer la Pièce. « — Monsieur, parlez-en » pour moi à Lintôt. Moi ! parler à cet animal » bourru ! il croira que vous lui en demandez » beaucoup trop. Point du tout, Monsieur, si » vous voulez bien revoir l'Ouvrage & le retou- » cher. » Mes refus ne l'engagent qu'à varier ses instances. Enfin , il me dit tout bas à l'oreille : « Chargez-vous-en ; & nous partagerons ce qui » en pourra revenir. » Ravi d'avoir occasion de lui faire une querelle , Monsieur , lui dis-je , que je ne vous revoie jamais , ni vos Ouvrages.

On prétend que les oreilles de Midas (Personnage sacré) ne commencèrent pas plutôt à pousser , que son premier Ministre s'en aperçut (1). D'au-

(1) C'est Chaucer qui lui attribue cette découverte. Voyez la Femme de Bath dans les Fables de Dryden.

tres disent que la Reine l'avoit découvert avant lui : quoi qu'il en soit, il devoit le dire à son Maître, ou en crever. Ma situation n'est-elle pas plus fâcheuse encore à la vue des oreilles d'âne que tous les Sots dressent à mes yeux ?

ARBUTHNOT. Vous en dites trop, mon Ami ; & la prudence exige que vous marquiez plus de retenue. Ne nommez jamais ni Rois, ni Reines, ni premiers Ministres. Et qu'est-il nécessaire que vous parliez d'oreilles ? Laissez les ânes porter en paix les leurs. Ce n'est exiger de vous rien de difficile.

P. Comment rien ! ils mordent & ruent. La DUNCIADÉ paroîtra ; & le grand secret, que chaque Sot est un âne, sera révélé. Quand j'aurai déchargé mon cœur de ce fardeau, mon sommeil n'en fera que plus tranquille ; & la femme de Midas dort fort bien, après avoir dit la chose à son Mari.

Cette sincérité vous paroît peut-être cruelle. Mais sachez qu'il n'y a pas d'Être au monde moins sensible qu'un Sot. Des ris immodérés éclatent autour de toi, ô Codrus ; & tu n'éprouves pas la moindre émotion. Les éclats redoublent ; les Loges, le Théâtre & le Parterre en ont des convulsions : toi seul tu conserves une intrépide gra-

vité, dans le tems que l'Univers entier creve de rire (1). Qui pourroit inspirer des sentimens de bonté à un mauvais Ecrivain? Rompez la toile de cette Araignée; & l'Insecte venimeux en filera une autre avec un nouveau plaisir. Anéantissez les calomnies & les sophismes de cet Auteur; & vous le verrez, tel que l'Araignée, reprendre son travail: il règnera, comme elle, au centre de ses desseins, & s'enorgueillira de la grandeur de son chétif Ouvrage (2).

Mais qui ai-je offensé? Quel Grand de la Cour ai-je rendu modeste? Et où est le Poëte que j'aie obligé à craindre les cruelles plaisanteries du Parnasse? Cibber a-t-il perdu le Protecteur qu'il flatte, & la Courtisane qu'il aime? Henley n'est-il pas toujours le Favori des Bouchers, & Moore celui

(1) Par allusion au passage d'Horace :

*Si fractus illabatur orbis ,
Impavidum serient ruina.*

(2) Cette métamorphose d'un mauvais Écrivain en une araignée, est bien plus Poétique que n'auroit été une simple comparaison. L'un & l'autre de ces deux animaux forment des lignes, qui ne partent point de leur tête (siège de la raison); & ces lignes sont telles, qu'il n'y a que des créatures plus foibles qu'eux-mêmes, qui puissent s'y laisser prendre.

des Francs-Maçons (1) ! Bavius ne trouve-t-il plus à diner ? Et n'y a-t-il pas encore un Evêque qui fait profession de croire que Philips a de l'esprit. L'éternelle Sappho. —

A. Taifez-vous, je vous prie. — Pourquoi vous faire des ennemis ? Ne nommez personne. — Calmez-vous ; & apprenez d'un Ami à être prudent : je pourrois écrire comme un autre ; & je suis deux fois plus grand que vous. Mais des ennemis si puissans. —

P. Je les crains moins tous ensemble, qu'un seul Adulateur rampant. S'il en faut croire les Naturalistes, ce n'est pas la morsure des Animaux enragés qui tue, mais leur salive. Un Maniaque en fureur est un pauvre innocent. Ce que je crains le plus de la part de mes ennemis, c'est un air d'amitié & de repentir.

Celui-ci m'adresse une Epître dédicatoire en prose empoulée, & jette, par-là, sur moi un plus grand ridicule, que ne pourroient faire dix de mes ennemis. Celui-là entreprend ma défense contre tous les libelles de Grubstreet, & me dis-

(1) On trouve, relativement à ce personnage, plusieurs particularités très-curieuses dans le troisième livre de la Dunciade.

fame plus qu'eux en se disant mon Ami. Les uns font imprimer mes Lettres pour avoir quelque argent ; & les autres crient à haute voix, *Souscrivez, Souscrivez*. Il en est qui, pour me faire leur cour, me disent : vous touffez comme Horace ; quoique vous n'ayez pas son embonpoint, vous êtes aussi petit que lui. Le fameux fils de Jupiter Ammon avoit, comme vous, une épaule plus haute que l'autre ; votre nez est justement celui d'Ovide ; & vous avez un œil. —Courage, Amis obligeans, faites-moi voir que tous les défauts des grands Hommes se trouvent réunis en moi seul. Quand vous me verrez au lit, & malade, consolez-moi, en me disant : c'étoit ainsi que l'immortel Virgile tenoit sa tête ; & quand je serai sur le point de mourir, ne manquez pas de m'apprendre que le grand Homère est mort il y a trois mille ans.

Pourquoi ai-je appris à écrire ? Et quel péché secret ou moi, ou mon Père, ou ma Mère, ont-ils commis, pour que j'aie été condamné à me servir de plume & de papier. J'avoue, qu'étant à peine sorti de l'enfance, je bégayois déjà des vers qui venoient se placer d'eux-mêmes sur ma langue (1). Mais, dans la fuite, je n'ai sacrifié à

(1) On lui a entendu dire, qu'il avoit fait des Vers de

ce vain amusement aucun de mes devoirs, & moins qu'aucun autre, l'obéissance due à mon

si bonne heure, que le souvenir de l'année où il avoit commencé ce métier séduisant, s'étoit effacé de son esprit. A l'âge de huit ans, l'Homère d'Ogilby lui tomba entre les mains. Il fut charmé de cette lecture, qui fut suivie de celle de l'Ovide de Sandys, dont il ne fut pas moins enchanté. Il n'avoit que dix ans, qu'étant en pension à Hide-park-corner, où l'on n'eut pas grand soin de lui, il composa de quelques évènements de l'Iliade une Pièce de Théâtre. Les discours des Personnages étoient tirés de la Traduction d'Ogilby, où il avoit entre-mêlé des Vers de sa façon. Il trouva moyen de persuader à quelques-uns de ses Camarades, beaucoup plus âgés que lui, de représenter sa Pièce, & engagea le Jardinier du Maître à faire le rôle d'Ajax. Pour ce qui est des habits des Acteurs, ils furent fidèlement copiés d'après les tailles-douces de son cher Ogilby. Quand il eut douze ans, son père lui mit en main les Ouvrages de Waller, de Spencer & de Dryden, dans l'ordre où ils viennent d'être nommés. Il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur Dryden, qu'il vit que c'étoit-là l'Ecrivain qu'il lui falloit. Ses Ouvrages, qu'il avoit toujours entre les mains, lui servirent de modèle; & ce fut d'eux qu'il apprit l'art merveilleux de la versification. Cette même année, il commença un Poème Épique, que l'Évêque Atterbury l'engagea à jeter au feu longtems après. Il composa aussi, dans sa première jeunesse, une Comédie & une Tragédie. Le sujet de celle-ci étoit tiré de la Légende de Sainte Geneviève. Ces deux

Père (1). Ma Muse n'a aspiré qu'à amuser quelque Ami, & nullement à me faire admirer de quelque Dame; à me faire supporter de longues maladies, & à seconder, ô Arbuthnot! ton habileté & tes soins, qui m'ont conservé la vie.

A. Mais quelle nécessité de publier tes Poésies?

P. Granville, qui est la politesse même, & Walsh, qui est connoisseur, m'ont dit qu'il m'étoit permis d'écrire. Garth, dont le naturel est si bon, m'a enflammé par des éloges, que je ne méritois pas encore. Mes accens ont plu à Congreve; & Swift les a soufferts. Talbot, Sommers, Sheffield

Pièces éprouvèrent très-justement le même sort que son Poëme Épique. Ayant commencé, environ deux ans après, à faire ses Pastorales, il disoit quelquefois en plaisantant, qu'il avoit suivi à la Lettre l'exemple de Virgile, qui dit de lui-même :

*Cum canerem reges & prœlia, Cynthia aurem
Vellit. —*

(1) Pope étoit encore enfant, que son Père, quoique nullement Poëte, le mettoit à faire des Vers Anglois. Il étoit difficile à contenter; & plus d'une fois il renvoya l'enfant, avec ordre de changer le tout. Quand les Vers lui plaisoient, il témoignoit que la lecture lui en faisoit plaisir, & avoit coutume de dire: *Cela s'appelle rimer.*

ont lu mes Vers , & ont témoigné en être contents : Rochester , cet illustre Prélat , a paru les approuver ; & Bolingbroke même m'a reçu à bras ouverts , en qualité de Poëte. Le suffrage de ces deux hommes , si distingués par leur génie , m'a d'autant plus encouragé , que le grand Dryden les a eus l'un & l'autre pour Amis (1). Heureux mes Vers d'avoir été goûtés par de si excellens Juges ; plus heureux leur Auteur , d'avoir été aimé d'eux. C'est à eux qu'il appartient de juger des hommes & des livres , & non pas aux Burnet , aux Oldmixon & aux Cook.

Mes Vers avoient toute la simplicité de l'innocence. Ils n'offroient à l'esprit que des images , & point de sens. Qui auroit pu s'en croire offensé ? Mon style étoit fleuri comme celui de l'aimable Fanny ; & je peignois comme elle tantôt une Bergère qui minaude , & tantôt le doux murmure d'un ruisseau.

Cependant , dès-lors Gildon prit en main sa

(1) Tous ces Messieurs ont été les Protecteurs de Dryden ou ses Admirateurs. Ce n'est pas qu'on n'ait publié , sous le nom de Mylord Sommers , un Libelle intitulé : *Satyre de Dryden à sa Muse* ; mais ce Seigneur n'a jamais eu la moindre part à cet indigne Ouvrage.

plume vénale : je fouhaitai qu'il eût un dîner fixe, & qu'il se tint en repos. Dès-lors Dennis eut des accès de fureur : je ne répondis point, parce qu'il ne lui étoit pas possible de m'offenser. Si la folie ou le besoin forcent les gens à implorer le secours de la presse, faut-il que je fasse la guerre à leurs Créanciers ou aux Petites-Maisons ?

Quand quelque Critique plus modéré a prononcé sur mes écrits, je l'ai payé d'un souris toutes les fois qu'il avoit tort ; & lorsqu'il avoit raison, j'ai profité, avec reconnoissance, de ses avis. Mais, à dire vrai, la plupart de ces Messieurs n'ont d'autre mérite que le travail, la lecture, & une médiocre dose de vrai savoir ; il ne leur manque que de l'esprit, du goût & du jugement. Ils s'entendent parfaitement à placer des points & des virgules ; & ce seroit un vrai péché que de leur ravir le peu qu'ils possèdent. Jamais le laurier ne couronna ces méprisables Auteurs, depuis le terrible Bentley jusqu'au pitoyable Tibalds : ils ne lisent point, & ne font que scander des Vers, & épeller ; ils épluchent des mots, ne vivent que de syllabes, & ne sauroient s'attirer l'attention du Public, qu'en mêlant leurs noms avec ceux de Shakespear & de Milton. C'est une merveilleuse découverte, que d'appercevoir dans l'ambre des

cheveux, quelques brins de paille ou un peu de mouffe (1). Il n'y a rien de riche ni d'extraordinaire à tout cela ; & l'on doit simplement s'étonner comment tout cela peut y être venu.

D'autres font-ils en colère, je ne le trouve pas mauvais ; il auroit fallu leur donner plus de louanges qu'ils n'en méritent. On démêle aisément ce qu'un Auteur peut valoir ; mais qui trouvera un contrepoids au néant orgueilleux que chaque Auteur met dans un des bassins de sa balance ? Il faudroit être Sorcier pour en venir à bout.

Le Poëte, qui s'est fait une réputation par des Pastorales pillées, qui traduit des Contes Perfans à trente sous pièce (2), n'écrit que pour faire paroître sa stérilité, & tire avec effort de sa cervelle huit vers par an. Cet autre manque de tout, quoiqu'il vive de larcin, vole beaucoup, dépense peu, & n'a pourtant rien de reste. L'un panche, tour-à-tour, vers le bon-sens & vers la folie, &, à proprement parler, ne pense point, mais s'é-

(1) La comparaison est admirable, & forme en même tems le tableau d'un excellent Auteur, & d'un mauvais Critique.

(2) Ambr. Philips a traduit en Anglois les Mille & un Jours, Contes Perfans.

gare tout autour d'une pensée (1). L'autre s'élance vers le Ciel avec le furieux enthousiasme d'un énergumène, & donne pour poésie une prose insensée. Je leur ai conseillé à tous (tant ma Muse est débonnaire) d'entreprendre quelque traduction; & pour les mieux persuader, je leur ai dit franchement, que neuf Poètes comme eux formoient ensemble un Tate. Mais voyez comme ils se mettent en fureur! Ils frappent du pied, fulminent & jurent que dans leur vengeance ils n'épargneront pas même Addisson (2).

(1) C'est ce qui arrive souvent aux Poètes & aux Critiques d'un certain ordre, avec cette seule différence, que le Poète ne s'embarrasse guères de ce qu'il pense, au lieu que le Critique fait d'inutiles efforts pour pénétrer dans la pensée d'autrui. Cependant ils ont ceci de commun, qu'ils tâtonnent autour de leur sujet, précisément comme ceux qui, durant une nuit obscure, cherchent une porte qu'ils ne sauroient trouver.

(2) L'amitié de Pope & d'Addisson commença l'an 1713. Elle fut cultivée de part & d'autre, par mille marques d'affection & d'estime, & par une suite constante de services mutuels. Addisson prêchoit toujours la modération, conseilloit à son Ami d'être en garde contre l'aveugle esprit de parti, & blâmoit le zèle indiscret de Steele. Pope ayant proposé de faire imprimer, par souscription, sa Traduction de l'Iliade,

Puisse le Ciel calmer leur rage ! Mais s'il y avoit un Poëte , doué d'un vrai génie , & sensible

Addifson se joignit aux Torys pour faire réussir cette entreprise ; mais il conseilla en même tems à Pope , de ne se pas contenter des applaudissemens de la moitié de la Nation. D'un autre côté , Pope épousa publiquement la querelle d'Addifson contre Dennis , qui avoit attaqué brutalement la Tragédie de Caton.

Les choses restèrent dans cet état , jusqu'à ce que la réputation de Pope devint assez éclatante , & la supériorité de son génie Poétique assez marquée , pour donner de l'ombrage à son ami. Voici à quelle occasion cette Jalousie se fit connoître à celui qui en étoit l'objet. *La Boucle de cheveux enlevée* venoit d'être imprimée dans un Recueil de Pièces diverses , & avoit été reçue avec de grands applaudissemens. Ce succès engagea Pope à faire de cette Pièce (qui avoit été composée à la hâte) une espèce de Poëme Épique , & de l'embellir du système riant & ingénieux des Sylphes , &c. Plein de cette idée , il la communiqua à Addifson ; mais celui-ci , bien loin d'en être charmé , comme son ami s'y attendoit , répondit froidement qu'il lui conseilloit de ne rien changer à la Pièce ; que ce Poëme , tel qu'il avoit paru d'abord , étoit une petite merveille , & , comme il s'exprimoit , *merum factum*. Pope fut choqué de l'avis , & dé mêla l'esprit de jalousie qui l'avoit dicté.

Peu de tems après , une nouvelle Traduction de l'Iliade ayant paru sous le nom de M. Tickell , Pope , qui travailloit

à l'honneur de voir son nom gravé au Temple de mémoire ; qui possédât tous les talens, & qui fût orné de tous les Arts propres à plaire ; qui écrivît bien, parlât avec agrément, & fût d'un commerce aisé ; & qu'un tel homme, à l'exemple du Grand-Seigneur, ne pût souffrir qu'aucun de ses frères partageât le Trône avec lui ; qui regardât les autres d'un œil de mépris, & pourtant de jalousie, & qui désapprouvât les moyens qu'il a mis en œuvre pour s'accréditer ; qui condamnat avec des louanges affectées, louât poliment & avec malignité, & qui, en paroissant s'abstenir de la raillerie, inspirât l'envie de railler ; qui voulût blesser, en craignant de porter un coup ; qui fit appercevoir une faute, & hésitât à la condamner ; & qui,

au même Ouvrage, & qui savoit que M. Tickell étoit une créature d'Addisson, sentit parfaitement d'où partoît le coup, & ne douta pas un instant que l'ouvrage ne fût de la façon d'Addisson. Dans les premiers transports de son ressentiment, il songea à se venger, par une critique sévère, de cette nouvelle Version ; mais il aima mieux remettre le soin de sa vengeance à la foiblesse de la Version même ; & ce qui le détermina sur-tout à cette espèce de modération, fut le succès étonnant de sa propre Iliade. Dans la suite Addisson & Pope se raccommodèrent à peu-près autant que deux Poëtes, qui ont été mal ensemble, peuvent se raccommoder,

également réservé dans sa critique & dans ses louanges, fut à la fois ennemi circonspect & Ami soupçonneux ; qui , assiégé de Flatteurs , craignit d'être attaqué par des Sots , & eût toujours été obligeant au point de n'avoir jamais obligé personne ; qui , tel que Caton , donne des loix à son petit Sénat ; qui s'assit pour mieux écouter ses propres louanges , tandis que les Beaux-Esprits , & leurs Candidats , élèvent jusqu'au Ciel la moindre chose qu'il dit , & permettent au stupide étonnement de se peindre sur leurs visages (1). — Qui ne riroit à la vue d'un pareil original ? Mais qui ne pleurerait , si tous les traits de ce tableau venoient à Atticus (2) ?

Quoique mon nom se lise en lettres rouges sur les murs des édifices publics , ou que les piliers soient couverts de mes affiches en grandes lettres , ou qu'une centaine de Colporteurs aillent

(1) Quand les Grands veulent louer un ouvrage , en spécifiant quelque endroit qui les a charmés , ils craignent faiblement de se tromper dans le choix ; & cette crainte leur cause un embarras , qui n'a pas l'air autrement spirituel.

(2) Il n'est que trop naturel qu'un Auteur ordinaire ait de pareils défauts ; mais on ne peut que s'affliger d'avoir lieu de les reprocher à un Écrivain d'un mérite distingué.

débiter mes Ouvrages en feuilles mouillées qu'ils fèchent au grand air, en chemin faifant, je n'ai jamais recherché les hommages du Peuple Auteur. A l'exemple des Monarques Afiatiques, je me dérobe aux regards de ceux de mon efpèce ; je lis auffi peu les Poèmes nouveaux que le Roi lit les Odes où l'on célèbre fon jour de naiffance ; je ne fréquente aucune claffe de Beaux-Efprits, & me garde bien d'augmenter en eux la démangeaifon de la Poéſie & des louanges : on ne me voit pas courir les rues de Londres crotté juſqu'à l'échine, pour vendre des chanſons ; je n'afſiſte point aux répétitions des Pièces de Théâtre, la bouche béante, tout en fueur, le mouchoir à la main, & une orange à mes côtés ; mais las de fous, de vers & de fots diſcours, j'abandonne à Buffon tout l'empire du Parnaffe.

Fier comme Apollon fur la Montagne à double cime, Buffon, gonflé d'orgueil, s'enfle des éloges qu'il reçoit chaque jour. Son humilité ſe nourrit ſans ceſſe de quelque Dédicace ; & dans toutes les Pièces de Poéſie qu'on lui offre, il va de pair avec Horace. Sa Bibliothèque, ornée de divers buſtes de Poètes morts, & où l'on voit un vrai Pindare ſans tête, eſt ouverte à toute forte de Beaux-Eſprits, qui lui demandent d'abord fon

jugement sur leurs Ouvrages, & ensuite de l'emploi (1). Ils élevent jusqu'au Ciel la beauté de ses tableaux & de sa maison, le flattent tous les jours, & mangent chez lui quelquefois : mais devenu plus frugal, dans un âge plus avancé, il s'est avisé de donner de tems en tems à quelques-uns de ses Admirateurs une bouteille de vin grossier, & aux autres ce qu'ils lui avoient prêté, de fausses louanges. Il permet aux uns de venir réciter chez lui leurs Pièces, mais sans rafraîchissemens ; & , ce qui est bien plus cruel, il paye les autres en même monnoie, & les régale de quelqu'une de ses productions. Dryden seul, quel prodige ! n'a jamais approché de Buffon ; le seul Dryden a échappé à ses yeux éclairés ; mais les grands Seigneurs ont toujours quelque trait de générosité en réserve. Ils font enterrer avec pompe ceux qu'ils ont laissé mourir de faim (2).

(1) Pour tourner en ridicule l'affectation de quelques Antiquaires, qui désignent les troncs de différentes Statues par les noms d'Homère, de Platon, de Pindare, &c. *Vide Fulv. Ursin, &c.*

(2) Dryden, après avoir vécu dans l'indigence, fut honoré d'un enterrement magnifique, plusieurs personnes de la première qualité s'étant associées pour payer les frais de la cérémonie.

Puisse

Puisse chaque mauvais Écrivain avoir son Protecteur à part, & chaque Bavius son Buffon ! Aussi long-tems qu'un Ministre d'Etat aura besoin d'Apologistes, que l'envie haïra le mérite, & que l'orgueil briguera des louanges, les Sots seront assez occupés pour me laisser en paix. Que le Ciel bénisse les Grands ! Ils éloignent de moi les Auteurs dont je ne me soucie pas, & me laissent mon ami Gay. Cet homme à talens n'a rien obtenu d'eux durant sa vie, ni après sa mort ; & pour toute récompense de ses travaux & d'une conduite irréprochable, il ne lui reste que mes Vers, & les pleurs que l'aimable Queensbury a versés sur son tombeau. Puissé-je vivre & mourir (c'est tout ce que j'ai à faire) indépendant de ceux qui ont en main les faveurs, adorer les Muses dans le loisir & avec dignité, voir mes Amis, & lire les Livres qu'il me plaira ! Exempt de la triste nécessité d'avoir recours à un Protecteur, je ne refuse pas néanmoins de donner quelquefois à un Ministre le nom d'Ami (1). Je ne suis pas né pour

(1) Il croyoit (& n'avoit pas tort) que ce n'étoit que par une espèce de condescendance, qu'un honnête homme pouvoit accepter l'amitié de quelqu'un de ceux, dont la conduite est principalement dirigée par des principes de politique.

les Cours, ni pour les grandes affaires, & n'en suis pas moins heureux pour cela ; car je paye mes dettes, je crois ma Religion, je fais ma prière, je puis fort bien dormir sans avoir un Poëme en tête ; & je ne m'inquiète point du tout si Dennis est mort, ou s'il vit encore.

Avec tout cela, on ne sauroit me laisser tranquille. Le premier venu me demande quelle Pièce je vais publier (1) ? Ciel ! ne suis-je donc né que pour écrire ? La vie n'a-t-elle point d'agrémens à m'offrir, ou, pour en faire un usage plus férieux, n'ai-je point d'Amis à servir, & une ame à sauver ? « Je l'ai trouvé renfermé avec Swift : » — vous verrez bientôt, comptez là-dessus, s'écrie l'indiscret Balbus, paroître quelque chose de nouveau : vous avez beau le nier, un esprit comme le sien ne sauroit être jamais sans rien faire ; » & puis, par une méprise obligeante, le même Balbus m'attribue la première Satyre qu'on vendra sous le manteau. J'enrage de bon cœur, & ne puis pourtant m'empêcher de rire,

(1) Dès qu'on est Auteur, il semble que l'on soit aux gages d'un tas de Fainéans, pour leur fournir de quoi amuser leur oisiveté.

quand j'entends des Sots qui ajoutent qu'ils m'ont reconnu à mon style (1).

Malheur aux Vers, quelque bons qu'ils soient, qui peuvent rendre un homme de bien mon ennemi, offenser la vertu, effrayer l'innocence, ou être cause, par le danger des peintures, que les yeux d'une Vierge se remplissent de pleurs ! & malheur au Poëte qui est assez injuste pour attaquer son prochain, parce qu'il n'est pas en état de se défendre ; qui insulte au mérite humilié, ou à quelque Beauté malheureuse ; qui aime les menfonges deshonorans, & qui contribue de tout son pouvoir à les répandre ; qui compose un libelle, ou qui aime à le copier !

Voyez ce Fat, qui ne se donne l'air suffisant de Protecteur, que pour nuire à la réputation d'un Auteur en son absence. Il loue votre mérite par vanité ; & dans le tems même qu'il fait qu'on vous admire, il empêche que vous ne soyez aimé : il se dit votre Ami, & se croit dispensé de défendre

(1) Pour reconnoître à son style un Auteur qui se tient caché, il faut non-seulement avoir lu & relu ses écrits, mais aussi être bien au fait de ce qu'on appelle *Composition*. L'une & l'autre de ces qualités manquent d'ordinaire à ces prétendus Connoisseurs.

vosre honneur, qu'on outrage (1) : tout le monde peut apprendre de sa bouche ce que vous dites, & ce que vous pensez ; & s'il ne ment pas, du moins il vous trahit. Il lit vos Ouvrages, mais avec le dessein formé d'en faire de fausses applications, & transforme une Satyre en libelle, & une fiction Poétique en mensonge impudent. Mais aucun homme de bien n'a lieu de redouter ma Muse ; elle n'est à craindre que pour des Sots stupides & malins.

Que Sporus tremble. —

A. Quoi ! ce ver à soie, Sporus, qui semble n'avoir été nourri que de lait d'ânesse ? Sporus est aussi peu sensible à la Satyre qu'au bon sens. Et

(1) Quand un beau Génie, dont les productions instruisent & charment le Public, est attaqué par une troupe d'envieux, ou calomnié, on diroit que la reconnoissance qui lui est due, & l'honneur qu'il fait à sa Patrie, exciteront, au moins parmi ceux qui s'appellent ses Amis, une indignation générale. Mais une expérience journalière nous apprend qu'il n'en est absolument rien. Les uns sont bien-aisés de voir leur *Ami* déchiré ; d'autres se font un plaisir de voir des Gens de lettres aux prises ensemble ; mais la plus grande partie considère le tout avec la plus parfaite indifférence.

qui s'est jamais avisé d'employer une grande machine pour tuer un Papillon ?

P. De grace, laissez-moi écraser ce Moucheron aux ailes dorées, vil insecte né de pourriture, & qui ne fait que piquer & sentir mauvais. Il paroît se plaire à inquiéter, par son bourdonnement, les Belles & les Gens d'esprit, sans qu'il se connoisse pour cela en esprit ni en beauté. C'est ainsi que des Épagneuls, bien dressés, aiment à japer en voyant un Daim qu'ils n'osent mordre. Ses éternels fouris trahissent son défaut d'intelligence (1), précisément comme le peu de profondeur d'un ruisseau se manifeste par les sillons qu'il forme en roulant ses eaux sur le sable. Sporus fait le beau parleur, comme Polichinel inspiré par Brioché; ou plutôt, il ressemble au Crapaud poli de Milton, qui s'approche de l'oreille d'Eve pour y couler sa bave & son venin; & c'est ce qui lui arrive toutes les fois qu'il dit quelque pointe, qu'il parle politique, qu'il fait un conte,

(1) Rien n'est plus trompeur que cette espèce de fouris. Cependant, comme ceux qui les mettent en œuvre n'ont d'autre règle que d'en faire usage à tout propos, il leur arrive souvent de les mal placer; & ils se montrent sots en voulant paroître Gens d'esprit.

ou qu'il ment pour débiter quelque nouvelle. Chez lui tout est haut ou bas ; & il passe dans un moment d'une extrémité à l'autre. Lui-même n'est qu'une misérable antithèse ; un animal amphibie , qui réunit des qualités opposées en apparence ; une tête vuide , & un cœur rempli de vices. Vrai fat à quelque toilette , & lâche adulateur à la table des Grands , on le voit tour-à-tour minauder comme une femme , & imiter la démarche altière d'un Grand orgueilleux. Quand les Rabins ont voulu représenter le Tentateur de notre Mère commune , ils lui ont donné la face d'un Chérubin , & le reste du corps d'un Serpent. Voilà ton image , ô Sporus ! ce que tu pourrois avoir de beau devient affreux par les qualités qui s'y trouvent jointes : ton esprit rampe ; & ton orgueil baise la poussière.

Un digne Favori des Muses n'adore point la fortune , & n'est esclave ni de la mode , ni de l'intérêt , ni de l'ambition. Egalemeut exempt d'orgueil & de bassesse , il ne veut plaire que par des moyens vertueux. Il auroit honte de flatter même un Roi , & pense qu'un mensonge est aussi criminel envers qu'en prose. Après avoir permis quelques écarts à son imagination , il s'arrête à la vérité , & consacre sa Poésie aux bonnes mœurs. Comme ce n'est pas un motif de vaine gloire qui l'anime ,

il fait tête à des Adversaires furieux, ne se laisse point intimider par la crainte qu'un Ami conçoit pour lui. Un Critique, charmé de trouver de quoi mordre, un demi-Bel-Esprit, qui n'approuve jamais qu'avec des restrictions, & un Faquin en colère, sont autant d'objets de mépris à ses yeux : il ne craint point de perdre des Amis qu'il n'a jamais eus, & que leur stupidité, leur insolence, leur méchanceté & leur folie, empêchent d'avoir de l'amitié pour personne : les traits de la vengeance, dont on voudroit le menacer, ne l'effrayent point, tout le mal qu'on a pu lui faire, ne lui ayant jamais coûté un seul soupir. Il ne daigne plus combattre des calomnies réfutées cent fois, & permet à des menteurs de profession de le charger d'imputations odieuses, & de lui attribuer d'infâmes libelles, des estampes satyriques, des Vers outrageans, composés contre ceux qui l'aiment, & dont il est aimé, l'exil d'un Ami, & la mort de son Père. Peut-être que des accusations aussi noires auront été portées jusqu'au pied du Trône de mon Souverain. — C'est à toi que j'ai recours, divine Vertu ! tu m'as soutenu jusqu'à présent : continue à me protéger encore.

A. Mais pourquoi insulter les Petits, & braver les Grands ?

P. Un Faquin est toujours pour moi un Faquin, de quelque condition qu'il puisse être : l'opulence ou la misère n'altèrent en rien mon coup d'œil à son égard. Je fais précisément le même cas de Sporùs à la Cour, que de Japhet en prison ; d'un Duc à la folde du premier Ministre, que d'un Auteur mercenaire ; d'un Chevalier titré qui vend son suffrage, que d'un Chevalier d'industrie. Il y a pourtant entr'eux cette notable différence, que l'un a l'oreille du Prince, tandis que l'autre laisse les siennes au Pilon.

Le Poëte, que la calomnie a poursuivi avec tant d'acharnement, ne laisse point d'être naturellement doux, & plus propre à grossir la liste des Dupes que celle des Beaux-Esprits. Sapho peut dire combien de sujets de plainte on lui a donnés. Dennis avoue que ce Satyrique si redouté n'a inquiété que son orgueil, & s'est montré son Ami au besoin ; qu'il a poussé l'humilité au point de frapper à la porte de Théobalde, de boire avec Cibber, & même de faire des Vers pour Moore. A-t-il répondu un seul mot durant l'espace de dix années (1) ? Trois mille Soleils fe

(1) Ce ne fut qu'au bout de ce terme, qu'il publia sa *Dunciade*, ayant constamment gardé le silence jusqu'alors.

font levés sur les impostures de Welsted, sans qu'il ait daigné rompre un si long silence. L'un, pour plaire à sa Maîtresse, le calomnie ; & lui ne s'en venge qu'en n'apportant aucun obstacle au mariage de ces deux Amans : il permet à Budget d'insérer dans son Journal de Grubstreet toutes les Productions qu'il trouvera bon de lui attribuer, pourvu qu'il ne lui impute point de Testament (1).

Que les deux Curis calomnient son corps, son ame, sa Muse, & les Auteurs de sa naissance ; ceux-ci n'ont jamais rien mérité de pareil de leur part. Son Père avoit pour maxime, que c'étoit un péché de traiter son Voisin de fou : sa Mère avoit si peu de disposition à croire le mal, qu'elle ne soupçonnoit pas même qu'une Femme pût manquer à son honneur. Ecoute ceci, ô Moore ! épargne des noms que tu ne dois prononcer qu'avec respect, & qui subsisteront dans la mémoire des Hommes, aussi longtems que la Vertu & la Poésie auront quelque empire.

Le sang qui a coulé dans les veines de mes Ancêtres, & qui a été versé en partie dans le champ de l'honneur, est noble & pur. —

(1) Le Testament du fameux Docteur Tyndall.

A. Quels biens ont-ils possédés (1) ? —

P. Les leurs, & de plus légitimes que ceux que Grippus a obtenus du Gouvernement. Mon Père ne s'est vu honoré d'aucun de ces postes qui nourrissent l'orgueil : son héritage n'a été chargé d'aucun procès ; & en épousant une Femme distinguée par sa naissance, il n'a point fait entrer avec elle la discorde dans sa maison. Jamais il n'a

(1) Il y a beaucoup d'esprit à avoir mis ce trait, qui marque l'impertinente curiosité de quelques ennemis de Pope, dans la bouche de son Ami. Le Discours moqueur de Julien aux Habitans d'Antioche, contient un trait tout pareil tiré de Plutarque. « Caton étant en chemin pour se » rendre à votre Ville, apperçut tout-à-coup l'élite de » votre jeunesse en armes, & vos Magistrats, en robes » de cérémonie, venir au-devant de lui. Aussitôt il mit pied » à terre, fort mécontent de ses Amis, qu'il soupçonnoit » d'avoir donné avis de son arrivée. Celui qui devoit porter la parole l'ayant abordé, lui dit : Etranger, Démétrius est-il loin encore ? Or ce Démétrius, ajoute Julien, étoit un des Affranchis de Pompée, & d'une richesse immense. Vous me demanderez à quoi pouvoient monter ses richesses ? Car je ne connois rien de plus propre à exciter votre curiosité. En ce cas, je vous conseille d'interroger Démophile le Bithynien, qui s'est fait une étude particulière de ces sortes de sujets, dont il connoit la haute importance ».

eu part aux Guerres civiles, ni à celles de Religion ; & son siècle , si fécond en crimes , n'a vu en lui que de l'innocence & des vertus. Les Tribunaux de Justice ont été pour lui des objets aussi étrangers que les Cours des Rois ; & il s'est abstenu , avec autant de soin , de faire un serment , que de hasarder un mensonge. Il ne se piquoit pas de savoir , ignoroit les vaines subtilités de l'Ecole , & ne parloit d'autre langage que celui du cœur. La bonté de son ame étoit un présent de la Nature , son habileté l'effet de son expérience , & sa santé l'heureux fruit de la tempérance & de l'exercice. Sa vie , quoique longue , n'a été empoisonnée par aucune maladie ; son agonie n'a duré qu'un instant , & ne lui a pas coûté un seul soupir. O Ciel ! que je vive & que je meure comme lui ; & je ferai plus heureux que ceux qui sortent du sang des Rois.

Ami ! puisses-tu trouver toutes les espèces de bonheur dans le sein de ta Famille ! & que le mien consiste à échapper au noir poison de la mélancolie , à rendre encore longtems de tendres devoirs à une Mère que je respecte & que j'aime , à soulager le poids des années qui l'accable , & à mettre en œuvre les moyens les plus doux pour reculer , s'il se peut , les bornes de sa

vie ! Puissé-je faire sourire la langueur même, procurer à ma Mère une situation aisée dans son lit de mort, démêler ses pensées, lire dans ses yeux ce qu'elle voudroit me demander, & retenir, au moins pendant quelques instans, une ame prête à s'élever vers le véritable séjour de la vie !

Si des soins si pieux doivent être continués pendant une longue suite d'années, veuille le Ciel, pour les rendre heureuses, conserver mon Ami, en lui laissant son caractère aimable, son tranquille enjouement, & pas plus de biens qu'il n'en a possédés dans le tems qu'il étoit Médecin d'une grande REINE (1).

A. Que le Ciel vous accorde cette grace, ou qu'il vous la refuse, nous avons fait notre devoir jusqu'ici : la Providence fera le reste.

(1) C'est un bel éloge de l'extrême désintéressement du Docteur Arbuthnot, qui avoit été le Médecin favori de la Reine ANNE.

Fin du Prologue des Satyres.

IMITATIONS
DE
QUELQUES SATYRES
ET ÉPITRES
D'H O R A C E.



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

QUELQUES-UNES de mes Epîtres ayant excité des clameurs, c'est ce qui a occasionné ces Imitations; une réponse d'Horace étoit plus noble & plus tranchante, que toute autre que j'eusse faite en mon nom. L'exemple du célèbre Docteur Donne, qui s'est permis encore plus de liberté, prouve avec quelle indignation & quel mépris on peut traiter le vice & la sottise, soit qu'ils triomphent dans un haut rang, ou qu'ils rampent dans la poussière. Ces deux Auteurs étoient favorisés des Princes & des Ministres de leur tems. J'ai mis en Vers les Satyres du Docteur Donne, selon le desir du Comte d'Oxford, lorsqu'il étoit Grand Trésorier, & du Duc Shrewbury, qui a été Secrétaire d'Etat; ces Seigneurs n'ont jamais regardé la Satyre des Cours corrompues, comme

celle des individus qui y servent. Il n'est point en effet de plus grande erreur, que celle où les foux donnent si aisément, & que les lâches fomentent pour de bonnes raisons ; c'est de prendre un Satyrique pour un Libelliste, tandis qu'un vrai Satyrique ne déteste rien davantage qu'un Libelliste, de même qu'aux yeux d'un homme véritablement vertueux, rien n'est si odieux qu'un hypocrite.

Uni æquus virtuti atque ejus Amicis.



AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR ANGLOIS.

SI l'on s'attendoit à trouver ici une Paraphrase d'Horace, ou une copie fidelle de ses idées, on seroit bien trompé. Le Poëte Romain ne sert guères que de canevas à l'Anglois; & si le trait ou le coloris de son modèle convient à son sujet, à la bonne heure; sinon il peint lui-même sans scrupule. Voilà pourquoi il est si souvent sérieux, lorsqu'Horace badine; & fort gai, lorsqu'il a de l'humeur. En un mot, il ne suit pas plus son original, qu'il n'étoit nécessaire à son dessein de corriger les mœurs. Si l'Auteur n'avoit eu pour objet que de paraphraser simplement un ancien Satyrique, il se seroit difficilement décidé pour Horace, avec lequel, considéré comme Poëte, il n'a rien de commun qu'une grande connoissance des hommes & des mœurs, & un certain choix heureux d'expression, curiosa felicitas, qui consiste à se servir avec dignité du plus simple langage, & du plus orné avec aisance. Quant au reste, son harmonie & l'énergie de ses Vers, sa force & l'éclat de son coloris, sa gravité & son sublime de sentiment, tout cela auroit engagé Pope à prendre un autre modèle. D'ailleurs, il ne différerait pas moins d'Horace, par le caractère, que

par les talens. Ce qu'Horace auroit traité en riant, eut pris, sous la plume de l'Auteur Anglois, la touche sévère d'un Perse; & il auroit lancé les éclairs foudroyans d'un Juvénal, lorsque Flaccus se seroit contenté d'employer le ridicule.

Mais pourquoi donc se donne-t-il pour Imitateur? Il nous l'apprend dans son Avertissement. Nous pouvons encore ajouter que cette espèce d'Imitation, qui est du genre des Parodies, réfléchit des graces, pour ainsi dire, sur l'Original. Enfin il crut qu'il étoit plus modeste d'appeller Imitations ses Satyres, que de qualifier du titre de Satyres, de simples Imitations, comme a fait Despréaux.





IMITATIONS
DE QUELQUES SATYRES
ET ÉPITRES
D'HORACE.

SATYRE PREMIÈRE (1).

A M. FORTESCUE.

POPE. **I**L est des Gens qui pensent (j'ai de la peine à me l'imaginer; mais on le dit) que ma Satyre est trop hardie : on m'accuse de n'avoir pas eu assez de complaisance pour le sage Walter, & d'avoir mordu Chartres avec trop de violence (2). On assure que mes Vers sont foibles, &c

(1) Imitation de la première Satyre du Livre II d'Horace.

(2) C'est une observation constante en Angleterre, qu'un Malfaiteur n'expire jamais sur le gibet, sans exciter la pitié du Peuple, qui maudit alors la rigueur des Loix; & l'on a

que le Lord Fanny en fait mille par jour dans le même goût. Naturellement timide, & craignant le Riche en place, je viens consulter l'Oracle des Loix : vous me donnerez, avec la franchise d'un Ami sage, de bons avis *gratis* à votre ordinaire.

FORTESCUE. Je n'écrirois pas davantage.

P. Ne plus écrire ? Mais que faire ? Sur mon ame, je ne puis dormir : je sommeille dans un cercle, & je veille la nuit ; les Foux se jettent à ma tête, & j'écris.

F. En honneur vous ne pouvez faire pis ; si les nuits vous semblent trop longues, — prenez une Femme : ou plutôt vraiment, si vous aimez le repos, mangez des laitues ; *probatum est*. Au reste, voyez Celsus ; Celsus vous conseillera la corne de cerf, ou quelqu'autre chose qui fermera vos yeux (1). Mais si votre étoile vous condamne

complimenté là-dessus le bon naturel de la Nation. Pure méprise ; la vraie cause de cette disposition est la haine des Anglois contre le pouvoir. La compassion que l'on donne aux Sots & aux malhonnêtes Gens, que d'illustres Écrivains dévouent à une ignominie publique, a la même source : on cache la haine & l'envie que l'on porte à un génie supérieur, en affectant de gémir sur la sévérité de sa plume.

(1) La singularité de cette recette fait voir que l'Auteur ne la propoioit que par plaisanterie.

à écrire, faites l'éloge de César; vous y gagnerez au moins un titre de Chevalier, ou les lauriers du Parnasse.

P. Quoi? aussi fougueux & grossier que Sir Richard, entasserai-je continuellement dans mes Vers les armes de la Maison de Brunswick, & le nom de George (1)? Vous étourdirai-je les oreilles par le terrible fracas du canon, des tambours, des trompettes, de la mousqueterie & du tonnerre? Ou, noblement emporté par le feu & l'énergie de Budget, peindrai-je les Anges tremblans autour de son cheval abattu (2)?

F. Eh bien! que votre Muse exprime des ac-

(1) M. Molyneux, célèbre Philosophe & Mathématicien, faisoit beaucoup de cas de la veine poétique du Sir Richard Blakmore. « Tous nos Poètes, excepté Milton, disoit-il » dans une de ses Lettres à Locke, n'ont été que des Chansonniers, en comparaison de cet Auteur ». Locke lui répliqua : « Je trouve toujours avec joie une conformité » étrange entre vos pensées & les miennes ». C'est ainsi qu'un Jurisconsulte Romain & un Historien Grec jugeoient de la Poésie de Cicéron : mais ces décisions, portées par des Gens qui sortent de leur sphère, sont sans conséquence.

(2) Lorsque ce Prince chargea les François à la bataille d'Oudenarde.

cens plus doux ; qu'elle chante les noms de Caroline & d'Amélie , & toute la Maison Royale.

P. Hélas ! il est bien peu de Vers qui touchent leurs oreilles délicates ; à peine peuvent-elles souffrir le Poëte Laureat deux fois l'année (1) ; & César méprise justement l'art des neuf Sœurs ; c'est de l'Histoire qu'il attend des éloges.

F. J'aimerois mieux être Cibber , je le soutiens toujours , que de persiffler les modes régnantes , de crier contre le jeu , d'insulter aux Riches qui font les meilleurs Gens de la Ville , & de tympaniser des Pairs du Royaume (2). Croyez-moi , ceux même que vous ne touchez pas , vous haïssent.

P. Que leur faut-il donc ?

F. Moins vous en nommez , & plus il en est qui ressentent la blessure : Bond ne fait qu'un ; mais le nom vague d'Harpax désigne une vingtaine d'originaux.

P. Chaque Mortel a ses plaisirs. Personne ne conteste que Scarsdale n'aime à parler sa bou-

(1) Le Rimeur de la Cour , qui fait des Vers à la naissance des Princes.

(2) Cibber étoit alors *Poëte Laureat* : Pope l'a cruellement maltraité dans sa *Dunciade*.

zeille ; & Dary est avide de pâté de jambon (1). Ridotta boit, danse, & remarque enfin que ses lustres redoublés volent aussi vite qu'elle. F*** aime le Sénat & Hoekleyhole, son frere; d'ailleurs, ils sont égaux dans tout le reste, comme un œuf l'est à l'autre. Je m'épanche tout entier avec autant de franchise que le simple Shippén ou le vieux Montagne: leur ame sortoit dehors, pour ainsi dire, & ne cachoit pas une seule pensée. Quant à moi, j'offre un miroir impartial, où ma Muse se propose bonnement de peindre mes amis, mes ennemis, & mon propre cœur même, de tracer, en un mot, le caractère du siècle présent. Qu'on m'appelle Faiseur de vers ou de prose, Papiste ou Protestant, ou bien l'un & l'autre, qu'importe ! Comme le bon Erasme, je place toute ma gloire dans un honnête milieu, dans la modération, tandis que les Toris me traitent de Whig, & les Whigs de Tori.

Mes armes sont la Satyre (2); mais je suis trop

(1) Cet Amateur de pâté de jambon avoue que l'Auteur avoit rendu justice à son goût; mais qu'il ne lui auroit jamais pardonné, s'il l'eût fait amoureux d'une tourte de confitures comme une Femme.

(2) L'Auteur a heureusement exposé ici le vrai sens de

discret pour attaquer en forcené tout ce que je rencontre : je ne m'escrime que dans un pays de Hectors, de Voleurs, d'Agioteurs, de Filoux & de Directeurs (1). Que Jupiter couvre d'une rouille éternelle les épées, les piques & les canons ! La paix fait mes délices ; & Fleuri n'est plus : cependant il ne faut que toucher ; & alors il n'y a pas de Ministre si colère. Quiconque me choque dans un mauvais quart-d'heure, figure bientôt dans mes rimes ; toute sa vie est dévouée au ridicule ; & il est le triste plastron d'un Vau-deville badin.

Craignez, dira-t-on, la calomnie, le poison

l'apologie ironique d'Horace, qui doit s'entendre de la manière suivante. La Nature, selon le Poète Latin, a donné à tout ce qui respire des moyens d'attaque & de défense : le Loup a des dents, le Taureau a des cornes ; & pour lui, ses armes sont la Satyre. Pour venger ensuite le droit qu'il a à son talent naturel, il en fait voir l'usage moral par les exemples des talens analogues d'un Cervius pour instruire un Procès, d'une Canidie pour empoisonner, & d'un Turius pour porter une sentence. Le tour de ce plaisant raisonnement est fin & délicat : Pope en a senti toute la force.

(1) Ce trait regarde les Compagnies de commerce, & ceux qu'elles emploient sur leurs vaisseaux, qui ont souvent été aussi odieux à Londres que les Financiers en France.

& la rage de Délie, une forte correction, ou peut-être le gibet, si Page est votre Juge. N'attendez guères un meilleur traitement de la part de la furieuse Sapho (1); vous ferez *gâté* par son amour, ou diffamé par sa haine. Chaque Créature ressent son aptitude particulière à nuire; le Taureau menace de la corne, & l'Ane du pied. Le talent d'un Ours n'est pas de trépigner, mais d'étrouffer par ses embrassemens; & jamais Homme ne s'étonne de n'être point piqué par son Sapa-jou. Buvez donc hardiment avec Walter, ou mangez avec Chartres; ils ne vous empoisonneront point; mais ils vous duperont.

Bref, mon docte Monsieur, quel que soit mon sort, bien ou mal à la Cour, jeune ou vieux, sous le glaive même de la mort, ou dans le Royaume sombre, chez moi, dans l'exil ou à l'Hôpital des Foux, je veux, à l'exemple de Lée & de Budgell, rimer & faire gémir la Presse.

(1) Le Lord Peterborough proposa à deux Dames, qui se croyoient attaquées dans ces caractères, de transposer les circonstances, c'est-à-dire, de donner à Sapho le rôle d'empoisonneuse, & celui de --- à Délie. On suppose que cette Sapho, que Pope traite si cruellement, étoit la célèbre Milady Montague, avec qui il fut d'abord intimement lié; mais ils se brouillèrent ensuite.

F. Hélas, jeune homme, votre vie ne sauroit être longue ; vous périrez à la fleur de l'âge pour une chançon : les Publicains ; les Directeurs des Compagnies commerçantes, Shylock & sa Femme financeront pour vous faire assassiner.

P. Quoi ! lorsqu'armé pour la Vertu, je prends la plume pour marquer le front audacieux du Coupable effronté, pour crayonner le fastueux Joueur de profession dans son char couvert de dorures, pour exposer le cœur vil qui se cache sous un Ordre de Chevalerie, la sanction de la Loi & de la Religion ne protégera-t-elle pas sa cause dans une juste Satyre ? Boileau, pensionné, a pu fronder, dans des Vers honnêtes, les Flatteurs & les Bigots sous le règne même de Louis XIV ; Dryden, Poëte Laureat, a attaqué les Prêtres & les hommes corrompus, sans mettre en fureur Charles ou Jacques ; & moi je ne pourrai dépouiller un lâche de son faux éclat, moi qui n'ai ni place, ni pension, moi qui ne suis ni l'héritier ni l'esclave de personne ?

Je veux écrire ou périr dans cette cause généreuse. Ecoutez & tremblez, vous qui échappez au glaive des Loix. Non, tant que je vivrai, aucun misérable, quelque riche & illustre qu'il puisse être, ne se montrera impunément sur la terre,

& ne conservera sa considération jusqu'au tombeau. Je ne suis ami que de la Vertu & de ses Amis. Sachez que tout le bruit & les clameurs du monde passent sur ma grotte, & ne font qu'adoucir mon sommeil. J'ai ici pour camarades les meilleurs des hommes, qui veulent bien honorer ma retraite de leur présence : ce sont des Généraux & des Hommes d'Etat, qui ne servent plus. Ici Bolingbroke apporte à ma modeste table de festin, de la raison & les épanchemens d'une belle ame ; & celui, dont le tonnerre renversa des murs & les escadrons du fier Ibère (1), forme à présent mes quinconces, range mes vins, ou dompte le Génie rebelle du terrain, presque aussi rapidement qu'il conquiert l'Espagne.

L'Envie doit avouer que je vis parmi les Grands sur un pied honnête, sans être espion de l'Etat, ni servir leurs plaisirs. Mes yeux ne marquent point d'impertinente curiosité ; ma langue ne répète jamais rien. Mon cœur est porté à étendre l'amitié, mais à en couvrir en même tems la chaleur ; à secourir les Foibles, & à devancer

(1) Le Comte de Peterborough qui, en 1705, prit Barcelone, & Valence l'hiver suivant.

ceux qui excellent. Tous ceux qui me connoissent savent cela ; tous ceux qui m'aiment le disent : quant aux misérables qui me diffament sans me connoître , que ce soient des Ecrivailleurs ou des Pairs d'Angleterre , tout est canaille pour moi. Voilà toute ma défense ; mais que dit mon Conseil , mon docte Jurisconsulte ?

F. Votre défense est bonne ; mais , je le répète , prenez garde. Ce sont des hommes qui interprètent les Loix foyez donc discret. L'Histoire rapporte que , du tems du Roi Richard , un homme fut pendu pour avoir fait des Vers très-honnêtes. Consultez le Statut ; je crois que c'est : *Quart. Edwardi sext. ou prim. & quint. Eliz.* Voyez le paragraphe des *Libelles & des Satyres* ; — le voilà , — lisez.

P. Des Libelles & des Satyres ! ce sont en effet des choses illégitimes. Mais des Epîtres décentes , qui dévoilent le vice , & telles qu'un Roi peut les lire , un Evêque les écrire , telles enfin que le sage Sir Robert les approuveroit —.

F. En vérité ? Oh ! le cas change , — vous pouvez continuer ; car , dans cette supposition , le Plaignant sera sifflé ; les Juges riront ; & vous serez déchargé.

SATYRE II (1).

A M. BETHEL.

QUE l'art & la vertu de vivre gaiement de peu sont admirables ! (doctrine sage, mais qui n'est certainement pas la mienne). Parlons de cela, mes Amis, avant le dîné, & non quand l'éclat d'un riche buffet déconcerte votre philosophie, quand vos yeux errent agréablement sur chaque service, quand votre tête commence à éprouver des vertiges, en vidant une rasade. Ecoutez le sermon de Bethel ; il ne s'est pas exercé sur les bancs des Ecoles ; mais il abonde en sens ; & il est sage sans le secours des règles.

Après le travail, dit-il, la chasse & un violent exercice ; méprisez un simple dîné, si vous en avez la force ; votre vin est inaccessible, parce que votre Sommelier s'est échappé dans votre absence ; vous n'avez point de poisson, parce que la rivière est encore glacée ; du pain & du lait

(1) Imitation de la Satyre du Livre II,

forment alors tout votre festin ; le plaisir est en vous , & non dans le repas.

De quelque manière que je prêche , je doute que nos Élégaus préfèrent une Poule à un Faïfan ; & toutefois je tiens les Poules de Guinée pour aussi bonnes , à moins que vous ne mangiez encore le plumage verd & or. Pourquoi Mylord préférera-t-il les grandes Carpes , quoiqu'il faille les mettre en pièces avant qu'il en puisse goûter , tandis qu'il fait tant de cas des petits Turbots ? C'est parce que Dieu a fait les Turbots grands , & les Carpes petites.

Oldfield , dont l'estomac est plus vaste & plus avide que celui d'une Harpie , s'écrie : Envoie-moi , ô Ciel ! tout un Porc épicé ; vents du Midi , mortifiez-le dans le passage , jusqu'à ce qu'il exhale un fumet aussi exquis que la queue d'un Lapin (1). Quelle règle suivez-vous donc dans vos tables , si vous estimez ceci pour sa douce fraîcheur , & cela parce qu'il infecte ? Quand le glouton rassasié ne peut plus figurer dans ses orgies , il lui faut de l'aigre , de l'amer ; & les festins de l'opulence

(1) Dans les Indes occidentales , les Gourmands se régalaient avec délices d'un Porc farci d'épices , & qu'on fait mortifier dans du vin de Madère ; après quoi on le rôtit tout entier.

s'achevent d'une manière très-mesquine. Que l'on est loin de l'ancienne simplicité ! Il n'y a pas encore longtems qu'on laissoit les Pinçons tranquilles, & que les Enfans tenoient pour sacrés les nids des Martinets : mais, par malheur, les Becfigues sont devenues diablement chères pour les Lords, ou ceux qui auroient voulu l'être. Que je vante seulement un Chat, comme ayant été nourri d'Huitres, j'aurai des Amateurs à l'auberge de Bedford ; ou si je le donne pour croquer des Écrivisses vivantes, il ne manquera pas de me procurer un Ami à la Cour.

Il est bien inutile, je l'avoue, de se garder d'un vice, & de tomber dans un autre : il y a un milieu entre l'abondance excessive & la famine. Il faut être simple, mais non fordide ; propre, mais sans magnificence.

Avidien, ou sa Femme, qu'importe ! vendent les Perdrix qu'on leur offre en présent, & vivent humblement de Lapins & de racines. Une bouteille d'une demi-pinte leur suffit à tous deux pour dîner, & elle leur sert à la fois de vinaigre & de vin. Mais dans quelque jour fortuné (comme lorsqu'ils trouvèrent un billet de banque perdu, ou qu'ils apprirent que leur fils étoit noyé) ces âmes généreuses n'épargnent plus leur vieux vi-

naigre pour inonder la salade , quoique l'huile puante ne tombe d'ailleurs que goutte à goutte.

Celui-là fait vivre , qui tient un honnête milieu , sans pancher d'un côté ni de l'autre , qui ne retient pas les gages de son Sommelier pour un mauvais bouchon , & qui ne renvoie pas , comme Albutius , un bon Cuisinier pour une bagatelle ; qui , d'ailleurs , ne laisse pas tout passer avec l'indolence de Navius , le vin gâté , du linge sale , ou des verres malpropres.

Considérons à présent les avantages de la tempérance. (c'est toujours notre Ami qui parle , & je répète). Le premier est la santé. Lorsque l'estomac gorgé de tous les plats , n'est , pour ainsi dire , qu'un tombeau de bouilli & de rôti , de chair & de poisson , où la bile , les vapeurs & le flegme combattent , de manière que tout l'homme est en proie à une guerre intestine , on se rappelle alors les simples repas des Ecoliers , leurs nuits douces & tranquilles , & la liberté de l'esprit , qui accompagne une vie frugale.

Quelle est la pâleur de ce vénérable Convive , qui sort d'une assemblée Ecclésiastique , ou qui s'est gorgé avec des Profanes ? Dites-moi quel est le principe de vie de cette énorme masse , quelle émanation céleste anime cette argille ? L'ame
tombe

tombe d'elle-même , & ne semble plus que mortelle jusques dans les Ministres de la Divinité.

Quelle est l'activité de l'esprit , qui , porté sur les ailes du matin , quitte le fardeau du jour d'hier ? Avec quelle facilité il s'applique à toute espèce de travail ! Chaque Muse se présente aussitôt au Poëte. Il est vrai cependant qu'une recherche opiniâtre de la vérité , ou de la rime , peut fatiguer à la fin : une santé foible excuse quelque juste délassement , & surtout la vieillesse , cette maladie d'une longue vie. Mais quel vivifiant élixir se réservera-t-on pour l'âge caduc , si la jeunesse intempérante épuise tout le vase ?

Nos Pères louoient fort le gibier hasardé. Vous supposez en conséquence , jeunes gens , que nos Pères n'avoient point de nez. Erreur : ils aimoient mieux garder un Lièvre jusqu'à ce qu'ils pussent voir leurs Amis , que de manger seuls le meilleur. Pourquoi n'étois-je pas au monde dans ce bon tems , avant qu'il y eût des Sots & des Fats sur la terre ?

Celui-là est indigne d'entendre la voix de la Renommée , ce bruit si doux pour l'oreille d'un honnête Homme (car ma foi , Mylord Fanny , vous avez tort ; l'estime du monde n'est pas une bagatelle) , qui n'a pas appris que l'estur-

geon frais & le pâté de jambon ne sont point un dédommagement pour l'infamie. Quand le luxe aura épuisé tes fonds ; quand tes Voisins , tes Gens , ton propre cœur te maudiront ; quand tu feras la honte de tes Amis , de la Fortune & du Genre-humain , pense alors à la manière dont la postérité traitera ton nom ; & achete une corde , afin qu'elle puisse dire que tu as au moins bien employé un fol.

« Cela est juste , s'écrie Mylord , s'il s'agit d'un » Coquin indigent ; se piquer , dans cet état , d'avoir du goût , c'est une haute insolence : mais » pour moi , rien de plus noble , de plus digne de » ma naissance , de mon rang , & de mes grands » biens. » Ah ! dans ce cas , que la bienfaisance étende ses rayons , & fasse part du superflu. O impudence de la richesse ! comment oses-tu laisser un Homme de bien dans la pauvreté ? Tu souffriras donc que la moitié des nouvelles Eglises tombe à tes côtés ! Eleve des quais , bâtis des ponts , rétablis Whitehall , ou prête ton or à la Patrie , comme M*** , mais non à cinq pour cent.

Celui qui s'imagine que la fortune ne peut pas le trahir , prépare une terrible Comédie à tout le Genre-humain. Mais qui est le plus en sûreté ? Dis-moi , est-ce celui qui accumule & se targue de sa

prospérité, ou cet autre qui, dans la médiocrité, prévoit l'avenir, & profite de la paix pour se disposer à la guerre ?

Tel fut le Discours de Bethel, lui qui ne dissimula jamais sa pensée, & qui pensa toujours comme il le devoit. J'imité & j'exprime son esprit autant qu'il m'est possible ; je l'aime & voudrois le copier. Je n'étois pas plus heureux du tems de la Compagnie du Sud, lorsque l'on me supposoit bien riche, que si l'on me faisoit actuellement payer l'accise (1). Content de peu, je puis vivre ici tranquillement de racines & de mouton. Mais, quoique pauvre & hors de la scène, je ne puis renvoyer néanmoins d'anciens Amis qui frappent à ma porte. Il est vrai que je n'ai point de Turbots qui relevent ma table, mais de simples Goujons, & ce que la Tamise donne. Vous verrez une cascade tomber là-bas auprès de ce vieux noyer, des grappes suspendues à mon unique muraille, des figues & des arbres couverts de fruits ; il faut que vous soyez possédé, si vous ne

(1) Pope avoit, dans le commerce de cette Compagnie, des fonds qu'il négligea, ou refusa de vendre : ils étoient évalués a vingt ou trente mille livres sterlings, lorsqu'elle manqua honteusement.

voulez pas dîner ; nous porterons de brillantes fantés ; & vos Maitresses auront part à notre souvenir : mais , ce qu'il y a de plus rare , un Poëte dira *Grace*.

La Fortune ne peut guère se vanter de m'avoir humilié ; malgré mes pertes , que j'ai peu perdu ! Les plaisirs de ma vie furent toujours précisément les mêmes ; mes terres sont vendues ; la maison de mon Père m'a échappé ; il faut en louer une autre : mais n'est-elle pas à moi & à vous , mes Amis ? La porte est libre ; personne ne vient trop matin , & ne part trop tard. Je tiens la règle du sage Homère pour la meilleure ; & ainsi je caresse ceux qui arrivent , & expédie aussitôt ceux qui s'en vont. « Je souhaiterois , me dit Swift , » lorsque je le reconduis , que cette maison vous » appartînt. — Mais quelle pitié de bâtir sans avoir » d'enfant ou de femme ? — Eh bien , vous en jouirez au moins toute votre vie ». — Mais si j'en ai l'usage , que m'importe le titre ? — Qu'est-ce que la propriété ? Mon cher Swift , la notion change de vous à moi , & de moi à Walter : dans un bien engagé , elle devient l'aubaine d'un Juge ; par un douaire , elle échappe à l'Héritier , ou en bonne Justice , si le cas n'est pas clair , la Chancellerie retient vos rentes pendant vingt années ; tout au

plus, votre héritage tombe à quelque fils ingrat, qui s'écrie : Mon Père est damné, & tout est à moi ! Une solitude, qui auroit fourni une retraite à un Bacon, devient l'appanage d'un Lord stupide ; & Hemfley, autrefois les délices de l'orgueilleux Bukingham, sera entre les mains d'un Usurier, ou d'un petit Citadin. Que les terres & les maisons aient tels Propriétaires que le sort marquera ; pour nous, soyons toujours nos maîtres.



ÉPITRE PREMIÈRE (1).

AU LORD BOLINGBROKE.

SAINT JEAN, dont l'amitié voit avec indulgence mes travaux passés, perfectionne ce que je fais à présent, & couronnera mes derniers efforts, pourquoi troubleriez-vous le *sabbat de mes jours*, dans un tems où je suis également dégoûté de l'envie & des louanges (2)? J'ai trop resté sur la scène; souffrez que j'attende la vieillesse dans l'obscurité de ma retraite. La modeste Cibber a quitté le Théâtre; nos Généraux s'enterrent dans leurs campagnes, & suspendent leurs vieux trophées aux portes de leurs jardins (3). Raffasiés d'éloges, ils ne sont plus curieux, dans leur couchant, de verser leur sang, même pour la cause de Brunswik.

J'entends une voix; (c'est celle de la raison,

(1) Imitation de la première Epître du Livre L.

(2) La 49. année; c'étoit l'âge qu'avoit l'Auteur.

(3) Pope en veut ici au faux goût qui déplace les ornemens.

qu'on peut reconnoître quelquefois) elle me dit tout bas : « Mon ami Pope , de la prudence ; que » ta Muse prenne haleine , & ne pousse pas ton » Pegase jusqu'à la mort , de crainte que perdant » son feu & sa force , il ne cloche comme celui » de Blackmore. » Adieu donc , vers , rimes , bagatelles , hochets des hommes & des enfans : ce qui est juste , ce qui est vrai , ce qui est à propos , voilà quel doit être l'objet de mes soins.... car c'est-là tout le devoir & le bonheur de l'Homme. Je dois hâter d'amasser une provision pour le tems de la disette , & sur-tout pour le dernier jour.

Ne me demandez pas quels Docteurs je consulte : je ne jure par aucun Maître ; & je ne suis d'aucune secte : poussé par l'orage , je frappe indifféremment à chaque porte ; tantôt je loge avec Montagne , & tantôt avec Locke. Quelquefois Patriote zélé , je m'élance dans le monde , & me bats pour l'Etat : toujours fidèle à la vertu , & aussi chaud que sincère , je défends sa cause avec la liberté du jeune Lyttelton. J'agis ingénument , & tantôt avec Aristippe , tantôt avec Saint Paul , je me fais tout à tous (1). J'écoute ma modéra-

(1) On ne doit pas faire un crime à l'Auteur , de mettre ici Aristippe à côté de Saint Paul ; il vouloit seulement in-

tion naturelle ; & je viens à mon but , en cédant à la marée.

La journée paroît bien longue à celui qui travaille pour acquitter une dette ; la nuit à une Amante qui a perdu l'objet de ses vœux. La révolution de l'année est bien lente pour un bouillant Pupille , qui soupire après le moment d'être majeur : ainsi coulent les momens stériles qui ferment toutes les fonctions de mon ame , qui m'éloignent de moi-même , & me font toujours remettre la grande affaire de la vie. C'est une tâche qu'il faut remplir ; & l'on discerne à ce soïn les Sages & les Foux , sans distinction d'âge : celui qui s'en acquitte ne manque de rien , quelque pauvre qu'il soit ; & le plus riche est pauvre s'il la néglige.

Bien qu'il soit assez tard , je reviens à l'Ecole ; & j'ai la consolation de n'être pas fou. Quoique mes membres soient foibles , & ma vue courte ; quoique je ne sois pas un Linx , à beaucoup près , ni tout-à-fait un Géant , je suivrai les avis de

finuer , qu'à l'exemple de la Secte Cyrénaïque , il se prêtoit avec charité aux circonstances ; & c'étoit tout ce qu'il prétendoit avoir de commun avec Aristippe.

Mead & de Chefelden pour conserver ces membres & mes yeux. C'est avancer un peu, que de ne pas reculer ; avant que de figurer un pas de menuet, il faut d'abord marcher.

Dites-moi, votre sang s'allume-t-il, votre cœur est-il en proie à l'avarice misérable, ou à l'amour aussi misérable ? Sachez qu'il y a des mots, des formules, qui peuvent croiser, entre les accès, cette fièvre de l'ame, & dissiper la plus vile chimère de son orgueil. Soyez furieux, païtri d'envie, indolent, ivre ou fou, esclave d'une Femme, ou le jouet d'une Courtisane, un ours Suisse, Allemand ou Hollandois, tout ce que nous vous demandons, c'est une oreille patiente & docile.

La première vertu est d'abhorrer le vice ; & le commencement de la sagesse est de n'être plus fou. Mais, dans ce monde, il n'y a rien de plus épouvantable que la médiocrité & l'impuissance de prendre un ton. Voyez le Marchand voler dans les deux Indes pour fuir le spectre hideux de la pauvreté qui le poursuit : il court se brûler entre les Tropiques, ou se geler sous le Pole, pour échapper au fléau qui le fait frémir. Ne feras-tu rien pour un plus noble intérêt ? Rien pour te jeter entre les bras de la Philosophie, pour mettre fin à tes projets insensés, à tes vastes desirs,

& soulager ton cœur du poids de tout ce qu'il admire.

Ecoute l'Oracle de la Sageſſe : *Cherche d'abord la vertu, & ſois courageux.* Londre, au contraire, te crie : *Gagne de l'argent, & encore de l'argent; que la vertu vienne enſuite, ſi elle veut.* Telle eſt la doctrine ſalutaire qu'on prêche à tout le monde, & que tout le monde prêche, Whigs & Toris, l'Ecrivain, comme le Tréſorier de l'Etat.

Barnard abonde en eſprit, en ſens & en vérité; de grace, que lui manque-t-il? Quarante mille livres ſterlings, une penſion, ou quelque autre ornement d'eſclave, tel que celui que Bug a aujourd'hui, & que Dorimant voudroit avoir. Barnard, tu n'eſ que peuple avec tout ton mérite; mais Bug & D***, leurs dignités, &c. — (1).

(1) Sir Jean Barnard étoit un bon Citoyen, qui ſit beaucoup d'honneur à ſon Pays par ſes talens & ſes vertus : il avoit un beau génie, perfectionné par un ſens exquis, & une intégrité à toute épreuve; l'intérêt, les honneurs, les vils motifs qui entraînent les ames vulgaires, ne firent aucune impreſſion ſur lui. Depuis que Pope lui eut payé ce tribut, pluſieurs évènements ont fait voir combien il le méritoit; ſa belle ame fut toujours ſupérieure à ſa fortune.

Néanmoins chaque enfant a un autre refrain : *La vertu , braves Garçons ! c'est la vertu qui fait un Roi.* Oui , le solide honneur est d'avoir un cœur pur ; son innocence est une égide ; qu'elle te serve de rempart & de mur d'airain (1) : sans cela un Ministre est un âne.

Dis-moi , que doit-on louer , le nouveau jargon de la Cour , ou cette bonne vieille maxime ? le langage moderne de nos Lords corrompus , ou celui qu'on parloit à Cressy & à Poitiers ? L'on te souffle à l'oreille : « Ne pense qu'à la grandeur : que tu y parviennes par la vertu ou l'infamie , qu'importe ? c'est l'affaire du destin : obtiens une place , & amasse des trésors avec honnêteté , s'il est possible ; sinon , à quelque prix que ce soit ; obtiens une place & deviens riche. »

(1) Le pédant Dacier se moque d'un habile Critique , qui trouvoit mauvais que les anciens Scholastes n'eussent pas expliqué ce qu'Horace entend par un *mur d'airain*. Chacun se fait des difficultés à sa mode , dit-il , & demande des remarques proportionnées à son goût. Il s'appesantit ensuite sur cette importante recherche ; & il trouve heureusement , par un Texte de Végèce , qu'Horace parloit d'un *Vétéran* armé d'airain de pied-en-cap , qui couvroit son Camarade dans une action. Pope s'est servi de cette impertinence pour amener un beau trait.

Et pourquoi ? pour avoir une loge dans un lieu , où tu entendras des Eunuques fredonner , & pour te pavaner le premier dans la chambre du Roi. Cet avis vaut-il mieux que celui de l'Homme généreux , qui te conseille de braver avec constance le front altier de la fortune , de pénétrer le néant de la grandeur , & qui t'en donne l'exemple ?

S'il arrivoit que cette doctrine révoltât la troupe brillante du climat de Saint-James ; si l'honnête S*** se scandalisoit qu'un Petit-Maitre admirât moins le Palais que le Parc ; ma foi , je lui répondrai comme le Renard : « Je ne puis m'accommoder , terrible Seigneur , de votre caserne Royale , parce que je remarque , à quantité de vestiges , qu'il y a grand nombre de bêtes qui entrent , sans qu'il en sorte aucune. » Plus de vertu , si vous êtes une fois esclave : envoyez-la à la Cour , vous l'envoyez à la mort.

Et bien , lorsqu'un Roi est un lion , le Peuple est au moins une bête à plusieurs têtes : les Sujets peuvent-ils donner des principes à l'Administration , eux qui savent si mal ce qu'ils ont à faire ? La Nation ne convient en rien que dans l'amour de l'or ; la moitié acheteroit l'autre , qui est à vendre. Nos puissans Publicains épuisent les trésors de leur Pays , ou pillent les Provinces. Quant

au reste, les uns afferment la caisse des Pauvres, les autres les bancs de l'Eglise; ceux-ci tiennent assemblée; ceux-là voudroient tenir des maisons de débauche; il en est qui flattent & caressent bassement des Vicillards sans enfans; d'autres obtiennent de riches Veuves par l'énergie de leurs muscles; & mille lâches Avarès pourrissent tranquillement dans la boue & l'obscurité, où une usure de dix pour cent tombe en silence.

Entre tous ces différens partis, si chaque Individu s'attache constamment au sien, que le misérable reste isolé. Mais montrez-moi un homme qui puisse être conséquent & d'accord avec lui-même pendant une heure. Sir Job se met en campagne un beau soir. *Il n'y a pas de lieu sur la terre*, s'écrie-t-il, *comme le côteau de Greenwich!* Un Palais s'élève à l'instant; de beaux Bois embrassent ses ailes; la Tamise y réfléchit ses flots argentés. Eh bien, qu'un caprice, ou ce Démon qui guide les Extravagans qui n'ont point de but raisonné, donne un moment d'humeur au Chevalier ou à sa femme: *Qu'on abatte ces échaffauds*, dit-il, *ma chère, nous vivrons à la Ville.* L'amoureux Flavio est-il deshabillé pour entrer au lit nuptial? A cette heure même, il voudroit coucher seul. Le Fou, dont la Femme s'échappe &

déferle jusqu'à trois fois, meurt martyr des consolations du mariage. Jamais Protée, Merlin, ou tout Sorcier quelconque, se transformèrent-ils d'une manière aussi étrange que le Riche? Et le Peuple? — le Peuple a la même manie; il change toutes les semaines de Barbier, de Nouvelles & de Décroteur; décharge son grenier, remet son grabat, & court, sans savoir où, dans une petite chaise; il loue un bateau; & quand il est à bord, il se dégoûte & s'ennuie comme un Mylord.

Vous riez de voir ma parure demi-fale, & demi-élégante, une perruque chargée de poudre, & mon collet couvert de tabac; vous ricanez en observant un manteau, & des culotes si ridiculement affortis; des gants blancs & du linge digne de Dame Marie. Mais l'appareil d'un Evêque n'est pas, à beaucoup près, aussi bizarre que ma tête; chaque opinion est aux prises avec la suivante; tout le tissu de ma vie n'est qu'un flux & reflux d'extravagances; je plante & déracine; je bâtis & renverse ensuite. Vous ne pouvez jamais changer un muscle du visage; & quant à cette frénésie, vous ne la regardez que comme un cas ordinaire. Que je suis inconséquent! j'ai des égards tendres pour ma figure, mes habits, & n'en ai point pour moi. Suis-je donc mon guide, mon

oracle , mon ami ? Je dois former mon cœur , & me rendre cet homme divin que la sagesse avoue pour son fils , qui est grand sans titre , heureux sans fortune , riche malgré les brigands , honoré dans l'oppression , aimé sans jeunesse , & suivi sans avoir d'autorité ; dans sa maison , quoiqu'exilé ; libre , quoique renfermé à la Tour. Suis-je donc cet Être raisonnable , sublime , immortel , qui est précisément au-dessous de Jupiter , & bien supérieur à un Roi ; qui seroit même déjà dans le séjour céleste , si un nuage de vapeurs n'obscurcissoit ce demi-Dieu ?



ÉPITRE II (1).

A M. MURRAY.

NE rien admirer, voilà tout mon art, & le seul secret que je sache pour rendre les Hommes heureux, & les conserver tels. C'est une vérité simple, cher Murray, qui n'a pas besoin des fleurs de l'éloquence : prenez-la donc à la lettre.

Cet Atmosphère, ce Globe immense, ce Soleil, ces Astres qui se lèvent & tombent (2); voilà, mon Ami, des objets que les Sages contemplent avec confiance dans l'Arbitre suprême; ils lui remettent l'heure, le jour, l'année, & voient ce Tout effrayant sans crainte (3).

(1) Imitation de la sixième Épître du Liv. I. Ce morceau passe pour le plus achevé de toute la Collection.

(2) Malgré la force de cette expression, il ne s'agit là que du changement des Saisons, que le cours des étoiles marque & distingue.

(3) Pope appelle avec sublimité l'Univers un *Tout effrayant*, parce que des Génies étroits sont tentés de croire que Dieu les néglige dans ce petit coin de l'existence, & qu'il ne s'occupe que du système général.

Admirerons-

Admirerons-nous donc ce que les entrailles de la terre renferment ; ce que les mers d'Arabie ou des Indes cachent dans leur sein ; le commerce insensé des Foux & des Esclaves qui cherchent de l'or ; le caractère d'un Publicola ; des ordres & des cordons ; les applaudissemens du Peuple , ou les bienfaits des Rois ? Avec quels yeux doit-on admirer dans les Cours , & payer à la grandeur un hommage d'étonnement ?

Si le plaisir que tout cela peut procurer est foible , la crainte de le perdre l'est autant. Que l'on craigne , ou que l'on desire ; croyez-moi , c'est admirer. Dans la joie ou le chagrin , la malédiction est la même ; on est toujours surpris & entraîné. Ainsi , le bien , ou le mal , emporte l'ame , qui est sans équilibre , dans une des extrémités , & égare l'Homme ; car on peut avoir trop de zèle , même pour la vertu ; & le plus méchant des Foux , est un Saint qui déraisonne.

Admirez donc , si vous le pouvez , l'étalage de ces diamans qui vous éblouissent , & de ce somptueux buffet. Consultez des *Virtuoses* ; achetez du goût pour doubler la surprise ; contemplez ce marbre de Paros , avec des yeux savans ; & montrez de l'étonnement à la vue d'une brillante

étoffe d'or ou de pourpre. Si vous n'avez pas encore assez de plaisir, passez au Conseil d'État ; & réjouissez-vous de voir les affaires se décider d'après vos sages avis ; courez du matin jusqu'au soir , du Sénat dans les Cours de Justice ; parlez beaucoup ; lisez davantage ; dînez tard , ou même point du tout. Mais à quel propos tout ce travail, toutes ces peines ? Est-ce pour acquérir de la renommée, des richesses, une Femme illustre ? Un Homme que la nature, la naissance & l'étude formèrent, non pour admirer, mais pour être admiré, soupirera-t-il parce que sa Cloé, insensible à l'esprit & au mérite, épouse la riche fortifie de quelqu'Enfant de la terre ? Toutefois le tems ennoblit ou dégrade chaque maison ; il a fait briller celle de Craggs ; & il peut ensevelir la tienne ; & qu'est-ce d'ailleurs que la renommée ? les plus vils d'entre les Hommes ont leurs jours ; les plus grands brillent & s'évanouissent. Murray, quoique doué de toutes les graces de l'Orateur, si connu, si honoré dans la Chambre des Lords, tu quitteras bientôt cette scène éclatante ; une autre, où les Rois & les Poëtes reposent en silence, te recevra ; alors Murray, qui a été si long-tems la gloire & l'orgueil de sa

Patrie , ne sera pas plus qu'un Cicéron ou qu'un Hyde (1).

Est-il quelque Mortel , qui , accablé même d'une sciatique , ou déchiré par la pierre , consente à vivre seul , & isolé ? Voilà Ward que des élégans délabrés invitent (2) ; & la misère désespérée se cantonne à Douvres. La cure est plus facile dans les maladies de l'esprit ; alors tous les Hommes peuvent guérir quand il leur plaît. Vou-driez-vous être heureux ? méprisez les joies ab-jectes , les gains sordides ; dédaignez ce que Corn-bury dédaigne ; soyez vertueux ; & vous trouve-rez le bonheur pour votre récompense.

Mais êtes-vous de ceux qui donnent dans les nouvelles opinions ? Pensez-vous comme Tindal , qui rejette également la Vertu & l'Eglise , parce qu'il croit que la Vertu n'est qu'un mot , & l'E-

(1) Le parallèle n'est pas aussi obligeant pour Murray ; qui avoit toutes les vertus , que Pope se l'étoit pro-posé. Les talens supérieurs de Cicéron furent souvent ternis par l'orgueil & la pusillanimité. Quant au Chancelier Hyde , ses meilleurs projets manquoient leur but par ses Spécul-ations déplacées sur la nature du Gouvernement & l'origine de la Société.

(2) Fameux Charlatan , qui traitoit les plaies de l'amour libertin.

glisse qu'un amas de pierres ? Volez donc sur les ailes des desirs fougueux ; admirez tout ce que le plus frénétique peut admirer. L'amour des richesses est-il votre passion ? Passez d'un pôle à l'autre , par-tout où les vents peuvent vous porter , & les mers rouler leurs flots , pour obtenir des épices des Indes , ou l'or du Mexique ; prévenez l'Homme avide ; & emportez la concurrence sur l'entreprenant ; élevez votre montagne d'or vers le Ciel , sur la grande & solide base de cinquante mille livres ; environnez-la d'un cercle de cent mille guinées ; & si cela ne suffit pas encore , entassez-en cinquante fois davantage , & faites un quadrangle ; car cette méthode est utile ; vous trouverez toujours une Femme qui vous apportera le double de vos fonds , quel qu'énormes qu'ils soient ; votre or vous mettra en possession de sa beauté , la rendra sage , & lui procurera des amis , de sorte qu'elle ne peut manquer—. Un Homme riche est un Homme de mérite ; Vénus lui donnera de la beauté , & Anstis (1) de la naissance. Croyez-moi , bien des Princes Allemands , fiers de leurs quartiers , & courts de

(1) Roi d'Armes.

finances , font plus à plaindre. Le brave Timon dissipe noblement ; demandez-lui un farthing ; il vous donnera cent guinées ; ou si des Dames se déclarent pour une malheureuse Comédie , il payera toutes les places le jour qu'on jouera au profit du Poëte. Or il faut être riche pour se faire tant d'honneur ; cela demande un vaste superflu , non pour votre avantage propre , mais pour celui de vos Foux & de vos Esclaves ; il faut qu'ils puissent vous tromper dans quelque bagatelle ; & il est de votre gloire de n'y point faire attention. Si l'opulence seule nous rend donc , & nous conserve heureux , accumulez toujours , & ne vous relâchez jamais.

Mais si vous avez du goût pour le pouvoir & les grandes places ; si votre bonheur consiste dans la pompe & l'éclat de la vie ; louez donc un Esclave , ou , si voulez , un Lord , pour faire les honneurs de chez vous , & donner le mot ; pour vous dire , à votre lever , lorsque la foule approche , qui vous devez saluer , ou prendre dans votre carosse ; celui à qui vous donnerez gracieusement la main : il fera aussi ses remarques , & vous saurez qui commande en Cornouaille , ou dans la Province de Berk. Sur ces instructions , vous embrassez , vous faites des révérences & des

protestations ; vous adoptez cet Homme pour votre fils , ou vous le traitez au moins de Cousin ; après quoi vous regardez les autres en riant de votre bon mot.

Aimeriez-vous à vous trouver continuellement à des festins ? Êtes-vous dans l'opinion, que le terme de bien vivre ne signifie autre chose que bien manger ? Debout, debout, s'écrie la Gourmandise ; il est déjà jour ; allez lancer le Gibier & dépouiller les Eaux ; courez avec vos Chiens , le cor-de-chasse sur l'épaule , gagner de l'appétit—. Tel fut le système de Ruffel ; mais il ne pouvoit manger la nuit ; il appelloit Heureux Chien le Mendiant qui assiégeoit sa porte ; il envioit au Pauvre sa soif & sa faim.

Renoncerez-vous à toute décence pour avoir du plaisir ? Irez-vous courir les tavernes & les lieux de débauche ; dîner avec le misérable Chartres ; voir des Sirenes Italiennes ; assister aux Fêtes des Sibarites François ; ou engoué d'une illustre Libertine , ou Amant d'une Etrangère , déserterez-vous votre pays à la honte de votre nom ?

Après tout , s'il faut avouer avec Wilmot (1)

(1) Jean Wilmot, Comte de Rochester, le libertin le

que le seul élixir de la vie, est l'amour; si le Docteur Swift s'écrie avec raison : Vive la bagatelle ! l'Homme qui aime & qui rit, fait sûrement bien (1). Adieu—; si cet avis vous paroît le plus

plus spirituel, & le plus aimable Seigneur de la Cour de Charles II, composa contre ce Prince des Satyres qui le firent exiler. Il se consola de sa disgrâce, par d'autres Satyres & des Vers licencieux. Les plaisirs & la débauche ruinèrent sa santé; & il mourut à 33 ans. Quoiqu'il eut fort maltraité les Femmes dans ses Ouvrages, une Femme cependant composa, après sa mort, une Idyle en son honneur. Dans une Satyre sur l'Homme, le Comte de Rochester peint l'humanité avec les plus noires couleurs. Celle du mauvais Repas est une Imitation de la Satyre de Despréaux sur le même sujet.

(1) Pope ne pouvoit souffrir qu'un homme aussi estimable que Swift se livrât, dans sa vieillesse, à une dissipation, dont des femmes & des enfans auroient rougi. Quand un Auteur n'a, pendant longtems, fait usage de son esprit que pour étaler ses talens, satisfaire son caractère chagrin, & servir les factions, la vieillesse, qui amortit le feu des passions, ne corrige jamais les abus qu'elles ont occasionnés. Les débris de l'esprit montrent ce misérable goût que l'on condamne ici. « Je me fais des sociétés, » disoit Swift, de gens qui sont sans conséquence, mais » très-complaisans; je lis les livres les plus futiles que je » puis trouver; & quand j'écris, c'est sur les sujets les

mauvais, préférez donc celui que je vous ai donné d'abord ; ou si vous avez de meilleures maximes , je les suivrai de tout mon cœur.

» plus frivoles. J'aime la bagatelle plus que jamais ; j'écris
» toujours de mauvaise prose & de plus mauvais vers en-
» core : ma règle est : vive la Bagatelle ».



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

SUR L'ÉPITRE SUIVANTE.

LES réflexions d'Horace, dans son Épître à Auguste, paroissent si bien convenir aux tems présents, que je n'ai pu m'empêcher de les appliquer à mon Pays. Horace les jugeoit assez importantes pour les adresser à son Prince, à qui il donne toutes les qualités d'un Monarque magnanime & plein de bonté; Monarque, de qui les Romains attendoient l'accroissement d'un Empire absolu. Comme mon but étoit de rendre le Poëme entièrement Anglois, j'ai dû ajouter quelques réflexions, du nombre de celles qui intéressent le bonheur d'un Peuple libre.

Il y a deux méprises où l'on est assez généralement tombé; la première, c'est qu'on a cru qu'Auguste étoit le protecteur de tous les Poëtes sans exception; mais bien loin de là, il défendit à tout Écrivain subalterne de citer seulement son nom; & il chargea le Magistrat civil de veiller à l'exécution de cet ordre: Admonebat Prætores ne paterentur Nomen suum obsolescieri, &c. La seconde, c'est qu'on n'a pris l'Épître à Auguste, que pour un Discours vague sur la Poésie; au lieu que c'est une Apologie des Poëtes,

afin de ramener ce Prince à des fentimens plus favorables. Horace plaide donc la caufe de fes Confrères ; 1^o. contre le goût de la Ville , qui n'admiroit que les Auteurs du fiècle précédent : 2^o. Contre la Cour & la Noblefle , qui n'encourageoient que les Dramatiques : 3^o. Enfin , contre l'Empereur même , qui les croyoit fort peu utiles au Gouvernement. Il fait voir , en jettant un coup d'œil fur les progrès de la Littérature , & les révolutions du goût parmi les Romains , que depuis l'introduction des Beaux-Arts de la Grèce , les Ecrivains de fon tems avoient de grands avantages fur leurs Prédéceffeurs ; que la morale avoit plus de dignité , & que la licence des anciens Poètes étoit plus refreinte ; que la Satyre & la Comédie étoient devenues plus exactes & plus utiles ; que fi l'on remarquoit encore quelques sottifes extravagantes fur le Théâtre , il falloit l'attribuer au mauvais goût de la Noblefle ; que les Poètes étoient à bien des égards utiles à l'État ; Horace conclut enfin , que la réputation & la gloire de l'Empereur , dans la Poftérité , dépendoient de ces Favoris des Mufes.

On voit d'ailleurs , dans cette Épître , qu'il écrit à ce grand Prince avec une liberté décente , marquant un jufté mépris pour fes vils Flatteurs , & parlant de lui-même en homme qui fait fe refpecter.

ÉPITRE PREMIÈRE.

A A U G U S T E (1).

GRAND Protecteur de l'humanité, tandis que votre main porte la balance du monde, & ouvre toutes les Mers ; tandis qu'en qualité de Chef, vous défendez, dans des climats étrangers, ce Pays que votre sagesse illustre par la Morale, les Arts & les Loix ; comment ma Muse osera-t-elle distraire un instant un tel Prince, sans faire tort à la République ?

Edouard & Henri, que la Renommée cite avec orgueil, & le vertueux Alfred, nom bien plus sacré, après avoir subjugué la Gaule, ou assuré nos propriétés, humilié l'ambition, ou renversé de puissantes Fortereffes, établi des Loix & réformé le monde, terminèrent tant de gloire par un soupir, en voyant la lâche ingratitude des Hommes. La mort seule triomphe de l'envie ; c'est une épreuve que toutes les vertus font, jusqu'à ce

(1) C'est la première Épître du second Liv. d'Horace.

qu'elles se cachent dans la nuit du tombeau (1). Le Grand Alcide, après tous ses fameux travaux, eut encore ce monstre à combattre. Inévitable destinée de tous ceux dont l'éclat efface les petites étoiles; les rayons de ces soleils frappent directement les subalternes, & ne plaisent jamais que sous l'horizon.

(1) C'est un usage général parmi nous, dit le plaisant Scriblerus dans une note, que les Écrivains célèbres se plaignent de leurs Contemporains, & attribuent à un motif aussi bas que celui de l'envie, les dégoûts qu'on leur fait essuyer. Chimère; car nos Anglois ont la même candeur que Socrate prête, dans l'Eutiphron, aux Athéniens de son tems. « Ils reconnoissent volontiers, dit-il, les » prétentions d'un mérite supérieur; ce n'est que quand un » homme veut écrire & faire ses preuves, qu'ils commen- » cent à marquer de l'humeur ». Avec quelle facilité n'accorde-t-on pas la prééminence, dans tous les Arts, à ceux qui, par modestie, ont évité d'en donner le moindre indice? Disposition certainement fort éloignée de l'envie. N'attribuons donc pas les fureurs des honnêtes gens, qui tâchent d'écraser des réputations qu'ils sont prêts à avouer avec tant de plaisir, à aucun autre motif qu'à leur zèle ardent pour le bien public; or, rien ne l'assure davantage, que le soin d'étouffer de bonne heure une chose aussi dangereuse que la célébrité, qui, jointe à de grands talens, dont il est si facile d'abuser, peut produire, on ne fait quel malheur.

Mais, ô vous, Grand Prince, le monde vous paie d'avance le tribut de ses hommages : c'est une moisson précoce ; & l'éloge est déjà tant mérité ! Généreux ami de la liberté ! titre, qui, dans les Rois, surpasse toute la gloire des Héros Grecs & Romains, ô vous ! dont la parole est aussi sacrée & révérée, que les Oracles qui se rendent sur les autels des Dieux ; merveille des Rois ! si votre Peuple vous rend justice, avouez cependant qu'il juge tout le reste sans intégrité : ennemi de tout mérite, excepté du vôtre, il loue & protège des Foux qui ne sont plus. Les Auteurs, comme les Médailles, sont précieux, à proportion de leur antiquité : c'est la rouille & non l'or que nous estimons. On fait par cœur les ordures de Chaucer ; & les Pères de famille citent le brutal Skelton (1) ; il en est qui ne goûtent que le vieux langage de Spencer ; un Ecoffois se battra pour *la Sainte Eglise sur la verdure*, &c, (2) ; & tout bon Anglois est si honnête pour Ben-Johnson,

(1) Poète Laureat de Henri VII. On a réimprimé ses Poésies, qui font frémir le bon-sens & les mœurs.

(2) Début d'une Ballade faite par un Roi d'Ecosse,

qu'il jure que les Muses lui donnoient rendez-vous *au Diable* (1).

Quoique la Grece admire justement ses fils aînés, pourquoi ne ferions-nous pas plus sages que nos Pères? Nous excellons dans toutes les vertus publiques; on nous voit bâtir, peindre, chanter & danser avec le même succès; & la savante Athenes feroit pénétrée d'étonnement, si elle pouvoit nous voir tourner dans un cerceau.

Si le tems perfectionne l'esprit comme le vin, à quel période un Poëte obtient-il l'apothéose? Faut-il qu'il soit mort depuis cent ans? Terminez toute dispute; & fixez l'année précise, où les Poëtes Anglois commencent à être immortels.

« Celui qui se soutient pendant un siècle, ne » peut avoir de défaut; cette condition remplie, » l'Auteur est légitimé en règle. »

S'il lui manque une année, peut-on composer? Sera-t-il Ancien en bonne forme, ou le condamnera-t-on éternellement, à quatre-vingt-dix-neuf ans, comme un Moderne & un Sot?

« Oh! nous n'aurons pas de querelle pour une

(1) Le Cabaret du Diable, où il tenoit son tripot poétique.

» année ou deux ; il faut être poli ; qu'il soit
» immortel ? »

Ainsi , de même qu'on enlève le crin de la queue d'un Cheval (1), j'ôte une année, puis une autre, & j'entasse les Anciens comme un monceau de neige, tandis que vous calculez les dates pour évaluer le mérite, & ne jetez des fleurs que sur des cercueils (2).

Shakespear (que toutes les affiches de Comédie traitent de divin, d'incomparable, & tout ce que vous voudrez) prit son effort pour l'amour du gain & non de la gloire ; il devint immortel en dépit de lui-même. Johnson, vieux & pauvre, paroïssoit faire aussi peu de cas de *la vie future des Poètes* (3). Qui lit à présent Cowley ? Si toute-

(1) *Caudæque pilos ut equinæ paulatim vello.*

(2) Cette belle idée fait allusion à l'ancienne pratique des Anglois, qui couvroient les cercueils des morts de guirlandes de fleurs : pieux usage, qui venoit de la plus ancienne coutume de récompenser les Vainqueurs, & qui s'étoit introduit dans l'Eglise pour honorer les bons Chrétiens.

(3) Shakespear & Ben-Johnson n'ont guères pensé à l'immortalité, l'un dans diverses Pièces qu'il composa à la hâte pour le Théâtre, l'autre dans tous ses derniers ouvrages, que Dryden appelle ses Radotages. Shakespear connoissoit très-bien le caractère d'une bonne production,

fois il plaît encore, c'est son caractère que l'on aime & non son esprit : j'oublie son Art & ses Vers; mais je chéris toujours son cœur.

« Oh sûrement ; c'étoient-là des hommes fa-
» meux ! Les enfans ne répètent que les adages
» du vieux Johnson : dans toutes les batailles des
» Critiques, on ne parle que de l'art de Johnson,
» du naturel de Shakespear, & de l'esprit de

comme il paroît par sa Tempête & ses Femmes de Windsor en bonne humeur ; mais il se prêtoit généralement à l'ignorance & au mauvais goût de son siècle. Cependant l'esprit & la sublimité qui éclatent dans ses Drames les plus irréguliers, demandent grace pour les incorrections. Heureusement, pour les progrès du Théâtre, il avoit dans Johnson un Compétiteur, qui, quoique plus tenté encore de flatter le pitoyable goût du siècle, n'avoit cependant pas la même force de génie pour filer une Pièce incorrecte. Ainsi Johnson empruntoit de l'art tout ce qu'il pouvoit ; & , tel qu'un Général expérimenté, il ne se hasardoit pas à sortir de ses lignes, quand il doutoit de ses forces. Shakespear ayant essayé une fois de réformer le goût, sa Pièce tomba ; & depuis ce moment il devint le Poëte favori du Peuple, parce qu'il l'amusa à sa mode ; au lieu que Johnson, qui ne pouvoit être aussi complaisant, l'eut toujours pour ennemi. On voit ici une espèce de phénomène littéraire ; un défaut de génie contribua par hasard à la réforme du Théâtre Anglois.

» Cowley ;

» Cowley ; on fait voir de quelle manière le juge-
» ment de Beaumont croisa le bavardage de Flet-
» cher ; combien Shadwell étoit précipité , & Wy-
» cherly lent (1) : mais pour les peintures des
» passions , Southern & Rowe brilloient certaine-
» ment dans ce genre. Voilà les Héros qui sou-
» tiennent le Théâtre , à compter depuis l'ancien
» Heywood jusqu'au moderne Cibber. »

Tout cela peut être ; la voix du Peuple est étrange ; c'est , & ce n'est pas la voix de Dieu. S'il couronne la farce de *Gammer Gurton* (2), tandis qu'il rejette *le Mari négligent* , ou s'il dit que nos Pères ne transgressèrent jamais une règle , eh bien , alors je dirai que le Public est Sor : mais s'il avoue qu'ils avoient de plus grands défauts & de plus grandes beautés que nous , j'en tombe d'accord. Spencer affectoit des termes furannés ; & les Vers de Sydney s'arrangeoient mal avec le

(1) Ce Dramatique doit sa principale réputation au *Plain Dealer*, Comédie, qu'il tira du *Myfantrope* de Molière. Mais, à ce que disent les Anglois, le *Myfantrope* de Molière n'est qu'un Homme sans façon ; & l'Homme sans façon de Wicherly est un *Myfantrope* en règle.

(2) *Rapsodie* du plus bas comique , que quelques curieux estiment beaucoup pour son antiquité.

mètre Romain (1). L'effort de Milton n'embrasse pas toujours l'immensité des Cieux ; tantôt il rampe comme le Serpent ; ses Anges & ses Archanges font de mauvais Plaifans qui s'égaient à dire des pointes ; & il fait de Dieu le Père un Docteur de Salamanque (2). Ce n'est pas que je veuille arracher les beautés de son Livre avec l'audace défespérée de Bentley , ou proscrire tout Shakespear , comme le stupide Courtifan qui hait tout ce qu'il a vu à l'Ecole.

Mais quant à ces Beaux-Esprits qui brilloient fous le règne des deux Charles , & écrivoient avec une négligence facile , tels que Sprat , Carew ,

(1) Sir Philip Sidney entreprit de faire des hexamètres & pentamètres Anglois. Baif, Poëte François , fous Henri II , fit la même tentative avec pareil succès.

(2) Johnson se moquoit de fes Contemporains , qui puiffoient leurs connoiffances historiques dans Shakespear. Milton est actuellement à la mode ; & les Anglois auroient autant de difpofition à apprendre leur Religion dans le Paradis perdu , quoique l'Auteur foit un Théologien aufli vifionnaire que Shakespear étoit Historien dérégé. Tantôt il avilit Dieu le Père , en lui faifant adopter les Syftêmes de l'Ecole ; & dans fon Paradis reconquis , il deshonne le Fils , en le faifant auteur de l'économie de la grace felon les principes des Mufulmans.

Sedley, & cent autres Météores éphémères; une image qui étincelloit dans la sombre solitude de mille Vers impertinens, ou une pensée qui se reproduisoit en différentes pages, ont consacré leurs misérables Poèmes depuis un siècle. Ah! je l'avoue, je perds patience, quand je vois qu'on condamne les Ouvrages, non pas comme mauvais, mais comme nouveaux, tandis que les anciens peuvent impunément faire frémir le sens commun, & obtenir des éloges.

Que je demande seulement s'il peut croître quelques ronces à Avon (1), où l'on voit éclore des fleurs éternelles? Que j'égaie une sentence dramatique que le grave Betterton déclamoit avec tant de noblesse, & que le bruyant Booth rend d'un ton si emphatique; nos bons Vieillards entrent en fureur, & jurent que toute honte est perdue sous le règne de George. Le précédent n'a-t-il donc pas eu aussi ses Fous? Non, on frémit de voir qu'un Enfant ose endoctriner ses Pères; & ceux qui ont eu une fois tort, l'auront toujours. Cet Homme, qui pour faire parade

(1) A Statford en Warwickshire, lieu de la naissance de Shakespear.

d'habileté , exalte les anciens Bardes , & la Prophétie de Merlin , ne doit pas vous en imposer ; il envie , il n'admire point ; & c'est pour dégrader les Enfans qu'il célèbre les Pères. Si , dans les premiers siècles , on eût conspiré contre toute nouveauté , qu'est-ce que les illustres Morts nous auroient laissé , qui fût digne d'être lu par les Savans Critiques ?

Dans ces jours de mollesse , où le luxe monta sur le trône avec Charles , tous les Grands , instruits dans l'art des Cours Étrangères , se piquèrent d'élégance comme le Roi , vécurent & aimèrent comme lui. Les Pairs du Royaume se firent un honneur de se connoître en chevaux ; la gloire de Newmarket s'établit (1) ; & celle de l'Angleterre tomba ; le Soldat ne respiroit que la galanterie Française ; & tout Homme du bel air écrivoit un Roman. Alors le marbre s'anime sous le ciseau de l'Artiste ; & le métal docile coule & représente la forme humaine ; Lely transporte sur son riant canevas (2) , un œil languissant qui décele un cœur sensible. Il ne faut donc pas s'étonner que les Muses se corrompissent dans une

(1) Place célèbre pour les Courses de Chevaux.

(2) Fameux Peintre , & sur-tout excellent Coloriste.

Cour, où tout respiroit les jeux & les amours ; elles soupirèrent dans une musique efféminée , & frédonnèrent dans l'organe d'un Eunuque (1).

L'Angleterre , aussi capricieuse qu'un Enfant avec ses jouets , appelle des Princes , puis les renvoie ; tantôt Whig , tantôt Tori , elle hait ce qu'elle aimoit ; dans un moment , elle se livre toute au plaisir ; & bientôt l'intérêt de l'Église & de l'État fixe entièrement son attention (2) ; on se bat alternativement pour la prérogative & pour les loix (3) ; tristes effets d'une belle cause (4) !

Il fut un tems , où un Sage Anglois éveillait lui-même ses Gens , & se levoit à cinq heures du matin , instruisoit sa famille , envoyoit sa Femme à l'Église , & son Fils à l'École ; il suivoit avec zèle le culte de ses Pères , formoit sa postérité à

(1) Ce trait regarde les Opera Italiens.

(2) La débauche & la licence remplirent la moitié du règne de Charles II ; & l'autre fut troublée par des cabales & des factions.

(3) Il s'agit ici de la prérogative d'un Monarque , qui avoit eu de zélés partisans ; mais le cris de la liberté se fit entendre & coûta le Trône aux Stuarts.

(4) Le zèle de la liberté.

leurs vertus , lui montrait le danger du luxe & de la corruption des mœurs , & faisoit voir que la vraie richesse consiste dans une bonne réputation. Aujourd'hui les tems sont changés ; la fureur poétique a faisi la Cour & la Ville ; le Pauvre & le Riche , Fils , Pères & Ayeuls , tous aspirent à des lauriers ; nos Femmes lisent Milton , & nos Filles des Comédies ; toutes nos graces à table se réduisent à une Chançon. Pour moi , qui renonce si souvent aux Muses , je manque de parole ; L*** même ne ment pas plus que moi. Lorsque fatigués du commerce des neuf Sœurs , nous promettons à nos Amis de ne plus rimer , nous nous éveillons le lendemain dans l'enthousiasme ; & pleins de cette rage divine , nous demandons de l'encre & une plume pour montrer de l'esprit.

Qui élève une échope , a été d'abord apprentif. Ward essaye premièrement ses gouttes & ses pillules sur des Pauvres & des Marionnettes (1). Les Docteurs mêmes de Radcliff (2), voyagent en

(1) Ward , fameux Empirique , imagina des pillules & des gouttes , qui produisirent quelques effets surprenans ; tous les Papiers Anglois les annoncent encore avec éloge.

(2) « Ces Docteurs ambulans sont des Danseurs que
» Radcliff avoit envoyés pour examiner les produits de cha-

France, & n'osent pratiquer qu'après avoir appris à danser. Qui entreprendroit de bâtir un pont, s'il n'eût jamais connu un pilotis? Si Ripley le tentoit, quelle Comédie! Mais ceux qui ne peuvent écrire, & ceux qui le peuvent, tous riment, griffonnent du papier, & lassent le public.

Au reste, Monsieur, le mal n'est pas si grand; ces Enragés ne nuisent ni à l'Eglise, ni à l'Etat. La folie est quelquefois utile au genre-humain; & rarement l'avarice fouille l'ame d'un Poète; laissez-lui seulement son hochet; il ne sera jamais ni rebelle ni factieux comme les autres Hommes: qu'un Caissier fasse banqueroute, cela ne l'inquiète point; il ne fait ce que c'est que perte, tant que sa Muse est fidelle; il laisse à Walter le talent de tromper un Ami; le bon-homme n'amasse que des Vers; il jouit en paix de son jardin & de son livre; enfin—c'est un parfait Anachorète dans son régime de vie.

» que pays, & les appliquer au grand art de la Médecine.
» La dentrée propre de la France est la danse. Mercurialis
» donne la Gymnastique, dont elle est une partie, pour
» une chose non naturelle (terme qui désigne chez les Mé-
» decins, l'air, l'exercice, le régime, &c; comme si un
» *recipe* étoit le moyen naturel de vivre en santé.) ». *Note*
de Scriblerus.

Un homme qui dit en Vers ce qu'un autre dit en Prose, est assez inutile, à ce que vous supposez : faisons voir cependant qu'un Poëte est de quelque importance , & que , malgré qu'il ne soit pas Soldat , il intéresse le Gouvernement. Qu'est-ce qu'un enfant apprend plutôt qu'une chanson ? où un Etranger s'instruit-il mieux dans notre Langue ? Qui enseigne l'art de parler en Public avec certaines grâces ? Le Poëte procure tous ces avantages ; & j'ai de la peine à croire que ce soit un Être aussi frivole qu'on se l'imagine , à moins qu'il ne loue quelque monstre de Roi , ou qu'il ne jette un ridicule sur la Religion ou la vertu , pour plaire à un Courtisan débauché ou incrédule.

Malheureux Dryden ! — Dans tout le règne de Charles , Roscommon seul pût se vanter d'une réputation sans tache ; & de nos jours (à quelques flatteries près) personne n'a plus de sagesse & d'intégrité qu'Addisson. Il arme notre Jeunesse contre la séduction du libertinage ; & il met les passions du parti de la vérité. Il inspire au beau Sexe l'art le plus touchant ; & il verse toutes les vertus dans le cœur. Que l'Irlande dise comment l'esprit défend sa cause , soutient son commerce & sert ses Loix ; que sa reconnoissance grave ces

Vers sur le tombeau de Swift : « Une Cour atta-
 » qua mes droits ; un Poëte les a sauvés : voilà
 » la main qui rétablit une Nation , & qui fut
 » toujours étendue pour secourir le Pauvre &
 » l'Infortuné , pour flétrir le vice orgueilleux , ou
 » célébrer le mérite outragé. » Il en est qui mé-
 ritent d'autres couronnes ; Hopkins & Sternhold
 réjouissent le cœur avec leurs Pseaumes : com-
 ment la dévotion échaufferoit-elle les Payfans , si
 Dieu ne leur avoit accordé une Muse propice ?
 Les Vers charment leurs loisirs , & soulagent leurs
 travaux ; les Vers prient pour la paix , ou écrasent
 le Pape & le Turc. Le Prédicateur cède à ces
 accens , & éprouve cette grace que sa priere sol-
 licitoit en vain ; toute la sainte Assemblée répond
 à l'harmonie , & gagne le Ciel par la violence
 d'un Cantique.

Nos rustiques Ancêtres n'avoient pas tant d'a-
 vantages ; ils souffroient le travail avec résigna-
 tion , & sanctifioient le jour de la récolte par des
 fêtes , des offrandes & des chants de reconnois-
 sance. Femmes , Enfans , Domestiques , tout par-
 tageoit leur joie , après avoir partagé leurs sueurs.
 La gaieté , la plaisanterie voltigeoit sur les ra-
 fades , déridaient tous les fronts , & dévelop-
 poient l'âme.

Le tems corrompt tout ; & la Nature perverse s'ouvrit à la licence : bientôt l'Ami s'éleva contre l'Ami ; les Familles furent en proie aux divisions ; & la malice triomphante porta ses poisons dans la Société. Celui qui craignoit une injure , ou qui en avoit éprouvé , prit l'alarme , appella aux Loix , & la Justice lui prêta son bras. A la fin , les Poètes , réprimés par une sage Législation , apprirent l'art de plaire , & non de blesser. La plupart se firent Flatteurs ; mais quelques-uns plus délicats conservèrent leur liberté , & proscrivirent le vice. Delà l'origine de la Satyre , qui tient un honnête milieu , & qui guérit , par ses maximes , les plaies qu'elle fait par trop d'esprit.

En conquérant la France , nous sentîmes les charmes des Vaincus ; leurs arts victorieux triomphèrent de nos armes ; la Bretagne ne combattit pas si bien le goût & l'élégance ; l'esprit se raffina ; & les Vers commencèrent à couler. Waller étoit doux ; mais Dryden eut de plus de l'harmonie , de la majesté & une énergie sublime. Il reste cependant encore quelques traces de notre première rusticité ; nous voyons , & l'on verra toujours , des Vers manqués & des avortons. Ce n'est que fort tard , lorsque l'Angleterre commença à respirer après ses guerres civiles , que l'on pensa à la

correction. L'exact Racine & le noble feu de Corneille nous montrèrent que la France avoit quelque chose que l'on pouvoit admirer. Nous n'avions d'autres richesses que la Tragédie, qui brilloit avec tant de noblesse sous le pinceau de Shakespear, & qui étoit si touchante dans Otway : mais Otway oublioit de polir ; & l'abondant Shakespear effaçoit à peine une ligne. Dryden même n'eut point, ou négligea le dernier & le grand art de corriger. La Muse plus modeste de la Comédie exige-t-elle autant de travail ou de feu ? Je conjecture qu'il est plus difficile de saisir les tableaux ordinaires de la Société, quoiqu'on doive s'attendre à moins d'indulgence. Que les succès sont rares de la part même des Maîtres ! Dites-moi si les Foux de Congreve sont réellement foux ? Que d'impudence & de bas comique dans le Dialogue de Farquar ! Que Van a peu de grace, lui qui a tant d'esprit. Avec quelle effronterie Astrée (1) ne se présente-t-elle pas sur la scène, elle qui met sans façon tous ses personnages au lit ? Que le fade Cibber dit de sottises, pour que son pauvre Pinky mange avec applaudissement !

(1) C'étoit le nom qu'avoit pris Madame Behn, Auteur de plusieurs Pièces indécentes.

Au reste, pourvu que la recette du Portier soit bonne, l'Auteur a très-bien fait; il est égal pour les Comédiens de gagner de l'argent par du phébus ou de mauvaises pointes.

O vous ! qui montez sur la barque légère de la vanité pour aller à la réputation, vous comptez faire ce voyage insensé avec le vent de la louange; mais à quels revers il faut vous attendre sur cet océan dangereux ! Qui soupire pour la gloire n'a point de repos; un souffle le ranime, un souffle le renverse. Oh ! j'abjure le Théâtre, puisque, suivant le succès de sa Pièce, le Poète s'enfle, ou s'anéantit.

Il y a encore, pour mortifier ce Bel-Esprit, ce monstre à plusieurs têtes, qu'on nomme Parterre, troupe imbécile, indigne, & sans considération; il siffle, dans son sot orgueil, avant qu'on ait récité dix Vers, & demande à grands cris la Farce & l'Ours. Quelles suprêmes délices qu'une Farce pour les Anglois ! la canaille en est toujours enchantée; & les Lords ont actuellement le même goût. Ce goût, qui varie éternellement, a passé de la tête aux oreilles, & aujourd'hui des oreilles aux yeux (1). La Comédie se soutient encore; on

(1) De la Comédie à l'Opera, & de l'Opera aux Pantomimes.

condamne l'action & les sentimens ; la scène change ; & l'on voit paroître l'Infanterie & la Cavalerie. Ce n'est que parade sur parade , des Pairs , des Héros , des Evêques , des dorures , du brillant ; & pour consommer la plaisanterie , l'armure du vieil Edouard éclate sur la poitrine de Cibber (1). Démocrite auroit certainement étouffé de rire , s'il eût vu les Spectateurs ravis contempler avidement ces sottises , la bouche béante. L'Ours ou l'Éléphant , que l'on expose sur le Théâtre , a beau être extraordinaire ; c'est en vérité le Peuple qui est la meilleure chose à voir. Ah ! malheureux Poète , enfle tes poumons & rugis ; tu t'attireras davantage l'attention de cet Ours ou de cet Éléphant , tandis que le Parterre & la Galerie retentissent de clameurs : c'est un tonnerre aussi épouvantable que les hurlemens des Loups sur l'Orcas (2). Tels sont les cris d'applaudissement du Peuple à l'aspect du panache de Quin , ou du jupon de Mademoiselle Oldfield. Ecoutez atten-

(1) Les deux Théâtres de Londres , voulant représenter le Couronnement de Henri VIII & d'Anne de Boulen , se piquèrent à l'envi de briller ; & dans cette importante dispute , un Acteur porta l'armure d'un Roi , qu'on avoit empruntée pour cela à la Tour.

(2) C'est le Promontoire d'Ecosse le plus éloigné au Nord ;

tivement ; quel fracas ! quel objet merveilleux frappe la judicieuse Assemblée ? C'est la longue perruque de Caton , sa robe à ramage , ou son beau fauteuil.

Cependant de crainte qu'on ne s'imagine que je plaïsante au lieu d'instruire , ou que je loue malignement des arts auxquels je ne puis atteindre , j'oserai apprendre à mon siècle à discerner le Poëte du Versificateur. C'est celui qui affecte mon cœur en mille manières , qui me fait sentir chaque passion qu'il feint , qui , par la magie de son art , me déchire par des sentimens de pitié & de terreur , & qui me transporte à Thèbes , à Athènes , en un mot par-tout où il veut.

Ce n'est pas seulement le Poëte , qui écrit dans ce genre , qui mérite la faveur des Grands. Ne négligez pas ces Auteurs qui comptent plus sur la raison d'un Lecteur , que sur l'œil du Spectateur ; sans quoi comment cultivera-t-on toutes les Muses ? Qui aura le courage de gravir sur leur montagne , ou de boire dans leurs sources sacrées ? Comment remplira-t-on une bibliothèque d'ouvrages d'esprit , lorsque la *Caverne de Merlin* n'est pas encore à moitié pleine (1) ?

(1) Nom d'un Bâtiment qui est dans le Jardin Royal

Grand Prince ! pourquoi les Ecrivains ne vous intéressent-ils guère ? J'en devine la raison, & qu'ils me permettent de la dire. Nous autres Poëtes, nous sommes les hommes les plus absurdes qui respirent ; & c'est un Poëte qui l'a décidé : nous ne connoissons jamais le vrai moment, quand il faut chanter ou cesser de chanter ; & vous perdez patience tout comme les autres hommes. Nous nous faisons tort aussi, lorsque nous répétons toujours sans en être priés, & que nous regrettons que la faillie soit trop délicate pour être aperçue par des yeux vulgaires ; de sorte que nous paraphraisons chaque ligne sans pudeur. Mais le plus grand mal, c'est lorsque prenant un trop foible effor, nous voulons écrire au Roi. Dès ce moment, nous attendons une place ou une pension de la Cour, ou même le Brevet d'Historiographe, pour consacrer ses triomphes ; nous comptons être appelés à former le plan de quelque Ouvrage immortel, comme Boileau & Racine le furent par Louis.

Néanmoins, avec tant de vertus, auguste

de Richmond, où il y a une petite collection de Livres, mais choisis.

Monarque ! songez bien à quel Poëte vous donnerez le soin de les faire connoître, ou choisissez au moins quelque Ministre en état de conférer avec discernement, l'importante place de *Laureat*.

Charles, pour être encore joli aux yeux de la Postérité, confia sa figure au pinceau de Bernini; & le grand Nassau chargea Kneller de la représenter avec un air gracieux sur son courfier : ils favoient ainsi juger du mérite & des talens sur la toile & le marbre ; mais, en fait d'esprit, les Rois peuvent ne pas avoir l'art de le discerner. De deux de nos Princes, le Héros Guillaume & le *Martyr Charles* (1), l'un fit Chevalier Blackmore, & l'autre pensionna Quarles ; celui qui a exigé le serment du vieux Johnson & du brutal Dennis, n'est pas l'Oint du Seigneur, mais un Ours de Russie.

La figure auguste du Roi, ou du Conquérant, n'a jamais respiré sur le marbre avec tant de majesté & de noble hardiesse, que l'ame & les caractères des hommes ont brillé dans la belle

(1) C'est le nom que les Anglois donnent à l'infortuné Charles I.

Poésie. Ah ! que ne puis-je m'élever sur les ailes des neuf Sœurs pour chanter vos combats, vos grandes actions & votre noble repos ; pour décrire les Mers que vous avez traversées, & les champs, témoins de votre gloire ! Que ne puis-je dire combien vous avez acheté chèrement la paix de votre Patrie ; comment, d'un seul mot, vous avez anéanti la fureur de vos ennemis ; & avec quel étonnement les Nations ont laissé tomber le fer de leurs mains sanglantes ; comment, au moindre signal, la paix vola sur la Terre & l'Océan, & donna le repos au monde, tandis que votre puissance est reconnue jusqu'aux extrémités de l'Univers, & que les Tyrans de l'Asie tremblent aux pieds de votre Trône ? — Mais hélas ! vous dédaignez les Vers ; & je ne suis pas exercé dans l'art du Panégyrique. Le zèle des Foux offense tôt ou tard, mais principalement celui des Poètes. D'ailleurs une fatale destinée accompagne tout ce que j'écris ; si je veux louer, on dit que je mords. Un éloge rampant est un ridicule ; & il n'y a rien qui flétrisse davantage que la louange d'un Sor. S'il dit vrai, c'est une pitoyable ressemblance ; & s'il ment, le panégyrique non mérité est un scandale travesti. Celui qui paye

Tome IV.

T

ce triste tribut , ou qui le reçoit , peut bien rougir :
quant à moi , si je viens à flatter , que mes misé-
rables écrits (tels que les Journaux , les Odes , &
autres sottises pareilles) servent à l'Epicier , ou
décorent les murs de l'Hôpital des Foux.



ÉPITRE II (1).

CHER Colonel , ami de Cobham & de la Patrie , vous aimez les Vers ; recevez ceux-ci ; c'est tout ce que je puis faire. Un François se présente , fait la révérence , & vous offre son Fils—
» Monsieur , vous dit-il , cet Enfant est de Blois ;
» remarquez sa taille ; qu'elle est bien prise ! voyez
» les beaux cheveux ! C'est mon Fils unique ; &
» je voudrois qu'il vît le monde ; il parle François purement ; pour sa voix—mais vous l'entendrez. Monsieur , il est votre esclave pour
» vingt guinées par an ; c'est encore une cire
» molle que vous façonneriez aisément ; vous en
» ferez un Barbier , un Cuisinier , & tout ce qu'il
» vous plaira ; il a un talent décidé pour frédonner une Ariette d'Opéra. Il ne me conviendrait
» pas d'en dire davantage ; prenez-le , sur ma parole , avec toutes ses bonnes qualités ; il n'a
» voit d'autre ambition que celle de servir un
» Lord ; mais , Monsieur , de quoi ne me défé-

(1) Imitation de la seconde Épître du Livre II.

» rois-je pas pour vous obliger ? quoique , ma foi ,
» je crains bien que sa Mère n'en perde l'esprit.
» Je l'ai surpris une fois (rien qu'une seule fois)
» à mentir ; mais il pleura avec tant de grace , qu'il
» n'eût pas le fouet. Je vous avouerai franche-
» ment le seul défaut qu'il a , c'est de voler ; au
» reste , c'est une bagatelle ».

Si après cela , vous prenez ce Pendard , pour-
rez-vous vous plaindre d'avoir un tel Coquin ?
En honneur , si vous l'accusiez ensuite d'un délit ,
je pense que le Sir Godfroi décideroit fort bien en
pareil cas , lui qui renvoya le Voleur qui avoit
enlevé une cassette , & punit celui qui l'avoit mise
sur son chemin (1).

Pesez donc tout , & jugez-moi sous ce rapport ;
je vous ai dit que je ne pouvois écrire ; vous en
conveniez ; en êtes - vous actuellement fâché ?
& même plus , vous demandez des Vers au-
jourd'hui ; ne me croyez-vous donc bon que
pour rimaitter ?

Dans les guerres de la Reine Anne , un pauvre
& vieux Soldat avoit amassé avec bien de la peine

(1) Sir Godfroi Cneller , fameux Juge de Paix , qui
rendit plusieurs Arrêts dans le goût de Sancho Pança.

quelques guinées ; une certaine nuit que fatigué d'une longue marche , il dormoit profondément , on lui prit tout jusqu'à une obole. Cette disgrâce le mit dans une telle fureur contre l'ennemi , tout le genre-humain , & lui-même , qu'emporté par le desir de la vengeance & l'aiguillon de la faim , il saute dans la tranchée d'une place qu'on assiégeoit , escalade le mur , arrache un drapeau , & prend le Fort. Admirablement bien , s'écria le Général ! il le loua beaucoup , & lui donna quelque argent. Il plut ensuite à Son Excellence de battre une Ville , (je n'en fais pas le nom , mais qu'importe ?) « Allons , mon Ami , vois-tu ces murailles ? marche & triomphe ; vole où la gloire t'appelle ; les honneurs & les récompenses couronneront ta valeur ». Ne vous rappelez-vous pas la réponse du bon Vétéran ? « Me prenez-vous pour un sot , mon Général ? que celui-là prenne des châteaux , qui n'a jamais un fol ».

Ayant reçu une éducation domestique , j'ai commencé à lire de bonne-heure , en Grec , la vengeance du Fils de Pélée ; & mon Père m'enseigna l'art plus important de discerner le bon du mauvais. Bientôt certaines affaires plus épineuses , & que nous ne connoissions pas de

moitié si bien, nous dépouillèrent de nos Lares paternels ; & des loix que les victimes trouvent injustes, nous éloignèrent de toutes les places utiles & de confiance. Tout l'espoir des pieux Papistes ayant été frustré, la foudre de Guillaume nous écrasa. Dans cette disgrâce, mon Père se résigna à la pauvreté, & ne perdit point la paix de l'ame. Pour moi, les Muses m'aidèrent à la souffrir ; il étoit Papiste déclaré, & moi Poëte. Mais grace à Homère (1), je vis avec aisance, sans rien devoir, ni aux Princes, ni aux Grands. Ah ! j'aurois certainement besoin du zèle de dix Monroë (2), si je voulois griffonner du papier, au-lieu de me reposer.

Les années qui se succèdent, nous enlèvent continuellement quelque chose ; & à la fin elles nous arrachent à nous-mêmes. Tantôt nos folies nous échappent, & ensuite nos amusemens ; aujourd'hui une Maitresse est infidelle ; demain, c'est un Ami. Qu'est-ce que le tems me laissera, s'il m'ôte la rime ; si chaque rouage de cette ma-

(1) Pope fit sa fortune par son fameux Homère.

(2) Le Docteur Monroë, qui étoit Médecin de l'Hôpital des Foux.

chine infatigable, qui fabriquoit dix-mille Vers, reste immobile ?

Mais après tout, que voulez-vous que je fasse, lorsqu'entre vingt Lecteurs, je ne puis plaire à deux ; lorsqu'on ne daigne goûter qu'une Satyre sanglante, ou les fadeurs de nos petits Pindares ? L'un aime l'aîle de faisan, & l'autre la cuisse ; le vulgaire fait bouillir un œuf ; les délicats veulent le rôtir. Oh, quel travail pour flatter le palais de tels Convives, quand Oldfield aime ce que Dartineuf déteste (1) !

En supposant néanmoins que je sois menacé d'une rechûte, & qu'abandonné de Dieu, je me remette à faire des Vers, fera-ce à Londres ? Mais qui peut y retrouver sa Muse, son cœur ou son esprit ? Une foule tumultueuse, le bruit, les affaires, les cercles, les Amis, que d'obstacles pour un Rimeur ! « C'est un Poëte qui veut me lire » quelque chose ; je ne veux pas le refuser. — « Vous me trouverez à neuf heures dans la cour » du Palais ; — A dix, au plus tard, Monsieur, » je serai sur la place de Bloomsbery. — Mon

(1) Fameux *Apicius* moderne.

» affaire passera devant la Cour des Lords à midi.
» — Il y a une répétition à une heure précise—».
Oh ! un bon génie peut étudier dans les rues , &
s'élever au-dessus de la canaille qu'il rencontre.
Pas absolument si bien qu'il le voudroit ; un Fiacre peut , par hazard , gâter une belle pensée ;
une poutre branlante démontrera la meilleure tête.
N'avez-vous pas vu deux Aldermans disputer avec
des ânes , un passage étroit de Guildhall ?

Va , Poëte sublime , & chante dans cette foule
tes Vers harmonieux ; — mais non pas tout haut.
Hélas ! nous autres Enfans des Muses , nous courons
dans les grottes & les bocages pour y trouver le silence , & d'heureux loisirs. Blackmore même iroit , pour peu de chose , s'enivrer & dormir à Tooting (1). Comment versifier parmi ces clameurs , & dans ce fracas éternel ? Le beau spectacle que celui d'un Homme , qui , après avoir donné sept années complètes à l'étude , dans l'ombre d'une retraite sacrée , se présenteroit aux yeux du Public , tout couvert d'une poussière savante , & en bonnet de nuit ! Il marche , &

(1) Village près de Londres.

l'on découvre un nouvel objet sous le Soleil ; les Enfans l'affligent ; & le Peuple reste stupéfait ; il est si roide , si taciturne , que vous jureriez que c'est une Statue , qui a quitté son pié-destal pour prendre l'air. Irai-je donc à Londres jouer ce burlesque personnage , & faire des Chançons que des Foux apprendront par cœur ?

On a vu , il n'y a pas long-tems , deux petits Hommes de Loi , qui se considéroient comme des prodiges ; c'étoient deux ames analogues & ornées des mêmes talens. L'un endormoit la Cour de l'Echiquier ; & l'autre étourdissoit celle des Rolles ; ils étoient d'une gravité désespérante , & levoient les épaules en parlant de Murray , parce qu'il n'avoit que de l'esprit. » Ce fut , Monsieur , votre profond discernement ; — & votre » éloquence , Monsieur ; vous avez l'action de » Cowper ; — & vous le sens exquis de Talbot ».

On apprécie de la même manière le mérite des Poëtes ; le génie de votre Milton , & l'esprit de mon Homère. Appelle Tibbald , un Shakespear ; & il jurera par les neuf Muses , cher Cibber , qu'il n'a jamais rien fait qui approche d'une de tes Odes. Grand Dieu ! que nous sommes surpris , en entrant dans la Caverne de Merlin , de

n'y voir d'autres rimeurs que Stephen (1), vous & moi ! Marchez derrière par respect, tandis que je formerai des couronnes de lauriers, & que je prendrai le nom qu'il me plaira. « Mon cher Tibulle ! souffrez que je sois Horace, & foyez » Ovide ; ou si je chante comme Dryden, c'est » assez ; je vous proclame pour un Otway ».

J'ai beaucoup de peine, mais beaucoup, pour conserver la paix avec cette race chagrine, colère & jalouse des Poètes. Si la fantaisie & l'amour-propre me font imprimer quelque chose, il faut absolument les flatter. Mais après la crise, je ferme fagement les oreilles pour ne pas entendre leurs rapsodies détestables.

C'est en vain que toute la terre proscriit les mauvais Auteurs ; ils se traitent avec le plus profond respect, s'admirent tous intérieurement, & sont heureux. Mais quel est le triste sort de ceux qui écrivent de manière qu'on puisse les lire ! Ils sont pour eux des juges sévères, & n'épargnent pas un seul mot, s'il manque ou de force, ou de clarté, ou d'énergie ; il faut qu'il disparaisse,

(1) Stephen, Poète modeste & honnête homme, que Pope honoroit de son estime.

quand même il pourroit trouver grace à la Cour. Ils en dégradent quelquefois un autre, & font revivre un terme tombé dans l'oubli pour le remplacer ; ils réhabilitent des mots dont le sage Bacon, & le brave Raleigh se servoient, ou ils en créent de nouveaux ; car l'usage adoptera ce que la raison a enfanté. Par leurs soins le torrent de l'éloquence coulera, dans les siècles à venir, toujours pur & enrichi des trésors des Langues étrangères ; jamais ils n'épargnent une phrase vuide de sens ; ils savent polir & corriger tout avec tant d'aisance, que vous diriez que c'est l'ouvrage de la Nature même, & que l'art de plaire n'est qu'un jeu.

Au reste, l'aisance dans les écrits est un effet de l'étude, & non du hazard ; de même que ceux qui ont appris à danser, ont les mouvemens plus faciles.

S'il est si pénible d'écrire avec correction, & de suivre les règles, il vaut mieux être sot, & content de soi-même. Dites, à la bonne-heure, que la fureur de faire de mauvais Vers, est une maladie ; cette maladie rend les Hommes heureux, ou les laisse tranquilles. On raconte qu'il y avoit la première année du Roi George, un digne

Particulier, sot d'importance, car c'étoit un Lord; lorsque la Chambre Haute avoit fini ses séances, il restoit encore à sa place, écoutoit, remarquoit & répondoit, comme si l'on eut agité quelques points essentiels. Hors de-là, c'étoit un Homme de mœurs honnêtes, qui aimoit son Ami, & faisoit politesse à sa Femme; si un Valet laissoit tomber un pâté, il n'entroit pas absolument en fureur; & il étoit trop sage pour se jeter dans un puits par distraction. Ses Amis & les Médecins l'enfermèrent; il fut saigné, ventosé, purgé; bref, il guérit. Quand le bon-homme reconnut son nouvel état: « Que la peste vous étouffe, » s'écria-t-il, pour tous vos soins! De Patriote distingué, que j'étois, je ne suis plus qu'un simple Représentant ».

La conclusion de mon histoire, c'est que je tomberai un jour dans l'humble Prose; il faut que la sagesse vienne tôt ou tard. Il y a un tems où les Poëtes deviennent pefans; & je laisserai les Vers aux Enfans de l'Ecole; sans être cloué davantage sur les règles de la poésie, j'apprens à mettre de l'harmonie dans mon ame, & à contenir mes pensées dans des bornes légitimes.

Aussi-tôt que je rentre dans ma campagne, mon

esprit reprend le fil qu'il avoit laissé échapper ; des idées , qui s'étoient évanouies dans Hydepark , viennent me rejoindre dans ma grotte philosophique , où je me fais bonnement les questions suivantes :

Plus l'on boit , & plus l'on veut boire ; si lorsque cela t'arrive , tu le dis au Médecin ; si tu avoues ingénûment que plus tu as , & plus tu voudrois avoir , pourquoi ne conviens-tu pas aussi aisément de ta folie , que d'une fièvre ? Voici la réponse du cœur : « Les Hommes ne sentent que » l'inconvénient , & non pas le vice ».

Quoiqu'un Prêtre (1) s'écrie avec la bassesse d'un esclave , que la naissance & le rang donnent de l'honneur , des graces , & de la Religion ; néanmoins , sans écouter là-dessus la voix de votre cœur , vous allez à l'Eglise entendre prêcher ces vils adulateurs.

Si l'opulence pouvoit procurer de l'esprit , du mérite , ou une étincelle de courage , le plus sage feroit dans le cas de rougir , il le faut avouer , si D*** l'aimoit moins qu'une pièce de six sols.

(1) Le Docteur Ken—t.

S'il y a de la vérité dans la Loi , & si l'usage confère la propriété , ce que vous consommez est à vous. Si la terre du délicieux Abscourt vous fournit ses fruits , vous en êtes le Seigneur. Toute la volaille , les perdrix même , & le gibier de Worldly , que l'on vend à la Ville , vous appartiennent pour une guinée ; il achete par milliers ce que vous pouvez avoir pièce à pièce , selon vos besoins ; or , en quoi différez - vous ? vous payez un fol , ce qu'il paie une guinée.

Heathcote , & tels autres vastes propriétaires , achètent chaque morceau de bois qui leur prête de la chaleur , & chaque poulet qui paroît sur leur table. La Loi du Ciel , aussi bien que celle de la terre , abhorre une propriété constante. Les possessions ont des aîles , & sont entre les mains de la fortune ; de force ou de bon gré , par une vente , ou au moins par la mort , il faut qu'elles changent de Maître. Un Homme est toujours misérable ! Que veux-tu ? L'héritier chasse l'héritier , comme la vague est poussée par la vague. Tous ces grands Domaines , hélas ! Bathurst , de quoi te serviront-ils ? Joins les côteaux de Cotswood à la belle vallée de Saperton ; élève ici des Temples , & forme là des greniers ; que tes

Fermes soient entremêlées de pyramides ; pratique entre tes Villages , de jolies avenues ; enferme de vastes plaines d'une enceinte de murs ; puérités ! l'inexorable mort mettra tout à niveau ; les arbres , les pierres , les Fermes & les Cultivateurs éprouveront la main destructrice du tems.

Dites ce qu'il vous plaira des goûts , mon Ami ; ils diffèrent comme les esprits. Pourquoi , de deux Frères , tandis que l'un riche & infatigable , laboure & sue du matin jusqu'au soir , l'autre néglige-t-il pour les Femmes & les plaisirs , toutes les mines de Grovenor ? Pourquoi voit-on l'un , rassasié d'opprobres , & content de ses gages , ramper , & opiner à la Cour & en Parlement ; tandis que l'autre , estimé par sa bonté d'ame , volera d'un pôle à l'autre , comme Oglethorpe (1) ? Tout cela n'est connu que de cette Puissance suprême , qui forme le caractère au moment de la naissance. Ce Dieu de la Nature , toujours présent en nous-mêmes , dirige l'action sans contraindre la volonté. Les individus diffèrent autant par

(1) Il fut employé dans l'établissement de la Colonie de Géorgie.

le tour de leur génie, que par l'organisation extérieure ; mais la grande fin de la création est la même.

Quelques courtes que soient mes finances, si j'en réserve une partie, je veux jouir de l'autre. Que mon héritier soupire, & regarde comme une indécence, qu'un homme si pauvre n'aspire à aucune place, il n'y a certainement pas de loi qui déclare en sa faveur, de quelle manière je dois vivre, moi qui dépense & épargne alternativement. Dissiper d'une manière extravagante, c'est une manie que je condamne ; mais ne plus penser à thésauriser, c'est autre chose. Je me réjouis, comme un enfant, à l'aspect d'un beau jour ; & je suis satisfait lorsque le cruel besoin s'éloigne.

Que m'importe, à moi Passager, si le vaisseau où je me trouve, est du premier rang ou non ? Pourvu que je voguo, cela me suffit ; un vent favorable ne m'inspire point d'orgueil ; & je ne fais pas combattre toutes les tempêtes. A l'égard du pouvoir, de l'esprit, de la figure, de la vertu & de la fortune, je marche après le premier, & avant le dernier.

Et l'avarice ? Je n'en ai point, dites-vous. Je

vous

vous félicite , Monsieur , de la fuite d'un tyran ; mais celui-ci n'est-il pas remplacé par un autre aussi féroce , l'avidité du pouvoir ? La fureur n'allume-t-elle pas votre sang ; ou la crainte ne vous rend-elle point pusillanime ? Etes - vous aguerri contre les sombres terreurs de la mort , qui alarme tout ce qui respire ? La raison , environnée d'objets effrayans , conserve-t-elle son trône ? Peut-elle mépriser ce qu'elle connoît , & voir d'un œil serein ce qu'elle ne connoît pas ; contempler avec courage , & sans altération , le présent & l'avenir , en dépit des Sorciers , des Diables , des Songes & des Spectres ; considérer avec satisfaction le passé & le futur ; & compter les années avec reconnoissance ? La vie n'a-t-elle point d'amertume pour vous , lorsqu'elle touche de si près à sa fin ? Pouvez-vous souffrir un Ennemi , & pardonner à un Ami ? L'âge n'a-t-il fait que détruire les foiblesses & les imperfections de votre nature , de même que les fruits d'hiver s'adoucissent avant que de tomber ? ou pensez-vous , mon Ami , avoir tout fait , lorsque de cent épines vous en aurez arraché une ?

Apprenez à bien vivre , ou faites votre testament sans façon ; vous avez aimé , joué , bu & mangé au gré de vos desirs ; il faut à présent de

la modération , avant qu'une Jeunesse plus brillante que vous , se permette de vous persiffler & de vous chasser du théâtre. Laissez les vains amusemens à ceux qui ont plus de graces ; en un mot, à ces Foux enchantés d'eux-mêmes , & dont les folies plaisent.



SATYRES
DU DOCTEUR
JEAN DONNE,
DOYEN
DE SAINT-PAUL.

*Quid vetat & nosmet Lucili scripta legentes
Quærere, num illius, num rerum dura negarit
Versiculos natura magis factos, & cunctos
Mollius?*

HORAT.

AVERTISSEMENT.

L'ESPRIT mâle du Docteur Donne, & l'impatience de son caractère l'appelloient à la Satyre, où il a excellé, quoiqu'il ait peu écrit; il ne reste de lui que six Ouvrages de ce genre; & Pope en a embelli deux (la seconde & la quatrième Satyre) de toutes les graces de son génie; & c'est ce qu'il a appellé versifier. Il est vrai que les morceaux suivans n'ont, dans l'Original, d'autres traces de versification, qu'une certaine quantité de syllabes; mais notre Auteur étoit trop modeste; & le public reconnoitra ici son empreinte.



S A T Y R E S
DU DOCTEUR
J E A N D O N N E ,
D O Y E N
DE SAINT-PAUL.

SATYRE PREMIÈRE.

OUI, grace à mon étoile, dès le moment que je commençai à connoître cette Ville, j'eus assez de bon sens pour la haïr : cependant il doit y avoir, comme en Enfer, un vice principal si complètement mauvais, qu'après celui-là, on ait pitié des autres sans les abhorrer, de même que ceux qui connoissent Sapho, ne font que sourire à l'aspect des autres Femmes perdues.

J'accorde que la Poésie est un péché criant : c'est elle qui nous a attiré le fléau de l'Accise &c.

de l'*Armée* ; & je n'en doute point (1). On la gagne comme la peste , ou l'amour , Dieu fait comment : mais tout le monde convient qu'on ne guérit que par la mort. Cependant l'état d'un Poète est pareil à celui des Papistes , il est pauvre & sans défense ; à peine mérite-t-il votre haine ?

Ici un maigre *Barde* , qui , avec tout son esprit , n'auroit jamais gagné un diné , fait vivre un *Acteur* : c'est ainsi que le brigand condamné , & déjà mort par la Loi , souffle un *Coquin* qui vient après , & lui sauve la vie ; c'est ainsi que les brillantes figures d'un jeu d'orgue s'élèvent d'une manière triomphante par l'action des soufflets qui gémissent au-dessous.

L'un chante la beauté ; mais le langage des *Muses* a perdu son efficace : toutes les conjurations poétiques ne feroient plus crever un Rat , & ne pourroient rendre une Fille amoureuse. Elle soutient un siège en dépit de la Nature , & méprise la chair , le Diable , tout en un mot , excepté l'or.

Ceux-ci écrivent aux *Lords* ; ceux-là aspirent à

(1) Lorsque le Parlement résolut d'entretenir des Troupes en tems de paix comme de guerre.

des récompenses comme les Gueux qui chantent aux portes pour avoir du pain. Quelques-uns écrivent, parce que tout le monde écrit : ainsi donc, ils ont toujours une excuse pour écrire, & pour écrire mal.

Malheureux en effet, mais bien plus malheureux encore est celui qui fonde sa subsistance sur l'esprit des autres ! Cela n'étoit pas ainsi autrefois sans doute : sa grossière digestion étouffe l'esprit ; & le bon sens, qui a passé par sa petite intelligence, n'est plus le même ; car les nourritures digérées prennent un autre nom.

Je passe sous silence tous ces Confesseurs & ces Martyrs qui vivent comme S***, ou qui meurent comme Charters ; ces hommes aussi méchans que des Pages, qui, dès l'enfance, commettent des crimes que le Directeur de Prisca peut à peine entendre. Je pardonne même à ceux qui sont si scélérats, que les Théologiens doivent leur destiner de nouveaux tourmens dans les Enfers, & à ceux-même qui se rendent coupables de si étranges forfaits, que les Casuistes ne pourroient dire contre quel Commandement ils pe-
chent.

Un homme, un homme seul, excite ma juste indignation ; ses crimes lui procurèrent des ri-

chesses ; & ses richesses lui inspirent de l'impudence. Le tems qui , dans son cours insensible , d'un Veau fait un Bœuf , & produit au moment marqué tous les événemens naturels , a changé un âne en Procureur. Un jeune Ecclésiastique , qui vient d'obtenir un bénéfice , ne sauroit être plus étourdi , plus vain , plus suffisant. Quel autre vœu pourrois-je encore faire en sa faveur , sinon de le voir Bel-Esprit & Rimailleur ? Il n'a plus qu'à percer le doux labyrinthe de l'oreille d'une Dame par la rime de *ceci par cent* & de *cela par année* ; à étaler ses ruses & tendre des pièges pour surprendre le cœur d'une riche Veuve ; à s'intituler l'Avocat des Courtisannes , & à faire l'amour en style de chicane , style plus barbare que celui de quarante Allemands qui se querellent.

Maudit soit le Misérable , si vénal & si vain , qui a autant d'orgueil & de bassesse , que les Prostituées de Drury-Lane !

C'est une bonté sans exemple , si Pierre daigne vous servir ; de quels remerciemens , de quels éloges ne devez-vous pas payer sa condescendance ? & s'il vous refuse , c'est avec une dignité imposante , & un ton aussi grave que celui d'un Prisonnier pour dette , qui secoue la tête , & jure qu'il ne s'est perdu , qu'en cautionnant les autres.

Vos papiers font en sûreté dans son Bureau ; il meurt de froid pour les éloigner du feu. C'est pour vous qu'il court les rues , malgré la pluie ou la poussière ; car Pierre ne se fie pas aux voitures ; c'est pour vous qu'il sue & travaille dans le Barreau ; il atteste Dieu qu'il prend votre affaire à cœur ; & il ment à tout le monde , & en toute chose , comme le Favori d'un Roi , — ou comme un Roi. Voilà les talens qui brillent parmi les hommes de cette espèce , à compter depuis l'indigne Waters , jusqu'au dévot N***. Il n'y a pas plus de Simoniaques parmi les Prêtres , ni de Bâtards parmi les Héritiers des Grands , que de Waters. Ils commencent d'abord par les fols & les schelins , & volent si peu qu'il est rare de s'en appercevoir : mais bientôt , semblables à un Océan , ils environnent tout le Pays. Quand des Veuves libertines achètent quelques nuits de plaisir , quand un Duc ponte au Café de White , ou quand un jeune homme de famille se ruine en empruntant sur gages , le Diable même n'est pas , à beaucoup près , si content qu'eux. Ils escroquent premièrement cet arpent de terre , puis cet autre , & absorbent ensuite tout le fond. Alors , pour fortifier ces richesses injustes par le bras de la Loi , ils dressent des actes , des clauses , des

articles , & des papiers aussi vastes que la Terre même , & plus amples que tous les Codes civils , avec leurs différens Glossateurs.

Mais qu'ils écrivent pour vous , chaque Fripon de ce genre affoiblit l'acte , & omet habilement la clause de ses Héritiers Il n'est point de Commentateur , qui glisse avec autant de dextérité sur un texte inintelligible ; & les Théologiens qui citent , ne suppriment pas plus ingénieusement les mots qui prouvent & décident contr'eux.

Ainsi Luther trouvoit l'Oraison Dominicale trop longue , lorsqu'il étoit condamné à dire son chapelet & son office du soir : mais quand il eut abdiqué le froc , & renoncé au joug monacal , il ajouta à la prière de Jésus-Christ, les mots de *pouvoir* & de *gloire* (1).

(1) Pour l'éclaircissement de tout cet endroit , il faut observer que , suivant l'Auteur , quand les Gens de Loi veulent s'assurer des possessions mal acquises , ils multiplient les actes & les instrumens ; de sorte qu'il seroit fort difficile de discerner la justice & la vérité dans ce ténébreux dédale ; mais quand ils dressent des contrats & des stipulations pour les autres , ils omettent jusqu'aux mots essentiels , & sont aussi concis & expéditifs , que les Théologiens modernes dans les citations qui ne sont pas en leur faveur. Ainsi dans

Vous avez acquis ces terres ; mais que sont devenus ces anciens bois qui ombrageoient tout le terrain ? On ne voit point de nouveaux édifices. Où sont ces troupes de Pauvres qui assiégeoient jadis la porte du charitable Propriétaire ? Je souhaiterois qu'on tuât encore sous ces portiques des Animaux , & non pas des Hécatombes entiers , qu'on y évitât les extrêmes , les jeûnes des Chartreux & les débauches des Bacchanales , & que tous les hommes observassent un si juste milieu , que personne ne pût étouffer d'indigestion , ou mourir de faim. Voilà de bonnes œuvres ; nous devons en convenir : mais hélas ! ces

le tems que Luther étoit Moine , & obligé , par son Institut , de dire la Messe & de prier pour les autres , il trouvoit le *Pater* trop long ; mais lorsqu'il s'établit pour Réformateur , il fut dans le cas d'instruire ses Adhérens à prier pour le succès de son système ; & en conséquence il allongea la Prière du Seigneur par une nouvelle clause , qui décèloit son ambition.

On trouve parmi les Œuvres du Docteur Donne une petite bagatelle satyrique , intitulée : *Catalogue de Livres rares* ; & l'on y lit l'article suivant : *M. Lutherus de abbreviatione Orationis Dominicæ* , qui fait voir son goût pour la plaisanterie. Ce badinage étoit écrit à l'imitation du *Catalogue de la Bibliothèque de S. Victor* , par Rabelais.

œuvres ne font plus à la mode aujourd'hui ; semblables à d'anciennes & riches garderobes, elles passent pour des choses extrêmement belles, extrêmement riches, & extrêmement inutiles.

En voilà beaucoup ; & je compte n'avoir offensé personne. Que les Sycophantes des Cours n'empoisonnent pas mes idées ; & qu'un adroit Inquisiteur d'Etat ne pervertisse point mon sens, jusqu'à me rendre coupable de haute trahison.



SATYRE II.

SI mon tems est venu de quitter la scène, eh bien ! je dis adieu à toutes les folies du siècle. Je pardonne , en mourant , au Sot & au Fripon ; & je suis sûr de trouver enfin la paix au-delà du tombeau. J'ai fait ici mon Purgatoire de bonne heure ; & j'ai expié toutes mes Satyres & mes Vers : l'Enfer des Poëtes , ses tortures & ses flammes , ne font rien en comparaison.

Mon cœur ne fut jamais allumé par le sot orgueil ; & je n'ai point connu la manie d'admirer ou de me faire admirer. Je n'attendois point de grace de Mylord Duc ; je n'ai point acheté de Bénéfice , ni sollicité une place ; je n'avois point de nouveaux Vers , ni de nouveaux habits à montrer tous les jours : cependant j'ai paru à la Cour ! — Le Diable l'avoit ordonné. Mais de même que l'Étourdi , qui , dans la crise de la Réforme , se voyoit condamné à payer une amende pour avoir ouï la Messe , quoique par dérision , trouvoit cela fort étrange , puisqu'il n'avoit point eu un dessein formé de servir Dieu , j'ai pareillement été puni comme si j'eusse été aussi insolent & pervers , aussi

indifférent pour le bien, aussi noyé de dettes, aussi vain, aussi inutile & aussi faux que ceux qui vivent à la Cour, quoique je n'aie respiré qu'une seule fois l'air de ce climat. A peine y étois-je entré, qu'il parut un Être auquel Adam s'est abstenue de donner un nom, & que Noë n'a pas voulu recevoir dans son arche, où tous les Reptiles étoient cependant admis; un monstre tel que les Déserts brûlans de l'Afrique, ou le limon du Nil, n'en produisirent jamais de semblable; tel que les tablettes merveilleuses de Hans Sloane, ou de Woodward, n'offrent rien d'approchant à l'avidité des Curieux. La Garde le laisseroit difficilement passer à midi; & le soir, elle jureroit qu'il est tombé de la Lune. Quand il nous arrive de découvrir ou de faire un complot Papiste, la Canaille ne manqueroit pas de le prendre pour un Jésuite; & le sage Magistrat, sautant de son fauteuil, s'écrieroit: *Par ton sacerdoce, dis-moi qui tu es?*

Voilà mon personnage; son appareil, quoique grossier, étoit vénérable; & son habit usé avoit été noir: quoiqu'il n'y restât plus que la corde, c'étoit probablement du velours dans les premières années de la bonne Reine *Befs*: ainsi le tems, qui change tout, l'avoit voulu: nos Enfans le verront à loisir disparaître entièrement.

Cet Être a voyagé & parle aussi toutes les Langues ; il connoît les intérêts de chaque Nation , & ce que les différens Etats ont de mieux à faire ; il se forme un langage étranger & élégant des meilleures phrases mêlées à l'accent de la Cour. J'ai appris à supporter des Bavards ; je connoissois Motteux ; j'ai entendu Henley & Budgel, le style du Docteur Wormwood , le jargon des Pédans, le tonnerre que lancent les vigoureux poumons de Gonfon , tout le fracas des termes de guerre, & , ce qui renferme tous ces fléaux, les cris de la chicane dans le sanctuaire de la Justice. Je puis souffrir tout cela , mais non pas un Coquin aussi poli , qui complimente les Gens jusqu'à les faire damner ; qui a l'adresse de duper les Veuves , de faire parler trahison aux Ecoissois , de tromper les Courtisannes les plus subtiles , de le disputer aux Favoris des Rois dans l'art de l'adulation , & de mieux mentir que Burnet & Oldmixon.

Il m'a déterré ; il s'avance : Grand Dieu ! pour quel péché m'affligez-vous de la sorte ? Faut-il donc que j'essuie toute la stupidité de ce plat personnage ? Ah ! Monsieur , s'écrie-t-il , je n'ignore point votre réputation ; & je veux savoir votre avis : qui parle le mieux , selon vous ? *Le Roi* Mais en meilleurs termes ? *Le*

Dictionnaire, Monsieur..... Vous ne m'entendez pas; je demande quel est le plus beau & le plus ingénieux Parleur?..... *Onslow*, sans *credit*..... Mais, Monsieur, des Auteurs?..... *Swift* pour le *style concis*, & *H**** pour les *périodes d'un mille de longueur* (1). Oui d'accord; ces Gens-là peuvent passer; leur langage est supportable, comme celui de Panurge l'étoit aussi; & à propos, les Apôtres avoient, ma foi, un assez joli don des langues. Cependant, hélas! tous ces Messieurs étoient pauvres! J'ose dire qu'ils devoient à leurs voyages ce qu'ils ont été.

Après avoir ainsi scrupuleusement analysé les talens des autres, il vint, par une transition directe, au sien propre; & je m'écriai: « C'est bien » dommage qu'étant aussi habile, vous ne vous » soyez pas trouvé à Babel; car je ne doute nullement que la Tour n'eut subsisté par vos sublimes connoissances dans les Langues ».

Que vous êtes obligeant, Monsieur! Vous étiez

(1) Les Grecs disoient par plaisanterie: Un Stade d'Euripide; c'est par une faille analogue, que Michel Cervantès a donné à son héros un visage d'une demi-lieue de longueur. Ce trait est excessif; aussi tous les Traducteurs l'ont-ils judicieusement supprimé.

sûrement

fûrement fait pour les Cours : pourquoi donc vous ensevelir dans la solitude ? Un homme supérieur comme vous , verroit & feroit vu ; le Roi lui sou-
 riroit , — ou au moins la Reine. « Ah ! Monsieur ,
 » voilà comme les Courtisans nous cajolent ;
 » mais Cicéron a dit : *Nunquam minus solus*. A
 » l'égard des Cours , pardonnez-moi si je vous dis
 » qu'on ne donne pas à présent de leçons à la
 » Spartiate : quoique l'Arétin ait entièrement dé-
 » voilé la débauche dans ses tableaux , le nombre
 » des Libertins qu'il a convertis est fort succinct ;
 » & quoique le vice se montre à découvert à la
 » Cour , je ne conseillerois à personne de préten-
 » dre s'y former à la vertu ».

A ces mots , mon homme saisi d'émotion ,
 lève au Ciel les mains & les yeux , puis s'écrie
 dans son enthousiasme : *C'est le plus doux des*
plaisirs de ce monde , de contempler les Princes &
de parler des Rois ! « Eh bien , dans ce cas ,
 » heureux donc l'homme qui montre leurs tom-
 » beaux ! Il fait sa résidence parmi les Princes ;
 » il peut tous les jours passer d'un Roi à l'autre ,
 » parler de nos Henris & de nos Edouards ,
 » gagner , en un mot , en disant la vérité au sujet
 » des Monarques morts , ce qu'on ne peut guère

» obtenir des Monarques vivans, du repos & du
» pain ». Ah ! bon Dieu ! Monsieur, que dites-
vous ? C'est un vil automate, dont la phrase est
barbare ; & tous vos Anglois en sont logés-là.
« Mais pour vos François, ah ! qu'ils sont élé-
» gans ». Parlez-vous du mien ? Je n'en ai qu'un,
& je compte qu'il est propre. « Oh, Monsieur,
» que je meure, si vous avez d'autre habit que ce
» surtout » ; Non pas, Monsieur, j'en ai d'autres ;
& vous ne voyez que mon deshabillé.

En vain, pour me débarrasser, je cherche à
irriter sa patience ; je confonds & croise tous ses
sentimens ; mais comme le fer qui n'a pas été
trempé déchire davantage à mesure qu'on l'ai-
guise, de même le feu que l'on tracasse, en de-
vient plus insupportable ; tout va de mal en pis.

Il passe donc ma remarque, affecte de sourire
d'une manière aisée en voyant mon chagrin, &
change de ton. Il me demande des nouvelles ; &
je lui parle de nouvelles Pièces de Théâtre, des
Funuques, des Arlequins, & des Opéra d'une
date récente. Il écoute ; & tel qu'un alambic, qui
reste une demi-minute entre chaque goutte qu'il
distille, il craint de me favoriser d'une trop
prompte réponse, & ne répand ses mensonges

que peu à peu ; de pitoyables anecdotes de ménage , l'histoire des bals , des spectacles , tels sont les faits importans , dont il a la cruauté de m'instruire. Il fait quand la Reine a ridé le front , ou quand elle sourit ; & il n'ignore pas quel parti un habile Ministre peut tirer de cette circonstance : il connoît ceux qui pèchent , & avec qui ; l'Evêque , ou le Profane , qui aime les Filles ; le Particulier , qui ayant perdu son crédit , engage son bien , & mérite , en conséquence , d'avoir un Gouvernement ; l'Agioteur clandestin , qui trompe la Veuve & le Pauvre sans qu'ils s'en doutent ; le Fripon , qui abuse lâchement d'un dépôt , ou d'un fond de charité : bref , selon lui , il n'est point d'enfant qui puisse s'amuser , ou de femme faire sa partie , sans payer une contribution à quelque Courtisan. Il fait le taux d'une Laïs qui cherche un Propriétaire ; ce qu'un Gentilhomme vend sa métairie , ou un Bourgeois sa femme. Enfin , ce qui démontre encore plus sa sagacité , il vous dira quel est la femme dont le visage n'est pas un mur plâtré.

Excédé de ce bavardage , je souffre , je gémis comme un malade du Docteur Woodward ; & toutefois il continue avec une nouvelle fureur. Il

tient la balance de l'Europe ; & meilleur Politique que le plus grand Homme d'Etat , il parle par cœur des Gazettes & des Couriers. Je baille , je soupire , je sue comme une femme grosse à la vue d'un plat qui la dégoûte. Cependant mon Bourreau , tel qu'un Espion privilégié , que personne ne peut inquiéter , ni réduire au silence , diffame ensuite le Ministre ; il jure que toutes les places sont actuellement héréditaires jusqu'au dernier jour du monde ; & il vous apprendra ce qu'on paie pour chacune : il dit que nos guerres vont mal , parce qu'on agit avec trop de lenteur ; il fait même entendre que c'est par une connivence avec la Cour , que l'Espagne continue son brigandage , & que Dunkerque est toujours un Port. L'étonnement des Compagnons d'Ulysse , lorsqu'ils se virent métamorphosés en bêtes , ne fut pas plus grand que le mien , quand je m'aperçus qu'un Sujet aussi prudent & modéré que moi , se changeoit presque en traître : je sentis le poison couler de son cœur dans le mien ; c'est ainsi que les victimes de la débauche guérissent quelquefois en communiquant leur mal. Je croyois déjà voir une de nos Loix gigantesques prête à m'engloutir.

Dans cet instant critique , le Ministre paroît :

mon homme vole , s'incline , s'abaisse , & se joint à la vile Troupe qui l'accompagne. Fannius même ne s'approche pas avec plus d'impudence , quand son nez touche presque à l'oreille du Prince. Je tremblois , je frémissais ; & craignant que la Cour ne fût remplie de choses encore plus étranges que lui , je m'enfuis aussi vite qu'un Débiteur.

Oh ! qu'un Dieu me tire promptement d'ici , & me transporte dans une solitude sacrée , où la raison s'élève sur les ailes de la contemplation , où l'ame libre s'élance dans le sein de la vérité , & ne regarde plus la terre , que pour plaindre les Rois !

Cette idée m'occupoit avec plaisir ; l'imagination s'en mêla ; & j'eus cette vision. Un songe peut transporter un Hermite en Enfer ; & il me força aussi de voir des Damnés à la Cour. La tête bisarre du Dante , quand il rêvoit à sa description du séjour infernal , ne se peignit jamais tant d'horreurs. La lâche crainte convient au Coupable , & non pas à un homme libre ; à des Tyrans , à des Attila , à des Brigands , & non pas à moi. Dois-je m'embarrasser , moi qui suis la terreur de cette Ville criminelle , si un Lord sourit à mes ta-

bleaux , ou fronce le sourcil ? Celui qui ne peut flatter , & qui déteste ceux qui le peuvent , tremblera-t-il devant un noble Esclave ? O ma Souveraine ! Sainte Vérité ! te quitterai-je pour plaire à des hommes vains , petits & arrogans ? Et toi , ô Soleil ! qui depuis hier a roulé sur la tête de tous les Sots actifs ou fainéans de ce Globe , en vois-tu une espèce plus inutile que ceux des Cours ? Maudits soient ceux qui nous montrent une Cour en cire (1) ! ils devraient encore apporter les vrais Acteurs sur leurs dos ; marionnettes peintes ! foibles jouets ! riens frivoles , nez de cire ! choses pompeusement éblouissantes ! — Qu'on ne s'étonne pas que quelques Gens se prosternent , & les prennent pour des Rois.

Notre jeunesse , après avoir rompu avec les Malfaiteurs , ou les femmes perdues , va rendre son dernier hommage à la Cour (2). Ces petits Seigneurs , frais & ambrés , assiègent l'antichambre

(1) Ouvrage en cire , qui représentoit une des principales Cours de l'Europe.

(2) La Noblesse visitoit , dans les Prisons de Newgate , les Criminels condamnés à mort.

du Roi ; ils ont autant d'éclat que les belles campagnes qu'ils vendent pour paroître si brillans. *Voilà un velours digne d'un Roi !* s'écrient les Flatteurs. Cela est vrai ; car dix jours après, cet illustre habit couvre un Monarque de Drury-Lane, qui l'a acheté. La Cour peut, avec justice, donner des règles au Théâtre, en lui fournissant des habits & des Foux à jouer. Et pourquoi un Acteur ne se pavaneroit-il pas sous l'appareil d'un Courtisan ? car ils sont également Comédiens l'un & l'autre. Le besoin se fait sentir dans tous les Etats ; ils ne diffèrent que par la parure : mais il n'y a par-tout que fastueuse indigence.

Les Dames, bien enluminées pour frapper la vue, & parfumées comme un navire chargé d'épices & de cochenille, commencent à faire voile. Ah ! comme chaque Pirate observe ce vaisseau fragile & une si belle prise ! Il vient bientôt à l'abordage ; & on s'approche : « Ma chère Comtesse, » vous êtes d'une beauté à laquelle on ne peut » tenir ; vous ne manquez point de cœurs. — Et » vous, Sir Fopling, vous avez tant d'esprit ! » On ne loue pas tant de beauté & d'esprit pour rien ; car tout cela s'achète. Héraclite même riroit de voir ces antiques, Fopling & Courtin : cea

Personnages sont si bizarrement magnifiques , qu'on les prendroit pour des pagodes Chinoises. Voyez comme ils admirent leur taille par les règles d'Albert Durer ; ce sont les Foux les mieux proportionnés de toute l'espèce des Petits-Maîtres. Ils s'adonifent , & ajustent toutes les parties de leur parure avec le plus grand soin ; la moindre négligence feroit un crime qu'ils ne se pardonneroit jamais. Enfin , ils paroissent dans un cercle pour intéresser les Belles par le mérite de leur toilette & de leur jargon : c'est ainsi qu'un jeune Ecclésiastique au teint de lys & de roses , monte pour la première fois en chaire ; ses gants blancs , son ton douxereux , son élégance , tout , jusqu'à la propreté , est impertinent dans sa personne. Que les Dames sourient seulement , & ils sont heureux : *ah ! je vous proteste , je vous proteste !* Silence , imbécilles , ou Gonfon vous fâsira comme Papistes , s'il vous attrape jamais à vos *Jesus ! Jesus !*

La Nature fit tous les Fats pour se traverser mutuellement , comme chaque Belle en mortifie une autre. Mais voici le Capitaine qui désolera tout le monde : son aspect seul annonce la guere , & son regard est un blasphème. Le Capitaine est

honnête, Messieurs, & cela suffit : l'entendez-vous cracher ? Voilà son buste qui s'avance, & enfonce les portes avec l'impétuosité d'une pièce d'artillerie. C'est l'épouvantail des enfans & le fléau des femmes : malgré cela, il a l'étrange ambition de paroître encore plus détestable ; il brusque l'homme poli, & tient le brutal en échec ; il plaïsante comme un Fou privilégié, & commande comme la Loi.

Je déserte la place tout effrayé ; mais c'est comme un malheureux qui marche au gibet ; car je vois les murs chargés de péchés mortels (1), & des Géans encore plus affreux, qui ont assez de force pour lancer, en s'amusant, Templebar & Charingcross. Epouvanté à la vue de ces horribles spectres, je sue ; & je me sauve comme un Espion découvert.

Les Cours ne conviennent pas à des génies aussi foibles que le mien. Attaquez-les, Prêtres intrépides, avec les foudres de la Religion : il n'y a que vous qui puissiez braver impunément les Grands ; votre Satyre est sacrée ; & vos fureurs restent impunies. Si je fronde quelques tra-

(1) L'appartement étoit tendu d'une vieille tapisserie qui représentoit les sept Péchés mortels.

vers, c'est à vous à noyer le crime dans les larmes d'une Cour corrompue. Néanmoins, ce qui est aujourd'hui apocryphe, c'est-à-dire, ces légères productions de mon esprit, pourra passer dans la suite pour un Livre Saint.



ÉPILOGUE
POUR
LES SATYRES,
EN
DEUX DIALOGUES,
ECRIT EN M. DCC. XXXVIII.





ÉPILOGUE

POUR

LES SATYRES.

DIALOGUE PREMIER.

FOPLING. **V**ous ne faites pas imprimer deux fois par an ; & quand cela arrive , la Cour n'en voit rien. Vous devenez correct , après avoir écrit autrefois au gré de l'enthousiasme ; & d'ailleurs vous êtes trop moral pour un Bel-Esprit. Les talens s'épuisent , hélas ! tout le monde éprouve cette disgrâce tôt ou tard ; — & ne vois-je pas , dans ce moment , que vous êtes un plagiaire ? Tout est Horace : Horace disoit , longtems avant vous , que les Toris l'appelloient Whig , & les Whigs un Tori ; il instruisoit les Romains en meilleurs Vers , à rire des Foux qui mettent leur confiance dans *Pierre* (1).

(1) Le nom vague de *Pierre* désigne en général tout fourbe & imposteur qui fait des dupes.

Horace , Monsieur , étoit délicat & poli : Bubo observe qu'il ne châtoit aucune espèce de vice ; il eut dit que Sir Billy *servoit la Couronne* , que Blunt *pouvoit faire de bonnes affaires* , & que H-ggins *connoissoit la ville* (1). Il n'auroit vu dans Sapho que *les foibleesses de son sexe* , & dans les Saints Evêques , que de *petites négligences* : pour l'Espagnol , qui nous arracha les oreilles & les envoya au Roi , il eut traité cela de *petite malice* (2). Son style adroit , civil , insinuant , pouvoit plaire à la Cour , & faire sourire un Auguste : il se conduisoit avec art , & ménageoit son Ami sans s'exposer à rougir. Mais , ma foi , vos Amis se laisseront bientôt ; il y a des *Patriotes* (3) qui souhaitent que vous cessiez de plaisanter. Et quelle gloire prétendez-vous acquérir ? On croira seule-

(1) Cet homme avoit été Geolier d'une Prison de Londres , où il s'étoit enrichi par toutes sortes d'exactions , pour lesquelles il fut chassé.

(2) On dit qu'un Capitaine d'un Vaissau Espagnol coupa les oreilles au Capitaine Jenkins , & lui ordonna de les porter au Roi son Maître.

(3) C'est le nom que l'on donnoit généralement à tous ceux qui étoient opposés à la Cour ; cependant quelques-uns de ceux que Pope avoit en vue , étoient trop bas & trop intéressés pour mériter ce nom.

ment que le Ministre ne vous a jamais offert un denier. Allez voir Sir Robert Walpole—.

POPE. Voir Sir Robert ! — & ne jamais rire de toute ma vie ? Je l'ai vu , mais dans ses heureux loisirs , lorsqu'il se livroit aux douceurs de la Société , douceurs dont sa place le dédommage fort mal. Je l'ai vu , dans le tems qu'il n'étoit point obsédé d'une troupe vénale , sourire sans art , & plaire aux Gens sans les payer. Voudroit-il m'obliger ? Je ne demande qu'une chose , c'est qu'il ne pense pas de moi ce qu'il pense du Genre-humain (1). Il rit de tout ; & j'en fais de même , avec cette seule différence que j'ose rire tout haut.

F. Mais , en vous attachant au Ministre , n'êtes-vous pas toujours libre de traiter l'*Ecriture* comme

(1) Le fameux Walpole regardoit tous les hommes comme des lâches & des frippons ; selon lui on pouvoit les acheter tous ; & chacun avoit son prix. On admiroit , en conséquence , sa pénétration & la grande connoissance qu'il avoit du monde ; d'autres auroient tiré une induction contraire : s'il n'avoit vu que des caractères vils , il ne pouvoit malgré cela , en bonne Logique , rendre sa conclusion générale.

il vous plaira (1), de rire de l'honnêteté publique, & de perfluer Jekyl, ou quelque autre bon vieux Whig, qui n'a jamais changé de principes ni de perruque ? Un Patriote est un fou dans tous les siècles ; rien ne le déconcerte ; il conserve toujours son premier ton, & emploie sa vieille vertu à sa mode.

Si quelqu'un vous demande quel est l'homme qui fait des Vers, & qui a l'oreille de son Prince, répondez que c'est Lyttelton (2) ; & je m'assure que le digne jeune homme ne se fâchera pas. Mais si ces Vers annonçoient une ame basse, vous le compareriez aussitôt au Lord Fanny. Un honnête Fleuri (3) ne fait pas de tort à un Sejan, à un Wolfey (4) ; mais il peut exciter la fureur de quelque Homme d'Etat.

(1) Un misérable qui écrivoit en faveur du Ministère, publioit toujours quelques autres Pamphlets contre J. C.

(2) George Lyttelton, Secrétaire du Prince de Galles, également distingué par ses écrits & ses discours, qui respiroient la Liberté.

(3) Le Cardinal de Fleury ; c'étoit alors la mode parmi les Patriotes, dit Pope, de vanter sa sagesse & son honnêteté.

(4) Wolfey, méchant Ministre du Roi Henri VIII, qui s'est rendu aussi odieux en Angleterre, que celui de Tibère le fut à Rome.

Riez de tout le monde, excepté des Foux ou des ennemis; car pour ceux-ci, vous ne corrigeriez pas les autres. Perfiflez vos Amis; & s'ils sentent la blessure, tant mieux, vous en rirez davantage. Plaifanter uniquement le vice & la folie, c'est mettre la moitié du monde aux prises avec l'autre; on fronde aussi le bon sens & la vertu, & tout se balance par-là. Les Ecrivains judicieux propagent le ridicule, & consolent charitablement le Sot & le Fripon.

P. Mon cher Monsieur, pardonnez aux préjugés de la jeunesse: il faut donc renoncer à la Satyre & à la Vérité, peindre, en un mot, bénévolement des caractères qui ne vont à personne.

Paroissez dans mes Vers, *Oratorio* de Henley, esprit d'Osborn, fleurs de Bubo, douceuse éloquence de la chaire, crème fouettée du bon sens des Cours, style de Cicéron, si Latin & si Anglois, que tous les enfans peuvent l'entendre (1). Je pourrai rimer alors sans donner de l'humeur à personne; & mes Vers feront le *Sens de la Nation* (2); ou bien ma triste Muse se couvrira de

(1) L'Auteur en veut aux compositions Latines de quelques Pédans, qui sont remplies d'Anglicismes.

(2) C'étoit le cri de guerre des Politiques.

deuil pour gémir sur les cendres de Caroline, & la conduire dans le séjour de la paix (1). Ainsi je sens que la Satyre expire dans mon sein; — il n'y a point de Gazetier plus innocent que moi (2). — Au nom de Dieu, que tous les foux & les méchans trouvent grace pendant leur vie, & soient flattés après leur mort.

F. Et pourquoi? Si vous savez employer la Satyre en tems & lieu, vous pouvez toujours mordre les Grands qui sont dans la disgrâce; car le mérite les abandonne à son tour: voulez-vous savoir le moment précis de sa retraite? c'est à l'instant même de leur chute. Mais épargnez, dans

(1) La Reine Caroline, Epouse de George II, qui emporta, à sa mort, les regrets & l'estime de la Nation Angloise.

(2) L'office de Gazetier à Londres est conféré par le Ministère; il est chargé d'écrire les nouvelles qui se publient par autorité du Gouvernement. Le célèbre Steele eut ce petit emploi, qu'il décrit fort bien dans son Apologie. « Je travaillai, dit-il, fidèlement, sans jamais m'écarter » de la grande règle, qui est de rendre toujours ce Papier » très-innocent & très-insipide. C'est aux reproches dont » on chargeoit continuellement l'Écrivain, que je dois le » courage de négliger souverainement ce que l'on dit à mon » désavantage ».

toutes les vicissitudes possibles, l'immortel S*** & le grave D***: tous leurs liens, une fois rompus, & leurs péchés pardonnés, ils pourront s'élever sur les aîles de quelque Ministre, avec la douce sérénité des Saints qui montent au Ciel, & obtenir une place auprès d'un Roi. C'est là que la passion, l'orgueil, ou le sentiment de la honte, répriment leurs transports, & que toute l'ame est assoupie par le doux *Népenthes* d'une Cour (1): la disgrâce d'un Père, d'un Frère, d'un Ami, ne trouble jamais le repos des fortunés Habitans de ce séjour; ils ne connoissent plus les misères humaines, & toute larme est essuyée pour toujours de leurs yeux: on n'y voit point de front rougir, ni de cœur palpiter d'émotion, excepté quand ils manquent leur coup.

(1) Il n'y a presque rien de plus célèbre, dit Thomas Dyche, que le *Népenthes* d'Homère, ni rien de plus inconnu; quelques-uns ont cru que c'étoit la plante appelée *Helenium*, dont Hélène se servit pour charmer la mélancolie de ses Hôtes. D'autres pensent que c'étoit la Buglose, le Safran, ou quelqu'autre plante, dont les vertus ont été fort exagérées par le Poète. Quoiqu'il en soit, dans l'idée de Pope, son *Népenthes* fait ici l'office du *Laudanum* ou de l'*Opium*.

P. Dieu me préserve de flétrir leur gloire ; moi qui fais comment les Ministres Whigs s'accordent avec les Toris. Ils ont vu mourir trois Souverains avec une résignation exemplaire , pensant toujours au *Prince gracieux* qui devoit succéder (1). J'ai vu en silence , & avec étonnement , l'orgueil dans les esclaves & l'avarice dans les Rois. Dois-je me fâcher contre un Pair , ou une Duchesse , qui affame sa Sœur , ou nie une dette ? La vertu , je vous l'accorde , est une vaine fanfaronade : mais le vice manquera-t-il à sa dignité ? Dieux ! le fils de Cibber jurera-t-il impunément comme un Lord ; & Rich (2) fera-t-il plus débauché qu'un Duc ? Le Portier d'un Grand voudra-t-il l'emporter sur son Maître , se laisser aussi souvent corrompre , & mentir aussi souvent ? Ward dressera-t-il des actes & des contrats avec l'adresse d'un Ministre , ou Japhet filouterà-t-il un testament comme Mylord Duc ? Est-ce à des Êtres vils , tels que Bond ou Pierre , à payer leurs dettes , ou à tenir leur parole ainsi que les Rois ? Si Blount se tua (3) ;

(1) C'est le style des Adresses aux Rois , à leur avènement à la Couronne.

(2) C'étoit un Comédien , ainsi que le fils de Cibber.

(3) Auteur d'un livre impie , intitulé : Les Oracles de

c'étoit l'action d'un homme : puisse-tu en faire de même, illustre Passeran (1) ! Mais un Imprimeur, fatigué de son existence, apprendra-t-il dans leurs

la raison. Comme il aimoit sans fruit une de ses proches Parentes, il se perça le bras , pour terminer son martyre , à ce qu'il disoit ; & il en mourut réellement.

: (1) Auteur d'un autre Ouvrage du même genre, qui a pour titre : *Discours Philosophique sur la Mort*. C'est une Apologie du Suicide. Ce Passeran étoit un Gentilhomme Piémontois, qui avoit été banni de son Pays pour ses impiétés , & qui se trouvoit à Londres réduit à la dernière misère , sans qu'il osât se servir de ses principes. Il enseignoit la Philosophie morale à quelques Libertins ; & l'on raconte à ce sujet un trait assez plaisant. Dans le nombre de ses Disciples se trouvoit un Joueur de profession , qui logeoit avec lui sous le même toit. Ce bon Citoyen , après différens revers , entra un jour de grand matin dans la chambre de son Maître avec deux Pistolets chargés. Comme les Anglois n'entendent pas raillerie en pareil cas , il en présente un au triste Philosophe , & lui déclare que le tems est venu de mettre sa doctrine en pratique ; que pour lui, il devenoit, après avoir perdu son reste, un membre inutile de la Société, mais qu'il étoit bien sûr que son cher Maître lui tiendrait compagnie. Sa contenance & sa résolution firent trembler le Docteur, qui se trouva obligé de crier au meurtre, & on accourut pour le secourir. On ajoute qu'il est mort pénitent.

Livres à se pendre , lui & sa femme (1) ? Voilà , voilà , mon Ami , ce que je ne puis , & ne dois point souffrir. Profaner ainsi le vice , c'est une indécence qui exige l'attention du Gouvernement & les prières de l'Eglise ; c'est ce qui a fait tomber le tonnerre de la Loi sur le genèvre (2).

Que le modeste Foster prêche infiniment mieux que dix Evêques , s'il le juge à propos ; qu'un simple Quaker , ou sa femme , ait plus de science que Landaffe ; que l'humble Allen fasse du bien clandestinement & avec une timidité gauche , & qu'il rougisse d'obtenir une réputation : la vertu peut se soutenir , à son choix , dans tous les rangs , se cacher dans un Moine , ou briller dans un Roi ; elle est toujours la même , & heureuse. Mais le vice est perdu , s'il oublie sa naissance , & si , après avoir été conçu dans le sein des Anges , il tombe dans la lie du Genre-humain. C'est sa chute qui l'avilit : que les Grands l'avouent ; & il n'a plus

(1) C'est un fait arrivé à Londres. Le malheureux laissa un papier , où il justifioit son action par les argumens de quelques Écrivains de cette trempe.

(2) Liqueur forte & grossière , dont l'usage excessif tuoit le petit Peuple. Le Parlement fut obligé de l'interdire par un Acte en 1736.

de bassesse. Le Monde & les Cours rendent justice à son éclat & à la noblesse de son origine; les chastes Matrones le louent; & les graves Evêques le bénissent; il entraîne les hommes avec des chaînes d'or; il dispose de l'Evangile & des Loix; il monte sur le trône, & lève avec impudence un front souillé de crimes (1). Voyez, auprès des roues de son char de triomphe, l'ancien Génie de l'Angleterre, qui, couvert de cicatrices glorieuses, gémit dans la poussière; ses bras sont dans l'inaction; son étendart renversé traîne à terre. Notre Jeunesse, toute brillante des richesses & de l'or des Etrangers, danse devant l'Idole; les Vieillards rampent à sa suite: voyez cette foule d'Adorateurs qui se prosternent à ses pieds, & lui offrent

(1) Tout ce passage fait allusion à un trait singulier rapporté dans l'Histoire secrète de Procope. L'Impératrice Théodore avoit été Courtisane; & toute la Grèce connoissoit son infamie; cependant Justinien en devint si épris, qu'il l'épousa à la honte de l'Empire. Voilà donc le vice sur le trône; le Clergé, la Noblesse, le Peuple, tout le monde rampa lâchement devant cette femme. Les Soldats se donnoient pour les champions de sa vertu; & la canaille, qui avoit été si longtems témoin de sa prostitution, vint en corps se jeter à ses pieds.

Patrie , Parens , Femmes & Enfans. Ecoutez la trompette fatale qui publie dans tout le Pays , que *l'opprobre consiste à n'être pas corrompu*. Le Soldat , l'Ecclésiastique , le Patriote , l'Homme en place , tout est avare ; il n'y a plus d'ambition. Considérez toute notre Noblesse qui sollicite l'honneur d'être esclave. Contemplez tous nos Sots , qui aspirent à devenir coquins. L'esprit des Fourbes , & l'effronterie d'une Prostituée , voilà ce que mille Gens envient & adorent : on ne voit qu'avec respect les crimes qui échappent au glaive & triomphent de la Loi. On décrie tous les jours la vérité , la vertu , la sagesse. Il n'y a plus rien de sacré que le vice & la bassesse.

Que ces Vers , si toutefois ils passent à la Postérité , attestent qu'il s'est trouvé un homme qui les avoit en horreur,



DIALOGUE II.

FOPLING. **T**OUT cela n'est qu'un Libelle—.

POPE. Pas encore, mon Ami; c'est ce qui pourroit être demain; & voilà précisément pourquoi j'imprime aujourd'hui: en vain mon imagination veut prendre les devans, & peindre de caprice en exagérant tous les traits; le vice s'avance à pas de géant, & montre la copie de mon tableau.

F. Mais il n'y a que vous qui nommiez les Coupables; Guthry même épargne la moitié de Newgate, en mettant des points (1). Ménagez donc les personnages; & n'attaquez que le vice.

P. Comment, Monsieur, condamner les cartes, & pardonner à l'Escroc? Dans ce cas, ô Satyre! étends tes ailes; & enveloppe généralement toute l'espèce. Hommes d'Etat, & vous Prêtres,

(1) Il donnoit à manger aux prisonniers de Newgate, & publioit des Mémoires au sujet des Malfaiteurs qui avoient été exécutés. Il prenoit souvent tant d'intérêt à leur réputation, qu'il n'écrivoit que les lettres initiales de leurs noms.

qui n'avez qu'une même Religion ! Marchands , vils Agioteurs de l'armée , de la Cour , ou de la Bourse ! Vénérables Athées — !

F. O Scandale ! nommez-les , qui ?

P. Et c'est ce que vous me défendez de faire. Je n'ai jamais nommé celui qui affama sa sœur , ni celui qui acquitta une dette par un parjure ; & tout Londres les cherche encore. Cette empoisonneuse —.

F. Vous voulez dire —.

P. Je ne dis rien.

F. Certainement —.

P. Je garde mon secret. Le Ministre qui corrompt —.

F. Arrêtez , vous allez trop haut.

P. L'Electeur qui se laisse corrompre —.

F. Vous descendez trop bas.

P. Je serois charmé de vous plaire , si je connoissois votre goût. Dites-moi donc quel est le lâche que je puis attaquer légalement ? Ne peut-on plus lancer les grands Coupables qui ont échappé au Gouvernement ? Ont-ils le même privilège que les Cerfs des plaisirs de Roi (1) ? Doit-on

(1) L'Auteur fait allusion aux anciennes loix des chaf-

épargner le Chevalier , tandis qu'on pourra poursuivre le Gentilhomme campagnard comme une bête ordinaire ? Supposez que je critique ; — vous m'entendez—. Pour épargner un Evêque , puis-je nommer un Doyen ?

F. Un Doyen, Monsieur ? Non. Sa fortune n'est pas encore faite. Vous croisez un Homme qui commence à s'élever dans le commerce.

P. Si je n'attaque pas le Marchand qui étale aujourd'hui , je dois encore moins inquiéter l'Apprentif qui en peut faire autant demain. Baisse le ton, orgueilleuse Satyre, quand même tout un Royaume feroit infecté ; & ne flétris point de brigand plus illustre que le misérable Wild ! Si une Cour ou une Nation fait une bassesse , va te joindre à la canaille , pour jeter dans l'eau un Filou.

Mais , Monsieur , je vous conjure , pour l'amour du vice , de considérer la chose deux fois ; la matière est importante. Avez-vous moins de pitié du fourbe indigent , d'un coquin pauvre & sans amis , que d'un Grand ? Hélas ! la petite tache de se laisser corrompre ne fait presque pas le

ses , lorsque les Rois d'Angleterre passoient dans les forêts tout le tems , où ils s'abstenoient de massacrer des hommes.

moindre tort au Juge; mais elle perd le Secrétaire. Ainsi il est plus conforme à la charité de poursuivre les Directeurs (1) qui, Dieu merci, sont riches, & sur-tout les Ministres, ou si le cas l'exige — un Roi même (2).

F. Arrêtez! Arrêtez!

P. La Saryre ne doit-elle donc, ni s'élever, ni descendre? Parlez clairement; faut-il épargner tous les Méchans sans exception?

F. Affaillez votre Wild; & je vous justifierai dans l'occasion.

P. L'affaillir? Eh! il y a dix ans que le pauvre Homme a été pendu; il n'a plus rien à craindre. Pierre même ne tremble que pour ses oreilles (3)?

F. Quoi! toujours Pierre? Pierre vous croit enragé. Si les Hommes sont une fois méchans, vous rendez leur état desespéré; autrement Pierre reviendrait peut-être à la vertu dans quelques années d'ici—.

(1) Des Compagnies de Commerce.

(2) Pope ne parle ici que par ironie; il se moque implicitement de l'excuse ordinaire des Ministres, qui rejettent toutes leurs fautes sur les Rois leurs Maîtres.

(3) Ce Pierre venoit de friser le Pilon de bien près, & il en avoit été quitte pour une vigoureuse mercuriale.

P. Oui, de même que S*** aimera son Prince, s'il continue à vivre.

F. Vous avez bien de l'humeur ; & ce S***—.

P. Est-ce à tort ? Dieu fait que je loue un Courtisan lorsque cela m'est possible. Quand j'avoue qu'il y a un Homme sensible à la vraie réputation , & dont le cœur est plein de bonté , ai-je besoin de vous dire que c'est le Lord Scarberow ? Assis dans les tranquilles bosquets d'Esher (1), où l'art & la nature s'empressent de témoigner leur zèle à Pelham, je conviens , dans mon enchantement , que je crois revoir mon ami Craggs.

Je puis découvrir du mérite dans un Evêque même ; Secker est décent ; Rundel a un cœur , Benson de la sincérité , & Berkeley toutes les vertus.

Mais la Cour éloigne-t-elle un Homme estimable ? Je déclare dès-lors , que je l'aime. J'évite son Zenith ; & je l'aborde lorsqu'il s'approche doucement de l'horison. C'est ainsi que j'adorois

(1) La maison & les jardins d'Esher dans le Comté de Surry, qui appartenoient au digne M. Pelham, frère du Duc de Newcastle.

Sommers (1), & Hallifax (2). Souvent j'ai étudié, dans le miroir net & paisible de la retraite, le Sage, le Grand Shrewsbury (3). J'ai comparé le sens tranquille de Carleton (4), & le noble feu de Stanhope (5); & j'ai trouvé que leurs vues généreuses étoient les mêmes. Que la société d'Atterbury étoit délicieuse ! De quel éclat son ame indomptable ne brilloit-elle pas à la Tour ! Pourrois-je oublier Pulteney & Chesterfield (6), tant

(1) Le Lord Sommers avoit été Garde des Sceaux sous Guillaume III, qui les lui ôta dans l'année 1700 ; il mourut en 1716 avec la réputation d'un Homme d'État consommé & intègre.

(2) Pair d'Angleterre, également distingué par ses talens politiques & son goût pour les Lettres. La Reine Anne le disgracia en 1710.

(3) Charles Talbot, Duc de Shrewsbury, avoit eu différens emplois, qu'il résigna plusieurs fois, après avoir été souvent rappelé.

(4) Le Lord Carleton, Neveu du célèbre Boile, fut Secrétaire d'État sous Guillaume III, & Président du Conseil sous la Reine Anne.

(5) Le Lord Stanhope, homme plein de courage & d'esprit, Général en Espagne, & Secrétaire d'État.

(6) Les Ecrivains de tous les Partis ont représenté le Comte de Chesterfield comme le modèle de son siècle, soit pour ses vertus publiques, ou ses talens supérieurs.

que l'esprit d'Athenes, & le Génie de Rome auront des attraits pour moi ; Argille , qui lançoit à son gré les foudres de la Nation , & ébranloit également le Sénat & l'Ennemi ; ou Wyndham (1), qui marchoit d'un pas égal entre le trône & la liberté, qui gouvernoit nos passions & les siennes ? Voilà des noms que j'ai long-tems aimés ; j'étois l'ami de ces Hommes respectables, sans appartenir à leur maison ; & quand cette noble liste monteroit encore plus haut (2), je le répète, je n'ai été qu'Ami , & jamais Partisan (3).

Ne vous imaginez pas cependant que l'amitié seule m'inspire des Vers. Je suis la vertu ; & je la loue par-tout où elle brille , soit qu'elle couronne un Prêtre, ou un Presbytérien , un Whig , ou un Tori ; soit enfin qu'elle éclate sur le feutre d'un Quaker. Je n'ai jamais diné (je le déclare à mon grand regret) avec l'Homme de Rofs (4), ou le

(1) Chancelier de l'Échiquier sous la Reine Anne ; il se rendit recommandable par son habileté, son éloquence & sa vertu.

(2) Le Prince de Galles honoroit alors l'Auteur de son estime & de sa faveur.

(3) C'est-à-dire qu'il ne se mêloit jamais des affaires de parti, quoique ses amis y fussent engagés.

(4) Voyez son éloge dans les Épitres Morales.

Lord Maire (1). Il y a des Gens, qui, dans le choix de leurs Amis, ont un secret penchant pour un misérable. Quant à moi, je cherche partout un honnête Homme; je le chéris, le caresse, & le loue avec complaisance.

F. Pourquoi donc estimez-vous si peu de monde?

P. N'allez pas si vite; trouvez-moi la vertu; & je vous trouverai le panégyrique. Mais louer au hazard? — ce ne feroit jamais fait. Chaque Femme demande des Vers pour son benêt de Fils; chaque Veuve pour le meilleur des Hommes; elle le pleure; elle veut l'épouser encore une fois. L'éloge ne peut s'arrêter à la terre comme la Satyre; le Panégyriste s'expose à se faire siffler; mais il ne fauroit obtenir des couronnes. Que la moitié des Grands de nos jours se contente de m'échapper, sans attendre de flatterie. Ne sont-ils pas opulens? Que leur faut-il donc de plus? Osent-ils espérer d'avoir un Poëte pour Ami? Il n'est

(1) Sir Jean Barnard, Lord Maire de Londres en 1738, illustre Citoyen, qui avoit tous les talens & les vertus qui convenoient à sa Place. La Ville de Londres lui érigea une Statue en 1747, par reconnoissance pour les services signalés qu'il avoit rendus à sa Patrie.

point de pouvoir qui puisse arracher l'amitié des Muses; il n'en est point qui puisse l'arrêter, quand la vertu la réclame. Virgile honora d'un mot celle de Caton (1). O que les Amis de mon pays illustrent mes Vers! — Qu'en pensez-vous?

F. Ils peuvent aussi être corrompus, vous en conviendrez.

P. Je n'appelle méchants, que ceux qui le sont aujourd'hui. N'est-ce pas assez? Allons donc, il faut vous satisfaire. Génie d'Arnall (2), aide-moi à mentir! Cobham est un poltron, Polwarth un esclave, & Lyttelton un lâche. Bolingbroke a toujours été un riche fou. — Ajoutons que Walpole est souverainement stupide, qu'il n'a jamais fait un Ami, & que d'ailleurs, il étoit tyran de sa Femme.

Mais pourquoi le blâmer lorsque les autres le louent? Ai-je flétri Verres ou Wolfey de quelqu'épithète odieuse? Qui osera donc plaisanter, ô parfait Bolingbroke! si je ceins ton front d'une seule guirlande de fleurs?

Quoi, tout vil mercénaire, à qui Paxton (3)

(1) *His dantem jura Catonem.*

(2) C'est un des Héros de la Dunciade.

(3) Paxton, Officier du Trésor. Tout cet endroit expose

donnera double paie , ou tout Sycophante nouvellement gagé , aura l'audace de casser mes vitres , si je traite un Ami ? après quoi il soutiendra qu'il n'en vouloit pas à moi , mais à mon Convive qu'il prétendoit couvrir de boue ? Il est certain que si j'épargne le Ministre , les loix de l'honneur ne me défendent pas de briser ses instrumens ; car il est sûr que s'ils ne peuvent couper , c'est que la scie n'a point de dents , & que la hache est de plomb.

Turenne fut un jour très-irrité de voir un Fantassin qui recevoit sa paie avec un coup de pied au derrière ; mais quand il scût son insolence , il avoua que c'étoit un coquin , & que l'Officier qui le châtoit étoit un Homme d'honneur ; le sage Général prit la chose en riant , & le pria de traiter de même les autres ; mais comme il n'avoit pas le tems —.

F. Prenez garde , Monsieur ; de grace , quelle insolence vous a-t-on faite ? S*** a-t-il écrit contre vous ? ou P*** vous a-t-il accablé du torrent de son esprit ? Ce Prêtre , qui flatte les Grands , vous offense-t-il ? & quel est le crime de ce bril-

les avanies qu'il faut essuyer dans les différens Partis qui divisent la Nation.

lant jeune Homme, dont vous avez surpris le Discours (1) pour en faire part à un Ami?

P. Ma foi, il n'importe guère d'où cela me vienne; quand même je l'aurois emprunté, quel mal, puisque tout le Parlement fit après la même chose? Que les Beaux-Esprits de la Cour inspirent les autres, & qu'ils s'entraident tous mutuellement comme les Pourceaux de Westphalie; si l'un reçoit de la bonté de la nature, ou de son Maître, ce que le triste terrain peut fournir, il le rend à un autre presque dans la même intégrité; ensuite la bonne chère s'évacue au profit d'un troisième qui l'observe de près; ces animaux se vautrent & s'engraissent avec transport dans l'ordure; & le dernier, qui s'est bien gorgé, digère en faveur de la Chambre des Pairs.

F. Cette sale & dégoûtante comparaison me soulève le cœur.

P. Et voilà précisément l'effet que la flatterie produit sur le mien; que toutes vos civettes de Cour vous enivrent de leurs parfums, ce ne sont que des excréments pour moi. Encore un mot.—Japhet, on en convient, n'écrivit pas; & Char-

(1) Il s'agit-là de toutes les sottises & des idées ridicules que Pope met dans la bouche des Courtisans.

ters pourroit à peine lire ou écrire : ils sont très-innocens dans toutes les Cours de Justice du Pinde ; mais celui qui ne peut écrire , peut être faussaire ; m'abstiendrai-je de couvrir d'opprobre un Japhet , parce que l'acte qu'il a forgé ne me regarde pas ? Un bon Patriote ne peut-il déclamer contre l'exécrable genèvre , à moins qu'il ne l'ait enivré ? Un zélé Pasteur n'osera-t-il blâmer un Époux infidèle , que lorsqu'il l'aura surpris en flagrant délit ? Enfin , un blasphémateur échappera-t-il entièrement à la sévérité des loix , parce que ses outrages ne s'adressent pas à l'Homme ; mais à Dieu ?

Voulez-vous savoir ce qui excite ma bile ? c'est la forte antipathie de l'Homme de bien contre les Méchans. Quand la vérité ou la vertu essuient un affront , cet affront est le mien , mon Ami , & devrait être le vôtre ; c'est le mien , parce que je suis ennemi déclaré des faux prétextes ; & je pense que l'honneur d'un sot ressemble à son jugement ; c'est le mien , parce que je suis l'ami des belles ames ; & c'est le mien , parce que je suis Homme , & sensible à tout ce qui intéresse l'humanité (1).

(1) Térence avoit dit : *Homo sum ; humani nihil a me alienum puto.*

F. Vous êtes étrangement orgueilleux.

P. Oui, si orgueilleux, que je ne suis pas esclave; si impudent, que je ne veux pas m'avilir; & si étrange, que la ruine de mon pays me donne de l'humeur. Je suis fier; & je dois l'être de voir des Hommes, qui, ne craignant pas Dieu, ont peur de moi; des Hommes à qui le ridicule seul fait baisser les yeux (1).

O glaive sacré! Egide de la vertu! Seule terreur de la folie, du vice & de l'insolence! ce n'est qu'à des mains choisies par le Ciel, que tu es remis (2); les Muses peuvent te donner; mais les

(1) Le Ridicule, quand il est employé pour la cause de la vertu, fait rougir les Coupables & les corrige quelquefois: delà l'usage & l'importance de la Satyre.

(2) « Le Citoyen, dit Platon dans son cinquième Livre des Loix, qui ne fait tort à personne, mérite sans contredit notre estime. Celui qui, ne se contentant pas d'être juste, s'oppose à l'injustice en la citant devant le Magistrat, est infiniment plus estimable. Le premier s'acquitte du devoir d'un seul Citoyen; le second fait l'office d'un corps de société. Mais l'homme, dont le zèle ne se bornant pas là, concourt, avec le Magistrat, pour punir le crime; cet homme, dis-je, est le plus précieux ornement de la République. Voilà le Citoyen parfait, à qui nous devons adjuger le prix de la vertu ».

Dieux doivent te diriger. Je te saisis avec respect & avec le zèle de probité, pour éveiller les surveillans de la République, exciter le lent Magistrat à prendre en main les intérêts de la vertu, & tirer de son assoupissement, Yillustre Prélat qui dort sur son siège. O vous, brillans Insectes, que les Cours entretiennent, & qui ne comptez vos beautés que par vos taches, filez, & étendez votre vil tissu sur la face du jour (1) ! ma Muse l'emportera d'un seul coup d'aile (2) ; & tout ce que l'Archevêque prêche, tout ce que Mylord chante, & toutes ces fades apothéoses qui font des Reines autant de Saintes, & des Rois, autant de Dieux ;

(1) L'Auteur entend les vains & fots sophismes que l'on oppose à l'honneur & à la vertu ; léger vernis dont on colore le vice, & qui est aussi incapable de cacher la lumière de la vérité, qu'une toile d'araignée l'est d'ombrager le Soleil.

(2) C'est ce qui est en effet arrivé : Pope avoit dans sa Bibliothèque, une collection complete des horribles Libelles publiés contre lui ; il les avoit partagés en plusieurs Volumes, selon leur taille, à compter depuis les *in-folio* jusqu'aux *in-12* ; & il avoit mis sur chacun ce texte de Job : « Voyez, mon desir est que mon adversaire fasse un Livre ; » je le prendrois sur mes épaules, & me l'attacherois comme » une couronne ».

tout, en un mot, excepté la vérité, tombe sans vie au sortir de la presse, tel que la dernière Gazette, ou le dernier compliment au Prince.

Quand la noire ambition fouille une entreprise publique, quand la manie de la gloire tire l'épée d'un Monarque, toutes les fleurs de Waller ne sauroient cacher les plaies d'une Nation (1); & Boileau ne peut métamorphoser une plume en astre (2).

Mais quand l'Homme se couronne d'une gloire céleste, quand il est embrasé du feu qui s'élance du sanctuaire de la vertu, les Muses, ses Prêtresses, l'empêchent de mourir, & lui ouvrent le Temple de l'Immortalité. Là, d'autres trophées, que ceux qu'Anstis (3) jette dans les tombeaux, honorent le vrai brave; il porte d'autres

(1) Waller eut la lâcheté de célébrer Cromwel.

(2) Pope fait allusion à l'Ode sur Namur, où, comme Despréaux le dit lui-même : « il a fait un astre de la plume » blanche que le Roi porte ordinairement à son chapeau, » & qui est en effet une espèce de Comète fatale à nos ennemis ».

(3) Qui étoit premier Héraut d'armes. C'est l'usage, aux funérailles des principaux Pairs du Royaume, de jeter dans le tombeau, leurs bâtons de commandement brisés, & autres marques d'honneur.

étoiles & d'autres cordons que *** ; il brille du même éclat que l'honnête Hough ; & son cœur est aussi sacré que celui du bon Digby (1). Que l'Envie remplisse les airs de ses clameurs , tandis que le concert des Anges se fait entendre ; qu'elle abboie contre les honneurs qui ne sont pas conférés par les Rois ; que la Flatterie dégradée contemple l'encens qui s'élève au Ciel , & dont le monde goûte la douceur. La vérité défend le Poëte , consacre ses accens , & immortalise des Vers aussi médiocres que les miens.

O derniers des Bretons ! que vos noms se lisent ici ; n'en est-il plus qui vivent ? Je louerai les Morts.

F. Hélas ! Hélas ! Achevez , je vous prie , votre mission ; & écrivez l'hiver prochain , d'autres *Essais sur l'Homme* , malgré votre résolution de ne plus faire de Satyres (2).

(1) Pope fait ici l'éloge de Jean Hough , Evêque de Worcester , & du Lord Digbi. L'un défendit l'Eglise Anglicane contre les entreprises de Jacques II ; & l'autre fut également fidèle à la cause de ce Prince infortuné.

(2) « Voilà le dernier Poëme de ce genre , dit Pope , » dans une Note , que l'Auteur a publié avec une ferme » résolution de s'en tenir-là ; & pour s'expliquer clairement

A MILADY
FRANÇOISE SHIRLEY,
*De qui l'Auteur avoit reçu une écritoire & deux
Plumes.*

OUI, je vois la Déesse d'Athènes descendre dans tout l'éclat d'une beauté modeste. « Prends, » dit elle, (& elle sourit), prends de cette main » des armes célestes; employe - les hardiment; » cette lance d'or défendra le mérite; & si un » vice ose te faire face, que ce fer le frappe au » cœur ».

Pénétré de respect, je tombe à genoux en recevant ces armes divines; & je les plonge dans l'onde noire, source de la réputation ou de l'infamie.

» à ce sujet, il a fait la protestation la plus solennelle contre » la dépravation de son siècle, maladie incurable, dont » il a eu le malheur d'être témoin. S'il eut pu espérer de » corriger quelqu'un, il auroit continué la guerre; mais » les Méchants étoient devenus si effrontés & si puissans, » que le glaive de la Satyre n'étoit pas moins inutile que dans » gereux. Ces Pièces lui firent quelques ennemis, comme » il l'avoit prévu; mais le suffrage des Honnêtes-gens & » l'approbation de son cœur le consolèrent ».

« Quelle *onde* ! & quelles *armes* ! s'écrie Fla-
» vie. C'est simplement une écritoire , un canif ,
» & des plumes dorées ; tout cela vient de la bou-
» tique de Bertrand (1) , & non du Ciel ; je vous
» l'ai donné pour continuer à écrire.

» Mais, mon Ami, prenez bien garde à qui
» vous vous attaquez ; autrement vous attroupe-
» riez contre vous une Chambre entière (je parle
» des Seigneurs) , les rouges, les bleus, les verts,
» les blancs même , & les noirs—.

» *Déesse d'Athènes ! & modeste beauté !* Je
» vous dis, fou, qu'il n'en est rien. C'est Vénus,
» Vénus même, qui vous donne ces armes ; voyez-
» en l'Estampe dans le Virgile de Dryden (2).

» Venez, si vous voulez être tranquille, & si
» vous êtes assez poltron, pour n'oser ni mentir,
» ni dire la vérité ; je vous mettrai dans la liste
» des Rimeurs innocens.

(1) Fameuse boutique de colifichets à Bath.

(2) Vénus donne des armes célestes à Enée dans l'Enéide
de Virgile, que Dryden a traduite en Vers.

Fin de l'Épilogue pour les Satyres.

PIÈCES
DIVERSES.





O D E
SUR LA FETE
DE
SAINTE CÉCILE,
POUR
ÊTRE MISE EN MUSIQUE(1).

I.

DESCENDEZ de l'Empirée , Filles du Ciel ; & joignez aux accords de vos voix l'harmonie de la Lyre. Que le Luth exprime des sons

(1) Cette Ode, composée en 1708 , est une des plus belles & des plus sublimes petites Pièces de notre Poète. Dans la première strophe , l'Auteur exprime , avec un art infini , par des Vers sonores , & différemment mesurés , les tons des divers instrumens. Dans la seconde , il parle de leur pouvoir pour exciter dans l'ame diverses passions en général. Dans la troisième , il n'est question que des passions héroïques qu'excite la force de l'harmonie. Orphée y est repré-

tendres & mélancoliques ; que la bruyante Trompette raisonne , & fasse retentir les échos (1) , tandis que l'Orgue , plus lente & majestueuse dans ses accords , nous frappe par sa dignité. Ecoutez ; c'est tantôt une mélodie douce & légère , qui glisse sur l'oreille ; tantôt elle éclate par degrés , & frémit jusques dans la nue. La Musique audacieuse s'élance en triomphe vers le Ciel : suspendue dans l'air , qu'elle divise , elle s'y joue par ses cadences , s'éloigne , diminue , tombe & expire.

senté conduisant les Argonautes à la conquête de la toison d'or , au son de sa lyre , qui les embrase du beau feu de la gloire. La descente d'Orphée aux Eufers , décrite dans les trois strophes suivantes , exprime l'empire de la Musique sur toute la Nature. La septième & dernière strophe élève la Musique sacrée au-dessus de la Musique profane.

(1) Pope , en parlant de la manière de bien écrire , avoit donné pour règle , de faire en sorte que le son des mots fut l'écho du sens. Il est évident que les graces de l'harmonie ajoutent aux plus belles pensées : mais peut-être n'en eut-on jamais compris tout l'effet que produit cette règle bien observée , sans cette belle Ode , où le Poëte a tiré tout le parti imaginable de la cadence poétique , & du son des mots en faveur du sens qu'ils expriment. Mais ces beautés de l'original tiennent au langage , & se perdent nécessairement dans la traduction.

I I.

Il n'appartient qu'à la Musique de produire cette égalité d'esprit, si rare parmi les Humains. Elle arrête, par une touchante mélodie, l'ame prête à s'abandonner aux mouvemens d'une joie tumultueuse, & la relève par des airs plus animés & plus vifs, lorsqu'elle est accablée sous le poids des inquiétudes.

Elle allume le feu le plus noble dans le sein des Guerriers, & verse le baume sur les plaies des Amans malheureux. A sa voix la Mélancolie lève la tête; Morphée sort de son lit; la Paresse s'éveille & ouvre les bras; l'Envie, attentive, laisse tomber ses Serpens; l'Esprit de parti devient tranquille; & la Faction oublie ses fureurs.

I I I.

Quelle fierté généreuse n'excite point dans tous les cœurs une Musique guerrière, lorsque la cause de la Patrie nous appelle dans les champs de Mars?

Tels, les demi-Dieux environnoient avec transport le Chantre de la Thrace, élevé sur la poupe du premier vaisseau qui osa braver les Mers, lorsqu'il touchoit sa Lyre; les Argonautes, embrasés

du beau feu de la gloire , deviennent héros aux accens de l'harmonie ; tous les Chefs agitent leurs boucliers , & veulent tirer leur fer étincelant ; les Antres , les Mers & les Cieux répètent : Aux armes , aux armes !

I V.

Mais quand l'Amour , aussi fort que le Trépas , conduisit Orphée dans le vaste Empire des Ombres , qu'environne le brûlant Phlégéon ; quand il parut aux yeux des pâles Habitans du Royaume sombre , Dieux ! quelle scène épouvantable ! Des feux échappés dans une horrible nuit , des cris de désespoir , les éclats de la foudre , des gémissemens affreux. Aussitôt il touche sa Lyre d'or ; & les Ombres coupables respirent ; les Fantômes s'approchent ; ton rocher , ô Sisiphe ! s'arrête ; Ixion se repose sur sa roue ; les Spectres figurent des pas ; les Furies tombent immobiles sur leurs lits de fer ; & les Serpens , qui arment leurs têtes , semblent écouter.

V.

Au nom des Ondes qui coulent toujours , des Zéphirs qui exhalent leurs parfums sur les fleurs
de

de l'Elysée, de ces Manes fortunés qui reposent sur l'émail des Lys, ou dans des berceaux d'Amarante; au nom des Ombres des Héros, qui brillent dans ces sombres retraites, & des jeunes Amans, victimes de leur passion, qui s'égarent ici dans des bosquets de Mirthe (1) : rendez, rendez Euridice à la vie; prenez encore l'Epoux; ou rendez-moi mon Amante.

C'est ainsi qu'il chantoit; & l'Enfer se laissa fléchir; la fière Proserpine se sentit émue, & lui accorda l'objet de ses vœux. C'est ainsi que ses accens triomphèrent de la Mort & de l'Empire ténébreux. Que la conquête étoit difficile & glorieuse! Quoique le Destin l'eut enchaînée entre les neuf enceintes du Styx, la Musique & l'Amour la lui arrachèrent.

V I.

Mais trop tôt, trop tôt, hélas! l'Amant tourne

(1) C'est le séjour que Virgile leur a assigné:

*Hic quos durus amor crudeli tabe peredit
Secreti celant calles, & Myrtea circum
Sylvæ tegit; curæ non ipsâ in morte relinquunt.*

ÆN. VI. 442.

Tome IV.

A a

les yeux sur une Epouse chérie : elle retombe , elle meurt encore une fois , elle meurt ! Comment pourras-tu toucher de pitié les cruelles Euménides ? Tu n'es point criminel pourtant , à moins que ce ne soit un crime d'aimer.

Depuis ce moment , solitaire , inconnu , sans témoins , il remplit la terre de ses gémissemens , & appelle l'Ombre de sa chère Euridice , qui est à jamais perdue pour lui. Désespéré , confondu , les Furies l'environnent ; il tremble , il s'égare parmi les neiges du Mont-Rhodope ; il vole dans ce Désert avec l'impétuosité des vents. Mais quoi ? j'entens l'Hæmus retentir des cris des Bacchantes ; hélas ! il expire sous les coups des Ménades. Sa voix mourante répète encore le nom d'Euridice ; les Forêts , les Ondes , les Antres & les Rochers le portent aux échos.

V I I.

La Musique peut charmer les chagrins les plus violens , & défarmer toute la rage des Destins ; elle peut adoucir nos douleurs , & répandre des charmes jusques sur le désespoir & la fureur ; elle augmente les foibles délices dont nous jouissons sur la Terre , & nous donne un avant-goût des

pures voluptés qui nous attendent au-delà du tombeau.

La divine Cécile en a fait l'expérience, & a consacré le noble son des Orgues à la louange de son Créateur. Lorsqu'elle accompagne nos hymnes sacrées, les Puissances célestes sont attentives; & l'ame s'élève sur les ailes de l'Harmonie jusques dans le sein de l'Eternel.

Que les Poëtes ne vantent plus leur Orphée; Cécile est plus puissante que lui. Il a tiré une Ombre des Enfers; elle élève l'ame jusqu'au Ciel.



DEUX CHŒURS
POUR
LA TRAGÉDIE
DE BRUTUS (1).

CHŒUR D'ATHÉNIENS.

I. STROPHE.

RETRAITES, où l'on chercha l'auguste Vérité ; Bosquets, où des sages Immortels enseignèrent, où des visions célestes enflammèrent Platon & inspirèrent Epicure ! Envain vos Lauriers pacifiques restèrent longtems sans être souillés de sang humain. La Guerre, l'horrible Guerre, pénètre dans votre enceinte sacrée ; & le fer étincelle dans le sanctuaire des Muses.

(1) Ces deux chœurs furent composés à la sollicitation du Duc de Buckingham, qui avoit lui-même changé & corrigé la Tragédie de Brutus de Shakespear. Plusieurs années après, le célèbre Bononcini les mit en musique ; & ils furent exécutés chez le Duc.

I. ANTISTROPHE.

O divines Sœurs, sources des Arts ! vous qui charmez l'esprit, ou corrigez le cœur, vous qui conduisez sur vos pas le beau cortège des Vertus, le vrai Moral & l'ingénieuse Allégorie ; négligées, sans amis, dans quel nouveau Climat, sous quel Ciel étranger allez-vous fuir ? Irez-vous favoriser les sombres rives de la Mer Atlantique , ou polir le Gaulois féroce ?

II. STROPHE.

Quand Athènes succombe par l'iniquité du destin ; quand des Sauvages barbares la foulent aux pieds, peut-être qu'aux extrémités du monde le rivage de la Bretagne cessera de se teindre du sang des Etrangers. Voyez les Arts réprimer ses cruels Enfans , & Athènes reparoître auprès du Pole, jusqu'à ce qu'un nouveau Tyran lève encore une main meurtrière , & que la rage des guerres civiles les arrache à ce climat.

II. ANTISTROPHE.

Dieux ! quelle justice préside dans cet Univers ? La Liberté & les Arts expirent ensemble :

A a 3

l'Homme stupide accorde tout ce que l'Ambition sollicite ; l'Homme ignorant & grossier devient esclave. O suites exécrables des haines civiles dans chaque siècle , dans chaque Etat ! Quand l'avidité du pouvoir tyrannique réussit , on voit toujours quelques Athènes périr , quelques Cicérons sacrifiés.

CHŒUR DE JEUNES GENS DES DEUX SEXES.

DEMI-CHŒUR.

AMOUR impérieux ! dès que tu règues dans le cœur d'un Homme discret , savant & vertueux , c'est en vain que la Sagesse & l'Esprit murmurent ; les Arts mêmes ne font que nous amollir pour mieux sentir tes feux. Amour , doux vainqueur , entre ici ; mais sois sincère. Cassius avoue , en rougissant , qu'il aime ; & Brutus le dissimule tendrement. O Vertu ! pourquoi condamnes-tu des desirs que la Nature donne ? Nature ! pourquoi brûles-tu les cœurs foibles & généreux (1) ?

(1) Imitation de cet endroit célèbre du *Pastor fido* de Guarini ; *Se il peccare è sì dolce* , &c.

CHŒUR.

Les Dieux approuvent les flammes les plus pures de l'amour ; les Dieux & Brutus sont forcés d'aimer : Brutus soupire pour l'absente Porcia ; & Cassius, plus sévère encore , perd sa fierté , quand il voit les yeux de Junie. Qu'est-ce que l'amour libertin ? Un goût volage , qui s'épuise dans l'irruption soudaine du tempérament ; une vapeur qui s'entretient d'un desir brutal ; un feu follet qui se détruit lui-même. Mais les flammes bienfaisantes de l'Hymen , aussi chastes que la lumière sacrée de l'insensible Cynthie , & aussi fécondes que le Soleil , unissent les cœurs & les embrasent pour jamais.

DEMI-CHŒUR.

O sources de tout lien social , desirs communs & transports réciproques ! que de félicité , quelle variété de doux sentimens pour un Homme qui est Fils , Père , Frère , Epoux , Ami , quand il considère l'Auteur de ses jours , qui , quoique glacé par l'âge , s'occupe de mille idées agréables , quand il rencontre les yeux passionnés de son Epouse , ou qu'il contemple sa riante postérité !

Quelles tendres émotions n'éprouve-t-il pas ?
Quels ravissmens ! Le cœur s'attendrit , palpite ,
brûle ; il espère , il aime.

C H Œ U R .

Loin d'ici coupables voluptés , dégoûts , soupçons , fausses larmes , impostures , déguisemens , dangers , doutes , délais , surprises , feux cruels , qui brûlent sans oser éclater. Le trésor inépuisable d'un amour pur , une fidélité constante , la douce espérance , d'heureux loisirs , des jours ferains & des nuits délicieuses ; auguste Hymen ! voilà tes bienfaits (1).

(1) Pope avoit dessein de composer beaucoup d'autres Chœurs dans le goût de ceux-ci. Le caractère des Entrepreneurs & Directeurs des Spectacles l'en détourna , comme il nous l'apprend lui-même. Ces deux échantillons font désirer qu'il en eût fait davantage.



LA SOLITUDE,

ODE (1).

HEUREUX celui qui , content de respirer son air natal , borne ses soins & son ambition à cultiver le léger héritage qu'il a reçu de ses Ayeux.

Ses troupeaux le pourvoient de lait , ses champs de pain , & les dépouilles de ses moutons de vêtemens. En Été , ses arbres lui donnent de l'ombre , & du feu en Hyver.

Exempt d'inquiétude , il possède une ame tranquille dans un corps sain , & voit s'écouler doucement ses heures , ses jours , & ses années.

Une nuit paisible succède à un beau jour. L'étude & un doux loisir partagent sa vie. Tous ses plaisirs sont vertueux. L'innocence , qui a tant de

(1) Cette Pièce est une des premières productions de l'Auteur ; il n'avoit guère que douze ans lorsqu'il la composa.

charmes pour ceux qui savent être avec eux-mêmes, met le comble à son bonheur.

Que je vive ainsi, ignoré, inconnu ! Que je meure ainsi sans être regretté ! & qu'après m'être dérobé au monde, aucun monument ne dise où je repose !



É L É G I E

A LA MÉMOIRE

D'UNE DAME INFORTUNÉE (1).

QUEL fantôme s'approche aux rayons de l'Astre de la nuit, invite mes pas, & me montre cet endroit de la Forêt? C'est elle. Mais pourquoi ce sein percé & baigné de sang? que veut dire ce fer étincelant? O vous, toujours belle, toujours sensible! répondez-moi: est-ce un crime aux yeux de la Divinité de trop aimer; d'avoir un cœur trop tendre ou trop noble; d'agir en Amant ou en Romain? N'y a-t-il pas quelque récompense éclatante dans le Ciel, pour ceux qui pensent avec grandeur, ou qui meurent avec courage?

O Puissances suprêmes! s'il n'est pas ainsi,

(1) Il paroît que cette Dame, dont Pope pleure ici la mort, est la même que celle à qui le Duc de Buckingham adressa des Vers sur le dessein qu'elle avoit formé de se retirer dans un Monastère,

pourquoi ordonnâtes-vous à son ame de s'élever au-dessus des pensées & des desirs du Vulgaire ? L'ambition , cette passion glorieuse des Anges & des Dieux , sortit d'abord de votre séjour fortuné ; elle vint ensuite inspirer ici-bas l'homme , qui est leur image , & embraser d'un feu divin les Rois & les Héros. La plupart des Ames , il est vrai , captives imbécilles dans les liens du corps , ne s'en dégagent qu'une fois ; ce sont des flambeaux ténébreux , qui brûlent un grand nombre d'années , toujours aussi inutiles & aussi inconnus que des lampes sépulchrales. Comme les Rois d'Orient , elles restent dans l'indolence ; & confinées dans leurs Palais , elles s'occupent à dormir.

Pour celle-ci , avant que la Nature eût prononcé son arrêt de mort , un funeste destin l'enleva de bonne heure à la terre. Telle que les essences les plus pures , séparées de leurs parties grossières & terrestres , s'exhalent dans les airs , telle elle vola dans le lieu de son origine , sans laisser aucune vertu pour se renouveler. Mais toi , infidèle Gardien d'un dépôt trop précieux ; toi , qui as pu abandonner lâchement le sang de ton Frère ! Vois la respiration s'éteindre sur ces lèvres vermeilles ; ces joues qui se flétrissent au souffle de la Mort. Ce cœur , qui échauffoit le

monde, est à présent froid & insensible; ces yeux, qui inspiroient l'amour, sont sans mouvement.

Si la Justice éternelle gouverne l'Univers, c'est ainsi que vos Femmes, c'est ainsi que vos Enfants seront précipités; une vengeance imprévue menace toute votre race; on ne verra que des cercueils autour de vos portes; & tandis que vos pompes funèbres obscurciront toute la rue, les Spectateurs diront, en les montrant : Voyez ces Hommes, auxquels les Furies donnèrent des cœurs de bronze & des âmes impitoyables. Ainsi disparoît l'Orgueilleux, sans obtenir un soupir; il est l'admiration des Foux & le spectacle d'un jour. Ainsi périssent tous ces Barbares, que le malheur & la prospérité des autres trouvent également insensibles.

Ombre infortunée! on a refusé des larmes à ton affreux destin, & les honneurs funèbres à ta mémoire; comment expier tant d'injustices? La douleur d'un Ami, les soupirs de ta Famille n'ont pas consolé tes tristes Manes, ni consacré ton cercueil. Des mains étrangères ont fermé tes yeux mourans; des mains étrangères ont enseveli ton corps; des mains étrangères ont orné ton humble tombeau; ce sont les Étrangers qui t'ont rendu

les derniers devoirs & qui t'ont pleurée. Mais , quoiqu'on ne voie personne paroître en habit de deuil , sentir d'abord l'affliction d'un instant , pour en porter le masque une année entière , & l'aller parodier dans les Bals & les Spectacles ; quoique les Amours en pleurs ne gémissent pas sur tes cendres ; quoique la main des Arts n'ait pas tracé sur le marbre ton image adorée ; quoiqu'une sépulture religieuse ne renferme pas tes restes précieux , & qu'on n'y ait pas glapi des Cantiques lugubres , cependant les fleurs viendront éclore sur ton tombeau ; & le tendre gazon couvrira légèrement ton cœur ; la naissante Aurore y répandra ses larmes ; & les premières roses du Printems s'y épanouiront , tandis que les Anges ombrageront de leurs ailes cette terre consacrée par ta présence.

Ainsi repose en paix , sans tombe , sans inscription , celle qui eut de la beauté , des biens , des titres & un nom. Quelque aimée , quelque honorée que tu fusses jadis , ton illustre origine , tes alliances ne te touchent plus. Il ne reste de toi qu'un peu de cendres : voilà ce que tu es , & ce que tout Orgueilleux fera !

Les Poëtes disparaîtront comme ceux qu'ils ont chantés ; l'oreille du Héros célébré deviendra

fourde ; & la voix du Panégyriste doit s'éteindre. Celui même dont le cœur accablé, t'envoie ces tristes accens , aura bientôt besoin des larmes généreuses qu'il donne à ta mémoire. Alors ton image s'effacera dans ses yeux expirans ; son dernier soupir t'arrachera de son cœur , terminera une vie stérile , enterrera sa Muse dans l'oubli ; & tu ne feras plus aimée !



PROLOGUE
POUR LA TRAGÉDIE
DE CATON,
DE M. ADDISSON.

RÉVEILLER l'ame par les grands coups de l'Art ; exciter le génie & corriger le cœur ; inspirer aux hommes une noble audace fondée sur la vertu , de sorte qu'ils apprennent à vivre également dans la bonne & la mauvaise fortune , & qu'ils soient toujours ce qu'ils paroissent : tels sont les motifs qui engagèrent la Muse de la Tragédie à monter sur le Théâtre ; elle nous a tiré des larmes dans tous les siècles ; les Tyrans renoncèrent à leur férocité ; & les ennemis de la Vertu s'étonnèrent de pleurer. L'Auteur dédaigne d'exciter l'ambition d'un Héros , ou d'allumer le feu de l'amour dans le cœur d'une Vierge , par des ressorts vulgaires. En compatissant aux foiblesses de l'amour , nous ne faisons que montrer les nôtres ; & la cruelle ambition est digne de tous ses malheurs.

malheurs. C'est une plus belle cause qui nous arrache ici des larmes ; ce sont celles qu'un Citoyen verse sur sa Patrie expirante. Addifon porte dans notre sein le zèle des premières vertus ; & par son Art les Anglois pleurent en Romains. Il fait voir une vertu reconnue dans l'ame d'un simple Mortel ; l'on voit réaliser la chimère de Platon dans la personne du divin Caton. Il n'offre à nos yeux que ce que le Ciel même considère avec complaisance ; c'est un homme intrépide qui lutte contre le destin, & qui tombe glorieusement avec sa Patrie. Lorsque j'entens Caton qui donne des loix à son petit Sénat, mon cœur palpite & s'intéresse au sort de son Pays. Peut-on le voir agir, sans lui envier toutes ses démarches ? Peut-on le voir soupirer, sans être tenté de partager ses périls ? Lorsque l'orgueilleux César, monté sur son char de triomphe, traînoit à sa suite les dépouilles des Nations & les trophées de la guerre, bassement vain & grand sans honneur, il montra à Rome l'image de Caton pompeusement enchaînée : lorsque cette sainte effigie passoit vers le Capitole, le Soleil s'obscurcit pour ne pas voir cette pompe profane ; la cérémonie de ce coupable triomphe cessa ; & tous les yeux se couvrirent de pleurs. Le Vainqueur de l'Univers marchoit,

sans qu'on daignât l'appercevoir. Rome , constermée , adoroit en silence son dernier Citoyen ; & le grand César reçut moins d'honneurs que le vertueux Caton.

Anglois , écoutez (1) ; que tant de mérite obtienne vos suffrages ; & faites voir que la vertu vous touche. L'immortel Caton méprisa Rome , lorsqu'elle voulut s'instruire dans les Arts de la Grece qu'elle avoit vaincue. Depuis trop longtemps notre scène ne se soutient que précairement par des Traductions Françoises & des Ariettes Italiennes. Osez penser vous-même , fixez le Théâtre ; que votre feu naturel vous enflamme. Les seuls Drames , qui devoient toucher un Spectateur Anglois , sont ceux que Caton même n'eut pas dédaigné d'entendre (2).

(1) Au lieu de ces mots *Britons* , attend ; *Anglois* , écoutez : Pope avoit mis d'abord *Britons* , arise ; *Anglois* , levez-vous ; sans-doute autant par esprit de liberté , que pour la beauté du Vers. Mais Addison craignit que cette expression hardie ne fût prise pour un cri de révolte ; il la changea en sacrifiant la Poésie à la Politique.

(2) L'Auteur fait ici allusion à ce trait fameux de la vie de Caton , qui , après avoir paru au théâtre , se retira sur le champ.

PROLOGUE
DE LA TRAGÉDIE
INTITULÉE
CATON.

LE Mortel abimé dans un gouffre d'erreurs ,
Du beau nom de vertus honoroit ses fureurs ,
Quand du Ciel descendue , une Muse héroïque ,
Sur la Scène chauffa le Cothurne Tragique ;
Le Désordre , à sa voix aussi-tôt disparut ;
De lui-même ignoré le cœur se reconnut ;
L'Homme se développe ; il se sent , il raisonne ;
Le fier Tyran en pleurs de ses larmes s'étonne.
Il paye à la bonté l'hommage qu'il lui doit ;
Se plaçant sur la Scène , il devient ce qu'il voit ;
Et sa noble douleur , qui le charme & l'éclaire ,
Lui marque du devoir la route salutaire.

Cette Muse aujourd'hui , Peuple Anglois trop heureux ,
Fera naître en ton cœur ce trouble généreux ;
Ne crois pas qu'à tes yeux son indulgence étale
Une molle tendresse , une valeur brutale :

L'Ambitieux altier par son crime est puni ;
De son cœur l'Homme même est par l'amour banni.
Elle veut, en peignant des vertus plus qu'humaines,
Ouvrir les yeux Anglois à des larmes Romaines ;
Et ne daigne exciter que d'utiles douleurs ,
Qui débrouillent l'esprit , & réforment les mœurs :
Elle exige de nous de ces larmes touchantes ,
Que répand la Vertu pour des Loix expirantes ,
En offrant à mes yeux, dans un même portrait,
Ce qu'a pensé Platon, ce que Caton a fait.
Pour le Ciel, qui voit tout, matière peu commune ,
Un Héros, qui lui seul lutte avec la fortune ,
Et qui, par son grand cœur à l'État enchaîné ,
Ne tombe qu'avec lui, par sa chute entraîné.
Dieux ! qui peut voir Caton, resserré dans Utique ,
Des débris du Sénat former la République ,
Qu'il n'échauffe son cœur de la même vertu
Qui soutint ce Héros par le sort abattu ?
Dans chacun de ces faits une ame grande & belle
Trouve un motif à suivre un si parfait modèle.
Peut-on le voir nager dans son sang précieux,
Sans briguer un trépas si grand, si glorieux ?
Quand du cruel destin César indigne idole
Mit l'Univers conquis au pied du Capitole ,
Son triomphe éclatant, de Rois captifs suivi ,

Charma l'œil curieux du Citoyen ravi ;
Mais , voyant de Caton la vénérable image
Orner honteusement ce pompeux étalage ,
Rome entière eut horreur d'un triomphe inhumain ;
Et pleura dans Caton le dernier vrai Romain.
Tout fut morne , abattu ; l'on eût dit qu'un miracle
Sous un nuage épais couvrit tout le spectacle ;
Du superbe Vainqueur on ne vit plus le char ;
Et Caton détourna tous les yeux de César.

Des sensibles Romains , Anglois , suivez les traces ;
Respectez la vertu qu'accablent les disgraces ;
Apprenez-le à la fin : la tendre Humanité
Du sublime mérite est l'appui respecté.
Dévoués au bon-sens , éloignons du Théâtre
Un Héroïsme affreux que le Peuple idolâtre.
Si , d'un œil méprisant , un autre Caton vit
Rome apprendre les Arts du Grec qu'elle asservit ,
Par de nobles efforts affranchissons la Scène
De l'empire honteux d'une étrangère veine :
Craignons ou dédaignons d'emprunter nos succès ,
Des airs de l'Italie , ou des Vers des François ;
De notre propre fond tirons des Tragédies ,
Qui , même de Caton pourroient être applaudies.

ÉPILOGUE
DESTINÉ POUR
MADEMOISELLE OLDFIELD,
DANS
LA JEANNE SHORE
DE M. ROWE.

QUEL prodige, que notre Femme galante trouve grace auprès de son sexe ! Vous pouviez, Mesdames, détourner la tête en minaudant, lorgner à travers l'éventail, garder un profond sérieux, & vous écrier : la Pièce est passable ; — mais cette étrange créature, — cette Jeanne Shore ; — non, il n'est pas possible —. Je déteste tellement une Femme sans mœurs —. Comme un sot en frottant son front stérile, remercie son étoile de ne l'avoir pas fait bête ; ainsi vous entendrez une Femme galante dire à sa sœur : « Ma chère, à » quoi vous exposez-vous ; dans quels étranges » excès allez-vous donner ? Mais raillerie à part,

les Femmes pardonnent toujours au fond du cœur ; & si la maudite coutume ne nous gâtoit , nous ferions les meilleurs choses du monde. Il y a des gens , j'en conviens , qui parlent d'une manière différente ; ils content que les Femmes vertueuses portent envie à celles qu'elles tympanisent , & que tout le bruit qu'elles font , décele le feu qui les dévore secrètement ; elles pêchent dans quelque réduit caché de l'ame ; elles entassent continuellement , avec la délicatesse la plus scandaleuse , des vices sur des vertus. Cette sainte Dame , qui damne les foibleesses de la chair , désole ses Domestiques , ou se gorge de bonne chère avec son Chapelain. Voulez-vous avoir de bonnes nuits & d'excellens dîners ? tenez table avec les Saintes , & couchez avec les Péchereuses.

Au reste , si notre Auteur a mis sur la scène une Femme , dont les mœurs déréglées ont quelque chose de choquant , il en offre un ample dédommagement dans la bonté du mari qu'il lui donne. Il le représente doux , débonnaire & tendre ; & certainement il peut bien y avoir des Hommes d'un aussi bon naturel. Les anciens pardonnoient exemplairement l'infidélité ; & le sévère Caton même n'étoit pas un Époux intraitable. Plutarque , qui a écrit sa vie , nous raconte qu'il aimoit tendre-

ment sa Femme ; & cependant si un Ami en avoit besoin , il la recommandoit pour sa fécondité singulière. Il en est peu qui feroient ici scrupule de prêter une Femme ; mais dites-moi , de grace , qui de vous tous la reprendroit ? Quelque reproche que notre théâtre puisse faire au Chef des Stoïciens , ce Mari d'une patience vraiment Stoïque , étoit pourtant digne de gloire. Cet homme avoit du courage ; il étoit Philosophe ; & il aimoit son pays —. Cela est vrai ; mais que vous importe ? Ces exemples extraordinaires ne furent jamais faits pour vous , au-lieu qu'en qualité de C** complaisant , il peut instruire la Ville. Il y a ici plusieurs honnêtes Gens qui copieront Caton , quoiqu'ils n'aient jamais vu une épée nue , ou jetté les yeux sur Platon. Après tout , si vous regardez comme une insulte , que la Maitresse d'Edouard s'étale ainsi en votre présence , qu'on vous donne un spectacle de chair & de sang , qui , dans tout le reste , est si impudemment bon. Ma foi ! que toutes les honnêtes Femmes accourent ici , & qu'elles écrasent la Courtisane.



IMITATION
D'UNE ÉPITRE
DE M. POPE

*A une jeune Personne , sur son départ pour la
Campagne.*

PAR l'ordre d'une Mère , à la fleur de vos ans ,
Corine , il faut quitter la Ville pour les Champs ,
Dans le tems où vos yeux commencent à comprendre
Comment par les regards les cœurs se font entendre ;
Quand vous en ignorez le trouble & le danger ,
D'un attrait si charmant il faut vous dégager ,
Et quitter sans retour l'Amant qui vous adore ,
Après un doux baïser qu'il vous dérobe encore.
Abandonner le Cours , le Bal , & les Concerts ,
Pour un Château gothique , & des Jardins déserts !
Diner juste à midi ! se coucher à dix heures !
N'avoir pour passe-tems , dans ces sombres demeures ,
Que des Nœuds , du Café , des Romans , un Miroir ;
S'y parer sans projet , désirer sans espoir ,

Quel état à quinze ans ! Quoi ! n'avoir pour ressource
Qu'un Campagnard voisin prêt à finir sa course ,
Ou son Fils fier & sot , dont le triste entretien
Est de vanter son nom , son fusil & son Chien ;
Qui mêle à tout propos de grands éclats de rire ,
Vous baise brusquement , promet de n'en rien dire ;
A table fait l'amour en poussant vos genoux ,
Et qui , hors son cheval , n'aime rien tant que vous !

Les songes quelquefois , charmant votre retraite ,
Vous peindront les objets que votre cœur regrette ;
Et votre souvenir vous rendra dans ces lieux
Le spectacle brillant qui plaisoit à vos yeux :
Des Comtes , des Barons , des Ducs imaginaires
Passeront devant vous dans vos Bois solitaires ;
Vous croirez leurs regards fixés sur vos attraits ;
Mais au réveil le jour confondant ces portraits ,
Vous les verrez bientôt s'éteindre & disparaître ;
Au fond de votre cœur vous sentirez renaître
L'ennui , le desespoir , la foule des desirs :
Ainsi se détruiront vos honneurs , vos plaisirs.

Tel est de votre Amant le destin déplorable :
L'autre jour , pour charmer la douleur qui m'accable ,
Mon esprit égaré s'envola près de vous ;
Pour jouir plus longtems d'un entretien si doux ,

Je cherchai dans le Bois un séjour plus tranquille.
Quel malheur ! aussi-tôt un fâcheux de la Ville
Frappa sur mon épaule , & rappella mes sens ;
Corine ! sans pitié pour mes tendres accens ,
Votre Ombre disparut ; transporté de colère ,
Je maudis l'Importun qui m'ôta ma chimère ;
Et restai , comme vous , plongé dans le chagrin
D'avoir subitement vu changer mon destin.



LA PRIÈRE

UNIVERSELLE (1).

DEO OPTIMO MAXIMO.

PÈRE de l'Univers, toi que le Saint, le Sauvage, & le Sage ont adoré dans tous les siècles, & dans tous les climats, Jéhova, Jupiter, Seigneur.

Suprême & première cause, tu caches ta divine essence à mes yeux, & ne me fais connoître que mon ignorance & ta bonté.

Cependant au milieu des ténèbres, tu m'as fait discerner le bien du mal; & par un accord impénétrable, tu enchaînes la nature, en me laissant la liberté.

Apprends-moi à fuir plus que l'Enfer ce que la

(1) Pope, soupçonné injustement d'avoir voulu favoriser le Fanatisme & le Naturalisme, dans son *Essai sur l'Homme*, fit cette Prière pour se justifier.

conscience m'interdit ; & à préférer au Ciel même ce qu'elle m'ordonne.

Que je ne rejette pas les dons de ta bonté. Recevoir, c'est payer tes bienfaits ; jouir, c'est t'obliger.

Ne permets pas néanmoins que, par un téméraire orgueil, je borne tes soins paternels dans le cercle étroit de cette terre, ou que je te regarde comme le Dieu de l'homme seul, lorsque je suis environné de tant de mondes.

Que cette main foible & indiscrette n'ait pas l'audace de lancer ton tonnerre, & de dévouer à un anathème éternel ceux que je crois tes ennemis.

Si je marche dans les sentiers de la vérité, affermis mes pas ; & si je m'égare, instruis mon cœur à te trouver.

Préserve-moi du fol orgueil & du murmure impie ; que je sois aussi content de ce que ta Sagesse refuse, que de ce qu'accorde ta Bonté.

Apprends-moi à sentir les maux d'autrui, & à cacher les fautes dont je suis témoin. Donne à

mes foibleſſes la même compaſſion que je donne à celles des autres.

Quelque petit que je ſois à tes regards , c'eſt pourtant ton ſouffle qui m'anime. Oh ! daigne me guider, ſoit que je vive, ou que je meure aujourd'hui.

Que je mange mon pain en paix durant ce jour. Tu fais ſi de tout ce qu'il y a ſous le Soleil, quelque'autre choſe me convient, ou non ; & que ta volonté ſoit faite.

Père de l'Univers ! à qui l'eſpace entier ſert de Temple, & dont la Terre, la Mer, & les Cieux ſont l'Autel; que tous les Êtres célèbrent ta gloire ! Reçois les hommages & l'encens de tout ce qui reſpire.



LA PRIÈRE, UNIVERSELLE,

TRADUITE PAR M. LE F**** DE P****
DEO OPTIMO MAXIMO.

I.

O TOI que la raison , que l'instinct même adore ,
Souverain Maître & Créateur
De tout l'Univers qui t'implore ,
Jéhova , Jupiter , Seigneur !

II.

Source , Cause première , Être incompréhensible ,
Que je suis borné devant toi !
Ta bonté seule m'est visible ;
Le reste est un cahos pour moi.

III.

Mais le bien & le mal , dans cette nuit obscure ,
Dépendent de ma volonté ;
Et tu gouvernes la Nature ,
Sans enchaîner ma liberté.

IV.

N'écoutons seulement que notre conscience ;
Elle nous rend le bien plus cher
Que le Ciel , qui le récompense ;
Le mal plus affreux que l'Enfer (1).

V.

Empêche que mon cœur de tes dons efficaces ,
Ne rejette les heureux fruits ;
Recevoir , c'est payer tes graces :
Je t'obéis quand je jouis.

VI.

Mais cessons de penser qu'imperceptible atôme ,
Notre terre borne ta loi ;
N'es-tu pas souverain de l'Homme ?
Tant d'autres Mondes sont à toi.

(1) *Note du Traducteur.* C'est le sens presque littéral de l'Anglois. Mais n'est-ce point exiger trop de perfection dans les sentimens de l'Homme ? Le Traducteur avoit cru d'abord pouvoir modifier ainsi cette pensée :

*Ma conscience est libre ; Et ce Juge sévère
Ne règle pas mes sentimens
Par le desir seul du faire ,
Ni par la crainte des tourmens.*

VII.

VII.

Faut-il qu'un vil Mortel ose venger Dieu même ;
Que tes foudres lui soient remis ,
Et qu'il prononce l'anathême
Sur ceux qu'il croit tes ennemis ?

VIII.

Si je marche avec toi , fais-moi la grace entière
De te suivre jusqu'à la fin ;
Si je m'égare , ta lumière
Doit me conduire au bon chemin.

IX.

Quelques biens qu'à mon cœur ta Sagesse dénie ,
Ou que m'accorde ta bonté ;
Sauve-moi du murmure impie
Et de la folle vanité.

X.

Fais que de mon Prochain je plaigne les souffrances.
Toujours lent à le condamner ;
Et pardonne-moi mes offenses
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

Tome IV.

C c

X I.

Tout retrace aux Mortels le néant de leur être ;
Mais ils font l'Œuvre de tes mains :
Sois leur guide autant que leur Maître ,
Jusqu'au terme de leurs destins.

X I I.

Que le pain , que la paix soient ici mon partage ;
J'attens que ton auguste choix
Des autres biens fixe l'usage ;
Tes volontés seront mes loix.

X I I I.

Ton Temple est en tous lieux ; tu remplis la Nature ;
Tout l'Univers est ton Autel ;
Rien ne vit , n'existe , ne dure ,
Qui ne t'offre un culte éternel.



LE CHRÉTIEN
MOURANT

A SON AME (1),

O D E.

I.

DIVINE étincelle d'une flamme céleste, quitte cette enveloppe mortelle. Jouet de la crainte, de l'espérance, & de la douleur, il est tems que tu triomphes de la Nature à ton tour, & que tu t'élèves vers les régions de la Vie.

I I.

Ecoute ce que disent ces Anges ; viens, chère Sœur, viens. Je ne me connois plus ! Mes sens se troublent ; ma vue s'éteint ; mes esprits s'é-

(1) Cette Ode, qui est une imitation du langage qu'Adrien tint à son ame, un peu avant que de mourir, est aussi supérieure en sublimité à l'original, que la Religion Chrétienne l'est au Paganisme.

chapent ; je cesse de respirer. Quoi ! mon Ame !
est-ce-là mourir ?

III.

La Terre fuit , elle disparoît ; le Ciel s'ouvre à
mes yeux ; mes oreilles sont frappées du chant
des Séraphins ; prêtez-moi , prêtez-moi vos aîles.
Je m'élance d'un vol rapide. O tombeau ! où est
ta victoire ? O mort ! où est ton aiguillon ?



P E N S É E S
D E P O P E ,

TRADUITES PAR M. FRÉRON,

Extraites de l'Année Littéraire 1754, Tome VI.

Page 103.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

*J*E parcourois en dernier lieu les *Œuvres de Pope*; & je trouvai, à la fin d'un de ses volumes, des *Pensées* sur divers sujets. Comme elles sont en petit nombre, personne ne s'est avisé de les traduire; mais elles m'ont paru d'un caractère si vrai, si original, si propre à peindre le génie Anglois, & particulièrement celui de Pope, que je me suis amusé à les rendre en François; je n'ai retranché que celles qui m'ont paru trop communes.



P E N S É E S

D E P O P E.

UN Sor est plus affairé que l'Abeille la plus diligente. De tels instrumens sont pourtant nécessaires aux Politiques. Il en est peut-être des Etats comme des Horloges, qui demandent plusieurs poids de plomb pour aider & pour rendre régulier le mouvement des parties les plus délicées & les plus nécessaires.

La modestie ne peut jamais produire que de bons effets, & par rapport à nous-mêmes, & vis-à-vis du Public. Un Homme, qui prétend à peu, vit tranquile; un Glorieux, au contraire, est continuellement dans la gêne pour paroître ce qu'il n'est pas. Si nous avons du génie & des talens, notre modestie est ce qui le prouve le mieux aux autres; si nous sommes dépourvus de lumières & d'esprit, notre modestie est encore le meilleur moyen de cacher ce qui nous manque de ce côté-là. Car, de même que la pudeur peut quelquefois faire prendre une Fille publique pour

une honnête Femme , ainsi la modestie peut faire prendre un Sot pour un Homme d'esprit.

Excuser dans nous-mêmes les sottises que nous ne pouvons souffrir dans autrui , c'est aimer mieux être sot soi-même , que de voir les autres tels.

Un Homme ne devrait jamais rougir d'avouer qu'il a tort ; car , en faisant cet aveu , c'est comme s'il disoit qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il ne l'étoit hier.

Le meilleur moyen de prouver les lumières & la netteré de son esprit , c'est de convenir de ses défauts ; de même qu'un ruisseau qui découvre la bourbe qu'il a au fond , nous montre mieux la transparence & la pureté de ses eaux.

Nos passions sont comme des accès de fièvre ardente. Quoiqu'elles nous rendent plus forts dans le moment même de l'accès , cependant elles nous rendent plus foibles après.

Ce que Cicéron dit de la guerre , peut s'appliquer à la dispute. La guerre devrait être toujours tellement ménagée , qu'on se souvint qu'elle n'a pour but que la paix. Mais , généralement parlant , les vrais Disputeurs sont comme les vrais

Chasseurs, dont tout le plaisir est dans la poursuite.

Ceux qui sont continuellement occupés à observer les actions des autres, ressemblent à ceux qui sont toujours hors de leur maison, & qui vont dans celles d'autrui, où ils arrangent tout, tandis que la leur tombe en ruine.

Les Vieillards, qui vantent continuellement le passé, voudroient presque nous persuader qu'il n'y avoit point de Sots de leur tems; mais malheureusement ils sont restés pour prouver le contraire.

Il faut de nécessité ou se moquer du Monde, ou se fâcher contre lui. Si nous nous en moquons, on dit que nous sommes orgueilleux; si nous nous fâchons, on nous accuse de misanthropie.

Le Monde se scandalise si l'on rit de quelque événement qu'il regarde comme très-sérieux. Supposons que j'aie demain la tête tranchée, & que tout le Monde en parle, ne puis-je pas en rire, & penser que voilà bien du bruit pour une tête?

Le plus grand avantage qu'il y ait à passer pour un Bel-Esprit, est que ce titre nous donne une pleine liberté de faire impunément des sottises.

Toutes les fois que je trouve beaucoup de reconnaissance dans un Homme dénué des biens de la fortune , je tiens pour certain que , s'il étoit riche , il seroit aussi généreux qu'il est reconnoissant.

Les fleurs de Rhétorique , dans les Sermons & dans les Discours graves , sont comme les fleurs bleues & rouges dans un champ de bled. Elles sont agréables à ceux qui n'y viennent que pour s'amuser , mais nuisibles à celui qui veut tirer du profit de sa moisson.

Celui qui dit un mensonge ne sent pas le travail qu'il entreprend ; car il faut qu'il en invente mille autres pour soutenir le premier.

Donner des conseils n'est souvent que s'attribuer le privilège de dire soi-même des sottises , sous prétexte d'empêcher les autres d'en faire.

Un Homme qui se mêle toujours des affaires des autres , ressemble à celui qui observe trop curieusement le travail des Abeilles : il en est souvent piqué pour sa curiosité.

Un Homme extrêmement occupé peut parler

de la Philosophie ; celui qui n'a point d'affaires peut la pratiquer.

Il y a plusieurs Solitaires qui ont quitté le Monde, seulement comme Eve quitta Adam, pour aller converser en particulier avec le Diable.

Toute la différence qu'il y a entre ce qu'on appelle bonne Compagnie & Compagnie ordinaire, est que les mêmes choses se disent dans une petite Chambre, ou dans un grand Salon, à une petite table ou à une grande, devant deux chandelles ou devant vingt bougies.

Deux Femmes deviennent rarement intimes, si ce n'est aux dépens d'une troisième. Elles s'unissent entr'elles comme les Rois de l'ancien tems se liguoiient entr'eux. Ils sacrifioient quelque pauvre Animal pour prélude de leur alliance : de même deux Femmes, après avoir mis en pièces quelqu'une de leur sexe, s'unissent d'une vive amitié.

Faire emplette de Livres, qu'on est incapable d'entendre & de goûter, les acheter seulement parce qu'ils ont été mis au jour par un Auteur célèbre, c'est comme si un Homme achetoit des

habits qui ne lui iroient pas , par la raison que ces habits ont été faits par un fameux Tailleur.

Il est aussi offensant de parler avec esprit quand on est avec des Sots , qu'il feroit impoli de parler à l'oreille. Le Sot est également blessé de ces deux choses , parce qu'il ignore également ce qu'on dit.

Les vieilles Gens sont comme les vieilles Chroniques , pour la plupart. Elles renferment des récits ennuyeux , mais vrais , du tems passé , & ne valent la peine d'être consultées que pour cela.

L'esprit de la conversation n'est autre chose que la promptitude , la vivacité des pensées & la facilité de l'expression , ou , pour parler le langage des Sages-Femmes , une conception prompte & une délivrance aisée.

Nous devrions ménager nos pensées dans nos Poèmes , comme les Bergers en usent avec les fleurs , lorsqu'ils composent une Guirlande. Ils choisissent d'abord les plus belles ; ensuite ils les mettent à la place qui leur convient ; de sorte qu'elles donnent du lustre à chaque autre. C'est ainsi que les plumes , dans les Couronnes Indien-

nes, font tellement arrangées, que chacune réfléchit, sur sa voisine, une partie de sa couleur & de sa beauté.

Comme de beaux Enfans font plus de tort à un Père laid, que des Enfans laids eux-mêmes, parce qu'alors ils lui ressemblent, de même de belles pensées, employées par un méchant Ecrivain, lui font plus de deshonneur, que ses propres pensées mauvaises. Quand nous rencontrons un Pauvre superbement vêtu, nous voyons évidemment que ses habits ne lui appartiennent pas.

Faites lire vos Ouvrages à vos Ennemis, si vous voulez les corriger; car votre Ami est tellement un autre vous-même, que son jugement se rapportera au vôtre.

Les Femmes regardent les Amans du même œil que des Cartes. Elles s'en servent pour jouer pendant quelque tems; & lorsqu'elles ont gagné, elles les jettent, en demandent de neuves, & souvent perdent, avec ces neuves, tout ce qu'elles avoient gagné avec les vieilles.

Une Femme galante traite les Hommes comme un habile Joueur d'Echets en use avec ses Pions.

Elle ne s'attache pas assez à un seul, pour n'avoir pas l'œil sur un autre qui pourroit lui procurer de plus grands avantages.

Les Femmes sont comme des Enigmes, &, en général, elles ont cela de commun avec les Enigmes, qu'elles cessent de plaire après qu'on les a devinées.

Un Homme qui voit une belle Femme n'a pas plus de raison de souhaiter d'être son Mari, qu'un Homme qui auroit admiré les pommes d'or du Jardin des Hespérides, en auroit eu de desirer d'être le Dragon qui les gardoit.

Le mot d'honneur dans la bouche d'une Femme, est comme le mot de probité dans celle d'un malhonnête Homme. Ces mots sont toujours les plus employés par ceux, en qui la chose est la plus suspecte.

Ce qui est généralement regardé comme vertu dans les Femmes; est bien différent de ce que l'on regarde comme tel dans les Hommes. Ce qu'on appelle une Femme vertueuse, feroit un Homme bien médiocre.

Une Famille n'est, le plus souvent, qu'une république de Gens qui cherchent à se nuire. Les liens du sang, ou de l'alliance, ne sont autre chose que des intérêts opposés qui se combattent. Le Fils souhaite la mort de son Père; le plus jeune des Frères celle de son aîné; l'aîné regarde avec envie les dots de ses Sœurs, & les donne à regret. Quand quelqu'un d'eux se marie, c'est une nouvelle source de divisions & d'animosités. Il n'y a rien de plus naturel & de plus raisonnable, que de s'attendre à de pareilles suites; & cependant je ne fais pourquoi nous sommes tous portés à croire qu'il n'y a de vrai bonheur, de vraie tranquillité que dans le sein des Familles.

Il est impossible qu'un Homme de mauvais naturel aime le bien public. Car comment pourroit-il aimer un million d'Hommes, lui qui n'a jamais aimé personne?

Il ne faut, pour rendre d'une seule Religion tous les Gens sensés & désintéressés, que les faire converser ensemble tous les jours.

Le moyen le plus court & le plus sûr d'acquérir la réputation d'un Homme sage & pru-

dent, c'est, lorsque quelqu'un vous dit son sentiment, d'y souscrire.

Les Gens qui méritent le moins qu'on leur rende service, sont ceux qui en demandent le plus, & qui importunent davantage.

Les conversations les plus agréables sont composées de civilités & de faussetés.

Quelques Gens se font une réputation d'esprit, à cause d'une certaine gaieté étourdie, qui ne mérite pas plus le nom d'esprit que l'ivresse.

Quiconque a flatté son Ami avec succès, doit se regarder comme un malhonnête Homme, & son Ami comme un Sot.

On peut voir le peu de cas que Dieu fait des richesses, par les Gens à qui il les donne.

Le cri général est contre l'ingratitude; mais ces clameurs sont déplacées. Le cri général devrait être contre la vanité. Il n'y a que des malhonnêtes Gens qui soient capables d'une ingratitude marquée & volontaire. Mais il n'y a presque personne, qui ne pense qu'il a fait plus que celui à
qui

qui il a rendu service ne méritoit ; tandis que ce dernier , de son côté , croit qu'il a reçu beaucoup moins qu'il ne lui étoit dû.

La plupart des décisions des Casuistes , qui ne tendent qu'à multiplier les péchés , peuvent être appelées des additions & des corrections aux dix Commandemens.

Les Femmes , en général , aiment mieux les Tragédies que les Comédies. En voici peut-être la raison : c'est que dans les Tragédies leur sexe , pour l'ordinaire , est adoré , déifié ; au lieu que dans les Comédies il est tourné en ridicule.

La réputation d'Avare s'acquiert plus par des économies dans de petites choses , qu'en s'épargnant des dépenses considérables. Une légère somme par an exempteroit bien des Gens de la honte de passer pour Avars.

L'esprit de quelques Personnes est comme une lanterne fourde , qui ne sert qu'à celui qui la porte , & qui n'éclaire que son chemin.

Il arrive quelquefois que les plus honnêtes Gens sont ceux dont la réputation est le plus en butte

Tome IV.

D d

aux traits de la calomnie : comme nous voyons communément que les meilleurs Fruits sont ceux qui ont été becquetés par les Oiseaux & rongés par les Vers.

Ce Peuple immense, qui accourt à la Capitale, est comme l'affluence des esprits animaux au cœur ; c'est une marque que le corps est en danger ; que la constitution est menacée.

Nous sommes souvent étonnés de voir des Gens qui ont fait les actions les plus basses, pleins d'orgueil & de vanité. Nous ne faisons pas attention que les remords d'avoir fait des bassesses, & la honte d'en entendre parler, entrent dans la composition de ce que nous appelons orgueil.

Les Hommes les plus décisifs sont les plus crédules, puisqu'ils ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes, & qu'ils ne consultent que leurs Flatteurs les plus faux & leur Ennemi le plus mortel, qui est leur amour-propre.

C'est une vérité certaine, qu'on n'est jamais plus tranquille ni moins trompé, qu'en vivant avec des Gens d'un bon esprit. Il en coûte beaucoup plus de peine pour être admis & pour se conserver

dans une mauvaise Compagnie que dans une bonne. Comme la mauvaise a plus de vanité que d'esprit & de raison, il faut bien des soins pour lui plaire, & ce n'est pas une petite affaire, que d'entretenir un foir en bonne humeur avec lui-même & avec les autres.

Il en est des petites Ames comme des petites Bottelles qui ont le goulet étroit. Moins elles renferment de liqueur, plus elles font de bruit en la répandant.

On voit un grand nombre de Personnes capables de faire une action sage; on en voit un plus grand nombre capables de faire une action pleine d'esprit & d'adresse; mais bien peu sont capables de faire une action généreuse.

Un Athée n'est qu'un Fou ridicule qui se moque de la Divinité. Un Hypocrite se fait un jeu plus grave & plus affreux de Dieu & de la Religion. Il trouve plus aisé de se baïsser pour se mettre à genoux, que de se lever pour faire une bonne action; semblable à un impudent Débiteur, qui va chaque jour trouver son Créancier & lui parler familièrement, sans lui payer jamais ce qu'il lui doit.

Un Homme qui se trouve sur le bord de l'eau pour la passer, est entouré d'une multitude de Bateliers : chacun s'empresse autour de lui ; chacun lui offre ses services ; enfin , il semble que toute affaire cesse en sa faveur , & qu'on n'est occupé que de lui. Ce même Homme , dès qu'il est arrivé à l'autre bord , ne cause plus de bruit ; personne ne prend garde à lui ; & on le laisse aller tout seul. C'est l'image d'un Ministre , lorsqu'il entre en place & lorsqu'il en sort.





PRÉFACE

DES ŒUVRES

DE SHAKESPÉAR.

JE n'ai pas dessein d'examiner en critique les Ouvrages de cet Auteur, quoique ce soit l'occasion la plus favorable qu'un Écrivain exact puisse saisir pour former le jugement & le goût de notre Nation; car de tous les Poètes Anglois, on doit convenir que Shakespéar offre le plus ample & le plus beau sujet à la critique; c'est celui qui fournit en plus grand nombre, & d'une manière plus frappante, des beautés & des défauts de toute espèce. Mais cette discussion m'entraîneroit trop au-delà des bornes d'une Préface, où je ne dois rendre compte que du sort de ses Ouvrages, & des altérations avec lesquelles ils nous ont été transmis. C'est pourquoi nous ne pallierons point les fautes qui sont réellement les siennes; & nous le justifierons de plusieurs autres dont il n'est point comptable. Si ce plan n'est guère propre à

porter les Critiques qui viendront après moi à lui rendre justice sur un point, il pourra du moins les empêcher de l'accuser à faux sur d'autres.

Je ne puis toutefois me dispenser de faire mention de quelques beautés principales qui le caractérisent ; beautés qui , malgré ses défauts , l'élèvent justement au-dessus de tous les autres Dramatiques. Ce n'est pas que ce soit ici le lieu propre de tracer son éloge ; mais je ne veux laisser échapper aucune occasion de le faire.

Si jamais Auteur mérita le nom d'Original , c'est Shakespéar. Homère même ne puisa point son art d'une manière aussi immédiate dans les sources de la Nature ; cet art qui tiroit son origine des Egyptiens , ne put parvenir au Poëte Grec sans quelque teinte de leur littérature , ou sans montrer quelques vestiges de la manière des Modèles qui l'avoient précédé. La Poésie de Shakespéar étoit, dans la réalité, une inspiration ; il n'est pas tant l'Imitateur, que l'Organe de la Nature ; & il seroit moins juste de dire qu'il a parlé d'elle, que de convenir qu'elle a parlé par lui.

Ses caractères sont tellement la Nature elle-même , que c'est une espèce d'insulte de ne les appeller que des copies. Ceux des autres Poëtes

ont une analogie constante ; ce qui fait voir qu'ils n'ont peint que d'après les autres, & qu'ils ne faisoient que multiplier la même image. Mais dans Shakespéar, chaque caractère est aussi réellement individuel, pour ainsi parler, que ceux que l'on retrouve dans la société ; il est également impossible d'en rencontrer deux pareils ; & ceux qui, par certains rapports, paroissent les plus analogues, offriront une différence remarquable lorsqu'il s'agira de les comparer. A cette vie, à cette variété de ses caractères, nous devons ajouter l'art étonnant, avec lequel il les a soutenus, & qui est si marqué dans toutes ses Pièces de théâtre, que si tous ses récits avoient été imprimés sans les noms des Personnages, je crois qu'on eut pu les appliquer, sans méprise, à chaque Interlocuteur.

L'art d'émouvoir ne fut jamais porté dans un degré aussi éminent, & n'éclata jamais sous tant de différentes formes ; avec tout cela, on voit qu'il excite les passions d'une manière aisée, sans peine, sans travail, & même sans nous laisser prévoir l'effet qu'il médite. Le cœur se gonfle ; & les larmes coulent toujours à propos. Nous sommes surpris au moment que nous pleurons ; & cependant, après y avoir réfléchi, on trouve

le sentiment si juste, que l'on seroit surpris de n'avoir pas pleuré précisément dans l'instant où les larmes ont coulé.

Combien n'est-il pas encore étonnant qu'il fasse naître à son gré des passions directement opposées, comme la joie & la tristesse ? On diroit que les ris & les pleurs sont à ses ordres ; & qu'il les distribue à son choix au Spectateur. Il saisit avec la même supériorité, le ridicule & le sublime dans la Nature humaine ; il régit en maître les plus nobles sensations de l'ame, aussi bien que ses moindres foiblesses ; il inspire les plus fortes émotions & les sentimens les plus frivoles.

Ce n'est pas seulement dans l'art d'émouvoir qu'il excelle, il n'est pas moins admirable lorsqu'il s'agit de réfléchir, & de présenter les résultats de la froide raison. Ses sentimens ne sont pas seulement en général les plus judicieux & les plus convenables à chaque sujet qu'il traite ; mais, par un talent qui lui est propre, qui tient en même-tems de la pénétration & d'un heureux hazard, il saisit précisément ce point particulier, auquel chaque raisonnement se concentre, ou dont la force de chaque motif dépend. Cela est prodigieux de la part d'un Homme sans éducation, qui n'avoit point fréquenté ni connu ces

grandes scènes de la vie publique , objets ordinaires de ses réflexions ; de sorte qu'il semble avoir connu le monde par une intuition intérieure ; avoir saisi la nature humaine d'un-coup-d'œil ; être , en un mot , le seul Auteur qui pourroit autoriser une très-nouvelle opinion ; savoir , qu'on peut naître Philosophe , & même Homme du monde , aussi bien que Poëte .

Il faut néanmoins avouer qu'avec tant de hautes qualités , il a presque d'aussi grands défauts , & que , comme il a certainement mieux écrit , il a aussi peut-être écrit plus mal qu'aucun autre. Mais je crois pouvoir rendre compte de ces défauts par différentes causes & circonstances , sans quoi il seroit difficile d'imaginer qu'un génie aussi vaste & aussi éclairé , en pût être susceptible. La réunion de tant d'inconvéniens contre lui me semble aussi singulièrement malheureuse , qu'il est heureux & extraordinaire que tant de talens si variés , & même contraires , se soient rencontrés dans un seul Homme.

On conviendra que , de tous les genres de productions , les Pièces dramatiques sont plus particulièrement destinées à plaire au Peuple , & que leurs succès dépendent plus immédiatement des suffrages du Vulgaire. On ne s'étonnera donc point

que Shakespéar n'ayant , dans son début , d'autre objet que sa propre subsistance , bornât ses efforts à flatter le goût dominant. La lie de la Nation formoit le grand nombre des Spectateurs ; & conséquemment c'étoit de cette classe que le Poète devoit tirer ses tableaux : aussi trouve-t-on que non-seulement ses Drames propres , mais presque toutes les anciennes Comédies , placent la scène parmi les Artisans & le simple Peuple ; les Pièces , même historiques , sont strictement calquées sur les vieux Contes , ou les petites Traditions du Vulgaire. Dans la Tragédie , rien ne causoit plus sûrement de la surprise & de l'admiration , que des faits & des incidens étranges , inattendus , des hyperboles outrées , du galimathias , des expressions emphatiques , des rimes pompeuses , & une versification ronflante. Dans la Comédie , il falloit , pour plaire , de plattes bouffonneries , de viles obscénités , & des plaisanteries grossières & triviales. Cependant le génie de l'Auteur s'est soutenu au milieu de ces défauts , & s'est élevé au-dessus de son sujet ; il ressemble , dans ce cas , à un Prince de Roman qui s'est déguisé en Payfan ou en Berger : une certaine grandeur , & des traits d'esprit qui éclatent de tems en tems , manifestent l'élévation de sa naissance & ses belles qualités.

On peut ajouter que non-seulement le gros des Spectateurs n'avoit aucune notion des règles de l'Art d'écrire ; mais que le nombre de ceux qui se piquoient de goût & de délicatesse , dans les rangs supérieurs , fut fort petit , jusqu'à ce que Ben Johnson mît à la mode l'Art de la Critique. Il n'y parvint cependant pas sans difficulté , comme il paroît par les leçons fréquentes , ou plutôt les déclamations qu'il fut obligé de mettre à la tête de ses premières Pièces , pour écarter l'obstacle du préjugé dominant , & donner du bon sens aux Spectateurs. On ne s'étoit pas encore imaginé d'écrire sur le modèle des Anciens ; les Tragédies n'étoient que des Histoires dialoguées ; & dans les Comédies , on suivoit le fil de quelque Conte , tel qu'on le trouvoit , sans y rien changer , & avec autant de bonne-foi , que s'il se fût agi d'une Histoire véritable.

C'est pourquoi juger Shakespear par les règles d'Aristote , ce seroit faire le procès à un Homme par les Loix d'un Pays , lorsque l'acte s'est passé sous une autre Législation. Il écrivoit pour le Peuple ; & d'abord il ne reçut aucun encouragement des ordres supérieurs ; il n'étoit donc pas dans le cas de prétendre à leur plaisir ; il ne reçut aucun secours de la part des Savans qu'il ne con-

noissoit pas ; il n'avoit point été élevé dans la connoissance des beaux modèles de l'Antiquité, qui inspirent l'émulation & le goût : en un mot, il n'avoit en vue ni la réputation, ni ce qu'il plaît aux Poëtes d'appeller l'Immortalité : quelques-uns de ces motifs, ou tous ensemble, ont encouragé la vanité, ou animé l'ambition des autres Ecrivains.

Observons cependant que lorsque ses Pièces eurent mérité la protection du Prince, & que le suffrage de la Cour eut succédé aux applaudissemens de la Ville, les Ouvrages qu'il donna dans cette période, ont un ton bien supérieur à celui de ses premiers Essais. Les dates de ses Pièces prouvent assez, qu'elles se perfectionnoient à mesure que son respect pour les Spectateurs augmentoit ; & je ne doute nullement de la vérité de cette remarque à l'égard de tous ses Drames sans exception, comme on le prouveroit sans peine, si nous en avions les anciennes Editions, par lesquelles on pût fixer la date exacte de chaque Pièce, & le moment précis où il écrivoit pour la Ville ou pour la Cour.

Une autre observation qui doit entrer dans l'appréciation de ses Ouvrages, & ce n'est pas la moins considérable, c'est que l'Auteur étoit Co-

médien , qui , par cette raison , fuivoit le jugement de la Troupe dont il étoit Membre. Les Acteurs ont toujours eu des règles spéciales pour eux , bien différentes de celles d'Aristote. Comme c'est le grand nombre qui les fait subsister , ils n'ont d'autre principe que celui d'intéresser le goût actuel , & de s'accommoder à l'esprit à la mode , considération qui borne leur discernement à d'étroites limites. Ils sont aussi bons Juges dans cette matière , que les Tailleurs le sont de ce qui est gracieux ; & en conséquence on doit convenir que la plupart des fautes de Shakespéar sont moins l'effet du faux goût du Poëte , que celui du juste discernement de l'Acteur.

Quelques-uns s'imaginoient bien louer Shakespéar , en remarquant qu'il n'avoit presque jamais effacé une ligne ; ils feroient cette anecdote avec art , comme on le voit dans les Découvertes de Ben Johnson , & par la Préface d'Héminges & de Condell pour la première édition *in-folio* ; mais , dans la réalité , rien ne fut jamais plus mal fondé que ce bruit , qui a cependant prévalu ; & même au contraire il y a des preuves incontestables , qui en démontrent la fausseté : par exemple , il fit une nouvelle copie de sa Pièce des Femmes de Windfor en bonne humeur ; son Henri VI fut d'abord publié sous le titre de Dispute d'York

& de Lancastre ; il retoucha extrêmement son Henri V ; & Hamlet fut presque augmenté de moitié ; & ainsi de plusieurs autres productions.

L'opinion générale où l'on est , que Shakespéar n'avoit point de littérature , ne me paroît pas mieux fondée. On auroit pu faire également son éloge par cette circonstance , à laquelle certains Critiques ont aussi peu judicieusement attribué ses fautes ; car cette remarque , fut-elle vraie , ne regarderoit qu'une partie de ses défauts , qui , pour la plupart , ne sont point proprement des défauts , mais des excès qu'il ne faut pas imputer à son ignorance , mais à un manque de jugement ; ou plutôt (& cette décision sera plus équitable) c'est qu'il s'accommodoit au peu de jugement des Spectateurs. Quant au mauvais choix du sujet , aux fausses pensées , aux expressions forcées , & aux incidens mal conduits , &c , si toutes ces inexactitudes ne peuvent s'attribuer aux causes ci-dessus mentionnées , il faut s'en prendre au Poëte même ; & je ne saurois qu'y faire. Je crois cependant que le double désavantage d'être obligé de plaire à la lie du Peuple , & de vivre isolé de la bonne Compagnie , paroîtra plus , que suffisant pour arrêter & égarer le plus grand Génie du monde ; & même , en pareil cas , plus il seroit modeste , plus il seroit en danger de se soumettre

& de se conformer à l'avis des autres contre ses propres lumières.

Shakespéar n'avoit, dit-on, point de littérature ; c'est un article sur lequel je dois un peu plus m'étendre. Il y a, sans contredit, une grande différence entre l'érudition & la connoissance des Langues. Je ne puis décider jusqu'à quel point il étoit ignorant à ce dernier égard ; mais il est prouvé qu'il avoit au moins une vaste lecture, quand même on ne voudroit pas appeller cela de l'érudition. Il importe peu, lorsqu'un Homme a des connoissances, qu'il les possède dans une Langue ou dans une autre. Il est évident qu'il avoit quelques notions de la Physique, de la Mécanique, de l'Histoire ancienne & moderne, & de la Mythologie ; il paroît très-au fait des Coutumes, des Cérémonies & des Mœurs de l'Antiquité. Dans Coriolan & Jules César, il a peint avec exactitude non-seulement l'esprit, mais encore les usages des Romains ; & l'on apperçoit une distinction encore plus délicate entre les mœurs des Romains dans l'époque de Coriolan, & celles des Romains du tems de César.

Il n'est pas moins clair, par plusieurs traits particuliers, qu'il avoit lu les anciens Historiens ; & les discours qu'il a copiés de Plutarque dans son

Coriolan , prouvent aussi bien son érudition , à ce que je pense , que ceux que Ben Johnson a copiés de Cicéron dans son Catilina. Les mœurs des autres Nations en général , des Egyptiens , des Vénitiens , des François , &c. , sont peintes avec la même vérité. Quelque objet de la Nature , quelque branche des Sciences dont il ait à parler , ou qu'il entreprenne de décrire , il montre toujours des lumières , sinon étendues , au moins suffisantes ; ses descriptions sont toujours exactes , ses métaphores justes , & sensiblement tirées de la vraie nature & des qualités constitutives de chaque sujet.

Quand il traite la Morale ou la Politique , il distingue constamment avec une juste merveilleuse entre ces deux Sciences ; & ses tableaux attestent l'étendue de sa pénétration. Il n'est personne qui possède plus à fond l'Histoire fabuleuse , ou qui en emprunte plus fréquemment des traits. Waller , qui s'est distingué par-là , ne montre pas plus d'érudition , dans ce genre , que Shakespéar. Nous avons quelques morceaux d'Ovide traduits & publiés sous son nom , parmi les Poèmes qui passent pour être de lui , & dont l'autorité de quelques-uns est incontestable , puisqu'il les a mis au jour lui-même , & dédiés à son illustre Mécène , le Comte de Southampton. On voit

voit aussi qu'il connoissoit Plaute, qui lui a fourni l'intrigue d'une de ses Pièces ; dans une autre, il suit les Auteurs Grecs, & particulièrement Darès le Phrygien : (je ne me mêlerai cependant pas de décider en quelle Langue il les a lus.) Il est clair qu'il avoit vu les Romanciers Italiens & autres Ecrivains de Nouvelles ; & l'on peut conclure qu'il possédoit les vieux Auteurs de son Pays, par la manière dont il s'est servi de Chaucer dans *Troilus & Cresside*, de même que dans les deux Nobles Parens, si toutefois cette seconde Pièce est de lui, comme le prétend la Tradition ; & en effet, on y reconnoît plutôt le génie de notre Auteur, que celui de Fletcher.

Je croirois presque que cette accusation d'ignorance, intentée contre Shakespéar, a pris originairement sa source dans le zèle de ses Partisans & de ceux de Ben Johnson ; parce qu'ils s'efforçoient constamment d'élever l'un aux dépens de l'autre. Les Partis donnent naturellement dans les extrêmes ; & comme Ben Johnson avoit beaucoup plus d'érudition, il est très-probable qu'on assura que Shakespéar n'en avoit point du tout. D'un autre côté, Shakespéar ayant plus de génie & d'imagination, ses Amis rétorquèrent contre Johnson, qu'il manquoit de l'un & de l'autre. Parce

Tome IV.

E e

que Shakespéar n'empruntoit rien, on dit que Johnson empruntoit tout ; parce que celui-ci ne faisoit rien d'in-promptu, on lui reprocha qu'il étoit une année à composer une Pièce ; enfin, parce que Shakespéar écrivoit avec aisance & rapidité, on publioit qu'il n'avoit jamais fait une rature. La fureur du contraste fut portée si loin, que tout ce qu'un Parti objectoit à l'autre, se transformoit aussi-tôt en éloge ; éloge qui étoit aussi peu judicieux que l'objection.

Les Poëtes craignent toujours l'envie ; mais il est certain qu'ils ont autant de raison de craindre l'admiration : voilà, pour les Auteurs, le double écueil de Scylla & de Charibde ; ceux qui échappent à l'un, tombent souvent dans l'autre. *Pessimum inimicorum genus laudantes*, dit Tacite ; & Virgile souhaitoit un caractère magique, qui l'armât contre ceux qui cajolent un Poëte à tort & à travers : *Si ultra placitum laudarit, baccare frontem cingito, ne Vati noceat*.

Cependant, à quelque point que les Partisans de ces deux grands Hommes se divisent, je ne puis m'empêcher de croire qu'ils étoient bons amis, & qu'ils se rendoient tous les services ordinaires dans la Société. C'est un fait reconnu, que Shakespear produisit Ben Johnson, & encouragea

ses premiers Effais ; & celui-ci , après la mort de notre Auteur , adressa des Vers à la Mémoire de son bon ami , M. Guillaume Shakespéar. Pour moi , je ne trouve dans cette petite Pièce aucune trace d'envie ou de réserve maligne ; je m'étonne au contraire que Dryden y en découvre. Il le met non-seulement au-dessus de tous ses Contemporains , mais encore de Chaucer & de Spencer , qu'il ne regarde pas comme assez illustres , pour avoir place à côté de lui : il va plus loin ; il défie Sophocle , Euripide , Eschyle , Rome , & toute la Grece même , de l'égaliser ; & ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'il le venge expressément de l'imputation de manquer d'art ; il ne peut souffrir qu'on attribue tant de beautés sublimes à la seule Nature. On doit encore observer que les éloges qu'il lui donne dans ses Découvertes , semblent partir d'une amitié personnellé ; il déclare qu'il l'aimoit comme il honoroit sa mémoire ; il célèbre l'honnêteté , la candeur & la franchise de son caractère ; il distingue simplement , comme le bon sens l'exigeoit , entre le mérite réel de l'Auteur & les louanges plates , mal-adroites & indignes de lui , que les Comédiens lui prodiguoient sans discernement. Au reste , Ben Johnson pouvoit le louer avec réserve , quoi-

que ce ne fût certainement pas dans le cas présent , soit par raison , soit parce que tel étoit son caractère ; car les Gens raisonnables croient obliger davantage un Homme en le louant à propos , que s'ils prodiguoient indiscrettement l'éloge. Je penserois , dis-je , qu'ils étoient amis , quoique les excès & la grossièreté de leurs Flatteurs aient suffi pour autoriser des bruits contraires. Je desirerois qu'il en fût des cabales qui se forment parmi les Gens de Lettres & dans l'Etat , comme de ces Monîtres que décrivent les Poëtes , & qu'au moins leurs têtes eussent quelque chose d'humain , quoique le tronc & la queue soient de Serpens & de Bêtes féroces.

Comme je crois que les causes que je viens de détailler ont fait supposer que Shakespéar n'avoit point de littérature , je pense de même que toutes les bévues & les inepties des premiers Editeurs ont bien pu accréditer cette supposition : leur ignorance se montre presque à chaque page. Rien n'est plus commun que de voir *Actus tertia : Exit omnes : Entrent trois Sorciers solus*. Leur François est aussi détestable que leur Latin , à l'égard de la construction & de l'orthographe ; leur Gallois même est incorrect. Il est très-vraisemblable que l'impertinente méprise d'Hector , quand il cite

Aristote , & d'autres aussi grossières, viennent de la même source ; car il n'est point du tout croyable , que de pareilles fautes puissent échapper à un Homme qui auroit fait la moindre étude , ou pratiqué le moins du monde des Personnes instruites. Ben Johnson , qu'on n'accusera pas de partialité à son égard , avoue qu'il savoit un peu de Latin ; ce qui est entièrement incompatible avec des bévues de cette force. J'ajoute encore que les méprises constantes , que l'on trouve dans les noms propres des lieux & des Personnes , annonceroient un Homme qui n'auroit eu aucune teinture de l'Histoire : or Shakespéar n'étoit pas dans ce cas.

Je vais mettre à présent sous les yeux du Lecteur quelques-unes de ces erreurs , presque sans nombre , que l'on doit rejeter uniquement sur l'ignorance des Comédiens , considérés comme Auteurs & comme Editeurs. J'ose dire que si les Ouvrages d'Aristote ou de Cicéron avoient éprouvé le même sort que ceux de Shakespéar , ils auroient également paru vuides de sens & d'érudition.

On ne fait pas trop s'il publia jamais aucune de ses Pièces : quelques-unes furent imprimées à part *in-4^e*. dans le tems qu'il étoit Acteur. Ce qui m'autorise à croire qu'il ne mit pas au jour la

plupart de celles-ci , c'est la négligence extrême que l'on remarque dans ces Editions. Le tout est si ridiculement orthographié , & presque tous les termes techniques ou inusités sont si pitoyablement mutilés , qu'il faut absolument qu'il n'y ait pas eu de Correcteur , ou qu'il fût un ignorant consommé. Si Shakespéar revit quelques épreuves de ses Pièces , je m' imagine que ce pourroit bien être dans les deux Pièces de Henri IV , & dans le Songe de la Nuit de la Saint Jean , parce que les autres fourmillent de fautes grossières & d'inexactitudes impardonnables ; au lieu qu'à l'égard de celles-ci , on ne trouve que de très-légères variations dans les éditions suivantes. Il y a deux Préfaces à la tête de la première édition *in-4^e* de Troilus & Cresside , en 1609 , & à celle d'Othello ; & il paroît que cette première Pièce fut publiée à son insçu , ou sans son consentement , & même avant qu'elle eût été jouée , sept ou huit ans avant sa mort : quant à la dernière , elle ne fut imprimée qu'après sa mort. Le nombre de ses Drames , qui paroissent avoir été rendus publics pendant sa vie , ne monte qu'à onze ; & l'on trouve quelquefois deux ou trois éditions de certaines Pièces , données par différens Imprimeurs , dans chacune desquelles se rencontrent des fautes de platitude ,

qui varient selon les éditions. La cause de cela, à ce que j'imagine, c'est qu'elles ont été faites sur différentes copies, qui appartenotent à différens Théâtres.

L'édition *in-folio*, où l'on rassembla, pour la première fois, toutes les Pièces que l'on reconnoît aujourd'hui pour être de Shakespéar, fut mise au jour par deux Comédiens, Heminges & Condell, en 1623, sept ans après sa mort. Ils déclarèrent que toutes les précédentes éditions étoient subreptices, & que la leur étoit exempte des fautes qui les défiguroient. Cela est vrai, quant aux erreurs qui concernent la lettre du texte, & rien davantage; car, à tout autre égard, elle est bien plus mauvaise que l'édition *in-4°*; d'abord parce qu'on y a inféré infiniment plus de galimathias & de tirades puériles: tout ce qui étoit échappé aux Acteurs dans leur jeu, depuis la date de cette dernière édition, fut transporté dans la copie imprimée; & l'on mit ces additions sur le compte de l'Auteur. Il s'en est plaint dans Hamlet, où il souhaite que ceux qui représentent des Payfans se restraignent à ce qui est écrit dans leur rôle. On ne trouve dans les anciennes éditions de Romeo & Juliette, aucune trace de tant de mauvaises pointes & de scandaleuses obscénités

qui flétrissent celles de Heminges & Condell. Dans d'autres Pièces, ces scènes bassement comiques de la Canaille & des Rustres, sont beaucoup plus courtes qu'aujourd'hui. J'en ai vu une qui paroît avoir été à l'usage d'une Troupe, parce que les rôles étoient séparés par des lignes, & que les noms des Acteurs étoient écrits en marge : plusieurs de ces additions, que l'on trouve dans l'édition *in-folio*, y avoient été marquées à la main. Observons encore que nombre de beaux traits, qui se lisent dans les vieilles éditions des différentes Pièces qui furent imprimées à part, sont omis dans celle-ci, sans que l'on eût d'autre motif, que celui de raccourcir quelques scènes. Ces Gens-là, comme de nouveaux Procrustes, mutiloient ou distendoient un Auteur pour le proportionner à leur Théâtre.

On avance que cette Edition a été faite sur les copies originales. Je suppose que l'on entend celles qui sont restées entre les mains des Comédiens, & que l'on a tronquées ou augmentées de tems en tems. Il paroît que cette édition, aussi bien que celle *in-4°*, ne fut rédigée que sur le cayer du Souffleur, ou sur les rôles isolés, écrits pour l'usage des Acteurs ; car la négligence a été portée si loin, qu'en quelques endroits les noms

mêmes de ces Acteurs remplacent ceux des Personnages de la Pièce.

Comme on n'avoit pas encore divisé les Pièces par Actes & par Scènes, ils le font ici, comme ils l'étoient au Théâtre, quoique souvent l'action ne soit pas suspendue; il suffisoit que les Comédiens jugeassent à-propos de faire paroître des mascarades, des monstres, ou de laisser jouer l'Orchestre.

Quelquefois les Scènes sont transposées & confondues; ce qui ne pouvoit être, que parce que l'on avoit employé des lambeaux de rôles manuscrits pour former l'édition.

Il y a nombre de Vers entièrement supprimés, & d'autres transposés; ce qui a donné lieu à des obscurités indéchiffrables pour tout Commentateur, à moins qu'une vieille édition ne donne par hazard quelque foible lueur pour percer ces ténèbres.

Certains caractères sont mêlés ou confondus, ou bien de deux on n'en a fait qu'un; comme il arrivoit dans le jeu, lorsque le nombre des Acteurs n'étoient pas suffisant. Ainsi dans l'édition *in-4°*. du Songe de la Nuit de la Saint Jean, Acte IV. Shakespéar introduit une espèce d'Intendant des Menus plaisirs, nommé Philostrate; & dans les

éditions suivantes on donne tout son rôle à un autre Personnage, qui est Églée. On trouve le même desordre dans Hamlet & le Roi Lear. Tout cela feroit supposer, avec quelque raison, que les cahiers du Souffleur sont ce que l'on appelle les Copies originales.

Il résulteroit de pareilles licences, que certains Personnages tenoient des discours déplacés; & aujourd'hui il semble qu'on accuse l'Auteur de les avoir fait sortir de leur caractère. Peut-être même arrivoit-il qu'un Acteur favori arrachoit des lèvres indignes d'un Subalterne, quelque tirade qui pouvoit le faire briller.

Les Comédiens ne discernent pas la Prose des Vers; & en conséquence ils imprimoient les Vers & la Prose de la même manière sans distinction.

Après avoir été forcé de dire tant de choses à leur sujet, la justice m'oblige d'observer qu'ils étoient infiniment au-dessous de ceux de nos jours, soit par l'éducation, soit par leur état. Les plus brillans Théâtres n'étoient alors que des tavernes, comme le Globe, l'Espérance, le Taureau rouge, la Fortune, &c; de sorte que les meilleurs Acteurs n'étoient que de simples Farceurs, & non pas des Messieurs du Théâtre; l'Intendant d'une

maison les régaloit ignoblement à l'Office ; jamais ils ne paroissoient à la table de Mylord , ni à la toilette de Milady , & conséquemment ils étoient privés des grands avantages de la race présente , qui vit familièrement avec notre Noblesse , & dans une grande intimité (pour ne rien dire de plus) avec nos Seigneurs.

On peut conclure avec certitude de tout ce qui a été dit, que si Shakespéar avoit publié lui-même ses Ouvrages (& sur-tout dans ses dernières années , après sa retraite du Théâtre) on reconnoîtroit , à n'en pas douter , non-seulement ce qui est réellement de lui ; mais les erreurs innombrables qui s'y trouvent , se réduiroient à bien peu de chose. S'il faut se décider par les caractères distinctifs de son style & de sa manière de penser & d'écrire , les misérables Pièces de Periclès , Locrine , Sir Jean Oldocastle , Yorkshire , Tragédie ; le Lord Cromwell , le Puritain & Londres prodigue , ne peuvent être de lui ; & je présumerois qu'à l'égard de quelques autres , telles que le travail de l'Amour perdu , le Conte d'Hiver , & Titus Andronicus , on ne doit lui attribuer , tout au plus , que quelques caractères , des Scènes isolées , ou peut-être encore certains passages remarquables. Il y a beaucoup d'apparence que ce

qui a fait mettre certaines Pièces de Théâtre sur le compte de Shakespéar, c'est qu'elles appartenoient à des Auteurs inconnus, ou bien c'est qu'on les avoit arrangées pour la Scène dans le tems qu'elle étoit sous son administration: comme personne ne réclamoit ces Drames, on les lui adjugea; c'est ainsi qu'une bête égarée appartient au Seigneur de la terre. On peut aussi remarquer qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Comédiens d'empêcher cette méprise. Cependant les Camarades mêmes de Shakespéar, Heminges & Condell, rejetèrent ensuite ces huit Pièces de leur édition; ils lui rendirent cette justice, quoiqu'elles se trouvassent pour lors entre les mains de tout le monde, & imprimées sous son nom; elles avoient même certain succès, comme Johnson l'insinue en parlant de Périclès dans son Ode sur la Nouvelle Taverne. Je suis encore plus porté à croire que Titus Andronicus est de ce nombre, par le mépris marqué qu'en fait le même Johnson dans son Introduction à la Foire de Saint Barthélemi, qui parut en 1614, du vivant de Shakespéar.

Si l'on adopte cette idée, de combien de fautes & de traits bassement comiques ne disculpera-t-on pas la mémoire de ce Génie de la Scène?

On verra que ces monstrueuses erreurs sont indignes de ce grand Homme. Combien n'en met-on pas injustement sur son compte, qui ne sont cependant que des additions arbitraires, des ratures, des transpositions de Scènes & de Vers, des confusions de caractères & de Personnages, des récits mal appliqués, des passages sans nombre, corrompus par l'ignorance & les impertinentes corrections des premiers Éditeurs ! Je suis intimement persuadé que la plus grande partie de ses fautes prétendues, & les plus grossières, disparaîtroit aux yeux de tout juge impartial qui peseroit ces raisons, & qu'il se formeroit de l'immortel Shakespéar une idée bien moins défavorable, que celle que l'on a aujourd'hui.

Tel est l'état où se trouvent les Ecrits de ce Poëte ; car toutes les éditions postérieures à celle *in-folio*, l'ont suivie implicitement, sans qu'on ait consulté les premières. Il est impossible de réparer les torts qu'on lui a faits ; les dates sont trop éloignées ; & l'on n'a point de fil pour se conduire dans ce labyrinthe. Mes foibles efforts pour lui rendre justice prouveront plutôt ma bonne volonté que mon habileté. Je me suis acquitté du pénible devoir d'un Éditeur avec plus

de peine que je n'attends de reconnoissance , avec une haine scrupuleuse de toute innovation , & sans m'en rapporter le moins du monde à mon sens propre , ou à des conjectures ; c'est ce que le plan de cette édition prouvera suffisamment. J'ai mis de bonne-foi les variantes à la marge , de sorte que tout Lecteur peut les comparer ; & j'ai rédigé le texte *ex fide codicum* , d'après les meilleures autorités. Les changemens ou additions que Shakespéar a faits lui-même , sont rapportés à mesure qu'ils se présentent. Quant à certains passages suspects , qui sont détestables , (& qui semblent être interpolés , car on pourroit les supprimer en entier sans faire de lacunes ou altérer le sens) je les ai rejettés au bas des pages en indiquant l'endroit où ils étoient inférés. Les scènes sont distinguées avec tant de soin , que tous les changemens de lieu sont spécifiés ; attention qui étoit plus nécessaire à l'égard de notre Auteur que pour tout autre , parce qu'il les change plus souvent ; sans cela le Lecteur auroit quelquefois rencontré des obscurités. Les mots les plus surannés sont éclaircis. Quelques traits des plus frappans sont distingués en marge ; & lorsque les beautés ne consistent pas dans des traits particu-

liers , mais dans tout l'ensemble , on a marqué la Scène d'une étoile. La méthode que j'ai suivie me paroît plus courte & moins fastueuse , pour remplir l'emploi d'un Critique , sur-tout pour indiquer les beautés d'un Auteur , que cette fureur de remplir cent pages de brillantes citations , terminées par d'oïtives exclamations. On trouvera encore ici une liste de ces premières éditions qui autorisent la plupart des variantes , & sur lesquelles on a rétabli grand nombre de passages. Ces Editions tiennent aujourd'hui lieu d'originaux ; & c'est le seul secours qui reste pour corriger les Ouvrages de l'Auteur. Je souhaiterois que l'on pût en trouver encore davantage , (supposé que ces éditions aient été plus nombreuses) afin que Shakespéar parût plus digne de lui.

Concluons qu'avec toutes ses fautes & ses irrégularités , on peut regarder ses Ouvrages , comparés à de plus corrects & de plus finis , comme un vaste monument d'Architecture Gothique , mis en parallèle avec un de nos édifices élégans ; celui-ci montre plus d'éclat ; mais l'autre est plus solide , & annonce plus de grandeur. Il faut convenir qu'il renferme assez de matériaux pour faire plusieurs jolis bâtimens à la moderne ; il est infi-

niment plus varié; & ses appartemens sont bien plus grands & plus nobles, quoique l'on rencontre souvent des passages obscurs, bizarres & étranges. Mais le tout ensemble ne peut manquer d'inspirer le plus grand respect, quoique l'on y trouve des détails puériles, ridicules, déplacés, & au-dessous de sa grandeur.



MÉMOIRES



M É M O I R E S
D E
PAUL PHILIPS,
CLERC
DE CETTE PAROISSE.

AVERTISSEMENT.

L'ORIGINAL de cette singulière Pièce est en deux gros volumes in-folio , que l'on peut très-bien intituler L'HOMME IMPORTANT A SES PROPRES YEUX ; mais comme d'ailleurs cet Ouvrage ne peut guères être utile à aucun autre , je me suis contenté d'extraire ce qui suit , pour donner une idée de l'esprit des Faiseurs de Mémoires.

AU nom de Dieu , *Amen.* MOI , PAUL PHILIPS , par la grace de Dieu , Clerc de cette Paroisse , écris cette Histoire.

Tome IV.

Ff

Dès l'âge de discrétion, je me suis senti une vocation particulière pour être Clerc de Paroisse; dans ce dessein, il me parut convenable & utile de rechercher la société des Clercs de Paroisse de la Province; c'est-à-dire, de ceux qui étoient gens de mérite dans leur profession, qui joignoient à une voix nette & douce, une décente gravité.

Or il arriva que je naquis en l'An de notre Seigneur *Anno Domini* 1655, l'année que notre illustre Bienfaiteur, Monsieur Bret, ajouta une Cloche à celles de la Paroisse; de sorte qu'on a très-spirituellement dit: « qu'un seul & même » jour fit à notre Eglise deux rares présens, sa » grande Cloche & son Clerc ».

Dans le tems même que j'étois encore à l'Ecole, ma Maitresse m'élevoit au-dessus de mes Camarades, parce que j'avois une bonne voix. On remarquoit aussi, que j'aimois particulièrement le caractère Gothique de nos Bibles imprimées. Je m'exerçois même souvent à chanter des Ballades pieuses, telles que *la Dame & la Mort, les Enfans au bois*, &c. Je ne ressemblois donc guères aux autres Enfans, qui ne chantoient que des bagatelles & des Chançons libertines. Je me hasardai aussi, étant petit Garçon, à conduire le Pseaume, à l'exemple de Maître Guillaume Harris, mon Pré-

déceffeur, qui étoit, dans fon tems, un excellent Clerc de Paroiffe.

Mais il faut favoir qu'à l'âge de feize ans, je donnai fort dans les Compagnies; & j'y fus porté par mon goût extraordinaire pour la fonnerie; de forte qu'en très-peu de tems, je connoiffois à merveille toutes les Cloches de la Contrée. On ne pût gagner fur moi de ne pas me trouver aux réjouiffances, où j'étois attiré par l'harmonie des Carillons. Tandis que j'étois engagé dans ces Compagnies, je me livrai à des divertiffemens groffiers, tels que la lutte, la danfe, & le combat du bâton; de forte que je revenois fouvent au logis avec la tête caffée. Thomas Wyat me la caffà à Milton, où nous nous efcrimâmes une fois ou deux pour un chapeau bordé d'argent; mais l'année fuivante je caffai la tête à Henri Stubbs, & je gagnai un chapeau, qui valoit bien l'autre. A Yelverton je me colletai avec le Tifferan George Cummius, & en honneur, j'eus la tête caffée une feconde fois. A une réjouiffance de Waybrook, j'attaquai le Tanneur Guillaume Simkins; & voilà que j'eus la tête caffée pour la troifième fois, & je perdis beaucoup de fang. Mais je me confortai, en difant en moi-même: «Quel homme, » quelque habile qu'il puiffe être, eft toujours fur

» ses gardes » ? Huit jours après , on mit sur mon compte un Bâtard ; car je passois dans ma jeunesse pour aimer les Femmes. Je fus engagé par les agrémens de Sufanne Smith , qui me tenta , & qui ensuite m'exposa à la honte publique ; c'étoit effectivement une Créature qui avoit l'œil fripon , & qui étoit bien jolie. Je fis mes soumissions au Juge ; je confessai mon crime au Curé ; & pour effacer ma faute & faire quelque réparation à Sufanne , je fus uni avec elle par le saint mariage le Samedi suivant.

Qu'il arrive souvent que ce qui semble un malheur tourne à notre avantage ! Le Ministre , qui avoit long-tems regardé Sufanne comme la plus aimable de ses Paroissiennes , fut si content de ma conduite , qu'il me recommanda pour la place honorable de Clerc' , qui étoit vacante par la mort du bon Maître Guillaume Harris.

Ici finit le premier Chapitre , à la suite duquel on trouve cinquante ou soixante pages sur ses amours en général , & en particulier avec Sufanne sa Femme ; mais je passe au Chapitre neuvième.

Je ne fus pas plutôt nommé à la Charge de Clerc , que je renonçai aux folies de ma jeunesse , & devins un nouvel Homme. Je me regardai comme étant en quelque façon de l'Ordre Ecclé-

siaftique , puisque portant une ceinture , ce qui n'est pas une des moindres décorations de notre Clergé , je pouvois la faire passer assez à propos pour une Relique des vêtemens d'Aaron.

Imagine-toi , Lecteur , quel fut mon embarras , lorsque prenant ma place pour la première fois aux pieds du Prêtre , je vis les yeux de tout le monde fixés sur ma figure. Ah ! que ma voix trembla quand j'entonnai le Pfeaume ! Mes genoux éprouvèrent une collision fingulière , quand je mis le furplis au Ministre. Je me disois à moi-même : « Souviens-toi , Paul , que tu es devant des per- » sonnes infiniment respectables , le sage Juge » M. Freeman , le grave Juge M. Tonfon , la » bonne Dame Jones , les deux vertueuses De- » moiselles ses Filles ; & qui plus est , devant » l'illustre Seigneur Thomas Truby , Chevalier » Baronet , & mon jeune Maître , qui fera un » jour Seigneur de cette Paroisse ». Malgré cela , j'eus le bonheur de m'acquitter de mes fonctions au contentement de toute l'Assemblée ; mais à Dieu ne plaife que je m'en glorifie.

Dans le Chapitre suivant il rapporte comment il s'acquitta des diverses fonctions de son emploi ; il insiste particulièrement sur les suivantes.

J'étois résolu de réformer les nombreux abus qui s'étoient glissés dans l'Eglise.

1. Je fus extrêmement exact à chasser du Temple tous les Chiens, à la réserve du petit Chien de la bonne veuve Howard, petit Animal fort sage, qui ne jappoit jamais, & qui ne causa jamais de scandale.

2. J'allai même jusqu'à la mauvaise humeur, quoiqu'avec répugnance, envers les pauvres Enfants, à qui j'ôtois les pommes à moitié mangées, qu'ils grugeoient en cachette dans l'Eglise. Mais en vérité cela me faisoit de la peine, parce que je me souvenois du tems de ma première jeunesse.

3. Je pris la peine, à la sueur de mes mains, d'ôter toutes les oreilles qui étoient dans notre grande Bible.

4. J'eus soin de faire balayer tous les Samedis les bancs, qu'on ne nettoyoit auparavant qu'une fois tous les trois ans.

5. Enfin, je fis raccommoder proprement & laver le surplis, & le fis mettre dans de la lavande fraîche; quelquefois même je le parfumois avec de l'eau de rose, de sorte que tout le Clergé du voisinage me louoit extrêmement; car il n'y avoit aucune Paroisse dont le Ministre eût du linge plus propre.

Il nous apprend, dans le Chapitre onzième, que malgré toutes ses fonctions publiques, il ne négligeoit pas ses occupations ordinaires en qualité d'habile Artisan.

Je faisois, dit-il, des fouliers; & quand on le vouloit, j'en raccommodois avec succès. Je faisois la barbe, & coupois les cheveux. J'exerçois aussi la Chirurgie, en éverrant des Chiens; mais je n'osois saigner que des Pauvres. On fit, au sujet de ma double profession, un Conte assez plaisant, pour mériter d'être rapporté. Un Samedi au soir que j'avois, dit-on, trop bu, je rasai le Ministre en me servant de noir pour les fouliers au lieu de savonnette; & je mis du noir de lampe dans sa perruque au lieu de poudre. Mais c'étoient-là des discours de gens qui se divertissent plus à débiter des plaisanteries, qu'à dire la vérité: car tout le monde sait que j'étois fort régulier & fort expert dans toutes mes professions. J'eus même l'honneur de raser une fois le Chevalier Thomas lui-même, sans lui tirer une goutte de sang; je fus encore appelé pour couper l'Epagneul de Lady Françoisse, qui avoit coutume de trop courir; il s'appelloit Toby, c'est-à-dire, Tobie. Une autre fois, on me confia une magnifique paire de fouliers de la même Dame, pour raccommoder

les talons ; & je m'en acquittai avec tant de gloire, qu'on dit dans toute la Paroisse, qu'on me recommanderoit au Roi, pour raccommo-der les souliers de Sa Majesté, que Dieu conserve ! Amen.

Je supprime à dessein le reste de ce Chapitre ; car il faut avouer, que quand il parle en Cordonnier, il est du dernier ridicule. Il parle de Moyse, qui bta ses souliers ; des Peaux des Bœufs de Basan, qui furent tannées ; de Sinon le Corroyeur, &c ; & il employe quatre ou cinq pages à prouver, que l'ordre donné aux Apôtres de voyager sans souliers, ne s'étend point à leurs Successeurs.

Dans le Chapitre suivant il raconte comment il découvrit un Voleur avec une Bible & une Clef ; & comment il fit l'expérience de réciter des Pseaumes pour guérir la fièvre.

J'en passe nombre d'autres, qui ne roulent que sur des affaires de Paroisse, comme la succession des Curés ; une liste des Textes de chaque semaine ; celle des Pseaumes qu'il avoit choisis pour des occasions extraordinaires ; celle des Enfans nés & enterrés ; il conclut ce dernier article en ces termes :

Pour ne pas perpétuer la honte des Femmes, je ne parle pas des Bâtards ; je ne veux point non plus nommer les Mères, quelque plaisir que je fisse par-là à plusieurs graves Matrones de la Pa-

roisse ; je ne ferai pas même mention de celle qui a fait pénitence , parce que l'Eglise a été témoin de sa disgrâce : que le Père qui a composé avec les Marguilliers , pour cacher sa foiblesse , demeure en paix ; ma plume ne le décélera point ; car j'ai aussi péché.

Dans le Chapitre suivant , il s'agit de ce qu'il appelle une grande Révolution dans l'Eglise ; j'en transcris une partie.

Arriva enfin l'époque si long-tems attendue , savoir que les Pseaumes du Roi David fussent chantés sur les mêmes tons qu'il les jouoit sur sa harpe ; c'est ce que je tiens de mon Maître de Plain-Chant , homme d'une intelligence reconnue dans l'Art de psalmodier. Déformais nos fredonnemens maniaques alloient cesser ; & en leur place on introduisoit le Sol-fa , de la même manière qu'on le chante dans la Chapelle de Sa Majesté. On envoya de Londres , dans chaque Paroisse , des Maîtres à chanter , comme autant de Commis ; j'eus ordre de me mettre sous leur direction , moi très-indigne Disciple , pour instruire mes Comparoissiens dans cette nouvelle manière de chanter ; & quoiqu'ils m'accussassent de nasiller , je ne voulus point renoncer à cet agrément , les illustres Clercs de Paroisse de Londres étant con-

venus de le maintenir. J'enseignai aux jeunes Garçons & aux jeunes Filles, à donner à leur voix l'harmonie du Psalterion; & l'Église retentissoit le Dimanche de ces nouveaux *Alleluia*.

Suivent dix-sept Chapitres entiers, contenant un détail circonstancié des Procès du Curé avec ses Paroissiens au sujet des Dixmes, & près de cent pages en blanc, avec instante prière, que l'Histoire soit achevée par quelqu'un de ses Successeurs, qui verra la fin de ces Procès.

Le Chapitre suivant parle des Billets de Charité lus à l'Église, & des sommes recueillies dans ces occasions.

Pour la réparation de neuf Eglises, collecté à neuf différentes fois 2 schellings & 7 d. $\frac{3}{4}$. Pour cinquante Familles ruinées par le feu, 1 $\frac{1}{2}$ schelling. Pour une inondation, une Pièce de quatre sols, donnée par Lady Françoisse, &c.

Dans le suivant il déplore la suppression des Sermons aux Mariages, & exalte les avantages des Sermons Funèbres; il finit en ces termes:

Ha! que les Parens des Défunts ne plaignent point la petite dépense d'un cordon de chapeau, d'une paire de gants & de dix schellings, pour se procurer la douce satisfaction de recevoir, de la part d'un pieux Prédicateur, l'assurance que

leur Père, leur Frère, leur tendre Femme, sont dans le Ciel.

Dans un autre Chapitre il fait le Panégyrique d'une Marguerite Wilkins : mais après lui avoir donné de grandes louanges, il conclut que nonobstant tout cela, c'étoit un Vaisseau inutile, une Femme stérile, qui n'a jamais fourni un seul Baptême à l'Eglise.

Nous trouvons dans un autre Chapitre, comment sa foi fut ébranlée & sa conscience troublée par un Étudiant d'Oxford, qui lui avoit prouvé par la Logique, que les Bêtes pouvoient avoir une ame raisonnable & immortelle ; & comment il se rassura par cette réflexion : c'est qu'en ce cas-là on pouvoit leur donner chrétiennement la sépulture, & augmenter ainsi beaucoup les épices du Clergé.

Dans les deux Chapitres qui suivent, il se livre à toute sa vanité. Il nous apprend qu'il fut constamment invité à tous les repas des Officiers de l'Eglise ; & il rapporte les discours qu'il a tenus dans ces occasions pour l'intérêt de la Paroisse. Il répète ses sages avis à de jeunes Ecclésiastiques sur la Prédication ; & il n'oublie pas sur-tout, qu'il donna un Texte pour le 30 de Janvier, sur lequel on fit un excellent Sermon dont il s'attribue tout l'honneur. Il

fait le détail d'une Conférence qu'il eut avec le Ministre sur le choix des Textes.

Qu'un Prédicateur, dit-il, considère quelle est l'Assemblée devant laquelle il doit prêcher, pour se régler par rapport au Texte. Le Vers. 11 du Chap. 3 de Michée fourniroit un sujet très-convenable pour des Courtisans, & ceux qui sont à la Cour; le voici: « Les Chefs jugent pour » des présens; & c'est pourquoi le Peuple juge » pour le salaire; & c'est pourquoi les Prophètes » devinent pour de l'argent; puis ils s'appuient » sur l'Éternel, en disant: l'Éternel n'est-il pas » parmi-nous »? Le premier qui sera nommé pour prêcher devant la Chambre des Communes, pourroit-il mieux choisir que ces paroles: *Donnez & il vous sera donné*? Ou si c'est devant la Chambre des Seigneurs, ce Passage est admirable: « Ne » donnant aucun scandale, afin que le Ministère » ne soit point blâmé ». 2 Cor. VI. 3. Pour faire l'éloge du zèle ardent du Ministère, rien de plus convenable que le trait suivant: *Qui fait de ses Ministres des flammes de feu*, Pf. CIV. 4. Nous supprimons plusieurs autres de ses Textes favoris pour ne pas ennuyer le Lecteur.

Depuis cet endroit le style s'élève beaucoup. On

trouve colé , au-devant du Chapitre suivant , le Portrait du Docteur Sacheverel ; & la page qui est à l'opposite , est une Rapsodie Politique.

Nous voici parvenus , dit-il , à cette année fameuse , où l'on fit le Procès à l'Eglise d'Angleterre , en la personne du Docteur Sacheverel. J'ai toujours eu fort à cœur l'intérêt de notre Haute Eglise ; & je n'ai jamais voulu avoir la moindre liaison avec les Fanatiques , que j'abhore dès mon enfance , plus encore que les Payens ou les Gentils. Ce fut en ce tems-là que je dis en moi-même , que ce seroit un très-grand avantage pour notre Paroisse , & même pour toute la Nation , si l'on pouvoit former une Société de gens choisis & bien intentionnés , pour discuter & décider les affaires les plus importantes. Dans ce dessein , j'établis au Cabaret de la Rose & de la Couronne une Assemblée hebdomadaire , composée de Gens de mérite , dont j'étois , moi indigne , le Président. Je leur lisois même le Post Bay de M. Roper , & les Lettres manuscrites de M. Dyer ; & nous raisonnions ensuite ensemble sur ces Pièces. Notre Société étoit composée des personnes suivantes ; Robert Jenkins , Maréchal-ferrant ; Amos Turner , Faiseur de colliers ; George Pilcocks , ci-devant Commis de l'Accise ; Thomas White ,

Faifeur de brouettes, & moi. En premier lieu, parlons de Robert Jenkins, le premier.

C'étoit un homme habile & rusé, qui n'avoit jamais ferré aucun Cheval d'un Whig ou d'un Fanatique, qu'il ne l'eût estropié.

Amos Turner, homme de mérite, étoit à juste titre estimé parmi nous à cause de ce qu'il avoit souffert, ayant eu l'honneur d'être mis aux ceps pour avoir porté une branche de chêne.

George Pilcolks, autre persécuté, plein de zèle & fort libre dans ses discours; ce qui lui avoit fait ôter son emploi.

Thomas White, homme de bon renom encore, parce que son Oncle maternel avoit autrefois servi dans le Collège de Maudlin, où l'illustre Sacheverel avoit fait ses études.

Les yeux de toute la Paroisse étoient fixés sur nos Assemblées hebdomadaires. Bientôt le Ministre se rangea parmi nous; il parla de nous & de nos Assemblées à une multitude de Ministres, au tems de la visite; ceux-ci en parlèrent aux Ministres de Londres, de sorte que les Evêques mêmes en ouïrent parler, & s'en émerveillèrent. De plus, le Chevalier Thomas, Membre du Parlement, en parla à d'autres Membres du Parlement, qui en parlèrent aux Pairs du Royaume.

Et voilà que nos Conseils influèrent sur nos Généraux & sur nos Législateurs, & que depuis ce tems-là ils firent tout comme nous l'avions réglé.

Ici l'Auteur laisse à l'écart l'Histoire de sa Vie, & fait celle de tout ce qui s'est passé en Europe, en compilant les Gazettes du tems. D'abord je ne comprenois rien à cela ; mais à la fin je me suis aperçu, non sans surprise, qu'on est visiblement redevable à Robert Jenkins, à Ainos Turner, à George Pilcocks, à Thomas White, & sur-tout à Paul Philips de toutes les mesures prises pendant les quatre dernières années de la Reine ANNE, aussi bien que de la Paix d'Utrecht, qu'on attribue communément au C. d'O..., au D. d'O..., aux Lords H... & B...

Le Lecteur peut être sûr que j'ai fait toutes les recherches possibles sur le singulier Auteur de l'Ouvrage dont j'ai donné l'Extrait. J'ai fait un voyage exprès en Province ; mais je n'ai rien découvert ; j'ai seulement rencontré par hasard un vieil Ecclésiastique, qui m'a dit qu'il ne pouvoit pas assurer positivement, mais qu'il croyoit que ce pouvoit être un certain Paul Philips, mort il y a environ douze ans ; & s'étant informé de ce personnage, tout ce qu'il a pu en apprendre dans le voisinage, c'est qu'il avoit été connu pour un grand mangeur de Loches, & que quelques-uns se souvenoient de lui par un

chien noir & blanc , qui n'avoit qu'une oreille , qui le suivoit par-tout.

J'ai trouvé dans le Cimetière son Epitaphe , faite , dit-on , par lui-même : la voici.

« Lecteur , si tu fais lire , regarde cette Pierre ;
» nous avons beau faire ; la Mort est une Mégère
» qui n'épargne personne ».

Fin du Tome quatrième.

TABLE

T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans le quatrième Volume.

E PITRES Morales ,	Page 1
ÉPITRE PREMIÈRE , au Chevalier Richard Temple , Lord Vicomte Gobham , de la connoissance & du caractère des Hommes ,	Ibid.
ÉPITRE II , à une Dame , sur le caractère des Femmes ,	10
ÉPITRE III , à Allen , Lord Bathurst , sur l'emploi des richesses ,	37
ÉPITRE IV , à Richard , Comte de Burlington , sur le vain & le faux emploi des richesses ,	78
ÉPITRE V , à M. Addisson , sur son Traité des Médailles ,	95
MENTOR MODERNE , Numero II.	
NUMERO XI ,	111
NUMERO XL ,	119
NUMERO LXI ,	131
Tome IV ,	G g

<i>NUMERO XCI ,</i>	143
<i>NUMERO XCII ,</i>	149
<i>NUMERO CLXXIII ,</i>	156
<i>ESSAI sur la Satyre , à la Mémoire de Pope ,</i> <i>par le Docteur Brown ,</i>	163
<i>ÉPITRE au Docteur Arbuthnot , servant de Pro-</i> <i>logue aux Satires ,</i>	189
<i>IMITATIONS de quelques Satyres & Épitres</i> <i>d'Horace ; avertissement de l'Auteur ,</i>	223
<i>AVANT-PROPOS de l'Éditeur Anglois ,</i>	225
<i>SATYRE PREMIÈRE , à M. Fortescue ,</i>	227
<i>SATYRE II , à M. Bethel ,</i>	237
<i>ÉPITRE PREMIÈRE , au Lord Bolingbroke ,</i>	246
<i>ÉPITRE II , à M. Murray ,</i>	256
<i>AVERTISSEMENT sur l'Épître suivante ,</i>	265
<i>ÉPITRE à Auguste ,</i>	267
<i>ÉPITRE II ,</i>	291
<i>SATYRES du Docteur Jean Donne , Doyen de</i> <i>Saint-Paul ,</i>	306
<i>AVERTISSEMENT ,</i>	307
<i>SATYRE PREMIÈRE ,</i>	308
<i>SATYRE II ,</i>	317
<i>ÉPILOGUE pour les Satyres , en deux Dialo-</i> <i>gues ,</i>	331

DIALOGUE PREMIER , 333

DIALOGUE II , 345

*A MILADI François Shirley , de qui l'Auteur
avoit reçu une Écritoire & deux Plumes ,* 361.

PIÈCES DIVERSES.

*ODE sur la Fête de Sainte Cécile , pour être
mise en Musique ,* 366

DEUX CHŒURS pour la Tragédie de Brutus ,

372

ODE sur la Solitude , 377

ÉLÉGIE à la Mémoire d'une Dame infortunée ,

379

PROLOGUE pour la Tragédie de CATON de

M. Addifson , 384

LE MÊME , en Vers François , 387

*ÉPILOGUE destinée pour Mademoiselle Old-
field , dans la Jeanne Shore de M. Rowe ,*

390

*IMITATION d'une Épitre de M. Pope à une
jeune Personne , sur son départ pour la Cam-
pagne ,* 393

LA PRIÈRE UNIVERSELLE , 396

*LA MÊME , traduite en Vers par M. le F....
de P....* 399

LE CHRÉTIEN mourant , Ode à son Ame ,

403

468 TABLE DES MATIÈRES.

<i>PENSÉES de Pope ; Avertissement ,</i>	406
<i>PRÉFACE des Œuvres de Shakespéar ,</i>	420
<i>MÉMOIRES de Paul Philips , Clerc de cette Paroisse ; Avertissement ,</i>	449.

Fin de la Table des Matières du Tome IV.



